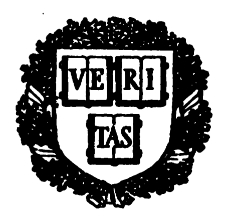
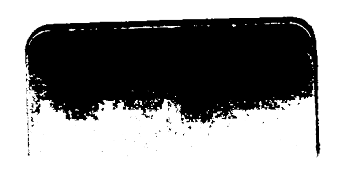

WIDENER LIBRARY
HX Q43S P


VE RI
TAS



VOYAGE

DE

LA GRÈCE.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.



Klephte.

VOYAGE

DE

LA GRÈCE,

PAR F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE,

CONSUL-GÉNÉRAL DE FRANCE AUPRÈS D'ALI PACHA DE JANINA, CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE L'INSTITUT DE FRANCE, ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MARSEILLE, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS, DE L'ACADÉMIE IONIENNE DE CORCYRE, DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE BONN, AU BAS-RHIN, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

AVEC CARTES, VUES ET FIGURES.

Deuxième Édition

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

MDCCCXXVI.

Salisbury fund.
(6 vols.)

INTRODUCTION.

Αἰσχρόν τοι δηρόν τε μένειν, κενεόν τε νέεσθαι.
Il. B. 298.

Il est honteux d'y avoir séjourné longtemps
et d'en revenir les mains vides.

C'est un avantage dont je sens toute l'importance, en publiant un ouvrage à-la-fois historique et descriptif, que d'avoir à faire connaître l'état de la Grèce. Cette contrée, théâtre de gloire, d'illustration et de malheurs, loin d'avoir épuisé l'admiration, la réveille par un si grand nombre de souvenirs éloquents, que les moindres relations des voyageurs qui en ont parlé ont intéressé, à défaut même de mérite intrinsèque, parce qu'on est toujours certain de fixer l'attention quand il est question du territoire mythologique. A la vérité, la plupart de ces productions, qui sont au *voyage* ce que le *roman* est à l'histoire, n'ont pas survécu à la vogue du moment, et un succès de circonstance ne pouvait entrer dans mes vues, lorsque je me décidai, en 1805, à retourner dans le Levant.

Je venais d'être nommé consul-général près d'Ali pacha, visir de Janina; je ne vis que des devoirs à remplir, des fatigues à supporter, des jouissances

tardives dans l'avenir, où les voyageurs affranchis d'obligations ne trouvent que des délassements, et le moyen d'acquérir de la célébrité. L'Orient n'était plus pour moi une terre de prestiges, et je balançai à renoncer à des goûts paisibles, pour entrer dans la carrière orageuse qui me mettait en rapport avec un homme déja plus que fameux dans la Turquie par les crimes auxquels il doit son élévation. Cependant en réfléchissant que j'avais contracté une sorte d'engagement avec le public, qui avait fait un accueil trop favorable à mon Voyage en Morée, à Constantinople et en Albanie, publié la même année, pour ne pas saisir l'occasion de remplir une tâche que j'avais à peine ébauchée, mes irrésolutions cessèrent. J'acceptai donc avec reconnaissance l'honneur que me faisait un ministère protecteur des sciences et des belles-lettres (car l'esprit des découvertes utiles anima de tout temps le département des affaires étrangères), puisqu'il m'offrait une occasion unique de connaître la Grèce; et je partis en disant adieu pour long-temps à la France ainsi qu'à mes amis.

Mes instructions portaient que je devais exécuter, indépendamment des fonctions auxquelles j'étais appelé, le voyage de la terre classique, non à la manière de ceux qui n'abordent dans un pays que pour l'*honorer* d'un coup-d'œil, mais en m'identifiant avec lui. On n'attendait pas de moi des notes ou des croquis relevés au milieu de la con-

fusion des langues et des ruines, mais une description exacte du pays, sans rien supposer; une étude approfondie des institutions et des mœurs des habitants, débarrassée de maximes ou de métaphores qui servent communément à voiler des allusions ou des arrière-pensées. D'après ces bases précises, je présumai que mon plan était entièrement tracé par les auteurs anciens, et qu'il fallait simplement rechercher la Grèce dans la Grèce, en les prenant pour guides et pour autorité quand ils s'accordent avec les lumières de la raison, que le Ciel a départies à l'homme afin de distinguer l'erreur de la vérité.

Pénétré des conseils que Pline le jeune donnait à Maxime son ami, je croyais en quelque sorte qu'ils avaient été dictés de la veille, pour diriger ma conduite (1): « Souvenez-vous qu'on vous envoie « dans cette Grèce, où la civilisation, les lettres et « l'agriculture prirent naissance. Révérez les dieux « qui furent ses premiers législateurs, révérez leurs « noms sacrés, révérez sa gloire héroïque et son « antiquité, comme on respecte parmi nous la « vieillesse d'un homme vénérable. Souffrez l'en- « thousiasme des Grecs pour la liberté, pour leur « pays et leur vanité même (2). Ayez toujours

(1) C. Plin. lib. VIII, epist. XXIV. Maximo ad Achaiam ordinandam misso.

(2) Cicéron tient à peu près le même langage, in Verr. IV, 56.

« présent à la pensée que c'est de ce pays que nous « sont venues nos premières institutions, et que la « Gréce subjuguée, loin de recevoir des lois de ses « vainqueurs, les a forcés de lui en demander (1). « Vous allez voir Athènes, Lacédémone, souvenez-« vous de ce que furent ces villes, et ne les mé-« prisez pas, parce qu'elles sont déchues de leur « splendeur; loin de vous l'orgueil et le dédain.» Hélas! depuis le temps où ces avis étaient donnés au proconsul de Rome, la Grèce, dévastée par ses propres guerres, n'a pas même conservé son nom pour héritage, chaque ville est devenue son propre tombeau, et on ne trouve presque plus que la poussière de quelques monuments (2) aux lieux où tant de cités fleurirent autrefois.

Conformément à ces principes, je pensai qu'avant l'époque désirée par les savants, où les Visconti futurs viendront librement interroger les ruines de la Grèce; Arago, digne émule de Thalès et d'Euclide, déterminer astronomiquement les po-

(1) Pline fait allusion à la loi des XII tables; voy. Cic. pro Flacco, c. XXVI.

(2) Græcia bellorum longa concussa ruina
Concidit, immodice viribus usa suis.
Fama manet; fortuna periit: cinis ipse jacentis
Visitur, et tumulo est nunc quoque sacra suo.
Exigua ingentis retinet vestigia famæ:
Et magnum, infelix! nil, nisi nomen, habet.

Incerti in Græc. Ruin. ap. poet. lat. min. t. IV, p. 533. edit. N. E. Lemaire.

sitions de ses villes renversées; Desfontaines ou Humboldt, en étudier la botanique; Haüy, en énumérer les richesses minéralogiques; et quelque autre infatigable Thouin, coordonner dans les jardins d'Alcinoüs les plantes décrites par Théophraste et Dioscoride; je pensai, dis-je, que je rendrais un service de quelque importance, en débrouillant le chaos qui couvre l'antique Hellade. A voir nos compilations, nos bibliothèques, on imaginerait qu'il ne manque rien à nos connaissances; mais Danville s'était trouvé arrêté dans la rédaction de la carte de l'Épire par le manque de documents, et cette lacune à remplir excitait vivement mon ambition scientifique. Quant à l'empire ottoman, les voyageurs n'ont presque fait autre chose que se répéter en parlant de l'orgueil des sultans, de l'insolence des janissaires, de la paresse des Turcs et des absurdités de leur religion. Je crus qu'il fallait remettre beaucoup de choses décidées en question, rechercher ce qui avait existé, observer les lieux, les hommes, les mœurs, les productions, l'industrie, et étudier jusqu'aux idées populaires des Grecs et des Mahométans.

Quoique très-compliquée, une pareille entreprise n'avait cependant rien de téméraire. Je connaissais la physionomie des hommes avec lesquels j'allais entrer en communication. Je savais le grec assez bien pour traiter directement avec eux. Je possédais ce qu'il faut d'hellénique pour

déchiffrer les inscriptions anciennes. Je n'étais point étranger aux sciences physiques, ni à l'histoire naturelle; et pendant ma longue captivité aux Sept-Tours, le sage Nestor de l'Orient, M. Ruffin, m'avait suffisamment initié à la science du gouvernement turc, pour soutenir le caractère dont j'étais revêtu. Enfin ce fut sous les auspices de mon excellent ami M. Julien Bessières, qui avait été prisonnier d'Ali pacha (1), qu'après avoir traversé l'Italie et parcouru l'état de Raguse, j'abordai à Port-Panorme dans l'Acrocéraune.

Quelques jours après, je vis Ali pacha, qui n'était pas tel qu'on me l'avait représenté, et l'Épire tout autre que je ne l'avais décrite sur renseignements. Avec quels transports je parcourus cette terre de nouvelle découverte! car, quoique visitée par les anciens, la perte de leurs ouvrages, pour me servir des expressions du savant M. Gossellin, fait qu'elle nous est moins connue que la majeure partie du Nouveau-Monde. Je voyageai, je moissonnai à pleines mains; et trois ans après mon départ de France, je me trouvai assez riche en matériaux pour essayer de faire connaître dans leur ensemble l'Épire ainsi que l'Illyrie macédonienne.

(1) M. le chevalier Julien Bessières, qui était chargé d'une mission diplomatique, a rempli depuis ce temps les fonctions de consul-général à Venise, de commissaire impérial à Corfou, d'intendant d'armée en Espagne, de préfet avant et depuis la restauration; et il a laissé partout des souvenirs aussi honorables que justement mérités.

Cette opération me paraissait d'autant plus facile, que, sur soixante-dix villes des Épirotes renversées par Paul-Émile, j'en avais retrouvé cinquante-cinq, dont je pouvais déterminer l'époque des fondations. D'après mon systême, j'avais placé au premier rang les acropoles en architecture cyclopéenne pure, et qui par conséquent n'ont pas été relevées depuis une haute antiquité. J'avais rangé en seconde ligne les substructions pélasgiques restaurées partiellement en maçonnerie hellénique, ainsi que les villes entièrement de fabrique grecque. Descendant de-là à travers les siècles qui suivirent la conquête, depuis Paul-Émile jusqu'à Auguste, j'avais également distribué par classes les enceintes à bases cyclopéennes, restaurées par les Hellènes, et surchargées de réparations romaines; les places uniquement bâties en briques et en moellons, telles que Nicopolis; les fabriques mesquines des siècles du bas-empire, et le plâtrage des Turcs, qu'on trouve appliqué à certaines forteresses des premiers âges, telles que celle de Sopoto, où j'ai compté cinq époques de réparations successives.

Je me complaisais à lire dans les murs en polygones irréguliers, en belles pierres de taille, en briques ou en blocage, l'histoire des siècles écoulés depuis les Pélasges jusqu'à l'invasion des mahométans. Mais, lorsque je voulus élever mon édifice sur ces décombres, je m'aperçus bientôt que je bâtissais sur une base mobile. J'avais découvert des en-

ceintes; mais quels noms leur donner? de quel point partir pour raisonner sur leurs emplacements? Les auteurs anciens me manquaient pour former un ouvrage complet. Je m'aperçus donc qu'il fallait recommencer ce que je croyais terminé, en procédant en sens inverse de mes opérations premières, et partir par conséquent de l'état moderne pour remonter aux siècles héroïques, sauf à revenir de ce point, par mes narrations, à l'état actuel de la Grèce.

Appliquant autant que possible la méthode de n'admettre pour certain que ce qui me parut positif, divisant et séparant les difficultés et les matières en autant de parties différentes qu'il était expédient de le faire pour résoudre et traiter les unes et les autres, je résolus de procéder du simple au composé, du connu à l'inconnu, et j'usai de tant de précautions, que je crois, au moyen des préceptes du sage qui fut mon guide (1), avoir obtenu des résultats sur lesquels je pourrai, indépendamment de ce que je publie, fournir des mémoires spéciaux, car la nature du voyage n'admet pas toutes les discussions possibles.

Dans la marche rétrograde que j'adoptais, je devais d'abord interroger les vivants, avant de consulter les historiens qui ont parlé des guerres et des conquêtes des Turcs. Parvenu aux temps du bas-

---

(1) René Descartes, sur la méthode, p. 11, 12.

empire, je trouvais les chroniques des Byzantins, qui s'offrent comme un pont jeté entre la barbarie et les siècles historiques. Enfin j'arrivais, au moyen des ouvrages des écrivains de l'antiquité, aux beaux siècles de la Grèce et aux temps héroïques des Pélasges, qui sont regardés comme ses premiers habitants.

Quoique le peuple soit presque partout incapable de témoigner, les traditions qu'il a conservées servent souvent à guider l'observateur dans ses recherches. A la faveur de cette chaîne, qui tient à la mythologie héroïque, je démêlai, en écoutant des contes pareils à ceux de l'enchanteur Merlin, les souvenirs des travaux d'Hercule, que les paysans attribuent à un géant de son espèce. Le diable, qui fit une chaussée en Angleterre pour chagriner saint Georges, s'est mêlé dans la Grèce à des prodiges non moins étonnants. Ce fut lui qui pétrifia aux environs de l'Arta un berger et ses moutons qu'on y montre encore, comme on faisait voir dans le même endroit aux Épirotes du temps de Pyrrhus, le pasteur Cragaleus métamorphosé en rocher par les enfants de Latone irrités de ce qu'il avait, à leur détriment, adjugé Ambracie à Hercule.

Comme les moines et les prêtres sont en possession de raconter ces sortes d'histoires, je pensai qu'en consultant les cartulaires des abbayes, j'y découvrirais peut-être des indications plus pré-

cises. Je trouvai moyen de pénétrer dans les cloîtres, où malheureusement je ne pus rien me procurer d'antérieur aux règnes de Nicéphore Phocas et de Jean Zimiscès (1). Cependant mes recherches ne furent pas entièrement infructueuses, car les chartes de cette époque faisant mention de noms historiques et de temples payens sanctifiés par le christianisme, je ressaisis un fil propre à me guider dans le dédale des siècles passés. Je m'attachai à ces indications vagues pour reconnaître dans l'enceinte de Castritza, où l'on découvre journellement des médailles des ÉPIROTES (ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ) avec le foudre au revers, l'ancienne capitale des Pélasges hellopiens, qui habitaient au centre de la Molosside. De même, en entendant nommer le monastère de la Vierge *Hellopia* par son prieur, j'eus les premiers indices de la Hellopie; et au récit des merveilles opérées par son bois sacré, *où l'on vient dormir afin d'obtenir des idées lucides*, je fus convaincu que le souvenir des chênes thaumaturges de Dodone s'est perpétué parmi les modernes, qui appellent encore Dryscos, ou *montagne des chênes*, les coteaux de cette partie du bassin de Janina.

(1) Les monastères regardés comme les plus anciens de la Grèce sont, au dire des moines, ceux du mont Athos, dont le premier fut fondé par Athanase Latonite, sous le règne des princes que je viens de nommer. (*Mém. pour servir à l'histoire du mont Athos*, par le père Braconier, MS. de la Bibliothèque du Roi.)

Cette marche aventureuse que j'étais obligé de suivre me conduisit aux archives des métropoles, aux chroniques de la conquête du Péloponèse par les Français, et aux fastidieuses histoires des Byzantins. Je triai, aux milieu de ce fatras de théologie, d'hagiographies, d'homélies, de martyrologes et d'anecdotes, tout ce qui avait quelque rapport avec les pays que je voulais décrire. Je trouvai des documents utiles dans les catalogues de l'église orthodoxe, compilés par Dom Vaissette et le père Lequien, quand je fus parvenu à déchiffrer les noms souvent altérés qui désignent les trônes ecclésiastiques de l'Orient. La Police ecclésiastique de Chopin; la Géographie épiscopale d'Aubert le Mire; la Géographie sacrée du père Charles de St.-Paul, feuillant; l'Histoire de tous les archevêchés et évêchés de l'univers par l'Abbé de Commanville; les catalogues des églises, les souscriptions des conciles, la notice de Viguere dans ses Remarques sur Chalcondyle, la Lettre de Smith sur l'état présent de l'église grecque, l'ouvrage de de Moni, la Turquie chrétienne de M. de la Croix, me fournirent quelques lumières en régularisant les dénominations et les qualifications qu'on y trouve.

Je dus rectifier également l'érudition qui perce parfois dans les auteurs tels que Procope, Agathias, Anne Comnène, Constantin Porphyrogénète, Psellus, Nicephore de Brienne, époux d'Anne Comnène, Cinnamus, Nicetas Acominatus, Pachymère,

Cantacuzène, Nicephore Gregoras, Michel Glycas, Jean Ducas, George Phranzès, Nicolas Chalcondyle, et tous ceux qui ont écrit avant la renaissance des lettres. Ainsi, loin de m'étayer de quelques passages isolés, suffisants pour former un systême, mais impropres à baser un ouvrage consacré à la recherche des vérités de fait, je préférai rejeter ce qui ne me semblait pas positif, plutôt que de faire de la géographie hypothétique. Je n'ai point cherché en cela à pallier les endroits faibles de mon ouvrage par des suppositions, qu'on emploie pour éblouir ceux qu'on ne peut ni convaincre ni instruire.

Arrivé aux historiens de Rome et de la Grèce, je me trouvai dans le cas de marcher d'un pas plus assuré qu'avec le secours des Byzantins. Quoique nous n'ayons que les débris du septième livre de Strabon et des œuvres de Polybe, copiés par Tite-Live, pour ce qui concerne l'Épire et la Macédoine, j'y trouvai des signaux de reconnaissance; et Thucydide devint mon guide pour plusieurs contrées de la basse Albanie. J'aurais pu donner à ces précieux débris des interprétations, proposer des corrections : je fis mieux, je les étudiai tels qu'ils sont; et l'invariable astronomie prouvera un jour que j'ai marché dans la bonne route.

J'avais le sentiment de cette vérité, et je ne tardai pas à être convaincu par l'étude jointe à l'expérience, que les anciens sont toujours vrais

quand ils n'ont pas été altérés par leurs copistes. Ptolémée, qui nous a conservé la carte de Marin de Tyr, est, à lui seul, une autorité; et Strabon, malgré ses tâtonnements, un indicateur précieux, comme Pausanias sera toujours pour ceux qui le confronteront avec les lieux qu'il a visités un guide sûr et fidèle, malgré sa prolixité. Je me gardai bien, en me rangeant sous la bannière des écrivains anciens que je cite dans mes narrations, d'adopter de *confiance* les corrections des Linguistes, accoutumés à mettre souvent des *accents* où il n'en faut point, des *virgules* où il n'y en eut jamais, et à embrouiller le sens des auteurs qu'ils prétendent éclaircir. Cependant il me fallait un maître élevé dans cette école, afin de distinguer l'or pur du *chrysochalce;* et après avoir vu et examiné l'Épire, j'empruntai le secours de Paulmier de Grenteménil, préférablement aux discussions de Cellarius et de d'Anville. J'ignore quel degré de confiance les érudits accordent au premier de ces écrivains : pour moi, je l'ai trouvé aussi exact que judicieux dans ses recherches sur la géographie ancienne des parties de la Grèce qu'il a décrites; et on verra, par l'application de ses raisonnements, que mon suffrage ne repose pas sur un assentiment irréfléchi.

J'en étais à ce point de mes travaux, lorsque j'eus connaissance de quelques bases fixes établies par des ingénieurs géographes que le général

Donzelot avait appelés à Corfou (1). Ils avaient pris, de concert avec MM. Baudrand, général du génie, et plusieurs officiers de cette arme (entre autres M. Teullié, aujourd'hui directeur des études à l'École Polytechnique), des triangulations sur plusieurs points des côtes de la Chaonie et de la Thesprotie; et je pus partir de ces données pour coordonner mon plan. Je travaillai donc à classer les villes les plus rapprochées de la mer, en remontant d'étages en étages jusqu'au pied du Pinde, sans savoir où fixer l'emplacement de Dodone. On verra, en lisant les deux premiers chapitres du second livre de ce Voyage, combien de recherches précédèrent l'éclaircissement de ce problème, dont la solution est une des plus importantes pour la géographie ancienne.

Je ne doutais pas, depuis la révélation singulière du prieur du monastère de la Vierge de Hellopia, que Janina était située dans la vallée de la Hellopie ou *pays des lacs*. Cette considération seule aurait dû m'indiquer la position de l'enceinte sacrée des Selles; mais j'avais sans cesse présent à la pensée ce que Cyriaque d'Ancone dit de Dodone : je ne voulais reconnaître cette acropole qu'aux trépieds et aux colonnes qu'il prétend y avoir vus;

---

(1) Depuis ce temps, le Capitaine Gauttier nous a mis en possession de ses travaux astronomiques et des rélèvements qu'il a faits sur presque toutes les côtes de la Grèce.

et je l'aurais long-temps cherchée avec un pareil signalement, sans réussir à la retrouver. Il est même probable que je ne serais jamais sorti du labyrinthe dans lesquel il m'avait fourvoyé (tant il est vrai, en histoire comme en politique, *qu'il vaut mieux ne pas être informé que d'être mal informé)*, sans les questions et les plans qui me furent adressés au nom de M. L. Petit Radel, par l'entremise de M. Barbié du Bocage. Ces deux académiciens, en m'invitant à m'occuper de la recherche des monuments cyclopéens, me prévenaient que Dodone étant une construction de cette espèce, je la reconnaîtrais à sa conformité avec les dessins qu'ils m'envoyaient.

Nous entrions dans l'année 1809 lorsque je reçus ces renseignements, qui furent pour moi un trait de lumière. Dodone, que j'avais cherchée partout où elle n'existait pas, se trouvait aux portes de Janina; et je reconnus, dans l'enceinte cyclopéenne voisine de Gardiki ou Gardicaki, la demeure sacrée des Selles, ainsi que le hiéron consacré à Jupiter Pélasge. Tout prit dès-lors un aspect nouveau à mes regards étonnés; la plus haute antiquité me parut dévoilée et susceptible d'être expliquée.

Le gisement de Dodone étant déterminé à l'endroit où se trouve l'acropole pélasgique de Gardiki, qui couronne une butte isolée, aplatie à son sommet, dont les bases sont abondantes en sources, située à l'extrémité de la Hellopie, entre

deux lacs, je pus appliquer à sa position tous les détails topographiques qu'on connaît. Je partis en même temps de là pour fixer l'emplacement du hiéron de Thémis (1), dont l'oracle permit aux Pélasges d'admettre le culte de Jupiter, que des aventuriers demandaient à introduire dans la Molosside, alors appelée Pélasgide.

Pelloutier, dont l'opinion est susceptible de controverse, prétend que ces peuples étaient des Celtes, dont on verra qu'une tribu s'était fixée dans la Selleïde près de l'Achéron; et comme ils adoraient *un Dieu suprême, à qui tout était soumis* (2), on peut croire qu'ils durent être opposants à l'admission des divinités étrangères. Ils avaient élevé les premiers hiérons ou autels à ciel ouvert, sans simulacres (3). Zélés contre l'idolâtre, ils persistèrent pendant long-temps à briser les simulacres qui conduisent le vulgaire à l'anthropolâtrie,

---

(1) Hérodote nous apprend que les Pélasges, qui étaient plus anciens que les dieux dans la Grèce, ayant été sollicités d'admettre le culte de Jupiter, s'adressèrent à l'oracle de Thémis pour prendre son avis (lib. II). Ainsi Jupiter Dodonéen ne fut pas le premier oracle établi dans la Pélasgide.

(2) Regnator omnium deus: cætera subjecta atque parentia. Tacit de mor. German. c. 35.

(3) Cæterum nec cohibere parietibus deos, neque in ullam hominis ori speciem assimilare ex magnitudine cœlestium arbitrantur. Lucos ac nemora consecrant, deorumque nominibus appellant secretum illud quod sola reverentia vident.

Id. *Ibid.* c. 9.

et Cicéron (1) les accuse à tort d'athéisme pour cela, car les tabernacles et les temples ne furent inventés que pour mettre des dieux périssables à l'abri des injures de l'air. Il est probable qu'ils étaient théistes, adorant l'essence suprême, *dont aucune bouche humaine ne peut prononcer le nom* (2), que Platon appelle *le Dieu indicible et immuable.*

La raison qui me portait à fixer à Hellopia l'érection du premier autel connu dans l'Épire, puisque l'oracle de Thémis y fut antérieur à celui du fils de Saturne, était fondée sur la connaissance de ce que les premiers chrétiens sanctifièrent toujours les oratoires des païens, en les consacrant à des saints ou à des saintes qu'ils s'imaginaient avoir quelque ressemblance avec les divinités mythologiques. Ainsi il me parut possible que les fidèles eussent remplacé le hiéron de Thémis par celui de la Vierge, comme ils ont substitué ailleurs à ceux du Soleil, de Jupiter, de Neptune, de Pan, de Cérès et de Mercure, des chapelles dédiées au prophète Élie, au Pantocrator; à saint Nicolas, patron des marins; à saint Démétrius, protecteur des bergers; à saint Georges, l'ami des laboureurs; et à l'archange saint Michel, qui est, suivant la tradition

(1) Cic. pro Fonteio.

(2) Trismégiste, plus ancien que Platon, s'exprime en ces termes : οὗ τὸ ὄνομα οὐ δυνατὸν ἀνθρωπίνῳ στόματι λεχθῆναι et le disciple bien-aimé de Socrate ajoute; Θεὸς ἄῤῥητος καὶ ἀνωνύματος, ce qui faisait dire à l'oracle de Delphes οὗ τὸ ὄνομα μηδὲ λόγῳ χωρούμενον.
L. Gyrald. I. Syntagm.

populaire, le conducteur des ames. Comme notre histoire fournit des exemples de pareilles métamorphoses, je pensai qu'à défaut de raisons positives, je pouvais déduire mes conséquences d'après des inductions qui sont aux preuves écrites ce que la tradition est à l'histoire.

On objecterait en vain qu'on ne trouve pas de ruines pélasgiques sur le mont Dryscos. A cela nous répondrons que les hiérons, dont l'origine remonte aux Phéniciens, n'étaient souvent entourés que de haies ou d'une simple terrasse pour empêcher qu'ils ne fussent profanés par les bestiaux. Tel était le temple d'Orthosie, celui du mont Carmel, visité par Pythagore, ceux d'Hercule à Tyr, de Vénus à Biblos (1), et de Junon à Samos (2). D'autres n'étaient parfois qu'une contrée et une portion de terrain séparée, par des palissades, du reste des habitations, comme celui de Vénus à Paphos (3), et dans plusieurs autres lieux.

Sachant que Pélasgus, comme le dit Plutarque, étant venu dans l'Épire avec Phaëthon, ces chefs de colonie y fondèrent plusieurs villes, je crus reconnaître dans l'acropole de Castritza, où l'on voit une architecture militaire en polygones irréguliers, la capitale des Pélasges, qui fut primitivement appelée Hella, Ἑλλὰ Κάθεδρα. Ces points étant déter-

(1) Luc. de dea Syria. Euseb. præparat. Ev. 1, 9.
(2) Strab. XIII.
(3) Homer. Odyss. VIII, v. 322, 363; Hym. in Vener. v. 58.

minés d'une manière rationelle, tout s'orienta sans peine autour de moi.

En portant mes regards à l'occident, j'aperçus en dehors du grand bassin de Janina, entre les coteaux du mont Pactoras qui le flanquent de ce côté, parallèlement aux monts Olichiniens, la Thymphéïde, où fleurit la ville de Passaron. Le canton de Pogoniani ne pouvait être que la Molosside; et la vallée de Drynopolis, la Dryopie d'Épire, dont Dicéarque place les premiers colons au voisinage d'Ambracie. Enfin, le sangiac de Delvino et la partie méridionale de l'Acrocéraune me retracèrent la *barbare* Chaonie, dont les habitants vécurent toujours dans l'anarchie.

En descendant au midi de cette contrée, l'aspect du Chamouri m'apprit que j'entrais dans la Thesprotie, contrée qui emprunta son nom de l'oracle de Dodone (1), dont le territoire enchanteur est renfermé entre la Thyamis et l'Achéron. La découverte du temple de Cichyre, celle d'une médaille au type d'Aïdoneus (Pluton), avec le chien Cerbère à l'exergue, et le nom d'Aïdonie, conservé à la partie du canton de Margariti voisine du marais Achérusien, que les modernes nomment Valon-

(1) Strab. X, p. 467, VII, p. 327, epitome VII, observe que son nom fut générique. On croit même que la dénomination des Thesprotes, Θεσπρωτοὶ, dérivait de θέσπις, *vates*, θεσπίζω, *vaticinor*, θέσπισμα, *oraculum*, à cause de l'oracle de Dodone qui s'était fixé dans cette contrée.

Doraco ou Val d'*Orcos*, me permirent d'y placer le séjour des Celtes (peuplade épirote), qui se prétendaient issus de Dis ou Pluton (1), mais dont l'origine remontait plutôt aux peuplades du septentrion, dont les Athéniens avaient retenu quelques pratiques dans leurs cérémonies religieuses.

Quoique Antoninus Liberalis relègue ces mêmes Celtes (2) dans l'Amphilochie, le temple du dieu dont ils se prétendaient les descendants, et le nom d'Aïdonie, furent des autorités plus puissantes que le témoignage de cet écrivain, pour me déterminer à encadrer le territoire qu'ils habitaient dans cette vallée. Le synchronisme de Thesprotus et de Proserpine étant historiquement prouvé (3), je dus également reconnaître que le canton de Paramythia fut la région antique des *ombres* (4), par rapport à sa position aux bords de l'Achéron (5); et *la terre des ténèbres* (6), parce que les Grecs, placés plus à l'orient, voyaient chaque jour disparaître le soleil de ce côté; ce qui fit aussi qu'ils y placèrent leurs enfers.

---

(1) Cæsar, *Comment. bell. gallic.*, lib. VI.

(2) Antonin. Liberal., *Metamorphos*. IV.

(3) Pausan., lib. I, c. 17; *Id.*, lib. VIII, c. 4; Strab., lib. VIII.

(4) Paus., lib. IX, c. 30.

(5) Plin., lib. IV, c. 1; Thucyd., lib. I; Herodot., lib. V; Scylax, c. Θεσπρωτοί; Strab., lib. VII, p. 324; Pausan., lib. XVII, c. 17; Ptolem., lib. III, c. 14; Tit.-Liv., lib. XVIII; Steph. Byz.

(6) En l'appelant Μελαίνην γαῖαν Θεσπρωτῶν.
Odyss., lib. V, vers. 115.

A l'orient du pays des Celtes Aïdonites je déterminai le gisement de l'enclave des Selles, ministres de Jupiter Dodonéen, dans la région des montagnes de Souli, que les Schypetars chrétiens de la Thesprotie ont immortalisée par leur généreuse résistance contre le dévastateur actuel de l'Épire. C'est à la destruction de ce dernier boulevard de la liberté que remonte la célébrité européenne d'Ali pacha, dont le nom seul ferait oublier ceux de la race criminelle des Atrides, si son histoire portait le sceau des siècles héroïques (1).

Au midi de la Selléïde ou contrée de Souli, commence, en quittant la rive gauche de l'Achéron, la partie du villaïéti de Rogous, surnommée Spiantza et Lamari, qui comprend la Cassiopie ainsi que la presqu'île de Nicopolis. Au penchant oriental des montagnes qui traversent ce territoire, on retrouve la contrée fertile des Ambráciens ou Ambraciotes, nation regardée comme une des plus considérables de la vieille Épire.

L'Aréthon, qui borne cette province à l'orient, sert de limite au canton de Rogous ainsi qu'au *chazi* de l'Arta, plaine comprise entre ce fleuve et l'Inachus, que les anciens appelaient Amphilochie.

Tite-Live, et les auteurs qui ont parlé de ce dis-

---

(1) D'autres faits ont immortalisé les guerriers de la Selléïde, depuis la publication de ce voyage.

Voy. l'Histoire de la régénération de la Grèce, aux années 1822, 1823.

trict, m'ont décidé à appliquer le nom d'Athamanie au canton moderne de Djoumerca, et à donner pour bordure à la Parorée ou Paravée, la partie de la vallée de l'Aréthon qui s'étend depuis la Tymphéïde jusqu'aux montagnes de Syndéco.

Le mont Polyanos, dont le nom s'est conservé, me fit reconnaître la Dolopie dans la région du canton de Malacassis, qui forme l'Anovlachie ou Mégalovlachie de Nicétas, que les modernes surnomment *coli* ou contrée de Syracos et de Calaritès.

La Perrhébie m'était si clairement indiquée par la position de Dodone au lieu où existe maintenant le canton de Zagori, qu'il me suffit de le parcourir pour reconnaître un pays qui avait emprunté son nom aux Perrhèbes thessaliens. Je fixai, par une conséquence naturelle, la position de l'Atintanie, que les géographes anciens placent au N. de la Perrhébie, dans les districts de Conitza et de Sésarathès.

Les Æniens ou Ænianes étaient, comme toutes les petites peuplades, difficiles à classer, à cause de leurs fréquentes migrations. On sait que primitivement établis dans la campagne Dotius, d'où ils furent chassés par les Lapithes, ils se retirèrent dans la partie de la Molosside qui était appelée Arava, d'où ils furent appelés Aravéens, Paravéens, Parovéens, (Παραοῦαι), et Cassiopéens. Comme ils y étaient molestés, ils passèrent dans le territoire de Cirrha, où, tourmentés par une grande sécheresse, au sujet de laquelle ils consultèrent l'oracle, à la persuasion

duquel ils lapidèrent leur roi Onochus, ils vinrent s'établir dans une contrée voisine de l'Inachus, habitée par des Inachiens et des Grecs (1).

Auguste réunit cette horde vagabonde à la Thessalie (2), et je dus, ainsi que pour les Eurytanes et les Éthices, quoique classés parmi les peuplades de l'Épire, assigner leurs cantons à la Thessalie et à l'Étolie, provinces dans lesquelles ils sont topographiquement enclavés. Ainsi il est probable qu'ils faisaient partie de l'Épire, comme le comté de Neuchâtel dépend de la Prusse, ou plutôt qu'ils appartenaient à la confédération des états épirotes, à la manière des villes d'Allemagne qui composaient autrefois la *hanse* germanique.

D'après ces considérations, fruit de longues études appliquées aux localités et discutées sur le terrain, je parvins à dresser le tableau suivant des provinces de l'Épire comparées avec ses divisions actuelles; tableau dont j'adoptai dans la suite le calque, afin de régulariser les topographies des autres parties de la Grèce :

---

(1) Plutarch. Ἑλλην. ΙΓ. et Κϛ.

(2) Paus. Phocic. p. 651.

ÉPIRE.

Tableau comparatif de ses XIV divisions anciennes avec les cantons modernes.

Indication des sangiacs ou drapeaux renfermant les provinces anciennes et les cantons modernes.	Provinces avec leurs subdivisions anciennes.	Cantons modernes.	Nombre de leurs villages.
Sangiac de Janina.	I. Hellopie........	Janina........	54
	Molosside......	Pogoniani (détaché de Bérat).	40
	Thymphéïde....	Sarachovitzas...	18
		Courendas.....	24
	II. Perrhébie......	Zagori........	44
	III. Atintanie......	Conitza.......	36
		Sésarathès.....	18
	IV. Dolopie.......	Anovlachie	37
	V. Athamanie.....	Djoumerca et partie du Radovich..........	65
	VI. Paravée ou Paro-rée.........	Tetmèz	15
Sangiac de Delvino.	VII. Dryopie.......	Drynopolis (détaché de Bérat.)	43
	VIII. Chaonie.......	Chimère. Iapourie. *Idem.*	85
		Arborie....... Paracalôma.... Philatès.......	130
			609

ÉPIRE.

Suite du *Tableau comparatif de ses XIV divisions anciennes avec les cantons modernes.*

INDICATION des sangiacs ou drapeaux renfermant les provinces anciennes et les cantons modernes.	PROVINCES avec leurs subdivisions anciennes.	CANTONS modernes.	NOMBRE de leurs villages.
		Report.	609
Sangiac de Chamouri.	IX. Thesprotie..... Cestrine.......	Paramythia et Palæo-Kistès...	54
	X. Aïdonie ou Celtique.......	Aïdoni et Margariti.........	72
	XI. Selléïde.......	Souli.........	4
Vaivodilik ou principauté d'Arta.	XII. Cassiopie......	Spiantza et Lamari........	25
	XIII. Ambracie......	Rogous.......	42
	XIV. Amphilochie...	Chazi d'Arta...	85
Total général des villages de l'Épire ou basse Albanie...			841

Dans le moyen âge, l'Épire, qui s'étendait depuis l'Acrocéraune jusqu'à Naupacte au pied du Pindoros (montagne qui renferme la Doride dans ses vallées), forma un thème divisé en dix-sept épar-

chies ecclésiastiques, sous le titre d'*Épire ancienne*, province comprise dans l'exarchat de Macédoine.

Province ecclésiastique de l'Épire ancienne.

MÉTROPOLE.

Naupactos, Lepante, évêché, Ve siècle; métropole, IXe siècle; exarchat d'Étolie, XIIIe siècle; transféré à l'Arta, XVe siècle.

TRÔNES ECCLÉSIASTIQUES OU ARCHEVÊCHÉS ET ÉVÊCHÉS.

Ire Province.	IIe Province.
I. Nicopolis, métrop. Ve siècle. réuni à celui de Naupacte, IXe siècle.	I. Cassiopea, Joannina, É. IXe S. A. M. XIIe S.
II. Levcas, Leucade, A. IXe S. (auj. É. suff. de Corcyre.)	II. Buthrotum, É....... V^e^ S.
III. Phœnice (auj. Delvino) Ve S.	III. Hadrianopolis, ou Drynopolis, É............ V^e^ S.
IV. Corcyra, Corfou, A. Ve S.	IV. Acrocéraune ou Chimère, Évêché.......... IXe S.
V. Rogous, É....... IXe S.	V. Photice ou Vélas, É. V^e^ S.
VI. Ventza, Vonitza, É. IXe S.	VI. Euria, St.-Donat, Aidonie, Évêché.......... V^e^ S.
VII. Aëtos, E. (réuni à Arta) IXe S.	VII. Anchiasme, Santi-Quaranta, Évêché........... V^e^ S.
VIII. Acheloos (détruit) É. IXe S.	
IX. Dodone, É. (éteint) Ve S.	

Sans m'astreindre à l'ordre topographique que je viens de tracer, je visitai d'abord la partie boréale de l'Épire, en suivant ses vallées pour entrer dans la moyenne Albanie, qui comprend les sangiacs ou drapeaux d'Avlone ou Bérat, d'Elbassan, de Tyranna, de Croïe, les vaivodiliks de Durazzo, de Pékini, et le sangiac de Scodra.

La moyenne et la haute Albanie, connues anciennement sous le nom d'Illyrie, sont désignées

dans cette seconde édition de mon voyage sous celui d'Épire nouvelle, qu'elles portaient au moyen âge. Strabon, Pline, Ptolémée et plusieurs auteurs anciens, nous donnent la liste des peuples qui habitèrent cette contrée, sans désigner ni les lieux qu'ils occupèrent, ni leurs positions respectives. Les historiens de la Grèce et de Rome n'en parlent qu'en masse ou vaguement. Constantin Porphyrogénète n'est guère plus précis dans son traité des thêmes de l'empire, et nous avons dû adopter le cadastre de la topographie ecclésiastique, pour établir nos divisions en partant du tableau suivant :

Exarchat de Macédoine.

PROVINCE D'ÉPIRE NOUVELLE.	
Dyrrachium, métropole, Ve siècle.	Elyssus, Alessio, évêché, IXe siècle.
Croie, évêché........... Ve S.	Diocléa................ IXe S.
Avlone, É............... Ve S.	Scodra................ IXe S.
Scampi, É............... Ve S.	Drivastum.............. IXe S.
Prisna, É............... Ve S.	Polatha (Poulati)....... IXe S.
Apollonie, É............ Ve S.	Antibarum, Antivari, É.. IXe S.
Byllis, É............... Ve S.	Tzernicum (Montenegro) É. IXe S.
Amantie, É............. IVe S.	Pulcheriopolis (Bérat) É.. IXe S.
Cœnobia, auj. Corbina, É.. IXe S.	Gradicium, É.......... IXe S.

Après avoir décrit à grands points d'échelle ces départements, auxquels j'applique tous les détails connus de la géographie ancienne, je rentre dans la basse Albanie par la vallée de Drynopolis, désignée pour la Chaonie et la Thesprotie sous la dé-

nomination d'Épire occidentale. J'énumère les peuplades anciennes en parcourant la Chaonie, dont Buthrotum est le port principal : la Molosside et la Thymphéïde, qui se rattache à Janina, en adoptant cette ville comme point central de mes observations.

En partant de là, je fais connaître la Thesprotie, la Cestrine, la Selléïde et l'Aïdonie jusqu'au cap Chimærium, territoire occupé par les Parguinotes, dernière tribu libre des chrétiens épirotes, que le ministère britannique a inhumainement sacrifiés aux infidèles.

L'Épire méridionale commence au canton de Rogous, qui comprend la Cassiopie. J'entre ensuite dans la Paravée, qui confine au nord et au midi avec la Hellopie et l'Amphilochie. Je passe immédiatement dans le pays des Ambraciens, où les souvenirs historiques se pressent et raniment l'attention du lecteur, en lui montrant la capitale antique de Pyrrhus. L'emplacement de cette ville m'ayant obligé à discuter le siége d'Ambracie par M. Fulvius, je suis les pas de ce général pour découvrir les ruines d'Argos-Amphilochicum, ville sur la position de laquelle tous les géographes ont été induits en erreur.

Le beau canton d'Arta, et l'Athamanie surtout, que les géographes ne savaient où fixer, prend son emplacement dans mes récits. L'intérêt augmentera quand on entendra nommer six villes des

Athamanes indiquées par Tite-Live, que j'ai retrouvées au milieu des montagnes du Djoumerca, où l'on connaît encore de nos jours l'antique Théoudoria, sous son nom historique. La marche de mes itinéraires me ramenant au golfe Ambracique, j'en décris le portulan, la navigation, la splendeur passée et les beautés pittoresques.

Dans la partie orientale de l'Épire où existèrent les Dolopes, qui étaient effacés du tableau des peuplades de cette province dès le temps de Strabon, et dont Auguste avait transféré le titre amphictyonique aux Nicopolitains, on trouve les grands Valaques. L'histoire de cette nation étrangère à la Grèce est traitée dans les détails rapides sous lesquels la narration d'un voyage m'a permis de la considérer. Les mœurs de ses nomades paraîtraient un épisode des temps anciens, si on ne savait pas que les hommes dans l'état de barbarie ont en général une physionomie héroïque.

Arrivé dans l'Anovlachie, j'ai dû anticiper sur la description de la Thessalie, en traçant l'orographie de la partie du Pinde qui donne naissance aux trois branches mères de l'Achéloüs ou Aspropotamos. Cette excursion en dehors de l'Épire me donne l'occasion de parler des Valaques Brutiens ou Aspropotamites, ainsi que des différentes tribus de la langue Vlak, dont j'énumère les hordes, les parcours, les mœurs et la population. Enfin l'examen des sources de l'Achéloüs me plaçant dans la plus

haute région du Pinde, je termine la description de l'Épire par la reconnaissance des sources de l'Aoüs, dont les eaux s'épanchent dans l'Adriatique, et de l'Inachus, qui se décharge dans le sein Ambracique.

Après avoir combiné l'emplacement des provinces et des villes anciennes de l'Épire, je hasarde quelques aperçus sur son histoire naturelle. Je présente, d'après le plan d'observations que je m'étais prescrit, son territoire divisé par bassins, de manière à montrer, dans toutes ses parties, la nature du sol, des eaux, de l'air et des lieux. Je rends compte des phénomènes particuliers aux tremblements de terre, des eucrasies, de la température, des maladies et de la condition des agriculteurs.

Je me suis contenté, en parlant de la Macédoine, de récapituler sommairement ses fastes et ses divisions anciennes. C'est au règne de Philippe que commence la gloire de ce royaume, et le détail des conquêtes de ce monarque nous fait connaître, avec ses ressources, les peuples barbares dont il était environné. Devenu maître des mines d'or du mont Pangée et peut-être de celles de l'Haliacmon, on le voit réparer ses finances épuisées et s'en servir pour fomenter des divisions dans le sein de la Grèce, dont les peuples avaient oublié la patrie, pour s'engager sous les bannières de quelques factieux (1). Tandis que les Argiens, les Thébains, les

(1) Demosthen. Philipp. IV, §. 13.

Corinthiens, les Lacédémoniens, les Arcadiens et les Athéniens se formaient des intérêts à part, Philippe battait les Triballes et les Illyriens, il conquérait la Pæonie, la Thessalie, la Thrace, la Scythie ou pays des Schypetars, l'Épire et une partie de l'Eubée, tandis que la voix de Démosthènes (1), unie aux efforts de Lycurgue et d'Hypéride (2), tonnait à la tribune du Pnyx, eu conjurant les Grecs de veiller au maintien de cette liberté, qui périt dans la plaine de Chéronée.

J'entre dans les provinces de la Macédoine par celles de la Stymphalide, de l'Élymée, de l'Orestide, et de la chaîne du mont Bôra, au-delà duquel habitaient les Hyperboréens, qui envoyaient des présents à Délos. L'Éordée et le pays des Piastes me conduisent dans la partie orientale de l'Illyrie macédonienne, qui embrasse la Dassarétie, la Dardanie, et une portion de la Prévalitaine. Je donne un itinéraire qui rattache la position d'Ochrida à celles de Lyssus et de Scodra, en laissant entrevoir aux voyageurs futurs les découvertes qui restent à faire au nord et à l'orient du Drin, en pénétrant dans la chaîne des monts Ardiens.

En descendant au midi de cette contrée, je rentre dans la Macédoine par la vallée de l'Haliacmon,

---

(1) Demosthen. orat. de Coron. p. 581, 582, etc.

(2) Lycurg. in Mosch., et Hyperid. contr. Aristagor. ap. Theon, Progymn. c. 11.

fleuve aurifère, aux bords duquel on retrouve les peuplades Bardariotes, qui s'y établirent sous le règne de l'empereur Théophile. La partie de la Macédoine qui avoisine la rive droite de l'Axius est liée par des itinéraires à la position de Thessalonique. J'arrive ensuite à la description de Pella, patrie de Philippe et d'Alexandre, par laquelle je finis mon voyage dans la Macédoine.

Après ces grandes explorations, j'expose les détails d'un itinéraire exécuté par mon frère depuis les frontières de la Dalmatie jusqu'à Janina. Cette route à travers la Bosnie soulève le voile qui couvre la sauvage province des Triballes, dont l'exploration offrirait plus d'intérêt aux naturalistes qu'aux antiquaires, ses habitants ayant été de tout temps étrangers aux arts. On connaîtra dans ce récit l'emplacement véritable des sources de l'Axius ou Vardar, et l'aspect de cette Macédoine boréale dont les montagnes, qui sont une contiunation des Alpes tyroliennes, expirent aux bords du Pont-Euxin.

Une histoire abrégée des Schypetars, vulgairement appelés Albanais, coupe ici la narration de mes topographies. Je ne dirai point quelle persévérance il m'a fallu pour observer ce peuple, dont le nombre, le courage, l'industrie et l'activité changeront un jour la face de la Grèce. Si la découverte des oasis et des villes perdues dans les déserts est un objet d'intérêt pour les savants, ils ne seront pas moins satisfaits sans doute de voir reparaître

aux portes de l'Europe les peuplades caucasiennes, qui se sont fixées de temps immémorial dans l'Albanie. Les Gogs ou Guègues, les Lezgisdans ou Toxides, les Iapyges ou Iapys, les Schumiks ou Chamis, leur feront reconnaître les nations Scythes dont parlent Arrien, Quinte-Curce, Ptolémée, Pline, Strabon, ainsi qu'une multitude de hordes qui se sont conservées sous leurs noms historiques, dans cette partie de l'Illyrie grecque. Après les avoir considérées sous le rapport de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs habitudes, je donne aux philologues un vocabulaire assez étendu de leur langue, pour qu'ils puissent rechercher l'origine des Schypetars, si, comme on le dit, les idiômes sont un moyen propre à faire distinguer les familles primitives des hommes.

La Thessalie, dont la partie montueuse fut le berceau des principaux peuples de la Grèce, est l'objet particulier de mes recherches et de rapprochements historiques de la plus grande importance. Là se retrouvent les vallons qui furent le séjour des Centaures et des Lapithes; le Tempé, patrie d'Aristée, nourricier des abeilles industrieuses; le golfe Pagasétique, qui courba ses vagues mugissantes sous le poids du vaisseau des Argonautes, et fut le centre de nombreuses traditions mythologiques. C'est également au milieu du vaste bassin de cette terre historique qu'on reconnaît Pharsale, théâtre des parricides et de la victoire, *qui*

mit les lois aux pieds du crime (1). Ainsi, à côté des Cynocéphales, devenues fameuses par la défaite de Philippe, qui aurait sauvé la Macédoine si les destins n'avaient pas prononcé en faveur de Rome, cette même Rome, peu de temps après, vint déchirer de ses propres mains l'ouvrage de sa gloire, en opposant les citoyens aux citoyens, et les aigles de César aux aigles de Pompée. C'est à ce champ de bataille, qui a conservé le nom de Pharsale, que je rattache la marche des armées romaines depuis Dyrrachium, en y appliquant ceux de mes itinéraires qui expliquent une des parties les plus intéressantes de la guerre civile chantée par Lucain. A ce récit succède l'histoire des mœurs des Thessaliens, et des détails nouveaux sur l'agriculture.

Le Tempé est l'objet de recherches et de dissertations descriptives jusqu'à l'embouchure du Penée dans le golfe Thermaïque. Un itinéraire detaillé qui contourne la base maritime du mont Olympe, nous a servi à rattacher nos descriptions de la Macédoine à Thessalonique, de manière à pouvoir les appuyer sur les bases astronomiques établies par nos navigateurs modernes.

La Magnésie, le mont Ossa, le Pélion, la Phthiothie, les îles situées à l'entrée du golfe Thermaïque, et le golfe Pélasgique, complètent mes

(1) *Jus datum sceleri.*

tableaux, auxquels j'ai réuni plusieurs routes puisées dans des voyages anglais. MM. Gell et Dodwell, mes amis Smart Hughes et le docteur Holland, que j'ai connus pendant mon séjour à Janina, m'ont fourni des documents aussi précieux, que le sera toujours pour moi le souvenir de l'intérêt qu'ils me portèrent, lorsque je les reçus pendant la guerre sous le pavillon de France, où les savants trouvèrent toujours la neutralité du territoire de la république des lettres, et les proscrits des secours efficaces.

Nulle contrée n'était plus difficile à décrire que l'Acarnanie, à laquelle j'ai dû conserver son nom ancien pour être entendu. Comme dans l'Épire, j'y ai fait de nouvelles découvertes, ou plutôt j'ai retrouvé en place ce que les historiens ont indiqué avec autant de précision que les commentateurs ont pris de peine à tout confondre. La position de Stratos relativement à Alysée étant rectifiée, nous donne le moyen d'entendre les marches de Philippe, fils de Démétrius, et de Cnémus, sans forcer le sens des auteurs anciens. Actium, Anactorium, Olpé, les lacs répandus au milieu des forêts, et un tableau de seize villes qui fleurirent dans cette province, mises en regard avec ses villages actuels, disent ce qu'elle fut, et à quel excès de misère elle est réduite.

La Parachéloïde acarnanienne, l'Agraïde, l'Apérantie et l'Eurytanie, qui bordaient les rives de

l'Achéloüs, se rejoignent, en remontant au septentrion, à l'Anovlachie, ou Mégalovlachie.

L'Étolie n'était pas plus connue que l'Acarnanie, et on n'a guère visité jusqu'à présent dans cette province que les chétives bourgades d'Anatolico et de Missolonghi. On n'ignorait pas cependant le rang que ce pays tint dans la Grèce; mais la difficulté d'y pénétrer était telle, qu'on n'avait osé rechercher Thermus, ni le lac Trichon. Cette tâche a été remplie par mon frère, qui a reconnu l'emplacement de plusieurs villes, le vaste pont au moyen duquel on communique entre l'Ophie et le mont Aracynthe, la décharge des lacs dans l'Achéloüs, et non dans l'Événus, comme le prétendait d'Anville; Lysimachia; la seconde Plévrone; les attérissements des Échinades et la plaine où, suivant le récit de Posidonius (1), il s'ouvrit, à la suite d'un tremblement de terre, un gouffre qui vomit un torrent de boue enflammée.

J'entre de cette contrée dans l'Étolie Épictète, où j'indique l'emplacement de Calydon, patrie de Méléagre; le mont Chalcis; le Taphius, regardé comme le tombeau des Centaures; ses eaux thermales fétides; le cap où les dauphins déposèrent le corps et la lyre d'Hésiode; et Naupacte, résidence d'un des plus pauvres pachas de l'empire ottoman. L'orographie de la chaîne orientale du Pinde, qui sépare la Thessalie de l'Étolie; celle du mont

(1) Strab., lib. I, p. 58.

OEta, de l'Acyphas, qui me furent données par Christos et Nothi Botzaris, ainsi que par Christakis, beau-père du héros Marc Botzaris, en 1814 (1), complètent cette description, à laquelle se lient les marches des Gaulois conduits par Brennus, lorsqu'ils pillèrent les trésors sacrés de Delphes. Dans ce plan je comprends la Locride, la Doride, qui s'étendent jusqu'au Parnasse, au-delà duquel commencent les relations de Spon, de Wehller, de Chandler, et de la majeure partie des voyageurs qui ont parcouru la Grèce.

C'est à l'itinéraire de Spon que se sont rattachés tous les voyageurs pour visiter le Parnasse où l'on trouve des traces du déluge qui porta l'arche de Deucalion jusqu'au faîte du Hyampée, sur lequel elle s'échoua. Le souvenir de cet événement fut peut-être la cause qui décida les races pélasgiques à élever des autels à Delphes ; car on sait que les hauts lieux furent sanctifiés dans l'antiquité, et que l'usage d'aller sacrifier sur des autels placés au terme le plus élevé où les eaux étaient parvenues dans les déluges connus, subsistait encore dans le premier siècle de notre ère.

Au nord du Parnasse on retrouvera dans le Li-

(1) J'ai déposé, il y a quelques années, au cabinet des MS. de la bibliothèque du roi, un vocabulaire schype et grec vulgaire qui est écrit en entier de la main du jeune Marc Botzaris, sous la dictée de son père, de son oncle, et de son beau-père Christakis.



doriki ou pays des Doriens, l'antique Doride, qui confine encore de nos jours, avec la Dryopie, dont le nom historique s'est conservé sans altération. Dans la Locride Epicnémidienne, qui forme le canton moderne de Bodonitza, on retrouvera les traces du tremblement de terre qui bouleversa de fond en comble Lamia, Larisse, Scarphia, Thronium, en supendant pendant trois jours le cours des fontaines situées sur les deux rives du golfe de l'Eubée (1). Cette commotion changea probablement le cours du Sperchius qui se jette maintenant à la mer dans une direction voisine des sources thermales. Le Boagrios coula alors par une autre vallée, des villes furent englouties, et d'autres révolutions physiques s'étant succédées depuis le temps de Strabon, qui rapporte ces changements, les lieux témoins de la valeur de Léonidas, où le courage des Grecs a jeté depuis un si vif éclat, seront décrits dans leurs moindres détails.

La Locride opuntienne, qui compose le Vaivodilik de Talante, la Béotie ou Livadie, contrées aussi couvertes d'évêchés, de prébendes et de couvents, qu'elles le furent autrefois de temples, de hiérons, d'enceintes sacrées, d'oracles, de grottes et de soupiraux prophétiques, ont été l'objet de recherches approfondies pour conduire nos topographies jusqu'en face de l'Eubée, île presque aussi

(1) Strab., lib. I, p. 60.

inconnue au XIXe siècle, que si elle se trouvait placée dans la Polynésie.

Avant de passer du continent dans le Péloponèse, nous avons jugé convenable de faire connaître les Klephtes ou voleurs, population belliqueuse restée en état de guerre contre tous les oppresseurs de la Grèce. Protestant à coups de flèches et le glaive à la main contre Rome, qui envahit la première le territoire sacré de la Hellade; protestant à coups de sabre et de fusil contre les mahométans, nous montrerons les montagnards de l'Épire, de l'Illyrie, de la Macédoine, du mont Hémus, du Pangée, des Météores de la Thessalie, des chaînes escarpées du Parnasse, du Callidrome, du Panétolicon et de l'OEta aux prises avec leurs tyrans, et préparant l'insurrection qui régénérera la Hellade sous l'étendard de la Croix.

Avant de parler du commerce en général de la Grèce nous avons cru devoir donner un catalogue de sa population, pour les provinces situées en dehors de l'Attique et du Peloponèse, qui forment avec l'Archipel et les échelles du Levant un système politique et commercial à part. C'est ici d'un négoce particulier, tel que celui des foires et des marchés de l'intérieur, dont il est question, ou plutôt de la statistique du département consulaire de Janina, tel qu'il existait en 1814, époque à laquelle il fut impolitiquement supprimé. On verra, comme aux temps dont parle Strabon, que « partout où l'on a l'adresse d'attirer une grande

« foule de Grecs, soit par des superstitions, soit « par des spectacles, on peut être assuré que le com- « merce viendra se placer de lui-même parmi eux. »

Cette remarque est faite par un écrivain qui avait fréquenté le peuple qu'il jugeait; car la plupart de ceux qui ont parlé des Grecs sans avoir voyagé dans leurs pays, ou qui y ont voyagé, ne les ont observés que dans la capitale où il est aussi difficile de les apprécier que si on voulait parler des Bas-Bretons, en n'ayant fréquenté que les salons de Paris. En effet, s'il est des physionomies nationales, il est des traits dans le caractère des particuliers qui mènent souvent à la connaissance du caractère général d'un peuple, et ce sont ces nuances morales qu'il faut épier et saisir. Homère a fondu le type du génie souple et audacieux des Hellènes dans celui d'Ulysse, et son héros ithacien les fait mieux juger que tous les écrits des moralistes de l'antiquité. Que ceux qui visiteront donc un jour la Hellade ne dédaignent pas cette observation, mais qu'ils sachent que le premier passeport est la connaissance du grec ancien et moderne, sans lequel ils feront mieux de rester à Paris où à Londres.

L'aperçu statistique dans lequel je présente sommairement, par lieue quarrée, l'état de la population des provinces que j'ai décrites, est accompagné de remarques sur la monnaie et sur les poids et mesures. Le dénombrement approximatif

des troupeaux soumis au tribut appelé par les turcs *Aded-agnam*, dont les oulemas, les janissaires et les émirs sont exempts lorsqu'ils possèdent moins de cent cinquante moutons, ainsi que tous les genres d'impositions inventés par les publicains de Rome, qui ne le cédaient en rien à ceux des mahométans (1); les foires instituées dès la plus haute antiquité et qui subsistent, sont classées dans des tableaux dressés de manière à représenter le mode d'existence politique et commerciale des Orientaux.

C'est avec de pareils matériaux plutôt que sur les rapports des agents, qui ne sont trop souvent que relatifs aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés, que les hommes d'état et ceux qui cultivent la science dans l'intérêt des lettres et non dans la vue bornée de l'exploiter à leur béné-

---

(1) Asconius Pedianus (*in divinat.* c. 10), nous fait connaître une partie des agents employés par les fermiers généraux de Rome, tels que céux qui étaient chargés de percevoir les dîmes, les douanes et les droits sur les parcours, comme celà se pratique encore dans la Turquie. *Si decimas redimunt, decumani appellantur; si portum, portitores; si pascua publica, pecuarii: quorum ratio scriptura dicitur.* Ces financiers étaient aussi considérés par les patriciens qu'ils le sont par les ministres de S. H. Cicéron professe un *profond respect* pour eux, comme on le voit en plusieurs endroits de ses ouvrages, et notamment dans ses lettres à Atticus, qui remplissait les fonctions d'exacteur à Sicyone, lorsqu'il l'invite à presser la rentrée des sommes que cette ville devait aux *nobles publicains* de Rome.

Epist., lib. I, 19; lib. II, 1 et 20.

fice, trouveront des motifs de réflexion, de comparaison et d'application, dans le sens d'une gloire utile et durable. Ainsi, tandis que le voyageur découvre la vérité de l'histoire ancienne, le politique juge jusqu'à quel degré de grandeur ou d'abaissement un peuple peut s'élever ou descendre.

Quelques considérations sur Leucade, son golfe, et le récit de ma navigation depuis Prévésa jusqu'à Patras, précèdent mon voyage dans le Péloponèse. Fidèle à la marche que je me suis prescrite, avant d'entrer dans le détail de mes excursions, je présente quelques rapprochements entre les mesures générales que Strabon a publiées sur cette presqu'île, et celles de nos astronomes. La longitude et la latitude du cap Ténare, qu'il donne, et d'où on est parti pour décrire tout le Péloponèse et la Grèce (1), se trouvant exactes, devinrent pour moi le complément d'une démonstration qui justifie l'adage connu de Salomon : *Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.* Cette sentence, qui n'est humiliante que pour l'orgueil, prouve à ceux qui sont pénétrés de notre insuffisance, relativement à la grandeur de l'auteur éternel des choses, que le nombre possible des combinaisons de nos idées étant, comme celui de nos connaissances, très-limité, il est probable que nous ne faisons depuis long-temps que nous répéter. Ainsi, en rendant justice à nos con-

(1) Gosselin, *Géograph. analysée*, p. 81.

temporains, on peut affirmer que nos devanciers avaient beaucoup observé et calculé. Strabon ne dit pas qu'il est l'auteur des mesures qu'il donne ; il se contente de se plaindre de la peine qu'il a eue à les supputer, et il reconnait tacitement que d'autres avaient exécuté ce qu'il combinait. Les grandes mesures de la terre, ajouterai-je, étaient donc établies depuis très-long-temps. Thalès, qui enseignait l'uranographie des Égyptiens, que l'école d'Athènes adopta, professait une doctrine déja définie, en expliquant le systême que nous attribuons à Copernic ; systême toujours dangereux à ceux qui furent chargés de l'annoncer (1). Cela posé, il est probable qu'on savait, dès une haute antiquité, évaluer les longitudes et les latitudes autrement que par la réduction approximative des périples tracés à la manière de Scylax et des itinéraires des voyageurs.

Partant de ces généralités, je parle succinctement des révolutions qui ont désolé le Péloponèse.

---

(1) Ce systême était renfermé dans les écoles des Pythagoriciens, parce qu'il était dangereux de s'en expliquer en public. C'est pour l'avoir enseigné qu'Aristarque, dont Plutarque parle comme d'un habile astronome, fut accusé par Cléanthe, disciple et successeur de Zénon, *d'avoir violé le respect dû à Vesta*, c'est à-dire d'avoir ôté la terre du centre du systême pour la faire tourner autour du soleil. Ce qui arriva ensuite à Galilée prouve que, en vieillissant, le monde n'est pas devenu plus raisonnable.

Je donne un tableau comparé des provinces anciennes et des divisions territoriales actuelles ; et j'entre en scène par la topographie de l'Achaïe.

Je décris la Sicyonie, Corinthe et son golfe, Salamine, l'Attique et Athènes, où j'ai trouvé le moyen de glaner quelques souvenirs et des inscriptions inédites ou curieuses.

Les Athéniens se croyaient sortis de la terre qu'ils habitaient (1), c'était leur mère, leur nourrice, leur patrie (2), et une cigale d'or que les femmes portaient dans leur chevelure était le symbole de leur autochthonie. « Athènes, » disait-on, « est au milieu de l'Attique, l'Attique au milieu de la Grèce, la Grèce au milieu du monde (3) » ; mais il y avait quelques faits plus certains que cette géographie pareille à celle des visionnaires, qui ont tour à tour placé Jérusalem, la Mecque et Saint-Jacques-de-Compostelle au centre du monde ; c'était la stérilité de son territoire qui conserva le plus longtemps ses habitants primitifs sans mélange, parce qu'il n'était envié de personne. Il était intéressant de comparer l'état de cette province à l'époque de ses héros mythologiques avec ce qu'elle est maintenant, et de montrer que Minerve en plaçant sa

---

(1) Isocr. panegyr. p. 45. ; Dem. or. funeb. p. 237. ; Plat., II, p. 237. ; Thucyd., I, 52. ; Pastoret. Hist. de la législation des Athéniens, c. 1, t. VI, p. 103.

(2) Parens, altrix, patria. Cic. pro Flacco, §. 26.

(3) Xenoph. reven. d'Athèn., p. 921.

ville chérie sous la protection des furies (1), avait pressenti les dissensions qui devaient causer ses malheurs, et la domination des barbares qu'on trouve établis en tyrans aux lieux où brillèrent tant de gloire, tant de vertus et une si haute civilisation.

On prétend que Cécrops, voulant connaître la population de l'Attique, ordonna à chacun de ses habitants d'apporter une pierre sur la place publique et qu'on en compta vingt mille (2); un pareil dénombrement, fait en 1816, a produit le même résultat, comme on s'en convaincra par nos tableaux de population: ainsi l'Attique avec sa population actuelle de vingt mille ames se retrouve au même point où elle était aux siècles de Cécrops et d'Érechthée. La Paralie, l'Actée, la Diacrie ne sont ni mieux cultivées, ni plus habitées, qu'elles ne l'étaient quinze cents ans avant l'ère de notre régénération. Nous partirons de ce point de vue pour considérer l'Attique dans ses différentes périodes jusqu'à son état moderne.

La nature des lieux prouve qu'elle est encore la même qu'aux temps anciens et justifie ce qu'en disait Platon (3): « Notre pays n'a point éprouvé de « changements considérables dans les divers cata« clysmes ou déluges arrivés depuis neuf mille « ans, car il s'est écoulé ce temps à dater de la

(1) Euripid. Androm., v. 446, 447.

(2) Schol. Pindar. Olymp. III, v. 68; Schuf. II, p. 231.; Meurs. Fort. Athen., c. IV; Pastoret. ibid. ut supr. p. 106.

(3) Platon, dialogue de Critias.

« grande révolution du globe jusqu'à nous. L'Attique,
« qui était alors bornée par les montagnes de
« l'isthme, le Cithéron et l'Asope, étant assise sur
« des rochers très-élevés et étendant dans la mer
« de très-grands promontoires, au pied desquels
« les eaux ont beaucoup de profondeur, n'a subi
« que peu ou point de mutations, excepté dans
« les lieux bas qui ont été couverts par les flots,
« où il ne nous reste en quelque sorte que le sque-
« lette de notre terre. » Plusieurs géologistes ont reconnu l'exactitude de cette description, et la stérile terre de Cécrops est une image de ce qu'elle fut à toutes les époques connues de l'histoire.

En revenant sur mes pas, je visite Éleusis, Mégare, l'Isthme, la Corinthie; et j'arrive à Mycènes par le défilé du Trété. Quoique M. Gell ait publié une description des monuments de Mycènes, j'ai dû rendre hommage de leur découverte à MM. Fourmont et Fauvel, qui les avaient dessinés et décrits avant lui. Personne, plus que moi, ne rend hommage au beau talent de M. de Châteaubriand; il aurait *restauré* le Péloponèse, en lui donnant un lustre nouveau, si le temps lui eût permis d'en faire la description; mais il ne nous a fourni qu'un itinéraire exquissé si rapidement, qu'il ne lui a pas été possible de se réconnaître. Aussi j'ose lui contester la découverte des tombeaux d'Égisthe et de Clytemnestre, ainsi que celle de Sparte, que Fourmont avait explorée avant que

le chantre des Martyrs fût né. Je soumets à M. Gell mes réflexions sur les prétendus *Ærarium* de Mycènes, que je crois être les tombeaux des Atrides, et non pas des caveaux destinés à renfermer les trésors de ces princes.

J'ai vu peu de ruines intéressantes à Argos; mais j'y ai retrouvé des inscriptions qui justifient l'authenticité long-temps contestée de celles qu'a recueillies Fourmont. Je donne, à partir de cette ville, des aperçus nouveaux sur l'Argolide et le canton de Saint-Pierre, qui forme l'antique Cynurie. Dans mon itinéraire vers l'Arcadie, je décris la Phliasie et les restes inconnus jusques alors de Phlionte, avant d'entrer dans la Stymphalide. Le gouffre du Stymphale, et sa vallée, celui de Phénéon; Caphyes, fondée par Dardanus; le bassin du Ladon, le mont Cyllène et le vallon du Cérynite, sont l'objet d'une foule d'observations que je rattache à Patras.

Au printemps de l'année 1816, je pars de cette ville pour entrer dans l'Élide, province indiquée plutôt que décrite par les voyageurs, dont j'expose la topographie entière. Ainsi Cyllène, Élis, les deux Pylos, Létrinus, la vaste baie de Catacolo, les lacs Lami et Nérovitza, les bords du Buprase, reparaissent au sein de la vaste Élide. Mais c'est surtout vers la Pisatide que j'ai porté la plus scrupuleuse attention, afin de revivifier Olympie, son stade, son hippodrome, et le territoire consacré à Jupiter

par Hercule, à son retour de l'expédition de Colchos.

L'Arcadie, la Tégéatide qui comprennent les cantons de Tripolitza, de Caritène et de Phanari sont le sujet d'une étude spéciale, considérée sous les rapports de l'antiquité, du moyen âge et de leur état actuel.

Passant ensuite à la potamographie de l'Alphée, dont j'indique les sources, le cours et l'embouchure, j'entre une seconde fois dans la pastorale Arcadie, en traversant la chaîne boisée du mont Pholoé. Psophis; l'Érymanthe, qui verse ses eaux limpides dans le Ladon; la montagne poétique à laquelle il donne son nom; le Lampée, l'Olénos; le Cyllène, cher à Mercure, inventeur de la lyre des bergers, se groupent au fond de cette contrée, que je parcours avant de rentrer dans la vallée du Cérynite. Une excursion que je fais de là au monastère de Méga-Spiléon me permet de parler du régime et des œuvres charitables des Pythagoriciens du christianisme, dont les vertus exemplaires ont soutenu le courage des fidèles au milieu de la Grèce asservie.

Parvenu à cet endroit de mes voyages, j'en suspends le récit afin de donner quelques aperçus importants sur les mœurs publiques et privées des mahométans. Quoiqu'on en ait parlé dans un grand nombre de relations, on les a peu considérés sous le rapport de l'influence religieuse, poli-

tique et morale, tels qu'on peut les observer dans les provinces de la Turquie d'Europe.

Les auteurs de plusieurs relations attestent que les mahométans sont bons, généreux, hospitaliers; mais il n'est pas un *vrai croyant* qui ne soit prêt à démentir cet honneur qu'on leur fait; surtout lorsqu'il s'agit de l'hospitalité accordée à d'autres qu'à leurs co-réligionnaires.

Si notre religion n'a pu éteindre l'intolérance, qu'espérer des doctrines d'un imposteur tel que Mahomet et des résultats de sa morale inculquée dès l'enfance dans l'esprit d'un peuple qui a fait du nom de chrétien un titre de réprobation et d'injure? Les Turcs furent braves, voilà ce qu'on peut dire; mais il n'y a pas plus de Mahomet II et de Soliman à Constantinople que de Romains dans Rome : l'effet de la superstition a produit et produira dans tous les pays l'avilissement des individus et la chute des empires.

Au milieu des associations abruties de l'Orient auxquelles l'Écriture sainte refuse le nom de peuples, on ne trouve que des dynasties criminelles. Plutarque semble les avoir toutes définies quand il fait une exception en faveur de Démétrius Poliorcète. « Il aimait, dit-il, singulièrement son « père; et ceste maison s'estait seule maintenue « gardée et impollue; car il n'y a jamais eu en toute « la race d'Antigonus que Philippus (celui qui fut « vaincu par T. Q. Flamininus), qui ait tué son

« fils : là où presque toutes les autres maisons et « races des roys ont plusieurs exemples de ceulx « qui ont fait mourir leurs enfants, leurs femmes « et leurs mères : car de tuer ses frères c'estait une « chose coustumière, dont ils ne faisoyent point dif- « ficulté (1).

En voyant *l'impiété honorée* sur la terre dans la personne des sultans teints du sang de leurs propres familles, et des satrapes qui les représentent dans les provinces, si mon sang a bouillonné dans mes veines, j'ai la conscience d'avoir cependant été juste à leur égard. Je ne serai point suspecté de partialité si on se rappelle non-seulement des crimes qui élèvent successivement les sultans à l'empire, mais avec quel dédain les hommes ont été traités de tout temps par les despotes de l'Orient, dont l'orgueil, déguisé sous le masque d'une fausse philosophie, se joue des catastrophes que Dieu permet, pour élever ou pour abaisser ses créatures. Si la réponse de Tamerlan à Bajazet nous révèle ce qui se passe dans le cœur d'un conquérant barbare (2), l'histoire nous apprend à son tour que les caractères pervers et les sentiments atroces découlent de la tyrannie. *C'est une chose rare dans la nature qu'un homme féroce*, dit à ce sujet Aris-

(1) Plutarque, vie de Démétrius, § IV.

(2) Le même jour que Mir-Timur (Tamerlan) prit Bajazet, il le fit amener devant soi, et, le considérant attentivement au

tote (1), *on ne le trouve guères que chez les barbares, où un prince injuste peut faire infiniment plus de mal que la bête féroce.* Ainsi jamais un despote ou un usurpateur, choses synonymes, ne peut régner que par la violence, puisqu'il est le produit de l'injustice. Les grands sont de leur côté toujours dévorés d'ambition, tandis que dans les monarchies tempérées, les ambitieux sont à la chaîne et réduits au rôle d'intrigants. Aussi ne voit-on dans ces misérables régions que des révoltes inconsidérées, des Putgachefs et des Ali pacha, ou des courtisans livrant biens, honneur, opinion, et jusqu'à leur vie, qu'ils cèdent en présentant la tête au cordon, sans employer la résistance que l'homme de bien est tenu, par conscience et par devoir, d'opposer aux attentats de la tyrannie.

Coutumes, lois, usages, mœurs, tout est ju-

---

visage, il se mit à rire; de quoi Bajazet indigné lui dit fièrement: « Ne te ris point de ma fortune, Timur; sache que c'est Dieu qui est le distributeur des royaumes et des empires, et qu'il t'en peut arriver autant demain qu'il m'en arrive aujourd'hui. » Sur cela, Mir-Timur lui fit cette sérieuse réponse: « Je sais ce que tu me dis, et à Dieu ne plaise que je rie de ta mauvaise fortune. Mais, en considérant ton visage, ceci m'est tombé en pensée, qu'il faut que ces royaumes et ces empires soient devant Dieu et peut-être en eux-mêmes bien peu de chose, puisqu'il les distribue à un vilain *borgne* comme toi et à un misérable *boiteux* comme moi. »

BERNIER, *Voyage au Mogol.*, t. I, p. 223, 225.

(1) Aristote, Morale, liv. VII, c. 1, 7, trad. de M. Thurot.

daïque chez les mahométans. Mahomet fut comme Moyse un des plus grands ennemis de l'idolâtrie, et ses sectateurs ont exercé à la rigueur contre les chrétiens le passage de l'Exode sur lequel reposait l'intolérance hébraïque (1). Leurs visirs à l'armée sont environnés de pompes et de satellites, les emplois et les garnisons sont annuels (2). Leurs derviches rugissent dans les orgies (3); ils croient suivant la doctrine des Assyriens la matière éternelle, l'arrangement et l'organisation de l'univers dirigés par une force et une volonté occulte (4). La défense du porc, la capitation ou caratch (5), les corvées (6), l'usage d'enfermer les femmes, les supplices, et jusqu'aux bourreaux (7), font du peuple anti-chrétien une nation juive dans sa physionomie comme elle l'est dans ses institutions.

Quel contraste présentent les Grecs! La poésie fut chez eux l'organe de la religion, des lois, de la politique et de la civilisation. *La lyre gouverna*

---

(1) Non adorabis deos eorum, nec coles eos : non facies opera eorum, sed destrues eos et confringes statuas.

Exod. XXIII, 24.

(2) Judith, X, 18; XII, 6.

(3) Baruk, VI, 30.

(4) Diod. Sic. II, §. 30.

(5) Deuter. XX, 2.

(6) I. Reg. VIII, 12, 16,; III. Reg. V, 13, 14.

(7) Deuter. XIII, 9. XVII, 5.

l'antique Hellade, forma les héros, extermina les tyrans, créa la liberté et fonda ces immortelles républiques qui furent et seront à jamais l'objet de l'admiration de l'univers (1).

Pour rendre les Grecs humains et civiliser ce peuple d'autant plus cruel qu'il était plus sensible, ses législateurs s'emparèrent de son imagination par l'attrait du merveilleux, et de ses sens par le charme de la mélodie et des vers. La musique et la poésie animèrent toutes les parties de la *prédication* publique et les sages séparés de la multitude ajoutèrent ainsi à leurs leçons une autorité qui avait quelque chose de divin. Lycurgue défendit qu'on écrivît ses constitutions, et voulant que les jeunes gens les apprissent par cœur, il est probable qu'on les mit en vers et peut-être en musique, afin de les graver plus facilement dans la mémoire. Dans la suite des temps, lorsqu'on porta de nouvelles lois, on eut soin de faire intervenir des poëtes pour les mettre en distiques (2).

C'était l'âge d'or des rois qui réunissaient dans leur mains augustes le sceptre et l'encensoir (3). Ministres des dieux et législateurs, eux seuls pouvaient offrir des sacrifices aux immortels et admi-

---

(1) Isaac Vossius, De viribus rhythmi et poemat. cant.

(2) Clem. Alexandr. Strom., lib. I, p. 365.; Ælian. hist. div. l. XII, c. 50. Il en était de même des lois royales à Rome, T. Liv. I, c. 26.

(3) Homer. Odyss., lib. VIII, v. 41.

nistrer la justice (1), prérogative qui fait qu'Hésiode donne le nom de rois aux juges (2), tant leurs fonctions furent toujours vénérées et vénérables sur la terre.

On sait comment la Grèce entra dans la civilisation; quelle fut sa marche victorieuse au sortir de la barbarie; à quel degré de splendeur elle s'éleva dans la carrière immense de tous les genres de gloire, et pourquoi les Romains, qui l'asservirent, n'attentèrent jamais à son illustration. Ils pensaient que, dans les premiers moments d'esclavage, l'esprit des Grecs encore vivifié par le souvenir de la liberté perdue était dans une agitation assez semblable à celle des eaux après la tempête, et ils leur abandonnèrent les lauriers des Muses pour les empêcher de porter les yeux sur leurs fers. Ces fers ne pouvaient être rivés que par la superstition jointe à l'ignorance et ce fut l'ouvrage des siècles du Bas-Empire, qui ne réussit cependant pas à effacer le type national des Hellènes, dont le nom s'était changé en celui de Romains qu'ils portent maintenant.

Malgré ce long avilissement des Grecs sous le sceptre théologique des Césars de Byzance et des moines, malgré plus de quatre siècles d'esclavage, depuis la conquête de la Hellade par les Turcs,

(1) Homer. Iliad., l. I, v. 238.

(2) Hesiod. Opera et dies, v. 38.

on verra qu'on s'est plutôt occupé à dénigrer les Grecs qu'à compatir à leurs touchantes infortunes. Comme dans les ruines augustes des monuments de leurs ancêtres, où l'on remarque des substructions et des restaurations de différentes époques, j'ai observé dans leurs coutumes, dans leur diététique, des traces des anciennes mœurs, des idées mythologiques, et plusieurs scènes de la vie domestique de leurs aïeux. Ainsi les paysans, qui bâtissent leurs bourgades sur des lieux élevés, m'ont rappelé les Pélasges (1) accoutumés à construire leurs acropoles au couronnement des rochers ou sur des mamelons isolés. Les pasteurs et les soldats ont reproduit à mes yeux étonnés, ceux-ci les Arcadiens chéris de Pan, et ceux-là les guerriers aux belles chevelures qui combattirent sous les drapeaux d'Achille et de Pyrrhus. Les agriculteurs qui labourent la plaine de Rharos, les champs d'Aroé, et le plateau de la fertile Amphilochie; les marins d'Hermione, les barques agiles dont les voiles se déploient comme des ailes d'oiseaux, m'ont retracé les élèves de Triptolème, les matelots des Argonautes, et les pirogues qui se détachèrent des bords enchanteurs de l'Aulide pour porter les Atrides avec l'élite de la Grèce aux plages sonores de la Troade.

Si je fus émerveillé de reconnaître les formes

(1) Dionys. Halicarnass., lib. I.

antiques des vêtements, des instruments aratoires et des barques, dans les peuplades de la Grèce esclave, avec quels transports je vis les fêtes pastorales du peuple qui habite cette contrée, où tout est en scène quand on a un cœur et des souvenirs pour sentir et juger. Avec quels ravissements j'écoutai pour la première fois les pasteurs du Tomoros et du Pinde, qui errent, avec leurs autels leurs familles et leurs troupeaux, dans les vallées que baignent le Pénée, l'Achéloüs et le Sperchius, quand je les entendis chanter l'origine de la femme. Les noms des dieux d'Hésiode étaient remplacés dans leurs hymnes par ceux des saints; mais tout y respirait la poésie de Linus et d'Orphée. Comme ces poëtes, ils redisaient, sous d'autres noms, « Ève, sor- « tie du flanc du premier homme, animée par le « Saint-Esprit, emblême d'Éphestion ou du feu « créateur; la Vierge, qui a remplacé Vénus-Ura- « nie, répandant autour de la plus aimable des cré- « atures la beauté avec les désirs inquiets et les « soins fatigants; Aïcathérini, qui reçut du Christ « l'anneau nuptial, ornant la gorge palpitante de « la compagne de l'homme avec des colliers d'or; « les chérubins, rapides comme les Heures, posant « un diadême de fleurs éphémères sur sa tête; saint « Michel, emblême de Mercure, donnant à la nou- « velle Pandore la parole avec l'art des déceptions, « afin de charmer et de séduire le roi de la création « par des discours suaves et trompeurs. »

Je compris alors que tout vit et respire encore sous d'autres emblêmes dans la patrie du poëte d'Ascrée, que les abeilles nourrirent dès le berceau des rayons les plus purs de leur miel, symbole de la douceur de ses chants destinés à apprendre aux hommes le bonheur attaché au respect des dieux, à la pratique de la vertu, et aux travaux champêtres. C'est là, m'écriai-je, qu'on reverrait, si les arts renaissaient au sein de leur noble patrie, Apollon rétabli sur son char, comme on y retrouve encore les saisons et les époques de la vie personnifiées dans les cérémonies champêtres.

Que manque-t-il en effet pour réaliser ces prestiges? Le palais, la cabane et la tente ont conservé, comme les traditions populaires, leur physionomie héroïque; et le christianisme, en perfectionnant la nature vicieuse de la fable, a laissé aux descendants malheureux des vainqueurs de Platée et du Granique les idées brillantes de leurs ancêtres. La peinture serait le premier des arts vers lequel les Grecs tourneraient leur génie, car ils en ont conservé le sentiment. Un autre Ætion, animant la toile, reproduirait le tableau des noces d'Alexandre et de Roxane; quelque Zeuxis moderne obtiendrait, pour prix de ses talents, l'honneur de paraître en robe de pourpre aux jeux olympiques, restaurés par un second Iphitus, si le malheur se lassait d'accabler un peuple sensible et aimable. Voyez sa résignation : elle ne l'a point abandonné, parce

qu'il a placé ses espérances au-dessus de toutes les puissances humaines. La joie éclate dans ses fêtes : *le méchant seul est triste et misanthrope*, disent les prêtres du dieu vivant, qui invitent les chrétiens aux fêtes par le plaisir. Ministres de bonheur, ils se couronnent de fleurs; ils appellent aux danses et aux banquets de l'amitié la jeunesse, ornement de l'église instituée pour le bonheur des hommes, quand ses ministres sont dirigés par les préceptes de son divin législateur.

Machiavel affirme que si les langues grecque et latine n'avaient pas été nécessaires à la propagation du christianisme, les fondateurs de l'église nous auraient privé des ouvrages des anciens avec un zèle aussi aveugle que les premiers empereurs en mirent à détruire les temples et les monuments du paganisme. Cette assertion n'est pas hasardée, si on en juge par les édits de Théodose, qui régnait courbé sous l'influence ignominieuse des moines. Les bas-reliefs du temple de Thésée mutilés, les comédies de Ménandre, les œuvres d'Épicure, les poésies de Sapho, d'Anacréon (1) et d'une foule d'autres écrivains périrent dans ce naufrage causé par une barbarie qui surpassa celle des Turcs, puisque Mahomet II ordonna de respecter les débris des monuments d'Athènes.

---

(1) La plupart des poésies attribuées à cet auteur sont probablement l'ouvrage des quelques Scholiastes du Xe siècle. Henri

Le fanatisme religieux, qui détruisit tant de chefs-d'œuvre, ayant dédaigné les inscriptions qui sont souvent cachées dans les tombeaux, ou gravées sur des marbres enfouis, ces monuments ainsi, que les monnaies qui ont échappé aux barbares, ont appelé mon attention sur ces archives de l'antiquité, qui confirment la vérité de l'histoire. En décrivant les provinces de la Grèce, on verra que je n'ai rien négligé de ce qui pouvait sous ce rapport étendre le domaine des connaissances archéologiques.

Les médailles décrites à la manière d'Eckhel, les inscriptions sans commentaire, avec leurs lacunes et les fautes d'orthographe qu'on y trouve parfois, imprimées et citées en note; les autorités sur lesquelles je m'appuie dans mes dissertations fidèlement indiquées, mettront le lecteur à portée de vérifier que, sans agir au hasard, je me suis renfermé dans les limites des connaissances que je possède, et que, jusque dans mes inductions, j'ai constamment suivi les historiens de l'antiquité. Je suis loin malgré cela d'avoir la prétention de ne

Étienne qui les tira d'un manuscrit du Vatican, où il en reste encore soixante six inédites, s'aperçut de son erreur, en réfléchissant qu'il ne s'y trouvait aucun des fragments conservés par Plutarque et par Athénée. Il reconnut encore les apocryphes à la mention qui y est faite des Parthes, qui sont bien postérieurs à Anacréon, et enfin à plusieurs allusions qu'on ne peut appliquer qu'aux Césars du Bas-Empire.

m'être pas trompé. L'étendue de mon travail est considérable, et il embrasse une telle quantité d'objets, qu'il doit nécessiter des rectifications, quoique j'aie toujours été guidé par le désir prononcé de l'exactitude et de la vérité.

L'église orthodoxe a trop bien mérité de l'humanité et de la religion pour ne pas tenir une place éminente dans mes récits. C'est à ses démarcations ecclésiastiques que j'ai rattaché la plupart de mes topographies. Je donne des aperçus indispensables sur l'ensemble de son état actuel en parlant du clergé, des métropoles, des évêchés, des monastères et des religieux de la Hellade, où le culte du vrai Dieu a survécu à l'empire d'Orient, pour consoler les Grecs, en leur apprenant que, nés chrétiens, ils doivent songer sans cesse à leur affranchissement, parce que la Hellade, arrosée du sang des martyrs de J. C., est destinée à remonter au rang des nations.

J'aurais voulu, en fidèle interprète de Théophraste et de Dioscoride, pouvoir commenter, non comme l'ont fait Mathiole, Marcellus Virgilius, et le patricien Hermolaüs Barbari, patriarche d'Aquilée, mais sur la nature, leurs Traités de plantes ainsi que l'Histoire Naturelle d'Aristote. Mais une pareille entreprise exigeait le concours de plusieurs hommes. *L'art est long, la vie est éphémère;* et j'ai dû me borner à tracer des indications sommaires sur la synonymie ancienne et moderne

des règnes de la nature. J'ai dû suivre cette marche, surtout par rapport à l'ornithologie, en réfléchissant que, sur vingt-quatre personnages introduits par Aristophane dans une de ses comédies, où ils portent le nom d'autant d'oiseaux, dix nous sont inconnus.

Les héros d'Homère ne se nourrissaient que de la chair des hécatombes et des quadrupèdes; il n'est jamais parlé dans leur festins de gibier ni de poisson. Les Hellènes qui ont écrit sur la chasse semblent malgré cela avoir été moins friands d'oiseaux que de poissons; et leur ornithologie est aussi peu étendue que leurs traités d'ichthyologie sont détaillés. Les noms de plusieurs écrivains qui ont parlé des poissons sont parvenus jusqu'à nous. On connaît le Sicilien Épicharme, poète et naturaliste; Ananius et Hipponax, Mithécus, mentionné dans le Gorgias de Platon, Archestrate, contemporain d'Aristote, et plusieurs autres. Quant aux Grecs modernes, comme l'avait observé Belon, *le méprisement de manger chair et estimer le poisson*, a fait non-seulement qu'ils le connaissent mieux que toute autre espèce animale, mais qu'ils le désignent sous le nom de *Psari* ou *Opsari*, mot dérivé du grec ancien *Opson*, qui signifie *mets* par excellence.

On en peut dire autant des plantes et des fruits, dont les chrétiens font une consommation prodigieuse pendant leurs carêmes. C'est donc dans la botanique qu'on trouve le plus grand nombre

de noms helléniques conservés, surtout par les montagnards de l'Épire et du Péloponèse, car dans les îles de l'Archipel une même plante est parfois désignée sous autant de dénominations qu'on y compte de villages. Les interprétateurs de Théophraste et de Dioscoride nous offrent une foule de ces variantes, ainsi que les annotateurs, commentateurs et traducteurs de leurs ouvrages. Belon du Mans, Spon, Wehler et Tournefort ont recueilli des matériaux précieux, qui, réunis à ceux de quelques voyageurs Anglais et à la nomenclature que nous publions, pourraient un jour fournir les moyens de composer une Flore ancienne et moderne de la Grèce.

On pourrait suivre une marche semblable pour décrire par régions les arbres forestiers des montagnes, des plaines et des bords de la mer, les arbres fruitiers, et les arbustes. Nous donnerons des indications à ce sujet, ainsi que sur l'entomologie et les reptiles, en laissant aux naturalistes le soin de régulariser un travail qui ne doit être considéré que comme l'ébauche de plusieurs mémoires relatifs à l'histoire naturelle de la Hellade. Nous en dirons autant des observations que nous avons faites sur le Traité des airs, des eaux et des lieux, d'Hippocrate, sur la peste et quelques maladies que nous avons été dans le cas d'observer.

Après des aperçus sommaires, donnés sur l'histoire naturelle de la Grèce, nous parlerons de

son agriculture; et pour compléter notre travail nous donnerons l'état des productions du Péloponèse, en forme de tableaux, précédés de considérations aussi nouvelles que le sujet qu'elles font connaître. Je joins à cette statistique particulière des aperçus sur l'origine et les progrès de nos établissements dans le Levant.

En attendant qu'un ouvrage spécial fasse connaître ce que la France a perdu et ce qu'elle pourrait reconquérir, il n'était pas indifférent de montrer ce qui a existé, afin d'en tirer des conséquences pour l'avenir; car le monde a changé, et il est destiné à subir encore d'étranges révolutions.

On dira comment nos missions catholiques qui se confondent avec le souvenir des premières croisades, s'organisèrent par l'entremise de personnages plus zélés que versés dans la connaissance des mœurs de l'Orient. On sera peut-être étonné de se rappeler que ce fut le père Joseph, fils de Jean le Clerc, seigneur de la Tremblaye et de Marie de la Fayette, qui, ayant obtenu du pape Urbain VIII la permission d'envoyer des missionnaires dans les pays les plus éloignés, en expédia une centaine au Levant (1). Les frères du Saint-Sacrement de Paris contribuèrent aux premiers frais de ces établissements en leur envoyant des vases sacrés; mais les

(1) *Voy.* Vie du père Joseph, Paris 1702. Journal des Savants, p. 558, ann. 1702.



capucins de la rue Saint-Honoré, les Théatins, les Jacobins, ayant voulu envoyer des sujets de leurs ordres, il en résulta une confusion préjudiciable au but qu'ils se proposaient. Cependant tous ces religieux furent d'une vie exemplaire, à l'exception du jésuite Braconier, qui donna à Thessalonique, en 1702, l'exemple scandaleux de placer son église sous la protection de Mahomet, en faisant déclarer le terrain sur lequel elle était bâtie, vacouf de la mosquée de Sainte-Sophie.

Je montre, par des états puisés aux sources, les richesses et la puissance navale des Grecs. Catherine II, qui donna aux Hydriotes en 1769 les premiers canons, destinés à armer leurs navires appelés *Kirlanghits* ou *Hirondelles*, avait voulu fournir aux Grecs les éléments de leur régénération. Le génie de la nouvelle Sémiramis, qui semblait lire à travers l'obscurité des siècles, aurait-elle pu deviner que ses vastes projets seraient désavoués par cet Alexandre, objet de ses plus tendres sollicitudes, dont Voltaire avait tracé l'horoscope, en disant qu'il trancherait le nœud gordien? Voltaire, Catherine, Alexandre, sont descendus dans la tombe... et la Grèce, trahie par une politique antisociale, couverte de ruines, est aux prises avec ses tyrans.

Les renseignements sur la marine des Grecs doivent se rapporter à ce qu'elle était en 1816, temps où les Hellènes répondaient à l'espèce d'appel qui

leur avait été fait par le sage Coray (1). En reprenant possession des lumières de leurs ancêtres, les Hellènes avaient retrouvé le chemin de la civilisation. Sans liberté, sans ressources pécuniaires, abandonnés de l'univers, n'inspirant aux étrangers qu'une pitié stérile, qu'une indifférence désespérante, et plus souvent des dédains insultants, ils se régénéraient. Déja ils lisaient Télémaque, quelques livres de l'histoire ancienne de Rollin, traduits dans leur langue, et une très-grande partie de la nation, qui s'était toujours regardée comme *prisonnière de guerre et non comme esclave*, salua l'aurore de la liberté dans des chants populaires nouveaux.

William Éton, qui visita les Grecs à cette époque, les représente *tels que de généreux coursiers rongeant leur frein et indignés du joug qui pesait sur eux* (2). Nous les trouvâmes plus avancés encore en 1799, lorsque prisonnier, ou plutôt esclave à Tripolitza, nous bûmes un jour à *la liberté de la Hellade*, au milieu des ruines de Tégée.

Après des considérations sur la marine grecque, vient le récit de mon voyage dans la Triphylie et la Messénie. Le golfe de Cyparissia, le territoire de Gérénius, dont Nestor avait emprunté le surnom, Messène, le mont Ithome, Andanie, les champs du

---

(1) Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce. Paris, 1803.

(2) W. Eton., Voyage t. II, p. 72.

Sténycláros et la belle vallée du Pamissus, sont le sujet de nouvelles topographies. Sparte, sur laquelle je donne une notice qui m'a été communiquée par mon ami Ambroise Didot, auteur d'un élégant voyage aux Levant, fait en 1816 et 1817 (1); l'Éleuthéro-Laconie, avec quelques inscriptions, terminent le récit de mes recherches faites dans la Grèce.

Les cartes de mon voyage, dressées par le lieutenant-colonel Lapie, géographe du Roi, prouveront, en les examinant à côté de celles publiées avant l'année 1820, que la Grèce a reçu une espèce de restauration. Quelques-unes des villes principales figuraient à la vérité sur les mappes, mais elles étaient placées approximativement et souvent au hasard. Si l'on compare les cartes qui accompagnent cette seconde édition, on sera frappé des différences importantes que présente la configuration de la Grèce, et surtout du grand nombre de positions nouvelles tirées de mon ouvrage qui s'y trouvent. Cette observation et plusieurs autres découvertes avaient fait dire à M. Hase, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, que mon voyage de la Grèce était *l'ouvrage le plus remarquable dans ce genre qui eût été publié depuis la renaissance des lettres.*

Les cartes du lieutenant-colonel Lapie sont dres-

(1) Cet ouvrage est intitulé, Notes d'un voyage fait dans le Levant.

sées au 1,000,000^{e}, d'après un grand et important travail qui paraîtra incessamment. Le public sera alors à même de juger, par l'analyse détaillée que ce géographe se propose de donner, ce que la géographie ancienne et moderne de la Grèce a gagné par mes explorations. En attendant, nous allons essayer de faire connaître les bases sur lesquelles reposent ses principales combinaisons, pour parvenir au résultat que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs.

Les côtes ou rivages des deux cartes jointes à ce voyage ont été établies d'après les observations astronomiques et les relèvements de M. Gauttier, capitaine de vaisseau de la marine française, et de M. Smith, capitaine de la marine anglaise. Les golfes d'Ambracie, de Corinthe et de l'Eubée sont le résultat des combinaisons de M. Lapie.

Les travaux des navigateurs qu'on vient de citer l'ont puissamment aidé dans la rédaction de son travail; car, avant la connaissance des bases qu'ils ont fixées, on ne pouvait compter sur le gisement des côtes, qu'à quelques lieues près ou approximativement. Ainsi, l'île du Sasino, située à l'entrée du golfe d'Avlone, était placée par 17°16′, tandis que les observations de ces hydrographes l'établissent à 16° 56′, ce qui donne 20′ de différence ou environ sept lieues.

La ville de Volo était établie à 20° 40′ et à 39° 12′, tandis que les observations du capitaine Gauttier

la placent par 20° 36′ et par 39° 23′. On ne donnait au golfe de ce nom, qui est le *Sinus Pagaseticus* des anciens, que deux lieues ¾ de hauteur, sur 3 lieues ½ de large, et les relèvements de M. Gauttier, ainsi qne les combinaisons de M. Lapie lui donnent sept lieues de haut sur huit de largeur. Nous ne pousserons pas plus loin l'exposé des différences notables, résultant du levé précis des rivages de la Grèce, que le lecteur pourra apprécier; mais nous allons entrer dans l'explication succinte des moyens employés pour parvenir à la rédaction de la topographie intérieure du pays.

Privé d'observations astronomiques dans cette partie de son travail, M. Lapie a dû avoir recours aux itinéraires; et c'est au moyen de leur combinaison qu'il est parvenu à poser, comme base de ses opérations, les villes de Scodra ou Scutari, Uskiup, Monastir ou Bitolia, Janina, Ochrida, Castoria, Mezzovo, Larisse, Zeïtoun, Livadie, Thèbes; dans la Morée, Calavryta, Tripolitza, Leondari et Mistra.

Les savants qui ne veulent reconnaître de véritable géographie que dans les résultats fondés sur des observations astronomiques et des opérations géodésiques conviendront cependant que la géographie critique peut, dans certains cas, suppléer à ces méthodes. Comment pourrait-on, sans son secours, obtenir, par exemple, le moyen de dresser la carte des vastes contrées habitées par les fa-

rouches et stupides descendants d'Omar? Car qui ne sait pas qu'il y a impossibilité absolue d'y faire usage d'instruments astronomiques sans exposer sa vie, et que toutes les tentatives à cet égard ne peuvent que compromettre un voyageur?

Scodra, d'où partent plusieurs routes pour se rendre à Thessalonique, à Constantinople et à Janina, a été la première ville dont M. Lapie s'est occupé. Il a placé cette position importante par 42° 3′ 0″ de latitude et par 17° 13′0″ de longitude à l'E. du méridien de Paris, au moyen des routes venant de Cattaro, d'Antivari, de Dulcigno et d'Alessio.

Uskiup, situé près des sources de l'Axius ou Vardar, devant contribuer au placement de toutes les villes au midi, a été l'objet de longues discussions et rien n'a été négligé pour le fixer convenablement.

Plusieurs itinéraires passant par Vidin, Belgrade, Costanitza, Sebenico, Spalato, et se rendant à Salonique et à la Cavale, ont contribué, avec ceux venant de Scodra, à établir cette autre ville. On ne croit pas être éloigné de la vérité en fixant la Cavale par 41° 54′ 0″ de latitude et par 19° 22′ 0″ de longitude.

La position centrale de Monastir ou Bitolia étant d'une importance majeure à bien établir, a nécessité de longues discussions; on est parvenu à placer son gisement par 40° 59′ 0″ et 18° 50′ 0″.

Cette détermination a été le résultat des calculs d'une route partant de la Cavale et se rendant à Scodra, en passant par Serrès, Istip, Keupreleu, Monastir, Ochrida, Elbassan et Tyranna, qui a servi à mesurer la longitude. La latitude a été fixée au moyen de plusieurs portions de routes allant de Prévésa à Uskiup, en passant par Janina, Mezzovo, Greveno, Chatista, Caïlari, Florina, Monastir et Keupreleu. Plusieurs itinéraires de Salonique par Vodena et Demir-Capi ont également contribué à assurer la position de Monastir.

Janina étant le point de départ principal de mes explorations, cette ville a été l'objet d'une attention toute particulière de M. Lapie. Rien n'a été omis pour assurer cette position importante et on croit n'être pas éloigné de la vérité en fixant Janina par 39° 47′ 20″ de latitude et 18° 40′ 0″ de longitude. En effet, toutes les distances se sont si bien accordées, qu'il n'est resté aucune incertitude à cet égard : voici les moyens qui ont été employés.

Un itinéraire de Janina à Lépante, passant par Missolonghi, Vrachori et Arta, avec un itinéraire tracé depuis Kerachia et Sayadèz jusqu'à Thessalonique, a servi à placer Janina, Mezzovo, Tricala et Larisse. Deux routes aboutissant de Janina à Parga, une autre prise de Sayadèz par Gricochori jusqu'à Parga, et les distances données depuis Port Panorme jusqu'à Janina, sont entrées dans les calculs de ce travail. On y a également fait intervenir l'iti-

néraire de Scodra par Cavailha, Berat, Cleïsoura et Ostanitza; celui de Tébélen par Liboovo et Dzidza; celui de Monastir à Janina par Castoria, Anaselitzas, Gréveno et Perivoli. Enfin une infinité d'autres renseignements dont il serait inutile de rendre compte ont contribué à déterminer l'emplacement de Janina.

La position de cette ville étant établie, on a pu recouper celle d'Ochrida au moyen d'une excursion tracée par Conitza, Staria et Ghéortcha, qui a servi à rattacher plusieurs itinéraires entre Salonique et Ochrida. Après avoir été appliquées à la fixation du gisement de Verria ou Berrhoé, de Caïlari, Castoria et Ghéortcha, le résultat de ces combinaisons a donné pour Ochrida 41° 12′ 0″, et 18° 29′ 0″, et pour Castoria 40° 39′ 0″, et 19° 4′ 30″.

Plusieurs routes coupées et calculées isolément ont fourni en dernière analyse pour l'emplacement de Mezzovo dans le Pinde, 37° 53′ 0″, et 19° 4′ 0″.

Larisse, par une série de raisonnements fondés sur une multitude de routes, a été fixée par 39° 22′ et 20° 8′ 30″.

L'ancienne Lamia, aujourd'hui Zeitoun, s'est trouvée déterminée au moyen d'une route suivie par MM. Gell et Dodvell, allant d'Athènes à Volo, en passant par Thèbes, Martini, Molo, Zeitoun et Gradista, ainsi que par une autre venant de Lé-

pante et passant à Salona et à Paleochoria. Enfin un itinéraire de Larisse à Athènes suivi par plusieurs voyageurs, en se dirigeant pa rPharsale, Zeitoun, Turcochorion, Livadie et Thèbes, n'a plus laissé d'incertitude, et le résultat a donné 38° 57′ 30″ de latitude et 20° 15′ 30″ de longitude.

Les positions de Livadie et de Thèbes se trouvant déja fixées par la route de Larisse à Athènes, la première a été recoupée par une route de Lépante à cette ville, en passant par Salone et par Aspra-Spitia. La seconde a été recoupée par une route d'Aspra-Spitia à Dobrena, par celle de Corinthe à Livadostro, et enfin au moyen de celles venant d'Éleusis et d'Athènes allant à Volo par Martini. Le résultat de ces combinaisons a donné pour Livadie 38° 28′ 0″, et 20° 29′ 0″, et pour Thèbes 38° 22′ 30″ et 21° 4′ 0″.

Arrivé au Péloponèse ou Morée, la tâche du Géographe s'est trouvée moins difficile à remplir, parce que, entouré d'observations astronomiques, il suffisait de fixer avec soin trois ou quatre positions dont toutes les autres devaient ressortir; et c'est ce qu'a fait M. Lapie.

Calavryta devant contribuer à fixer l'emplacement de Tripolitza, il a commencé par établir cette ville au moyen de trois routes venant de Patras et une de Pyrgos, et le résultat a donné pour cette position 37° 57′ 0″, et 19° 49′ 20″.

Tripolitza a été ensuite l'objet d'une attention

spéciale pour M. Lapie. L'importance de sa position, le rang que cette ville tient dans la Morée, tout coïncidait pour apporter à sa détermination le plus grand soin, et on est parvenu à la placer par 37° 30′ 0′, et 20° 4′ 30″, au moyen des itinéraires suivants.

Deux routes partant de Calavryta et aboutissant à Tripolitza, trois venant d'Argos et une de Pyrgos, une autre tracée depuis Vasilica ou Sicyone, une huitième partant d'Arcadia et passant par Leondari; une neuvième tirée depuis Navarin; une dixième de Coron, et la onzième prise de Colokyna ou Colokythia passant par Mistra, ont définitivement assuré la position de Tripolitza.

Les routes d'Arcadia, de Navarin et de Coron dont on vient de parler ayant déterminé la position de Leondari, elles ont été recoupées par un itinéraire venant de Pyrgos, par un autre tiré de Calamate, et le résultat a donné pour Leondari 37° 18′ 0″ et 19° 55′ 0″.

Mistra, s'étant déja trouvé établie par la route de Colokyna à Tripolitza, a été recoupée par celle venant de Leondari, par celle de Monembasie, de Calamate traversant le mont Taygète, et cette ville s'est trouvée placée par 36° 5′ 0″ et 20° 11′ 0″.

De ces grandes bases d'opérations sont naturellement decoulées toutes les autres positions; et nous pouvons assurer que M. Lapie, qui a donné des preuves d'un véritable talent dans ce difficile et

important travail, a employé des moyens analogues pour déterminer les positions secondaires. Nous croyons devoir ajouter, pour les personnes qui ne sont pas initiées à ce genre de travail, trop peu apprecié de nos jours, que chaque itinéraire a été développé à une échelle très-grande afin de tenir compte de toutes les sinuosités des routes que l'échelle de mes cartes n'a pas permis de représenter. Par suite de ce travail, M. Lapie a été amené à réduire les distances tantôt d'un cinquième, tantôt d'un quart, quelquefois de moitié et même des deux tiers. Ainsi dans les parties montueuses, les mesures prises sur les échelles devront toujours être augmentées en raison du plus ou moins d'élévation des montagnes, ou des difficultés que présente la nature d'un pays tel que celui de la Selléide, de l'Acrocéraune, de canton d'Agrapha et des contrées qui avoisinent les Thermopyles.

Indépendamment de plusieurs cartes de détail et de planches connues dans ma première édition, on verra figurer dans celle-ci plusieurs monuments ou vues, dessinés par M. Fauvel, qui m'ont été donnés par M. Bernard, architecte connu et destiné à briller dans la carrière des beaux-arts. M. Dupré, peintre d'histoire, élève de David, a bien voulu enrichir mon ouvrage de plusieurs de ces lithographies charmantes qui composent le beau voyage pittoresque de la Grèce qu'il publie dans ce moment. C'est dans la patrie de Praxitèles et de Phidias,

que cet artiste a visitée avec succès, qu'il a puisé quarante ou cinquante sujets propres plus que tout ce qu'on possède à faire connaître les peuples ainsi que les principaux sites de l'Épire, de la Thessalie, de la Béotie et de l'Attique. Ses portraits aussi vrais que noblement sentis sont helléniques, et celui du tyran classique de l'Épire, Ali Tebelen, près duquel j'ai résidé pendant plus de dix années, est le meilleur qu'on ait encore présenté au public. Nous engageons les amateurs à se procurer le bel ouvrage de M. Dupré, ainsi que les cartes détaillées de la Grèce du colonel Lapie : car tel est notre amour prononcé pour les Hellènes, que nous voudrions voir leurs noms, leurs images, celles de leurs tyrans et les cartes historiques de leurs pays, répandus, attirer, occuper et fixer l'attention et la pensée de tous les peuples de l'univers.

Nous dirons plus : loin de nous plaindre des plagiaires qui ont copié nos ouvrages, nous les en remercions, parce que leurs larcins n'ont pu que tourner au profit de la cause sacrée de défenseurs de la Croix. Mais de quelles expressions nous servir et quels termes employer pour témoigner notre reconnaissance à l'auteur de Frédégonde et d'Agamemnon, M. Nepomucène Lemércier, dont la postérité placera les deux chefs-d'œuvre à la suite de ceux de Corneille et de Racine ; au prince de la lyre anacréontique Béranger, à Casimir Delavigne et F. Didot, qui ont retrouvé la cythare de Tyrtée ; à l'au-

teur d'Ulysse, qui a cherché des inspirations dans la Grèce; à notre Isocrate français, Villemain; à Lamartine, à l'éloquente M[e] Bellocq, et à tant de nobles et généreux orateurs ou écrivains qui nous ont cités dans leurs discours et dans leurs polémiques?

Une table générale des matières, au moyen de laquelle on trouvera la synonymie ancienne et moderne, les faits principaux et le moyen de faire des recherches, termine notre ouvrage. Si le style a parfois quelque chose de poétique, c'est que les lieux, les sites et les souvenirs qu'ils rappellent le sont eux-mêmes. C'est donc moins une innovation dans le genre sévère du voyage qu'une nécessité qui m'a contraint de suivre cette espèce de forme. Il en est de même des expressions parfois helléniques dont je me suis servi pour exprimer des choses qui ne pouvaient être autrement rendues, à moins d'employer des circonlocutions, et je ne pense pas qu'on puisse à cause de cela m'accuser de néologisme. Au reste j'ai écrit sur les lieux, loin des bons modèles, mais étranger à toute espèce d'influence; et je n'ai depuis éprouvé que celle des savants dont j'ai pris les conseils, afin de régulariser mes travaux. Tous ont pensé que je devais conserver la forme du voyage, et que j'aurais nui à la vérité de mes tableaux si je m'étais permis de les composer dans le silence du cabinet. Je les laisse donc avec leurs couleurs natives, en priant le lecteur de n'y voir ni allusion, ni double entente. Eh! quel

écrivain sensé oserait mentir à sa conscience en taisant ou en altérant la vérité, quand il a traversé comme moi un océan de misères et entendu chanter aux rapsodes de la Grèce ces strophes d'éternelle sagesse? « *Biens, grandeurs, honneurs, triste mobilier de la vie, vous ne cachez que des sépulcres blanchis. Oiseau rapide, coursier fougueux, cavalier agile, guerrier altéré de carnage, vole, bondis, cours, déchire tes semblables, les flèches de la mort t'atteindront.* Les flèches de la mort ont frappé presque tous ceux que j'ai connus dans l'expédition d'Égypte brillants de gloire et de jeunesse; elles sifflent sur ma tête, et le Seigneur, présent à ma pensée, m'ayant mis à un poste où j'étais chargé de défendre la gloire de sa croix, j'ai dû me respecter jusque dans mes moindres narrations.

La liberté que j'invoque dans mes écrits n'est point celle des Hellènes qui n'en connurent jamais que le fantôme, ni ce monstre farouche qu'on représente le front couronné d'une tiare sanglante, armé de haches et de faisceaux; mais cette douce fille du ciel qui se glorifie d'obéir aux rois pasteurs des peuples. La dynastie des enfants de St.-Louis éclipse à mes yeux l'éclat héroïque des rois issus de Lelex et d'Hercule. La démocratie d'Athènes et l'oligarchie de Sparte sont pour moi des objets purement historiques, comme les rapprochements que j'établis parfois entre les demi-dieux et les saints, avec les cérémonies payennes et celles de notre

auguste religion. Je m'honore des titres de Français et de chrétien, et je soumets mon livre à l'indulgence du public. Je me présente ainsi avec l'œuvre de ma vie; et je déclare que ce qu'il y a de bon ou de mauvais m'appartient tout entier.



VOYAGE DE LA GRÈCE.

LIVRE PREMIER

ENCHÉLIE.

CHAPITRE PREMIER.

Exposition. — Départ de Paris. — Passage par l'Italie. — Arrivée à Ancône.

Au mois de septembre 1805, je reçus l'ordre de retourner dans l'Orient avec M. Julien Bessières, chargé par le gouvernement de m'accréditer, en qualité de consul général de France, auprès du visir Ali, pacha de Janina. J'étais peu disposé à tenter une pareille entreprise. Je connaissais de réputation le satrape de l'Épire; j'avais éprouvé tant de maux dans mon premier voyage en Turquie, que l'idée de l'homme auprès duquel on m'envoyait, et le souvenir encore récent d'une captivité de trois années, me firent balancer si j'accepterais une mission que j'aurais, dans d'autres temps, reçue avec transport. Cependant, en pensant à la Grèce,

sur laquelle je venais de publier un ouvrage, écrit plus par sentiment, que d'après des recherches positives (1), je sentais les avantages réels de l'étude approfondie de cette contrée. Je venais d'ébaucher un grand travail, que je pouvais perfectionner par un second voyage, et l'amour de la science l'emporta sur les considérations les plus capables de refroidir mon zèle.

Le 21 octobre, je quittai Paris, au moment où le canon annonçait les premières victoires d'une guerre qui ne devait avoir de terme, qu'après nous être réconciliés avec l'Europe, par le retour du monarque légitime de la France! Mais partout victorieuse alors, notre belle patrie jouissait de l'ivresse de la gloire, sans pouvoir goûter le bonheur, ni entrevoir les chances d'un avenir de paix.

A Milan, je rejoignis M. Bessières, qui m'avait devancé dans cette ville. L'Italie se trouvait dans un état de fermentation inexprimable. Les chemins pouvaient être interceptés d'un moment à l'autre, et comme il n'y avait pas de temps à perdre, nous quittâmes Milan le 3 novembre, afin de gagner le port d'Ancône. Nous parcourûmes donc, plutôt que nous ne visitâmes, les plaines de la Lombardie, les légations, et nous arrivâmes le 12 au terme de notre voyage par terre.

Le légat de sa sainteté, qui commandait à Ancône, nous accorda, sur la demande du consul de France, des passe-ports qui décidèrent un capitaine ragusais à nous recevoir sur son bord. Cette précaution nous mettait, comme sujets d'un prince étranger, sous un

(1) C'était mon voyage en Morée, à Constantinople et en Albanie. 3 volumes, Paris, 1805.

pavillon neutre, et dans la nuit du 16 novembre, nous montâmes sur le brick *le Fortuné*, chargé de nous transporter à Raguse, d'où nous devions aviser aux moyens de passer en Turquie.

CHAPITRE II.

Départ d'Ancône. — Navigation. — Relâche à Cavo Sesto en Dalmatie. — Accident de mer. — Arrivée à Raguse.

L'hiver s'annonçait dans les Apennins qui commençaient à se couvrir de neiges, et la teinte de l'automne était répandue sur les coteaux de l'Ombrie, quand nous quittames Ancône. On venait de déployer sur notre vaisseau le pacifique pavillon de Saint-Blaise (1), et tout étant prêt le dix-sept novembre, on leva l'ancre en même temps que deux autres bâtiments ragusais, avec lesquels nous devions voyager de conserve. Un faible vent enflait à peine nos voiles, lorsque nous doublâmes la pointe du cap Cumerium, à l'extrémité de laquelle s'élève le monument triomphal de Trajan. Des souffles indéterminés, des calmes nous tinrent toute la journée à la vue de la côte, et ce fut seulement au coucher du soleil, que nous vîmes disparaître, avec sa lumière, les faîtes azurés des montagnes.

Le 18 et le jour suivant, des brises folles et les courants nous poussèrent vers les côtes de l'Esclavonie; et le 20, un vent contraire, qui s'était déclaré,

(1) Le pavillon marchand de Raguse portait dans un fond blanc l'image de ce saint, qui était le patron de la république.

détermina notre capitaine ainsi que ses conserves à chercher un abri au port de Cavo Sesto en Dalmatie. C'était, pour nous, ce qu'il y avait de mieux à faire, car il eût été imprudent de s'obstiner à tenir la mer, avec un équipage faible et un chargement de blé, qui ne nous aurait pas permis de lutter avec succès contre la tempête. Mais d'un autre côté, nous abordions en pays ennemi, et à peine avions-nous jetté l'ancre qu'un convoi de vingt-cinq vaisseaux, portant pavillon autrichien, vint mouiller dans nos eaux. Ainsi que nous, ils fuyaient l'orage; et leur voisinage nous causa des inquiétudes, jusqu'au moment où ils firent voile pour Trieste (1).

Le 21, la rade étant libre, je pus prendre quelques relèvements, et déterminer le gisement des passes d'un des plus beaux ports de l'Adriatique (2), dont les rivages nus et calcaires ne sont animés que par la population de Cavo Sesto. Nous descendîmes même à terre pour visiter cette ville, qui me retraça le tableau de la malpropreté et de la misère des villes turques, que le temps n'avait pas encore effacé de mon souvenir. Cependant, toute pauvre que fût cette place, comme elle était murée, il y avait une haute société, et surtout de la noblesse,

(1) Τέγεςρον. Ἄστυ Τεγεςραίων. Dionys. Perieg. v. 382; Prisc. Perieg. v. 375; Plin. III, 18; P. Mela II, 3.

(2) L'entrée du port est divisée en deux goulets par un îlot inculte d'un quart de mille de longueur N. S. Les vaisseaux doivent, pour entrer dans la première passe, porter le cap au S. E. La seconde entrée, qui a vingt-cinq brasses de fond, est signalée par un écueil verdoyant, placé au sud de l'îlot dont je viens de déterminer le gisement.

qui ne le cédait en rien aux plus gothiques origines, puisqu'elle était inscrite au livre d'or de Venise. En effet, nous vîmes qu'elle devait être ancienne, par la rencontre d'un homme à large perruque, vêtu d'un habit en velours galonné, traînant une longue épée, donnant le bras à une femme gonflée de deux énormes paniers. Cette *illustration*, c'était le nom qu'on accordait à ce couple suranné, était une Sérénité patricienne, glorieuse d'avoir donné des doges à la république de Saint-Marc. Les bonnes femmes, que j'avais questionnées pour connaître ces particularités, me demandèrent à leur tour, si je n'étais pas un monsieur de Saint-Marc (*un signore di San-Marco*), nom chéri des Dalmates; et sur ma réponse affirmative, la conversation devint très-expansive. Après m'avoir dit tout le mal possible de leurs nouveaux maîtres, elles m'apprirent qu'on avait récemment arrêté dans leur port un bateau français, dont les papiers avaient été envoyés à Zara, et qu'on attendait un officier autrichien, chargé de lever des soldats et de faire l'inspection de la côte (1).

Ces renseignements naïfs (*di bocca innocente*, pour

---

(1) On se plaignait de la conscription qui s'exécute au moyen des lettres closes adressées aux baillifs des divers arrondissements, qui ont ordre de n'en prendre connaissance qu'à un jour fixé. Cela étant fait, le baillif part, escorté de sbires, suivi de charrettes et muni de paquets de cordes. On fait une battue dans les villages pour saisir les hommes les mieux faits, qui sont aussitôt garrottés, chargés sur des voitures, ou par fois traînés à pied aux lieux de dépôt. C'est là qu'on les dresse ensuite sous le bâton à la discipline militaire, et voilà comme on fait des héros en Autriche.

me servir de leur expression), n'étaient rien moins que tranquillisants. Le soir même, nos perplexités redoublèrent, à la vue d'un convoi escorté par une corvette de guerre russe, qui somma les vaisseaux mouillés dans la rade de se rendre à l'obédience. Tout peureux qu'il était, notre capitaine jugea à propos de faire la sourde oreille; et comme le convoi partit dans la nuit, nous en fûmes quittes pour avoir vu brûler de la poudre. Mais ce qui nous tira de tout embarras, ce fut le retour du vent du nord, et le 23 novembre, à neuf heures du matin, nous cinglions au large, dans l'espérance d'être le lendemain à Raguse.

Le vent était propice, la mer belle, et nous effleurions les côtes agrestes de l'Illyrie avec rapidité, lorsque, aux approches du coucher du soleil, les marins remarquèrent des groupes de nuages, qui s'accumulaient du côté de l'Italie. C'était le signe assuré d'un changement de temps. Le lieutenant du bâtiment, après la prière du soir, avait terminé la journée par le salut accoutumé de Vive saint Blaise, *Viva san Biagio*, auquel les matelots avaient répondu par le mot d'ordre, *Sempre fedel a Cristo*, *Toujours fidèle au Christ*, lorsque nous descendîmes dans la chambre, afin de nous reposer.

Nous nous félicitions d'être sortis d'une terre ennemie, lorsque nous entendons du tumulte, et le capitaine hélant avec le porte-voix un vaisseau auquel il criait d'arriver. Le bruit redouble, un fracas horrible lui succède, notre bâtiment paraît se déchirer. *Nous sommes perdus!* J'arrive sur le pont, le capitaine dit : *Nous coulons bas! Siamo a picco!* La conserve qui nous précédait était tombée sur nous avec toute

la masse de son poids, augmentée par la force du vent de Garbes, redouté des marins (1) de l'Adriatique. L'équipage, à genoux, les mains levées au ciel, attendait la mort; la mer, l'obscurité augmentaient la consternation. Cependant un matelot, le seul qui conservât du calme, tenait encore le timon, qu'il me livra pour sonder la cale, et il s'écria avec transport: *Il n'y a pas d'eau.*

A ces mots, on se relève, on saisit les haubans rompus; on amarre les bateaux prêts à tomber à la mer; l'activité, la célérité, la hardiesse succèdent au calme léthargique de l'équipage. Le capitaine reprend le commandement; on obéit à sa voix; on ferme les voiles; on s'élance sur les débris des vergues, malgré l'impétuosité du vent et des vagues tonnantes qui bondissent jusques dans les hunes. Un éclair brille; il tombe quelques gouttes d'eau. Dans d'autres circonstances, cette pluie serait le présage du calme; mais le terrible vent de Libye redouble d'intensité. Les vagues qu'il soulève brillent comme des montagnes de feu; et les marins, trompés par leurs masses phosphorescentes, croyant voir des phares allumés à la côte, attachent des fanaux aux manœuvres, en signe de détresse. Mais on s'aperçoit que le vaisseau enfonce, l'eau entre dans la cale; on se met aux pompes, et l'ardeur augmente en raison du danger. On jette à la mer, les canons, la cuisine, les cables, une partie des ancres.

24 Nov. Quelle nuit! de combien d'angoisses elle fut

---

(1) .... Auster
Dux inquieti turbidus Adriæ.
Horat. od. 3, lib. III.

remplie ! Cependant les premiers rayons du soleil parurent à travers les panneaux de la chambre, pour éclairer nos désastres. On reconnut que le vaisseau était endommagé à bas-bord, et on s'occupa à fermer les voies d'eau avec une toile grasse. Le relèvement de la côte nous apprit ensuite que nous nous trouvions dans les parages de Narenta, golfe si fameux par ses naufrages, que les habitants l'appellent *bocche delle lagrime*. Comme le tumulte des éléments continuait, on se débarrassa des tonneaux d'eau douce et de tout ce qu'on put déplacer. A midi, nous longeâmes l'île de Lissa (1). On délibéra si on abandonnerait le vaisseau pour se réfugier à terre, mais le capitaine, après s'être recommandé à saint Prosper, se décida à tenter encore la fortune. A dix heures du soir, le vent devint enfin favorable, et on fit bonne route à travers une mer houleuse.

Le 25 novembre, nous fûmes visités par deux cor-

---

(1) Lissa, anciennement Issa. Scymnus de Chio, Strabon *, Apollonius de Rhodes font mention de cette île. Denys l'ancien s'en empara dans la XCIII olympiade, et y envoya une colonie de Syracusains qui devint très-florissante. Ses villes étaient Lissa et Meo dont on ne connaît plus que les ruines au milieu desquelles on a trouvé des vases étrusques, des inscriptions et quelques médailles avec la tête de Pallas, ayant au revers tantôt une amphore et tantôt une chèvre. Athénée sur la foi d'Agatharchides vante l'excellence de son vin, qui est maintenant d'une qualité médiocre. On y pêche beaucoup de sardines et de maquereaux. Sa circonférence est de 30 milles, et le patron de la bourgade principale est saint Prosper.

* Strab. lib. VII, p. 315. Issa et civitas, 42, 20, 43, o. Ptolem. Geogr. lib. II. Cæs. comment. de Bello Alexandrino, CXIV. Suivant le capit. Gauttier, long. 13° 44', lat. 43, ″ 10.

saires français. Le 26, nous dépassâmes l'île de Corzola avec des vents faibles. Le 27, après avoir rangé les îles de Meleda et de Jupana, nous embouquâmes la passe de Gravosa, à l'instant où le vaisseau qui nous avait abordés en mer entrait ainsi que nous au port. Nos matelots portèrent aussitôt leurs regards et leurs vœux vers la Notre-Dame de Grace (*la Madonna delle Grazie*), à la quelle ils s'étaient adressés pendant la tempête. Un sénateur, après avoir lu les pièces de bord et nos passe-ports, nous admit à la pratique. Bientôt après, nous montâmes à Raguse, où M. Bruere Desrivaux, consul général et chargé d'affaires de France, nous accueillit avec la plus bienveillante hospitalité.

CHAPITRE III.

Précis des annales de la seigneurie ou république de Raguse. — Aperçu sur son gouvernement, tel qu'il existait en 1805. — Étendue, division, ports de son territoire, population, marine, commerce, productions, industrie.

Les voyages ont toujours été écrits avec tant de négligence, que les géographes qui ne savent où placer les diverses peuplades attribuées à la Dalmatie, laissent dans le vague le gisement et les limites de l'Enchélie(1). On présume conjecturalement que cette contrée

(1) Enchélie. Ἐγχέλεια. Enchelea, Strab. l. VII, p. 326; Apollod. Bibl. lib. III, c. 5; Apollon. Rhod. Argonaut. lib. IV, v. 519; Paus. lib. IX, c. 5; Strab. lib. I, p. 46; Plin. hist. lib. III, c. 21. Rausæi tenuerunt olim urbem Epidauram nominatam. Ann. Comn. c. 449; Gottif. Stritter. Slavic. c. 1, §. 1. Πίταυρα seu Ἐπίδαυρον. Procop. B. G. lib. I, p. 325.

est la région pierreuse, vulgairement appelée Canalis(1) : et cette opinion est plausible. Le comte Michel Sorgo, dans un opuscule imprimé en 1790, rapporte une inscription relative à Dolabella, qui permettrait de croire que les Romains y eurent un établissement (2); mais la seigneurie de St-Blaise dédaignant l'origine des enfants de Romulus, prétend rattacher son illustration à Épidaure (3), ville fondée par Cadmus et Harmonie, qu'on croit être contemporain de Moyse. *L'année d'alors durait huit des nôtres* (4); *Jupiter avait donné en mariage à Cadmus, Harmonie, fille de Mars et de Vénus; les dieux assistèrent au festin de leurs noces, et y chantèrent : les époux eurent pour fils Illyrius.* En fallait-il davantage pour faire tourner la tête à des hommes qui se croyaient nés des premières familles historiques de l'ancien continent? D'ailleurs cela leur donnait une espèce de titre à la souveraineté de la Dalmatie; et si le ciel leur eût départi la force, qui sait si quelque noble ragusais ne régnerait pas maintenant dans quelque coin de l'Illyrie? Les évènements en décidèrent autrement. Les Goths qui renversèrent Épidaure (5), forcèrent ses habitants à

(1) Periegesis oræ Rhacusinæ a P. Ferrich. II, v. 6.

(2) Commentariolus Ludovici Cervarii Tuberonis, etc., Num. 16.

(3) Bibliothèque d'Apollodore, lib. III, c. 5, §. 4; Strab. lib. VII, p. 503; Syncel. chronic. p. 157; Hygin. fab. 244; Ovid. Met. lib. IV, v. 563; Dionys. perieg. v. 391, 392 et seqq.

(4) Ἦν δὲ ὁ ἐνιαυτὸς τότε ὀκτὼ ἔτη.

Bibl. d'Apollod. c. 4, §. 2.

(5) Sous le règne des empereurs Valérien et Probus en 265 et 283.

quitter les tombeaux de leurs ayeux, pour se réfugier sur l'entablement des rochers qui terminent la base du mont St-Serge. Ils donnèrent au lieu où ils s'établirent le nom d'Ausa (1), et ils y végétèrent sans doute jusqu'en 693, époque à laquelle les habitants de Salone, obligés de fuir devant les Sclaves, se réfugièrent à Raguse (2), qui fut entourée de murailles. Ainsi cette ville, née du sein des orages, et, comme l'appelle Ferrich, *nid d'Alcyons*, se forma du mélange de deux colonies, l'une grecque, si l'on veut, et l'autre romaine, qui se trouvèrent bientôt en mesure de repousser les Morlaques (3).

On ne précise pas l'époque à laquelle l'état de Raguse se sépara de l'empire romain, mais son institution politique est rapportée au huitième siècle. C'était le temps où saint Michel, qui apparaissait à Aubert, évêque d'Avranches, dans un endroit où l'on a fondé un monastère et une prison d'état, se montrait sur le mont Gargan aux Iapyges de l'Apouille. On établit alors un archevêché à Raguse, dont le titulaire fut laissé au choix de douze chanoines. Le commerce et la marine com-

---

(1) Ausa, ce nom est vraisemblablement dérivé d'Augusta, qui lui fut donné, comme à plusieurs villes de restauration, qui étaient dans la dépendance des Romains.

(2) En l'an 700 de notre ère.

(3) Morlaques, Uscoques, Rasciens, Bulgares sont des peuplades sclaves, et c'est à tort que Mogiry les a confondues avec les Épirotes : la langue sclave ou albanaise n'ayant rien de commun avec l'esclavon. Les Morlaques s'appellent dans leur langue Ulak ou Vlack (qui signifie Valaque ou pasteur) et de *More* qu'on y a ajouté s'est formé celui de More-Ulak, dont on a fait le mot Morlaque.

mençaient à se développer, et dans le cours d'un siècle les affaires laissaient entrevoir un avenir prospère, lorsqu'un incendie compromit l'existence de tout un peuple, qui pria saint Benoît d'arrêter le progrès des flammes. Luccari assure qu'on en fut heureusement quitte pour la perte des quatre cinquièmes de la ville. Il n'y avait pas de quoi crier au miracle! Cependant en reconnaissance du service rendu par le saint intercesseur qu'on avait invoqué, la seigneurie invita Pierre et Léon, moines ragusais, de l'ordre de Saint-Benoît, établis à l'île de Diomède (1), de venir fonder un monastère dans l'île de Lacroma.

Le onzième siècle est marqué dans les annales de Raguse par des priviléges que Guillaume, roi de Sicile (2), et saint Ladislas, roi de Hongrie (3), accordèrent à la république. On bâtit la partie septentrionale de la ville, à laquelle on voulut imposer le nom de Doubrounik (4); l'usage de la langue latine qui y était

---

(1) Diomède; aujourd'hui Tremiti, groupe d'îlots renommés par la pêche des sardines; le roi de Naples tient garnison dans la principale de ces îles. Denys explique dans sa périégésie d'où lui vint ce nom héroïque, v. 481 ad 490. In Ionio mari insulæ quæ vocantur Diomedeæ quinque, quarum situs 40, 40, 43, o. Ptolem. lib. III, c. 5. Les principales îles de ce petit archipel sont S. Domino, Caprara, Saint Nicolas. La variation de la boussole a donné au capit. Gauttier 16° 18′ N. O. l.

(2) C'est de Guillaume Bras-de-fer, gentilhomme normand, le premier des comtes et ducs d'Apouille et de Calabre, que Luccari a voulu parler. Il existait encore des gentilshommes de ce nom à Argentan, ville de Normandie, en 1789.

(3) Saint Ladislas, roi de Hongrie, mort en 1095.

(4) Le nom de Lausa, qui fut sa dénomination primitive, a

parlée, fit place à l'idiome sclave, dont les dialectes sont répandus dans presque toute la partie septentrionale de l'Europe. La seigneurie conclut un traité de commerce avec Grabasa ou Crubressa, vaivode de Servie, et établit une factorerie qui se soutenait encore avec succès au temps du voyage de Quiclet (1), assassiné à Constantinople (2).

On a remarqué que les prospérités rapides des états leur sont toujours funestes: il n'y a que les élévations

---

prévalu en changeant, comme le remarque Luccari, L en R, d'où l'on a fait Rausa, et par la suite Ragusa ou Raguse. On la trouve ainsi appelée par Constantin Porphyrogènete dans son histoire de Basile le Macédonien, c. 40 et passim.

(1) Tout le trafic de Belgrade est entre les mains des marchands ragusais, qui y demeurent avec beaucoup de liberté : ils y vendent des draps, et y achètent des cuirs, des laines, des cires, qu'ils portent à Ancône pour les distribuer par toute l'Italie. — Voyage de levant par le sieur D. C. p. 52, Paris 1624.

Quiclet désigne les Ragusais sous le nom de Morlaques latins, p. 107. Paris, 1663.

(2) Chardin raconte ainsi cet événement. Ce Quiclet était un grand déchiffreur, homme de lettres, mais de peu de jugement. Une je ne sais quelle mauvaise étoile l'avait conduit à Constantinople, au moment où le grand visir Cuperly avait intercepté un pli de lettres chiffrées, adressées à l'ambassadeur de France, dont il voulait à tout prix connaître le contenu. M. de La Haye, informé que Quiclet avait l'intention de les traduire au grand visir, l'envoya querir, le mena sur une terrasse du palais qui regarde le jardin, et après lui avoir fait faire quelques tours, il fit signe à des gens apostés qui lui firent sauter la terrasse; d'autres gens placés à l'endroit où il tomba, voyant qu'il n'était pas mort de sa chute, l'achevèrent et l'ensevelirent secrètement. Voy.de Paris à Ispahan, p. 38, 39, édit. de 1723.

successives qui sont durables. Les Ragusais semblèrent toujours dominés par cette pensée politique. Occupés de leurs intérêts, ils ne cherchaient qu'à déguiser leur fortune, quand le pape Eugène III les fit intervenir dans ses projets ambitieux. Glauculus, évêque de Spalato, était accusé d'avoir osé examiner certains cas réservés au grand pénitencier. Gratien, légat *a latere,* tint un concile provincial à Raguse, dans lequel le prélat soupçonné d'être suspect d'hérésie, fut déposé. Attentive à ménager tout le monde, la Seigneurie consola Glauculus par quelques moyens pécuniaires, baisa les pieds du légat, qui retourna en Italie aussi content de ses succès, que le fut Trajan de ses victoires sur les Illyriens, et conclut un traité de commerce avec l'empereur schismatique de Constantinople. Les colonies commerciales de la république étaient alors Seraglio, Novi Bazar, Belgrade, Vidin, Bukarest, Andrinople, et ses spéculateurs exploitaient seuls les mines d'or et d'argent qui existent en Bosnie et en Albanie.

On ne sera pas étonné d'après les principes de la seigneurie de la trouver simultanément alliée aux chevaliers de la grande croisade d'Occident et avec les Sarrasins; entretenant des rapports de commerce avec Perdiccas, duc de Chelmo, ou Herzégovine; négociant avec l'empereur Baudouin et Théodore Lascaris, établi à Nicée; et envoyant des députés à Brousse, ville de Bithynie, auprès du sultan des Turcs, qui accorda des franchises à ses marchands.

Malgré ces tempéraments politiques, les nobles ragusais ne manquèrent pas de faire éclater leur joie, en voyant aborder sur leur plage le thaumaturge saint

François d'Assise (en 1223). Ce soldat évangélique toucha à Raguse lorsqu'il se rendait auprès de Meledin, soudan d'Égypte. Il voulait annoncer l'évangile au disciple de Mahomet, le convertir, ou obtenir la palme du martyre. Mais le prince mécréant ne daigna pas écouter le missionnaire du pape. Saint François secoua la poussière de ses pieds contre la terre des Pharaons, et n'ayant pu y planter la vigne du seigneur, il reçut de ses frères établis en Syrie des greffes qui nous ont valu depuis les poires de bon chrétien(1), dont le premiers plants furent cultivés dans l'Ombrie, où il n'en existe plus de nos jours.

La république, après le passage de saint François d'Assise, dont elle conserve, dit-on, une portion de l'habit dans son reliquaire, eut un autre motif de satisfaction. Ayant envoyé une ambassade à Dragotin, crale de Servie, ce roitelet vint à Raguse, s'y fit moine, et mourut au couvent de Debarz, en laissant la couronne à Saint Urosck, son frère, qui était encore payen (2) à cette époque.

Raguse après avoir échappé à l'ambition d'un de ses patriciens appelé Damien Judas, aux attaques des Vénitiens et des Sarrasins, voyant les marchés de la Rascie fermés à son commerce, recourut au pape, qui lui permit de trafiquer avec les infidèles. On envoya en conséquence des députés au soudan d'Égypte Meleck

---

(1) On donnait à saint François d'Assise le surnom de *buon cristiano*, ou *bon chrétien*; de là vint la dénomination des poires dont il apporta des greffes en Italie.

(2) Il prit au baptême le surnom de *Milutin*, qui signifie *Gratien*, nom sous lequel il figure dans la légende Rascienne.

Seraf (1), ainsi qu'aux princes de Phénicie et d'Iconium. Enfin au bruit des armes victorieuses d'Orcan, qui venait d'enlever l'Asie mineure aux sultans dégénérés de Byzance, les barons ragusais, par une de ces inspirations salutaires qui décident du sort des états, cherchèrent un protecteur dans l'Orient. Flatté de leurs hommages, le vainqueur de tant de nations accueillit les vœux d'une peuplade chrétienne de l'Occident, qui était venue se prosterner à ses pieds dans sa résidence impériale de Brousse. Ils rapportèrent un traité de commerce et de protection signé d'Orcan (2), fils de Gazi Osman (3), avec un firman de recommandation, adressé à son lieutenant Évren (4), pour ce qui concernait les factoreries ragusaises dans la Romélie. Ces privilèges furent confirmés en 1372 par Amurat; et l'état de Raguse cessa d'être inquiété par les Sarrasins. Martin, roi de Sicile, lui conféra par lettres patentes en date de 1387 des franchises entières dans ses provinces. Un

---

(1) Meleck Séraf. Il est probable que ce nom a été altéré par les historiens de Raguse, car ce fut le soudan Mohamed qui régna en Égypte depuis 1363 jusqu'en 1377. — Voy. hist. ott. par Lacroix, t. I, p. 109, édit. Paris, 1768.

(2) On dit que le sultan qui était aussi illustre que notre Charlemagne, avait signé ce traité avec sa main trempée dans l'encre qu'il appliqua sur le papier. Avait-on du papier à cette époque chez les Turcs?

(3) Gazi Osman. Osman le victorieux.

(4) Evren, Eurenose, Honorius, ou Ornusbeg, est, suivant quelque orientalistes, le même que Michalbeg, prince chrétien de la famille des Comnènes qui régnait à Trébisonde. Il abjura le christianisme, devint un des plus intimes amis d'Orçan et l'un de ses meilleurs généraux. Hist. ott. Lacroix t. I, p. 95.

neveu du roi de France et le duc d'Autriche qui se rendaient en pèlerinage à Jérusalem, furent alors courtoisement accueillis et fêtés par la seigneurie.

C'était le temps de ses prospérités : et celui de sa plus haute considération arriva en 1397, époque à laquelle les ambassadeurs de Charles VI, roi de France, du pape Urbain VI, de Charles, roi de Naples, de Louis, duc d'Anjou, de Barnabè Visconti, duc de Milan, d'Aymon duc de Savoie, vinrent solliciter la seigneurie de négocier le rachat des prisonniers faits à la bataille de Nicopolis. Pour reconnaître le désintéressement des patriciens ragusais, qui refusèrent cent mille ducats qu'on leur offrit pour être intervenus dans cette affaire, le roi de France leur accorda de grandes immunités commerciales. Noble et généreuse réciprocité! De pareils exemples de désintéressement méritent d'autant plus d'être cités, qu'ils sont étrangers à la politique moderne, où l'on ne connaît que les convenances de l'ambition, et des intérêts pécuniaires.

Depuis le commencement du quinzième siècle jusqu'en 1426, les annales de la république ne font mention que du monopole du Montenegro, concédé à la seigneurie par Étienne, prince des Triballes ou Serviens, et du passage de Henri X, roi de Danemarck (1), à son retour d'Égypte, où il avait été retenu dans une longue et cruelle captivité.

La vassalité de Raguse envers la Porte ottomane

---

(1) Il y a erreur dans la date du passage de ce prince. C'est de Henri de Jérusalem, dont la chronique de Raguse veut parler. Il était fils de Jean le Théologien, de la maison des ducs de Mecklenbourg; il fut du nombre des Croisés qui accompagnè-

date de l'année 1431, temps où son sénat envoya auprès d'Amurat II, une députation pour obtenir le renouvellement des capitulations. Elle lui présenta dans un bassin d'or diverses étoffes précieuses, et elle conclut un traité de paix perpétuelle avec la race ottomane, dont la seigneurie se rendit vassale et tributaire. Deux ans après elle envoya comme ambassadeurs au concile de Bâle les nobles sénateurs Martolo Giorgio et Laurent Sorgo, qui reconnurent la suzeraineté de Rome; de sorte que Raguse dépendit depuis du vicaire de J.-C., et du calife de Mahomet. Il est avec le ciel des accommodements. L'infaillibilité du pape, la légitimité du Grand-Turc et l'immortalité du Dalaï-Lama, ont

---

rent saint Louis. S'étant obstiné à vouloir visiter le saint Sépulchre, il tomba entre les mains des Mahométans, qui le conduisirent à Damas et de là au Caire, où il fut emprisonné par ordre du soudan d'Égypte. Il resta vingt-six ans captif, subsistant par les secours que lui procurait le travail de son domestique, Martin Bleger, qui avait été pris avec lui. Après différentes révolutions arrivées au Caire, le soudan, au pouvoir duquel se trouvait Henri, étant mort, fut remplacé par un renégat qui avait servi dans la guerre de Livonie sous Jean le Théologien. Ce noveau soudan se souvint, heureusement pour le prince de Mecklenbourg, d'avoir connu son père, et en cette considération, il lui rendit la liberté sans exiger de rançon. Henri partit ausitôt pour retourner dans ses États : il n'avait pas encore fait beaucoup de chemin lorsque les Sarrasins le reprirent et le ramenèrent au Caire. Ce soudan le délivra une seconde fois et le renvoya dans son pays, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. Le mauvais succès de son entreprise lui fit donner le surnom de Henri de Jérusalem; il mourut en 1301. — Puffendorff. Introd. à l'hist. de l'univers, liv. V, c. 3, art. 7, Édit. de Paris, 1767.

leurs apologistes et leurs détracteurs; le grand secret est de tirer parti de tout.

La peste qui ravagea l'Enchélie en 1435 avait laissé des traces de désolation, quand un fléau non moins terrible menaça d'engloutir la république. Amurat II, poursuivant son beau-père Georges, despote de Servie, qui s'était réfugié à Raguse, intima avec hauteur au sénat l'ordre de lui livrer la victime qu'il voulait égorger. L'armée ottomane était sur la frontière; les sénateurs de Raguse refusèrent de rendre le proscrit, et le sultan frappé d'une semblable réponse, recula étonné de la résistance qu'il éprouvait. Portant ses regards vers le mont Saint-Serge, il dit : *Un état qui respecte à ce point l'hospitalité ne peut périr !....* Et Jacques Sorgo, assisté d'Étienne Benessa, qui lui furent députés, obtinrent sans peine la continuation de la paix.

La seigneurie n'avait point encore stipulé, comme elle le fit dans la suite, avec la Porte ottomane, que ses ports et son territoire seraient considérés comme neutres, lorsqu'elle donna asyle aux illustres débris de la population de Constantinople, quand cette ville, autrefois reine de l'Orient et maintenant l'opprobre de la chrétienté, tomba au pouvoir de Mahomet II. Les catholiques ragusais, ne voyant que des frères malheureux dans les Grecs tels que Constantin Lascaris (1), Comnène, Paléologue, Cantacuzène, Rali, Boccali, qui cachaient leur misère sous les lambeaux de la pourpre des Cé-

(1) Constantin Lascaris, retiré en Italie, enseigna à Milan, à Rome, à Naples et à Messine, où il mourut. Ses ouvrages sont une grammaire et divers autres traités.

sars, pourvurent abondamment à leurs besoins. Ce fut alors, sans parler de schismatiques, que le sénat se complut à honorer les savants André Jean Lascaris (1), Démétrius Chalcondyle (2), Emmanuel Maroulos (3), Paul Tarcagnote, père de l'historien Jean, Maroulos Tarcagnote, Théodore Spandougino, auteur de l'histoire des Turcs, et une foule de savants qui répandirent le goût des lettres dans l'Occident.

On peut passer sous silence les évènements qui eurent lieu à Raguse jusqu'en 1483, époque où des marchands ragusais fondèrent plusieurs monastères en Servie, à Tricala en Thessalie, et à Serrès en Macédoine, où ils établirent des religieux catholiques. Les missionnaires et le commerce se donnèrent pendant longtemps la main dans l'Orient, comme on le dira dans une autre partie de cet ouvrage. Nous ne ferions que donner une liste trop ordinaire des vicissitudes sociales, en rappelant les dates de quelques nouvelles capitulations avec la Porte, des pestes, des tremblements de terre, qui se succédèrent assez rapidement jusqu'en 1490. Vers ce temps, Pierre de la Bantella, de Florence, établit à Raguse des fabriques de draps et d'étoffes, dont les habitants ne surent ou ne purent pas profiter. Les nobles, qui auraient dû prendre la navette, plutôt que de croupir dans l'oisiveté, sentaient qu'ils pou-

(1) André Jean Lascaris, accueilli à la cour de Laurent de Médicis, vint deux fois en France, sous Louis XII et François I; il mourut à Rome en 1535. Épigrammes, manuscrits corrigés.

(2) Mort en 1513; Grammaire grecque, *Erotanes* ou Questions.

(3) Michel Marcellus, poète, mort en 1500; Poésies latines.

vaient tolérer le commerce, mais l'industrie était contraire à leurs principes.

Pendant le XVIe et le XVIIe siècle, Raguse restée stationnaire, et n'ayant porté ses vues que sur le *statu quo* dans lequel elle s'était placée, fut surprise par le mouvement imprimé à l'Europe, depuis la réforme. Satisfaite de payer tribut à Rome et à Constantinople, de recevoir un capitaine d'armes de la cour de Naples, un seul vasselage semblait l'importuner : c'était celui qu'elle rendait à Venise. Tous les trois ans le capitaine du golfe adriatique abordait au port Sainte-Croix, afin de recevoir la coupe en argent dont la seigneurie lui était redevable, en signe des droits de la république de Saint-Marc et de la remise des redevances que lui payaient autrefois les vaisseaux ragusais.

C'était un jour de deuil pour les patriciens de l'Enchélie, quand un de ses hauts et puissants sénateurs, accompagné de deux secrétaires, de quelques *Esdours* ou huissiers, et d'une suite de valets, s'embarquait sur une humble felouque pour se rendre à la galère du *Capo di Mare* vénitien. On l'y attendait suivant l'étiquette, les rames hautes, la garnison sous les armes et la tente dressée. Le sénateur de Saint-Blaise portant simarre noire, perruque tombant jusqu'à la ceinture, bonnet carré à la main, après avoir été salué de la voix et des instruments, mais non du canon, était conduit à l'entrée du château de poupe, où il était reçu par l'amiral vénitien, qui était aussi gothiquement accoutré que lui. Il débitait alors son compliment, offrait la coupe avec quelques provisions, et recevait une tasse de chocolat, qu'il prenait debout, après quoi il se retirait avec le même cérémonial.

Cette humiliation n'était que passagère, mais le séjour des étrangers de marque était pour les oligarques ragusais une contrariété qu'on ne savait pas assez dissimuler. « La république, » écrivait le consul français Prevot, qui y était établi en 1750, « c'est-à-dire ceux « qui la gouvernent, ne souffrent pas volontiers chez « eux des étrangers de quelque distinction, tels que « consuls ou négociants, parce qu'ils se voient obli- « gés envers eux à des ménagements et à des égards « de justice, qu'ils n'ont pour aucun de leurs sujets. « L'orgueil des nobles, qui fait tout plier sous son au- « torité, s'offense d'être obligé d'accorder la moindre « distinction à qui n'est pas de leur caste, afin de ne « pas se déconsidérer vis-à-vis de leurs esclaves, aux- « quels ils voudraient laisser croire qu'ils sont les rois « de la création. Le commerce fait par les étrangers « leur semble un empiètement sur leurs spéculations, « quand même il n'entre pas dans leur sphère, parce « qu'ils craignent toute concurrence, même éventuelle. « De là leur système d'exclusion, préférant être maî- « tres absolus de peu de chose, plutôt que de parta- « ger quelques bénéfices avec des gens qui ne sont « pas leurs esclaves. Ils sont surtout dans l'idée que les « Français, plus perspicaces que d'autres, voient ce qu'il « y a de vicieux dans leur gouvernement, d'injuste « dans leur administration, et d'absurde dans leurs pré- « tentions; ils en rougissent par vanité, et voudraient « rester isolés pour n'être pas exposés à la critique. « C'est leur endroit sensible. On a beau être circon- « spect, ils ont trop d'esprit pour ne pas connaître leurs « défauts, trop d'obstination et d'amour propre pour « vouloir s'en corriger et souffrir d'autres témoins que

« ceux qui sont forcés d'y applaudir. On peut dire que « Raguse est moins un état qu'une maison privée, dont « les maîtres et les valets voudraient fermer la porte « à l'étranger, afin de rester inconnus. »

Ce jugement était sévère, et malheureusement juste. Les beaux jours de la seigneurie déclinaient; elle était, comme Venise et Malte, dans sa décrépitude, lorsque la guerre de 1769 entre la Russie et la Porte ottomane, compromit son existence politique. Orlof, qui avait préparé les mouvements insurrectionnels de la Grèce, somme tout à coup la république de renoncer à la protection du sultan et de se mettre sous la suzeraineté de toute autre puissance qu'elle voudra; de vendre à l'impératrice de Russie tous les gros bâtiments qu'elle possède; de lui fournir un emprunt; de consentir à l'établissement d'une église grecque. Ces demandes étaient suivies de la menace très-prochaine d'un bombardement.

La seigneurie a recours à Louis XV, auquel elle envoie une ambassade pour invoquer sa protection. Elle avise en attendant aux moyens de se défendre; elle trouve qu'elle possède quatre cents pièces de canon, dont quarante seulement étaient sur affût. Le recensement de ses arsenaux n'offre que seize quintaux de poudre et trois mille boulets. Elle peut lever cinq mille miliciens, mais elle n'a ni les moyens de les armer, ni ceux de les nourrir; elle sent l'inconvénient de rappeler à des serfs qu'ils sont hommes; elle offre cent vingt-mille sequins d'or à Orlof, et elle parvient à éloigner l'orage.

On sait comment à cette époque la marine marchande de Raguse fut désolée par les Russes. Le temps

seul a pu nous expliquer pourquoi Orlof n'enleva pas de vive force la princesse Élisabeth Volodomir de Taracanof, réfugiée chez le consul de France Bruère Desrivaux, avec le prince Radzivil. On craignait alors d'insulter au pavillon de nos rois, et il fut trouvé plus commode de tromper cette princesse, à laquelle on conseilla de se rendre à Rome, que de commettre publiquement un attentat qui ne pouvait être que le résultat du parjure et du plus horrible des forfaits (1). En 1775 Raguse obtint le retour des bonnes graces de Catherine II. Orlof, qui se trouvait à Livourne, fit même remise à la seigneurie de seize mille sequins qu'elle lui envoyait. Il était assez riche du prix reçu pour le sang de la malheureuse Élisabeth, qu'il avait offerte en holocauste à l'héroïque Sémiramis. Cette crise fut la dernière de la république jusqu'au commencement du siècle actuel, qui a vu consommer sa destruction.

Raguse nouvelle (2), bâtie sur un entablement de rochers à la base du mont Saint-Serge, entre deux ports, s'élève au-dessus des flots de l'Adriatique, comme un poste destiné à observer les mouvements qui ont lieu sur cette mer. Une enceinte bastionnée, deux faubourgs, des maisons construites dans le goût italien, le palais du gouvernement, les églises de Saint-Blaise, de Sainte-Marie, de Saint-Pierre, de Saint-Laurent, de Saint-André et celle des jésuites, qui est maintenant desservie par des dominicains, sont les cho-

---

(1) Voy. Hist. de la régénération de la Grèce, liv. I, 2e édition.

(2) A l'est du méridien de Paris; long. 15, 46, 00; lat. N. 42, 39, 00.

ses peu intéressantes que le voyageur peut voir sans être frappé d'admiration.

Le gouvernement, tel qu'il existait encore en 1805, méritait une autre attention, et, quoique rayé du nombre des institutions politiques en 1815, année fatale aux républiques de l'ancien continent (1), il est bon, je pense, d'en dire quelque chose, pour les lecteurs qui ne seront sans doute pas tentés de compulser les livres fastidieux, et d'ailleurs très-rares, qui en font mention. Raguse, modelée sur la république de Venise à plusieurs égards, consistait toute entière dans un grand conseil, composé des nobles, sans exception, âgés de vingt ans révolus, dont les noms étaient inscrits sur un registre appelé le Miroir, *lo Specchio*. Suivant sa constitution, datée de l'origine des siècles barbares, ce corps unique de l'état, duquel sortaient toutes les autorités, se réunissait chaque année, le 1er décembre, sous la présidence du recteur ou chef du pouvoir exécutif, afin de procéder à l'élection des magistrats de la république. Après avoir pris séance par rang d'âge, celui qui tirait d'une urne disposée à cet effet une boule dorée, était admis à voter pour les élections; et si la boule était noire, il perdait pour cette année sa qualité d'électeur. Cette opération préliminaire, qui constituait le corps électoral, étant terminée, le choix des magistratures avait lieu au scrutin et à la majorité absolue des suffrages. Dans cette même assemblée, le grand conseil sanctionnait les lois qu'il se faisait représenter, délibérait sur le rappel des bannis, pro-

(1) Raguse, Gênes, Genève, les Sept-Iles ont été à cette époque réunies à d'autres états, ou soumises à des protections.

nonçait le pardon des crimes, connaissait des créances, des dettes de l'état, et décidait enfin de la paix et de la guerre, évènement qui n'arrivait guère dans la paisible Raguse. Cependant cette question était solennellement agitée, mais pour la forme, qui fait tout dans un système de gouvernement hypothéqué sur de vieilles légendes. Après cette cérémonie, qui arrivait à la fin des vendanges, les sénateurs ragusais, tour-à-tour juges et avocats, ayant fini de *pressurer* leurs olives, passaient l'hiver en ville pour *pressurer* leurs clients. Jugeant et plaidant à tout venant, ils avaient des causes de tous les pays, non-seulement de leur juridiction, mais même encore des états de la Turquie, d'où le grand seigneur permettait par fois d'évoquer des procès au tribunal de *Dobrovich*, nom que les mahométans donnaient à la république souveraine de Saint-Blaise.

Après les assises du grand conseil, l'administration publique passait à une cour appelée *pregati* (*optimates*), composée du recteur, de onze membres du petit conseil, de cinq provéditeurs de la ville, de douze juges civils ou criminels, des trois membres du conseil des fabriques de laine (1) et de vingt-neuf conseillers. Ce corps réglait les impositions, jugeait les affaires civiles et criminelles en dernier ressort, nommait les ambassadeurs, les chefs militaires, les gardes de l'arse-

(1) Depuis plus de deux siècles, on n'y a pas fabriqué une aune de drap, ni même une paire de bas. Mais il y avait un conseil des fabriques de laine à Venise, et, pour l'exactitude du calque, il en fallait un à Raguse, où il a subsisté jusqu'à la destruction de l'oligarchie.

nal, les caissiers, les receveurs des deniers publics, et s'assemblait, pour diverses branches de service, quatre fois la semaine.

Le petit conseil, section de la haute magistrature, était formé de onze membres, la plupart avancés en âge, et tirés de la haute aristocratie. Leurs attributions avaient pour objet de recevoir les ambassadeurs étrangers, de traiter les affaires politiques, de juger les procès relatifs aux revenus publics; mais ils devaient, dans les cas difficiles, référer au grand conseil, chambres assemblées en séance générale.

Le chef du pouvoir exécutif de la république, était, comme on l'a dit, appelé *recteur*, titre qui avait prévalu sur celui de *comte*, depuis l'année 1358. Ce magistrat était primitivement investi d'une grande autorité; mais quelques *comtes* en ayant abusé au point de tyranniser leur patrie, on dut restreindre son pouvoir. Dans les derniers temps, ses attributions se bornaient à juger les causes qui ne dépassaient pas la valeur de douze francs; à recevoir les ambassadeurs (1); à présider le sénat, composé du grand et du petit conseil, et ces deux corps séparément; à apposer le sceau de l'état sur les décrets publics; à être le gardien des clefs de la ville, des places fortes et châteaux de la république; enfin, à convoquer les assemblées, dans lesquelles il n'avait que sa voix. Pour prévenir les empiètements du pouvoir, la durée des fonctions du recteur

(1) Un des derniers personnages diplomatiques reçus par sa Sérénité, fut un envoyé de Tunis, qui apportait en présent à la seigneurie deux peaux de tigre, quatre chevaux, un mouton, une chèvre et un perroquet.

était fixée à un mois, et pendant cette phase ses honoraires se montaient à cinq francs et à douze langues de bœuf par jour pour le service de sa table. Ces langues étaient sans doute emblématiques, et il est probable que le noble prince, malgré la parcimonie des Ragusais, dépensait quelque chose du sien pour soutenir la prééminence de son rang, et faire vivre ses domestiques. En cas de maladie, il était remplacé par le doyen du petit conseil; à sa mort on fermait les portes de la ville, et les premières familles de l'état le portaient, sur leurs épaules, au lieu de la sépulture.

Afin de réunir les corps de l'état, il y avait à Raguse une cloche destinée pour convoquer le grand conseil; c'était le bourdon de la ville; une de moindre dimension appelait le conseil mineur à ses séances; enfin, une troisième devait servir à rassembler la bourgeoisie, lorsque le recteur sortait d'exercice, afin de l'accuser du mal qu'il aurait pu faire, pendant la durée de son règne. On m'assura que les cloches des classes privilégiées étaient en fort bon état, mais que, depuis nombre d'années, celle du peuple n'avait plus ni corde ni battant.

Après ces premiers corps, il y avait, pour l'administration, cinq provéditeurs chargés du maintien des lois, des édits, de la conservation des chartes de la république et des testaments. Leurs fonctions étaient annuelles, et elles leur ouvraient immédiatement le chemin du rectorat, tandis que les autres magistrats ne pouvaient y parvenir qu'après deux ans de fonctions.

Il me suffit d'indiquer, par leurs noms, les magistrats des ordres inférieurs, pris, comme les autres,

dans la classe de la noblesse (1), à laquelle tous les emplois étaient dévolus par droit de naissance. Elle était tout; c'était la puissance aborigène, source et principe d'honneur, de vertus et de bien; cependant il y avait dans son sein une prééminence d'opinion.

---

(1) 1. C'étaient le conseil des six juges civils et des six juges criminels.

2. Les cinq officiers des raisons, espèce de chambre des comptes.

3. Cinq officiers de la santé, chargés de la police des lazarets, et de la propreté de la ville, qui n'était jamais balayée que par les pluies.

4. Cinq officiers de la contrebande.

5. Trois avocats *delle commune*.

6. Trois préposés à l'achat des grains.

7. Trois préposés aux salines.

8. Quatre appréciateurs des marchandises.

9. Six préposés aux travaux publics.

10. Quatre préposés à l'armement et à la défense publique.

11. Trois officiers des eaux, ayant la direction et l'inspection des fontaines publiques.

12. Six officiers de nuit, chargés des rondes de la ville, qu'on ne faisait jamais.

13. Les officiers chargés de la garde des châteaux, qui changeaient chaque jour.

14. Les cinq trésoriers et les trois procurateurs de Sainte-Marie.

15. Le collége des vingt-neuf, formant un tribunal d'appel en matière civile.

16. Les quatre douaniers.

17. Les cinq justiciers, juges des contestations entre marchands, des poids et mesures, de la police des marchés, etc.

18. Six avocats *del proprio*.

19. Quatre camerlingues.

20. Les notaires.

L'oligarchie ragusaise se divisait en deux classes appelées la *Salamanque* et la *Sorbonne*, égales en droits, mais séparées par une rivalité haineuse. La Salamanque, qui était la plus ancienne caste, et par conséquent la plus orgueilleuse, regardait bien au-dessous d'elle la Sorbonne. Assises au sénat sur les mêmes bancs, les dix-sept familles qui composaient le corps entier de l'oligarchie étaient animées d'un même zèle et d'un même esprit pour la chose publique : mais c'était là le terme de leur fraternité, et au sortir des séances, la morgue reprenait son empire. Un membre de la Salamanque qui se croyait avec raison l'aîné en titres, puisque les gentilshommes de la Sorbonne ne dataient que de l'année 1667 (1), se serait bien gardé de saluer le premier un sorbonais, et les préjugés étaient poussés à tel point, que les alliances s'appariaient invariablement en raison directe des quartiers. Mais, comme toute race qui ne se croise pas s'altère et dégénère en dépit des parchemins, la nature se vengeait de l'outrage fait à ses lois, et un grand nombre de familles patriciennes

---

(1) En 1667, époque du tremblement de terre qui couvrit de ruines l'état de Raguse, la noblesse, qui perdit une partie de ses enfants, écrasés sous les débris de la salle du conseil où ils étaient assemblés, y admit afin de recomposer sa corporation, un certain nombre des meilleures familles de la cittadinanza qui avaient survécu à cette catastrophe. Elles furent déclarées nobles, et inscrites en cette qualité sur le registre du *miroir*. Mais, par un de ces caprices trop ordinaires à la noblesse, les souches mères prirent le nom de *Salamanque*, et les familles ennoblies celui de *Sorbonne*, sans qu'on puisse dire pourquoi on fut chercher ces dénominations; si ce n'est qu'on voulait une distinction, au sein même des distinctions.

étaient affligées du *comitialis morbus* d'Hippocrate. Cet avis du ciel leur disait en vain de se rapprocher de la noble condition de l'homme, pour conserver le type primitif de la vigueur esclavone; ils préféraient former *une espèce* dégradée, mais noble, plutôt que de déroger. Par suite de la plus honteuse vanité, l'orgueil des maîtres passait dans l'esprit de leurs clients, de leurs valets et de leurs serfs, qui copiaient en grotesque les ridicules de leurs patrons. A l'église (1), au spectacle, au café, les nobles avaient des places d'honneur, et nuls signes distinctifs, si ce n'était de s'affubler du costume de juges, sous lequel ils passaient la moitié de leur vie. Les dames, *gentildonne Ragusee*, avaient pour prérogatives des chaises à porteurs armoriées de blasons, et des préséances dans tous les lieux de réunion.

Le peuple, placé sous les pieds de la noblesse, formait

(1) Le recteur ne sortait jamais qu'en cérémonie, pour assister aux processions et aux fêtes publiques. L'almanach de Raguse indiquait aussi exactement ses promenades d'étiquette, que les quartiers de la lune. On voyait aux époques consacrées à la manifestation de cette puissance, écrit en lettres rouges : *Oggi sua Serenità si porta al duomo! Sa Sérénité se rend aujourd'hui au dôme.* Quelle sérénité et quelle pompe! Le recteur, vêtu d'une toge rouge réparée de mille pièces, précédé d'un valet portant un parasol à bâton tordu, sculpté et doré, couvert d'étoffe en soie cramoisie, marchait à la tête de son sénat, habillé de longues simarres noires frappées de vétusté. Ce cortège était précédé d'une musique composée, en tout, d'un grand cor de chasse et d'un violon, qui ne s'accordaient pas mieux que les prétentions de la Sorbonne et de la Salamanque. Le ridicule avait porté depuis long-temps un coup fatal a ces vieilleries, qui n'existaient que parce qu'elles avaient existé.

trois corporations distinctes. Celle de la *cittadinanza* (*ayant le droit de cité*), recrutée parmi les roturiers possédant un capital de vingt mille francs, pouvait être considérée comme la classe des affranchis dans l'ancienne Rome. Les femmes de cette condition étaient admises au théâtre dans un rang de loges parallèles à celles des dames nobles, qu'elles effaçaient par leur beauté et par l'éclat de leur toilette. C'était là leur prééminenee, car elles étaient tenues de rendre des visites aux patriciennes, à certains jours marqués, tels que ceux des grandes fêtes, et quand leurs seigneuries étaient en couche. Alors les *gospodes*, ou dames nobles, leur accordaient l'honneur du tabouret, en ayant grand soin dans la conversation, de ne pas leur donner le titre de *madame*, mais en leur adressant la parole par leurs prénoms de Marie, Thérèse, ou Jeanneton; on veillait même à ce qu'elles n'eussent pas de noms de saintes trop distinguées. Une *Atala*, une *Célestine*, une *Emma*, auraient causé de grands scandales. Mais les lois somptuaires avaient pourvu à l'empêchement des progrès du romanesque (1). Quant aux hommes,

---

(1) De mon temps, deux capitaines arrivèrent à Raguse avec des vaisseaux achetés à l'étranger. L'un portait le nom de *Neptune*, et l'autre celui de *Vénus*. A la lecture des pièces de bord, l'oligarchie frémit de cette innovation. Le sénat s'assemble. Les noms de *Vénus* et de *Neptune* donnés à des bâtiments portant le pavillon de Saint-Blaise! On crie à l'impiété, on propose d'appeler les navires suspects de *philosophisme* des noms de Saint-Blaise et de Saint-Antoine. On ne pouvait s'accorder; lorsqu'un secrétaire insinua de les baptiser des surnoms de la *Sainte-Trinité* et des *Apôtres*, ce qui fut un grand sujet de joie pour la république.

presque tous s'appelaient Mathieu. C'était même, au grand déplaisir des partisans de saint Blaise, le nom patronymique dominant dans toutes les hautes familles de la république.

La seconde classe plébéienne était celle de la bourgeoisie, portion industrieuse de la nation, puisqu'elle comprenait les capitaines de vaisseau, hommes renommés pour leur probité, les marins et les consuls que le sénat chargeait de défendre ses capitulations et son pavillon à l'étranger. Leurs femmes n'avaient ni tabouret chez les patriciennes, ni loges au théâtre, où elles n'étaient reçues qu'au parterre, et travesties, au lieu de domino, avec la capote de marin. Mais aux promenades et à l'église, elles se vengeaient d'une caste décrépite, par l'élégance de la mise, et par les avantages positifs que la richesse donne sur les titres. Pour les hommes, comme ils ne pouvaient prétendre à aucune considération sous un gouvernement exclusif, ils passaient une grande partie de leur vie dans les voyages de mer; et, parvenus au terme de leur fortune, la plupart renonçaient à un pays où ils n'éprouvaient que des humiliations, pour aller vivre honorés sous un ciel étranger.

Les paysans qui étaient serfs comptaient plutôt comme partie des immeubles dans l'état, que comme ayant rang dans la société. Si la pudeur avait fait cesser l'usage dans lequel les seigneurs étaient autrefois de les vendre en détail au marché, ils n'en étaient pas moins leur propriété. On en disposait, quand on aliénait une terre, comme des charrues et des animaux de labour, avec lesquels on les vendait, en stipulant le nombre de bétail humain mâle et femelle dont on

cédait et transportait la propriété à l'acquéreur. Nul maître cependant n'avait droit sur la vie de son serf; celui-ci pouvait même, dans le cas de sévices graves, passer de la domination d'un seigneur sous celle d'un autre, mais en abandonnant son pécule particulier, pour changer l'esclavage contre l'esclavage.

Telle était la bizarre utopie de Raguse, lorsque j'y voyageais en 1805. La presse, qui était soumise au joug du *privilége et permission*, ne reproduisait guère annuellement que l'almanach destiné à indiquer les fêtes et les phases de la lune, sans se permettre de faire même des prophéties sur la pluie et le beau temps. Parmi les nobles, qui étaient généralement des hommes estimables, il y avait beaucoup de lettrés et de savants d'un rare mérite. Les ordres religieux, qui ont fourni aux lettres et aux sciences les Bauduri, Boscovich, Zamagna, et plusieurs hommes illustres, conservaient le feu sacré avec succès. Leurs écoles où l'on enseignait le latin, prouvaient que Raguse était toujours le pays de cette langue, que le peuple y parlait encore dans le onzième siècle (1). La cittadinanza comptait plusieurs familles opulentes, et la classe marchande était riche de plus de trois cents vaisseaux de commerce, qui faisaient alors presque toutes les affaires de la Méditerranée. Enfin les paysans eux-mêmes, tout serfs qu'ils étaient, ne se plaignaient

(1) Baudur. Animadvers. p. 66; Constant. Porphyrogen. hist. c. 1; Wilhelm. Tyr. lib. II, c. 27; Luccar. lib. I, p. 15; Gotth. Stritter Sclavic. c. 1, §. 8. Boscovich a joui jusqu'à sa mort d'une pension de 4,000 fr. qui lui était payée par le ministère des affaires étrangères de France.

pas de leur condition ; et malgré ses abus, comme les hommes valaient beaucoup mieux que les lois, l'état de Raguse était florissant.

La nature avait départi à la république un territoire pauvre et stérile ; mais elle avait répandu sur la population la libéralité de ses dons. Parmi les nobles et les roturiers, on remarquait les plus belles formes physiques, et un fond de douceur qui donnait à leurs actions la plus touchante aménité. Les *gospodes*, ou dames *nobles*, moins favorisées, paraissaient une création à part, à cause de leurs traits peu gracieux. La beauté du sexe, éclipsée chez elles par le fard et d'autres causes, se retrouvait parmi les paysannes, compagnes de ces robustes esclavons, que l'injustice du sort avait attachés à la glèbe. Ces lions terribles, domptés par l'habitude, ne montraient que soumission et docilité pour leurs maîtres, au point que la lettre d'un sénateur faisait trembler tel homme qui avait coupé vingt têtes. D'où venait ce prodige d'obéissance, dans un pays où il n'y avait ni gendarmerie, ni police secrète, si ce n'était du respect antique pour une noblesse qui, n'ayant rien de militaire, était par conséquent paisible et toute débonnaire envers ses vassaux ; car le serf ragusais est doué de la plus grande bravoure (1). La guerre permanente, existant entre lui et les Monténégrins, peuplade féroce et sans honneur, lui don-

(1) En 1805, il y avait vingt-cinq ans qu'il n'y avait eu de peine capitale prononcée contre personne. Quand cela avait lieu, la république était en deuil : on faisait venir de la Turquie un bourreau, qu'on payait et qu'on renvoyait après l'exécution de la sentence, sans lui permettre de séjourner dans le pays.

nait sans cesse des occasions de retremper son courage. On était toujours en haleine contre ces barbares, et le livre du sang, déposé au sénat, appelait continuellement les paysans à poursuivre la mort d'un parent ou d'un ami. Cette guerre de représailles nécessitait parfois des accommodements; on entrait en composition, quand le nombre des morts était trop considérable de part et d'autre; et, pour une somme modique, on se rachetait de la vengeance.

Dans son intérieur, Raguse ne paraissait pas moins éloignée de notre civilisation, dont la jeunesse n'avait emprunté que le luxe et le ridicule des modes, qu'elle n'en était séparée par ses institutions. Les églises consacrées au culte étaient des cloaques, dans lesquels les morts de toutes les classes recevaient la sépulture. La ville n'avait ni fours ni boucheries; la viande et le pain s'apportaient des campagnes, et quand le mauvais temps empêchait les paysans de se rendre au marché, on vivait de biscuits et de salaisons, comme à bord d'un vaisseau. Le vin était de peu de conservation, si ce n'est le malvoisie, et l'eau des fontaines n'offrait pas toujours une boisson saine et limpide. La place était par fois déserte, et d'autres fois couverte de gibier et de plantes potagères, parmi lesquelles les gens du pays citent une espèce de choux, avec autant d'enthousiasme que les Israëlites vantaient leurs oignons d'Égypte (1).

(1) Depuis le temps dont je parle, il est probable qu'on a fait des cimetières à Raguse, qu'on y aura établi des boulangeries. Mais avec ces améliorations, le peuple a-t-il gagné au nouvel ordre de choses? c'est ce que le temps prouvera. La Turquie, qui pouvait engloutir Raguse, avait veillé à sa con-

La république, qui rechercha dès son berceau la protection d'Orcan, avait, dans la suite des temps, isolé ses frontières des provinces de la dépendance de Venise, en cédant au grand seigneur les positions de Klèk au N. O. de son territoire, et celle de la pointe d'Ostro du côté de Cattaro. Placée ainsi comme entre les bras d'une grande puissance, alors capable de la défendre, l'étendue de son domaine était de trente-cinq lieues environ de littoral du N. O. au S. E., sur une profondeur d'une lieue et d'une lieue et demie, jusqu'à la limite de l'empire ottoman. Cette lisière avait été partagée en huit provinces.

Raguse, place forte, avec ses faubourgs, ses jardins, et quelques plants d'oliviers, composait la première de ces divisions. Ce boulevard de l'état était défendu par une garnison de cent mercenaires mal vêtus et plus mal armés, commandés par un chef décoré du titre pompeux de *général de terre*, nommé par le roi de Naples. Il est probable que S. M. Sicilienne choisissait un pareil officier dans la classe des Lazzaronis, car il n'avait pour solde que trente sous par jour, et pour palais qu'une vieille tourelle (1). Le général de terre,

---

servation, parce que les petits états sont utiles au commerce en temps de guerre.

(1) En 1782, il s'éleva une querelle très-sérieuse entre la cour de Naples et la seigneurie de Saint-Blaise, qui refusa de confier la gloire de ses armes à l'officier choisi par le roi des Deux-Siciles. Le séquestre fut mis sur les biens des marchands ragusais; la chambre royale de Sainte-Claire fut consultée sur une affaire de cette importance, et la seigneurie ne trouva moyen d'éviter une guerre, digne d'être chantée par quelque

avec ses titres et ses marques distinctives, qui étaient un panache blanc en plumes de coq, ne paraissait guère en public que le jour de Saint-Blaise, dont on solennisait la fête en donnant le simulacre d'une petite guerre, très-gravement décrite par Ferrich dans sa périégésie. La jalousie républicaine avait voulu, passé ce temps, que la force armée n'eût que des hallebardes, ou des fusils sans batterie, tant l'esprit de prudence et de paix étaient dominants dans l'humble sénat ragusais. La population de cette province était (car je parle de l'état des choses sur le pied de 1805) de quinze mille ames, ci 15,000

La seconde province (1), appelée Canali, la plus étendue, la mieux cultivée, et, après Raguse, la plus riche en population, se prolongeait depuis la frontière de Cattaro jusqu'à Raguse vieille. Deux roitelets de Servie, Sandalius Hranich et Rasdola Paulovitch, avaient vendu à la république, en 1427, ce territoire, qui renfermait dix mille habitants, ci 10,000

La troisième (2) était celle de Raguse vieille, berceau de la république, bâtie sur les ruines de l'antique

---

autre Tassoni, qu'en acceptant pour général de terre un certain Borrangine, qu'on disait être parent de saint Janvier.

(1) Sa longueur est de 8 lieues sur 4 milles de diamètre, jusqu'au territoire ottoman. Ses villages sont Pridvorié, 7 lieues de Raguse, point central; Dogna-Gôra, une lieue S. O.; Grudda, une lieue S.; Radocchici, un mille S. du précédent; Stravicia, 2 milles S. au-delà; Mirzium, 8 milles E. du point central; Mionich, 4 milles O.

(2) Étendue, [illegible] lieues, sur une de diamètre transversal. Cette province n'a que deux villages remarquables, Vighni, 3 milles O. de Ragusa-Vecchia; [illegible]iocichi, 3 milles S. O.

Épidaure, capitale de l'Enchélie. Les paysans montrent aux environs une caverne spacieuse habitée par un dragon redoutable (1) dont saint Jérôme délivra le pays. Quoique le fait soit douteux, ils n'en font pas moins voir la peau de l'amphibie, qui est celle d'un crocodile, apportée d'Égypte par des marins ragusais, à-peu-près dans le temps où la prétendue relique de saint Spiridion fut transférée de Smyrne à Corfou. La population de cette enclave est de deux mille ames, ci 2,000

Breno, quatrième province de la république, serait, au dire de Ferrich, l'*Éden* des états de Raguse (2), si au lieu d'une vallée pierreuse, on y trouvait de la verdure et des gazons. Cependant on y voit une rivière et quelques jolies maisons de campagne, sur-tout dans la partie appelée Sabreno. Des villages, placés autour des montagnes limitrophes du Czerna-Gora, le mont Saint-Serge, le village de Beau-Sang, des rochers, voilà ce qu'on trouve dans cette partie de l'Enchélie. Mais une vallée dont on ne peut trop vanter les sites sévères et pittoresques, c'est *Ombla*, que traverse l'Arion, le prince des fleuves souterrains, qu'on voit avec surprise sortir du mont Bergat, et qu'on ne cesse

(1) En rapprochant les traditions des paysans, on voit clairement que c'est la fable du serpent tué par Cadmus, qui s'est perpétuée dans le pays, sous une autre couleur.

(2) Quinze milles d'étendue sur quatre milles de profondeur. Ses villages sont Blatto, Coupari, Molni, Plat, Petraccia, Postragna et Bergat. Autour d'Ombla, on compte ceux de Scioumat, Mososciza, et Saint-Pierre. J'aurai occasion, dans une autre partie de ce voyage, de faire connaître les chemins qui traversent cette contrée, pour pénétrer dans la Turquie.

jamais de revoir avec étonnement et plaisir. Nous remontâmes en bateau ce canal, capable, par sa profondeur, de recevoir des vaisseaux de ligne, jusqu'à la barre, sur laquelle sont situés des moulins vers lesquels on fait dériver une partie de ses eaux, à leur sortie de la base des rochers. J'étais occupé à examiner les sites, lorsque nous fûmes accostés par le meunier, qui nous salua en Français. Il nous apprit qu'il était natif de Seselles en Bourgogne, et qu'il se trouvait établi sur ces bords depuis trente ans. A l'en croire, on entend dans certaines saisons un bruit sourd dans le sein des montagnes, d'où il s'échappe des trombes capables de déraciner les arbres. Les habitants de l'Herzégovine (*Zachlumorum terra*) assurent à leur tour, sans pouvoir le prouver, que l'Arion est la décharge du lac de Popovo (1). Nous revîmnes de-là par un couvent de religieux, d'où je pus contempler une belle maison située de l'autre côté du fleuve, appartenant au comte de Sorgo, au-dessus de laquelle passe l'aquéduc qui porte les eaux des montagnes à

---

(1) Ce lac, comme plusieurs autres qui sont dans l'Herzégovine et en Bosnie, est formé par des gouffres appelés *james* en esclavon, dont quelques-uns lancent des colonnes d'eau à la hauteur de vingt pieds. Le lac de Cocovich est un des plus remarquables en ce genre. Après les pluies abondantes qui tombent à certaines époques en Bosnie, il atteint à sa plus grande hauteur dans l'espace de quinze jours. Une quantité considérable de poissons sort des entrailles de la terre avec ces fontaines gigantesques, et les habitants en font une pêche abondante, au moment de la retraite des eaux, qui a lieu communément au bout de deux mois, temps où l'on commence l'emblavement des terres inondées.

Raguse. La population de la province de Breno était évaluée à quatre mille habitants, ci. 4,000

Slano, dix-huit milles au nord de Raguse, était la cinquième province. Sa population est de six mille ames, ci 6,000

La sixième province (1), celle de Stagno, est située sur le col de la presqu'île de Sabioncello (2). Son chef-lieu, jadis considérable, ainsi que ses villages et le bourg de Giuliana, ne comptent plus qu'une population de cinq mille individus, ci 5,000

La septième (3), qui est celle de Janina, placée plus avant dans la presqu'île, possède également cinq mille habitants, ci 5,000

Et la huitième (4), qui est Tarstenitza, trois mille, ci 3,000

Les îles dépendantes de la république formaient, au temps de son existence politique, quatre comtés, qui étaient :

Meleda (5), l'antique Mélita, où saint Paul aborda,

---

(1) Cinq lieues d'étendue sur deux de largeur; chef-lieu de Stagno; une lieue N. O., Douba; une lieue O., Ponique; un mille au-delà, Hodiglié; 5 lieues, Giuliana.

(2) Appelé par les Illyriens Peljesaz. Quelques géographes prétendent que c'est la Chersonèse de Hyllis? — Plin. hist. nat. lib. III, c. 22.

(3) Cinq lieues d'étendue, deux de diamètre; Janina, 10 milles O. de Stagno, sur le golfe de Narenta.

(4) Tarstenitza, à la pointe de la presqu'île de Sabioncello. Ses villages sont Vroutchizza, Orbitchi, vis-à-vis Corzola, Stanovich, Podrosaria. Les femmes de cette contrée passent pour très-belles.

(5) Meleda; son chef-lieu s'appelle Babino-Poillé. Dans l'intérieur, il y a un lac environné de pins, au milieu s'élève

lorsqu'il était conduit à Rome pour comparaître devant la majesté de César, qui est éclipsée de la face du monde, où régnera dans tous les siècles la parole divine de l'apôtre. Les savants montrent dans cette île, les ruines d'un palais construit, à ce qu'ils prétendent, par Agésilas, que Sévère avait banni de Rome. Ils veulent même y reconnaître la grotte de Calypso ; car que ne retrouve-t-on pas avec de l'imagination et des yeux prévenus ? L'air de cette île est doux, son séjour agréable, et malgré ces avantages, la population s'élève à peine à onze cents habitants, ci 1,100

Agosta, anciennement Augusta, écueil hérissé de montagnes, couvert d'oliviers, d'arbustes et de vignes, possède une population de douze cents insulaires, en

---

un rocher, sur lequel est bâtie une abbaye de bénédictins, sous l'invocation de la Sainte-Vierge. Ses mouillages sont Saplonara, Camera, Porto-Palazzo, dans lequel on pénètre par deux passes. La première, qui se présente à l'E., a un îlot au milieu du chenal ; la seconde N. O., est parsemée de récifs. Elles aboutissent à un canal de trois milles, ayant trois encablures de large, et depuis 10 jusqu'à 25 brasses de fond. On peut aussi mouiller entre l'île et la terre-ferme par 30, 40 et 45 brasses. A défaut de portulan nous donnerons la distance des ports de la république de l'un à l'autre, en commençant de l'est à l'ouest

de Molonta à Raguse-Vieille	18 milles.
de Raguse-Vieille à Raguse capitale	8
de Raguse capitale à Gravosa	4
de Gravosa à Malphi	3
de Malphi à Slano	12
de Slano à Stagno	18
de Stagno à Giuliana, mesure prise de l'île des rats.	24
de Giuliana à Sabioncello	10

grande partie adonnés à la pêche et à la navigation, ci 1,200

Giupana, l'ancienne Tauris de Pline, célèbre dans l'histoire à cause de la bataille navale gagnée par Vatinius, partisan de César, contre Octave, lieutenant de Pompée, suivant ce que rapporte Hirtius Pansa, dans sa continuation des Commentaires de Jules-César (1), renferme les villages de Saint-Luc et de Saint-Georges, habités par huit cents paysans adonnés à la culture des oliviers, ci. 800

Enfin les Élaphytes (2), qui sont les îles de Lopud (isola di Mezzo), Calamota et Giupana comptent à peine huit cents individus, ci. 800

Il résulte de ces faits, sur lesquels les gouvernements, qui ont possédé ou qui régissent maintenant cette république, ont des données plus exactes, que l'état ragusais possédait en 1805 une population évaluée à cinquante-trois mille neuf cents individus répartis dans douze provinces ou comtés. Examinons maintenant quelle était la statistique de ce pays, sous le rapport de son commerce, de son industrie et de ses productions.

Suivant des tableaux qui me furent confiés par M. Bruère Desrivaux, notre chargé d'affaires à Raguse, il en résulte qu'il sortait des ports de la république, année commune, à peu près deux cents bâtiments marchands; taux moyen, pris entre les années 1792 et

(1) Cæs. comment. de bello Alexandrino, incerto autore, c. 40 et 41, t. II, des classiques latins, édit. de Lemaire.

(2) Plin. hist. lib. IV, c. 26.

1801. Le tonnage de ces vaisseaux pouvait être calculé depuis vingt jusqu'à trois cents tonneaux. Les pavillons sous lesquels ils naviguaient étaient ceux de Saint-Blaise, d'Autriche, de Turquie, de Rome, de Naples et de Gênes. Leur provenance, en rapport direct avec Raguse, était de l'Apouille, d'Ancône, de Trieste et de Fiume. Les barques de l'Apouille versaient dans le commerce de la ville, des fruits, des peaux d'agneau passées, de la poterie, du savon. Celles d'Ancône apportaient des agrès, du chanvre, du goudron, de la poterie, de la poudre à tirer, des toiles pour voiles, du riz, du sucre, du café et quelques draps. Le commerce de Trieste et de Fiume envoyait de l'acier, du fer, des clous, du bois de charpente, du cuir pour semelle, du cuivre brut, du froment, des toiles fines et grossières. On tirait de Venise le bois de menuiserie, des drogues pour teinture, du riz, de la verrerie, du papier et du drap de Padoue. L'Albanie y importait des bois de construction, du bled, du tabac en feuille, quelques cordouans et peaux de beliers jaunes, des peaux de lièvres et de la graine de lin. La Sardaigne et la Sicile fournissaient le sel nécessaire à la consommation du pays, et aux gabelles de Trebigné. On recevait du blé, du riz, du café, du lin de l'Égypte et du Levant. Enfin, Naples, Gênes, Livourne, fournissaient le pays de meubles et de modes.

L'exportation consistait, pour Ancône et Sinigaglia, en huiles, laines surges, peaux de moutons et de lièvres, suif et sardines. Les denrées de l'Appouille étaient soldées par la vente des capots, tirés des colonies valaques du Pinde, de la cire brute et blanchie, des cordouans, cuirs de bœufs, couvertures en laine, dites

sclavines (1) (tissus fabriqués, dès une haute antiquité, dans le nord de la Grèce), fil de coton, peaux de boucs, de lièvres et de blaireaux, marchandises qui provenaient toutes de la Turquie.

Les Ragusais transportaient à Trieste et à Fiume cire vierge, cuirs de bœuf, huiles, laines grossières, peaux de belier et des baies de laurier. Venise achetait par leur entremise de la cire vierge, des huiles, des laines fines et grosses, quelques balles de peaux de lièvres; la haute Albanie en recevait du fer.

La France avait autrefois vendu sur la place de Raguse du sucre, de l'indigo et des draps londrins seconde qualité. Elle tirait en petite quantité des provenances de la Bosnie quelques parties de suif fondu, de cire, de laine grasse; mais ces articles s'extrayant plus facilement par la voie de Salonique, elle ne fit plus que quelques opérations sur les huiles dans cette partie de l'Adriatique.

Les bâtiments de Raguse, employés au cabotage de l'Adriatique, étaient communément de la portée de vingt à soixante tonneaux, dont le fret s'élevait de quatre à six cents francs.

Le taux ordinaire de l'escompte des lettres de change était habituellement de 8 p. o/o. Les assurances, qui n'étaient que pour les vaisseaux marchands couverts du pavillon de l'état, variaient selon les circonstances. Elles étaient en temps de paix pour l'Archipel, la Méditerranée et l'Océan jusqu'à Lisbonne, de 8 p. o/o par an. Pour les voyages d'Europe sur l'Océan, depuis 18 jusqu'à 20 p. o/o. Pour les expéditions de long cours,

(1) Σλαϐῆνα, couverture. Excerpt. Legat. p. 164, 165.

de 20 à 24 p. o/o. Pour la mer Noire, à 3 p. o/o par mois, en hiver et en été à 1 3/4 p. o/o; les assureurs payant sans retenue en cas d'accident.

L'huile étant la principale branche de commerce avec l'étranger, il est à propos de faire connaître les mesures de contenance, qui étaient le coutle et le baril. 84 coutles faisaient le baril, qui était plus petit de 7 p o/o que la millerole de Provence. Cent barils de Raguse = à 93 milleroles de Marseille. Cela posé, la pinte de Paris contenant 82,944 lignes cubes, la millerole étant égale à 5,619,712 lignes cubes, et 93 milleroles = à 100 barils de Raguse de 84 coutles l'un, il s'ensuit que 100 pintes de Paris équivalaient à 133 coutles et 1/3.

Pour les poids, il résulte, vérification faite, que la livre de Raguse était égale à 12 onces, 8 gros et 4 grains, poids de marc de France.

L'huile étant le seul objet d'exportation du crû de la république, et la récolte bisannuelle, on calcule qu'elle est de six mille barils par an, dont on exporte les 9/10es, la loi réservant 1/10e pour la consommation du pays, auquel elle ne suffit pas dans les mauvaises années.

L'état de Raguse n'avait de ressources véritables que dans les bénéfices de sa marine marchande. Ses navires, dès la première ou la seconde année, avaient rendu leurs capitaux, et les propriétaires employant leur profits à la navigation, il en résultait que le commerce possédait trois cents bâtiments, construits sur les chantiers de Gravosa. Chacun de ces navires revenait, taux moyen, à cent mille francs, répartis en 24 actions, afin de faciliter aux particuliers les moyens

de s'y intéresser. Quelques personnes préféraient cependant y prêter à la grosse, communément au taux de 24 p. o/o, excepté dans le cas de voyages au long cours ou dans la mer Noire. Dans la première chance, l'intérêt était de 36 p. o/o, dans la seconde de 45 : il n'était permis, sous aucun prétexte, aux étrangers, d'y placer leurs fonds.

La facilité et la rapidité de faire fortune détournant les Ragusais de toute autre spéculation, il en résultait que le commerce qui aurait pu se faire à son marché avec les provinces turques limitrophes, avait pris une autre direction. Les Bosniaques, et surtout les Albanais, avaient appris à faire eux-mêmes leurs affaires de première main. Ils n'auraient même plus abordé depuis long-temps à Raguse, si ce n'était la facilité qu'ils y trouvaient à emprunter, en hypothéquant leurs marchandises de *transit.* Le seul avantage qui en résultait dans ce cas pour le pays était l'emploi momentané de quelques fonds à 8 p. o/o, et quelques droits modiques perçus par la douane.

Raguse a disparu du tableau des états libres, en subissant le joug de la conquête. Depuis ce temps l'émigration y est devenue considérable. Un grand nombre d'habitants ont porté leur industrie et leurs capitaux dans les îles Ioniennes, à Constantinople, à Malte, à Gibraltar et jusque dans l'Amérique méridionale. L'empereur d'Autriche a vu sa désolation, il avait promis de réparer ses malheurs... Les ruines qui sont encore debout attestent que sa parole n'a pas été remplie par son ministère.

Raguse, comme Venise, est-elle destinée à s'ensevelir sous ses décombres ? la chose est à craindre *et elle*

serait fâcheuse. La douceur des Ragusais, les lumières des classes jadis souveraines, la bonté du peuple, son excellent naturel, porteront dans tous les temps ceux qui l'ont su apprécier à faire des vœux pour son bonheur. Mais qui réparera une perte de vingt-cinq millions éprouvée par l'état? et qui lui garantira un revenu de quatre cent mille francs provenant des banques étrangères, quand on sait comment la dette publique est garantie par l'Autriche; où la caisse d'amortissement n'existe que dans la réduction arbitraire des intérêts et du capital?

CHAPITRE IV.

Aperçus politiques et géographiques sur le Monte negro.—Causes de notre séjour à Raguse. — Nous prenons passage sur un corsaire français, pour nous rendre dans l'Épire. — Départ du port de Gravosa ou de Sainte Croix. — Relâche au port de Calamota. — Idée de cette île. — Circonstances de notre navigation, jusqu'à l'île de Sasino.

Tout annonçait la destruction prochaine de la république de Raguse, dès l'année 1804. Une escouade d'ingénieurs autrichiens avaient pris le nivèlement de ses montagnes, afin de pratiquer une route carossable depuis Carlsbad jusqu'à Cattaro; d'un autre côté la Russie, établie dans les îles Ioniennes, dominait politiquement au Montenegro; et les événements me parurent assez importants pour prendre des renseignements relatifs aux peuplades que Pline englobe sous la dénomination de *gentes Labeates* (1).

---

(1) Labeatæ, Endecadini, Sassæi, Grabæi (nunc Grabia). — Plin. hist. lib. III, c. 22.

Le Czerno-Gore, ou Montenegro semble avoir appartenu à l'Illyrie, jusqu'au temps ou Gentius passa, ainsi que ses états, sous le joug des Romains. Des voies antiques qu'on retrouve dans cette contrée, attestent le séjour de ses dominateurs. Agrégé à l'empire par Auguste, dévolu aux Césars de Byzance, le Montenegro, après avoir été ravagé par les Goths, fut conquis par les Slaves, qui avaient fait de Diocléa (1) la capitale d'un royaume barbare, aux dépens des provinces voisines de l'Adriatique. Les peuplades du nord qui apparaissaient ainsi dans l'Orient, parlant un même idiôme (2), on aurait pu croire que ce n'était qu'un peuple homogène, accouru pour venger l'injure du monde contre ses oppresseurs, si des antipathies nationales n'avaient démontré que les Chrobates ou Croates, les Patzinaces ou Bosniaques, ne cherchaient qu'à s'arracher les dépouilles ensanglantées de l'empire romain. En effet, les Serviens, (3) qui se disaient sujets de Constantinople, ayant renversé le

---

(1) Dioclea, fondée par Dioclétien; 10 lieues E. de Trebigné; 12 N. E. de Raguse.

(2) On parle le slave dans toute l'Illyrie proprement dite, au Montenegro, dans le Chelmo ou Herzègovine, en Bosnie, Servie, Bulgarie, dans le nord de la Macédoine, en Liburnie ou Croatie, en Bohême, Silésie, Pologne, Russie; enfin, suivant Gesnerus et Roccha, cette langue est commune à plus de soixante nations. Nous retrouverons ses traces dans les noms de lieux, de fleuves et de montagnes, jusqu'aux extrémités du Péloponèse.

(3) Serviens. On prétend que ce nom leur vint du mot *servire*, parce qu'ils s'étaient mis au service des empereurs de Constantinople.

royaume des Slaves ou Scythoslaves, ne tardèrent pas à recomposer un état indépendant, dans lequel ils englobèrent la Bosnie, les deux Mysies, une partie de l'ancienne Dalmatie, la Dacie supérieure, la Dacie inférieure et la Dacie Prévalitaine dont le Scarda ou Montenegro faisait partie.

Après la destruction du royaume des Serviens, que les Byzantins appellent vulgairement Triballes, le Czerno-Gore obéit à différents princes jusqu'à la fin du quatorzième siècle, temps où Georges, fils de Baossich krale, ou roitelet des deux Zenta, (cantons qui avoisinent le lac Labeatis), céda ses droits à Étienne Mavromonte, natif de l'Apouille. Ce prince, obligé de s'enfuir d'un pays où il était abhorré, à cause de sa croyance, fut remplacé par les Czernovitz, que les Turcs expulsèrent en 1488 (1).

Il était difficile aux Turcs de se soutenir au milieu des tribus slaves du Montenegro, et ce ne fut effectivement que les armes à la main, et en arrosant de leur sang la terre de la liberté, qu'ils y restèrent campés, jusqu'au règne de Pierre-le-Grand, empereur de Russie. On sait comment ce monarque sépara le Czerno-Gore de l'empire ottoman (2); à quelles vicissitudes affreuses ses habitants furent exposés en 1770, lorsque Méhémet, visir de Scodra, pour se venger des intrigues des Orlof et de Dolgorouki, porta le carnage et la désolation dans les hameaux de cette

(1) Sous le règne de Bajazet II, après la bataille dans laquelle le serasker Jacoub défit les Hongrois commandés par Jean Corvin, fils naturel du roi Mathias.

(2) Voy. l'Histoire de la régénération de la Grèce, liv. I, c. 2.

contrée qui s'était insurgée sous les auspices de l'impératrice Catherine II.

Le temps de révéler tout ce qui est venu à notre connaissance est accompli !.... Il y a sans doute un grand mérite à tracer l'histoire des siècles écoulés, avec une austère vérité. Mais combien il est douloureux de penser que la plupart des écrivains, en faisant subir un jugement solennel aux illustrations éclipsées de la scène du monde, ne rappellent guères que le courage des esclaves qui secouent leurs fers sur les cadavres des maîtres dont ils ne redoutent plus la puissance. Nous éviterons de tomber dans cette aberration, en publiant ce que nous avons appris, afin d'éclairer notre siècle et la postérité dont nous invoquons le jugement anticipé : ce qui nous reste à dire est arrivé de nos jours et presque sous nos yeux.

Les maux dont Méhémet pacha avait accablé les Monténégrins, loin d'intimider ces fiers courages, ne les avaient rendus que plus superbes et plus intraitables. Conduits par leur évêque ou vladika, créature de l'Autriche et de la Russie, on vit ce chef sacré, au printemps de l'année 1788, venger les défaites de ses compatriotes. Tombant inopinément avec quatre cents impériaux, envoyés par Joseph II, au milieu de la Prévalitaine, ce fut alors qu'il ravagea, de concert avec le major Vukossovitch, le Sangiac de Scodra et fit trembler le pacha jusqu'au fond de son sérail. Arborant ensuite le labarum Moscovite au faîte du mont Celo, Pierre Pétrovich fut salué comme le libérateur de son pays.

Né au village de Gnégnousi, vers l'année 1752, Pierre avait été sacré évêque en 1777 à Carlovitz, par

un prélat de l'église servienne, qui a retenu dans ses traditions religieuses quelque chose des dogmes erronés des Paterniens. Reçu avec égards par Joseph, tour à tour comblé de bienfaits et persécuté par Catherine, auprès de laquellle il triompha des efforts de la calomnie, il avait été appelé à succéder à son oncle dans la dignité de vladika. Il paraissait sur le trône épiscopal du Czerno-Gore, vainqueur des Barbares, décoré du titre de membre du Grand-Synode de Russie, des ordres de Sainte-Anne de première classe, et de Saint-Alexandre Newski. Tant d'honneurs pouvaient l'éblouir, mais le traité de Sistof lui révéla bientôt que le cabinet de Pétersbourg, qui n'avait cessé d'exciter les chrétiens aux noms sacrés du Christ et de la Croix, n'avait de religion que son intérêt particulier. Les Monténégrins, conviés à l'indépendance, avaient été sacrifiés par les Moscovites, qui les déclaraient sujets de la Porte ottomane et les abandonnaient aux ressentiments du peuple anti-chrétien, car ils savaient depuis long-temps à quoi s'en tenir sur les garanties des protocoles diplomatiques des gouvernements absolus.

Indignés de la politique de Catherine, regardée comme leur puissante protectrice, les Monténégrins, qui n'avaient pas déposé les armes, poussent d'épouvantables rugissements. Les premiers envoyés du sultan qui viennent annoncer ses droits et réclamer les tributs sont massacrés : une voix souveraine, celle de la patrie, proclamant le règne de la Croix et de la liberté, fait retentir les échos des montagnes, et le satrape de la Prévalitaine, Mahmoud-Basacklia, attaqué dans les gorges de Cettigné, y perd la vie. Sa tête devient le premier trophée de l'indépendance, et le vladica s'agrandit de toute

l'importance d'une victoire qui sanctionnait l'insurrection des chrétiens du Montenegro.

Ce fut alors que Pierre Pétrovich, désabusé sur toute espèce de protection étrangère, songea à donner une organisation républicaine aux *Nahièes* ou provinces du Czerno-Gore. Il était fondé en raison, mais il ne savait pas combien il est dangereux de proclamer les droits des peuples à la face des maîtres du monde. Les cabinets de Vienne et de Pétersbourg se concertèrent aussitôt pour faire déposer le vladika qu'on avait précédemment accusé d'être imbu des doctrines du jacobinisme. Le baron de Rosset, gouverneur à Cattaro pour S. M. autrichienne, et le consul de Russie Fonton, résidant à Raguse, reçurent ordre de combiner leurs efforts pour s'opposer aux projets de Pierre Petrovich; mais deux négociations marchent rarement d'accord, quand des intérêts différents forment la base de la politique de leurs cabinets. La Russie, qui avait toujours en vue le besoin d'un parti puissant en Turquie, sut rendre le vladika tellement favorable à ses desseins, que l'Autriche, prise dans ses vieilles chausse-trapes diplomatiques, fut au moment de perdre les possessions vénitiennes qui lui avaient été concédées par le traité de Campo-Formio, sur les côtes de l'Albanie. Le pavillon russe fut inopinément arboré en 1804, sur les clochers de plusieurs villages du Pastrovich, et le baron de Bradi, obligé de sévir, devint spectateur de la défection des habitants de Grébia, qui se réfugièrent au Montenegro où ils furent accueillis en frères.

Si les inconséquences politiques étaient un motif d'incrédulité, il faudrait fermer le livre de l'histoire, et refuser même de croire aux événements dont on est

témoin. L'Autriche cherchant à pénétrer la cause d'une aussi étrange commotion, mit aussitôt ses émissaires en campagne. L'abbé Vlatcovich, archidiacre du chapitre de Zagabria en Hongrie, découvre par une révélation faite au tribunal de la pénitence, que les moines grecs enrôlent secrètement une foule de chrétiens orthodoxes, auxquels ils font prêter serment de fidélité à l'empereur de Russie. On apprend qu'il existe des dépôts d'armes dans les monastères de Dousi, Dobrom, Zavala, Sittominisk, et à Pliéva. L'avis est transmis au baron d'Herbert, internonce de S. M. A., à Constantinople, qui le communique à la Porte ottomane, et celle-ci adresse aux pachas de Scodra et de Trebigné l'ordre de surveiller les mécontents : *Caveant Satrapæ*. C'était leur prescrire d'égorger ! On ne tarda pas à apprendre que le pacha de Trebigné avait fait décapiter l'évêque de l'Herzègovine et vingt religieux du monastère de Pliéva : les arènes de la politique fumèrent ainsi du sang des martyrs.

Cependant l'Autriche était justement alarmée, et ses inquiétudes redoublèrent quand le comte de Lascy, le général Yvelich, né à Risano, le major Voinovich et le général russe Sankouski, commencèrent à agir, et à parler au nom de l'empereur Alexandre Petrovitz. Sankouski prenait le titre de ministre plénipotentiaire près de la république du Montenegro. Le cabinet de Pétersbourg avait renoué tous les fils de la grande conspiration formée depuis plus d'un demi-siècle contre l'empire ottoman, avec lequel il avait un traité d'alliance offensive et défensive contre les novateurs français. Des chansons slaves étaient distribuées dans la Bosnie, l'Herzègovine et le duché de Saint-Sabas,

pour appeler les chrétiens à l'indépendance. Les drapeaux de Czerni Georges, auquel on rattachait l'insurrection, portaient pour devise : *Soumettez-vous, langues et nations, le Seigneur est avec nous.* Et la Russie était la plus sincère alliée de Sélim III !

Son ambassadeur Tamara l'attestait officiellement, tandis que le signal de l'ébranlement général devait partir du Montenegro. On comptait sur quatorze mille hommes, commandés par vingt-deux harambassas, ou chefs de canton ; l'Albanie devait fournir trente-huit mille hommes, l'Herzègovine et la Bosnie vingt-neuf mille. Plus de quatre-vingt mille chrétiens seraient ainsi descendus dans la Prévalitaine, en Bosnie, et donnant la main aux Serviens insurgés, ils auraient formé une ligne d'opérations qui aurait, en cas de succès, reçu l'appui d'une armée russe, qu'on organisait dans la Bessarabie. Le duc de Richelieu, sorti d'Odessa, aurait arboré le labarum des czars sur les rives du Danube. On disait même, mais on est loin de l'affirmer, que l'archevêque grec de Hongrie, Étienne Stratimirovich, résidant à Carlovitz, près Belgrade, avait proposé un plan plus étendu. Nous nous abstiendrons d'entrer à ce sujet dans aucuns détails, car il en est des événements de ce globe, comme de ce globe même, dont une moitié est exposée au grand jour, pendant que l'autre est plongée dans l'obscurité. Ces commotions se passaient vers l'année 1804, et s'il y avait déja double politique dans le cabinet russe, on conviendra que le mal date de loin.

Tous les regards étaient tournés vers le Montenegro, tandis que je me trouvais à Raguse; l'importance, quoique exagérée, qu'on prêtait à ses peuplades bar-

bares, m'avertissait que ne pouvant y pénétrer, je devais chercher à connaître l'ensemble de leurs moyens, les ressources de leur pays, et les lieux qu'ils habitaient. J'ignorais comment y parvenir, lorsqu'un Albanais catholique, long-temps consul d'Espagne à Scodra, qui avait parcouru le Czerno-Gore, satisfit en partie au désir que j'avais d'enrichir mon voyage de documents sur le royaume de Gentius et l'Illyrie macédonienne, dont les positions forment une partie du vaste encadrement de mes descriptions géographiques.

Le territoire du Montenegro, situé entre les 36 et 37 degrés de longitude, et les 42 et 43 de latitude, se compose d'une multitude de montagnes d'un aspect âpre et sinistre, dont les masses liées par des contreforts sévères, se développent du nord au midi en s'enlaçant depuis la vallée de Garba, jusqu'à Castel-Novo, ville située sur le golfe Rhizonique. Partant de cet endroit, une ligne de mornes acores, hérissée de rochers entremêlés de sapins qui se détachent souvent sur des masses éblouissantes de neiges vient aboutir à Antivari, première échelle ou port de la Turquie, située presque en face de Bari, dans l'Apouille. Les escarpements se relevant en arrière de ce mouillage, se groupent au-dessus de la pointe d'Ostrovitzé, en se recourbant au septentrion jusqu'aux sources de la Moraca, position moyenne, à laquelle se rejoint la gorge de Garba, d'où l'on est parti pour établir les mesures qui comprennent une périphérie d'environ cent milles, renfermant une surface de quatre cent dix-huit milles carrés.

Placé dans cette zône montueuse, le territoire du

Czerno-Gore se divise en cinq nahièes ou provinces (1), subdivisées en vingt et un knèzlicks ou comtés, renfermant cent vingt et un villages, ayant pour fonds de population armée sept mille neuf cent quatre-vingt-cinq hommes de race slave de vieille souche. Ce nombre donné de........................... 7985 h.
étant ensuite multiplié par six, on pourra calculer la population indigène du Czerno-Gore au taux le plus élevé à................................ 47910

Ainsi il faudrait en rabattre beaucoup de l'importance donnée à cette contrée; mais il convient pour en apprécier les ressources, de jeter un coup-d'œil sur les peuplades alliées des Monténégrins, qui font partie de la confédération slave de la Prévalitaine scardique.

(1) Noms des Nahièes ou provinces.	Noms et nombre des Knèzlicks ou comtés.	Nombre des villages de chaque province.	Population, armée.
I Catounska.	Sept : Gnégussicettigné, Bielizzi, Coutchiccéro, Velostovaz.........	...17...	...2000...
II Rieska.....	Quatre : Gluibotigné, Cekcignié, Garaliani, Dobroliani............	...35...	...1559...
III Piessivaska.	Un : Cerovo..........	... 8...	... 482...
IV Liesanska..	Deux : Liesanska, Misluska.............	...42...	...2384...
V Czerniska..	Sept : Gluhido, Glimsiai, Dupélé, Occhinizzi, Sottonicki, Bercelié, Utergh............	...19...	...1560...
	Total.........	121	7985

On compte cinq villages de la religion grecque servienne, unis aux Monténégrins, qui présentent une force de trois mille quatre cents hommes capables de porter les armes, ci. 3400

Total des milices, onze mille trois cent quatre-vingt cinq. 11385

En faisant sur ces peuplades le même raisonnement arithmétique que pour les Monténégrins, on en conclura que ces hameaux renferment vingt mille quatre cents habitants, ci. 20400

Additionnant avec trente-sept mille neuf cent dix individus d'origine monténégrienne, celle des vingt mille quatre cents établis en dehors des montagnes, on aura un total de population montant à. 58310

Il conviendrait peut-être de porter en colonne d'observations cinq villages catholiques du sangiac de Scodra, qui ont souvent fait cause commune avec les Monténégrins, dans leurs guerres contre les Turcs; mais comme ils ne servent qu'éventuellement, nous en parlerons en traitant des peuplades Schypes ou Albanaises de l'Illyrie grecque.

L'état physique du Czerno-Gore n'est pas assez connu pour qu'on puisse donner une idée exacte de ses gorges, de ses plateaux, et de sa structure topographique (1). On sait seulement que cette région verse ses eaux dans la Moraca. Ce fleuve qui traverse le pays des Coutchi, reçoit par sa rive droite la Sussitza, rivière dont les eaux baignent la vallée des Uscoques, peuplade autre-

---

(1) Les personnes qui desireraient d'amples détails sur le Montenegro devront consulter le voyage de M. le colonel L. C. Vialla de Sommières.

fois fameuse, qui ne forme de nos jours qu'une des plus faibles tribus du Montenegro. La Zella ou Povia, ainsi que la Schinitza, se déchargent dans ce vaste canal, qui, grossi par la Zem, s'épanche à l'occident de Xabiach, dans le lac Labeatis. Les gorges que parcourent les rivières de cette région, s'ouvrent en forme d'embrâsure vers la Prévalitaine, et la dernière, au midi, est arrosée par le Ricovernich, qui sort de la base des mornes de Cettigné, escarpements chargés de glaciers permanents et de neiges séculaires.

L'évêque du Montenegro était anciennement suffragant de la métropole de Pech, au titre d'évêque de Cettigné (*Episcopus Tzetinæ*) (1), mais il prend maintenant la dénomination canonique de *Scandaria primaria, de metropolitain du Czerno-Gore d'Albanie et des pays situés au bord de la mer.* A ces titres, il revendique la jurisdiction spirituelle du sangiac de Scodra, des cadilicks de Dulcigno, d'Antivari, et de la province de Cattaro.

Les points nécessaires à occuper pour attaquer les Monténégrins avec succès, sont, du côté de la Turquie, Spouck et Podgoritza, ville bâtie sur les ruines de l'ancienne Dioclea. Les Piperi et les Palabares, qui ont des alliances particulières avec les habitants grecs d'Onogosete, ont formé de tout temps le noyau des insurrections dirigées contre l'*éternité de l'empire des sultans* (2), dont le règne devrait avoir cessé depuis longtemps, afin de rendre ces riches et magnifiques contrées

---

(1) Dioeces. Serv. Petcium metropolis, p. 319, t. II, Or. Christ. Lequien.

(2) Protocole ordinaire de la diplomatie de la Porte ottomane.

à la civilisation. Le canton du Xabgliack, témoin des exploits des Monténégrins, leur a enseigné le chemin de Scodra. S'ils sont vulnérables sur quelques points, leur constance dans le malheur a prouvé qu'ils subsisteront assez long-temps pour assister ainsi que tous les chrétiens aux funérailles de leurs tyrans; &c.

Dès le moment de notre arrivée à Raguse, nous avions expédié un Tartare (1) au visir Ali pacha, afin de l'informer que nous nous trouvions aux frontières de la Turquie, et de lui demander son avis sur la route que nous devions tenir pour nous rendre à Janina. Il fallait beaucoup de temps pour avoir réponse, dans la saison où nous étions, à cause des neiges qui rendaient les chemins de l'Herzègovine, de la Bosnie, et de la Romélie jusqu'au Pinde, dangereux et souvent impraticables. Aussi notre messager ne parvint-il qu'après de très-grandes fatigues et d'innombrables difficultés, au terme de son voyage.

Le visir Ali, prévoyant que les obstacles seraient beaucoup plus grands pour nous, avait réexpédié notre courrier avec un bâtiment chargé de nous transporter par mer sur les côtes de l'Épire. Mais ce vaisseau s'était naufragé à l'embouchure de la Boliana, et son équipage n'avait gagné Raguse qu'en nolisant une barque. Nous étions donc exposés à courir des chances fâcheuses, et ce surcroît même de compagnons de voyage nous devenait très-embarrassant. De quelque côté que nous voulussions nous diriger, il y avait des dangers.

Le sénat de Raguse nous observait avec inquiétude,

(1) Tartare; on prononce Tatar, courrier à cheval.

le pacha de Trebigné (1), déja informé qui nous étions, était peu disposé à nous favoriser, à cause de la haine générale que tous les chefs de la Turquie d'Europe portaient à Ali pacha, près duquel on savait que nous voulions nous rendre. Enfin la mer était couverte de croiseurs ennemis. Nous étions dans l'embarras, et sans la présence d'un chebek français armé en course, qui se trouvait de relâche au port de Sainte-Croix, nous aurions peut-être été forcés de passer l'hiver à Raguse. La fortune nous servit donc contre toute espérance, et comme nous trouvâmes le capitaine de cet armement disposé à nous obliger, nous entrevîmes le terme d'un voyage qui, dans d'autres temps, eût été de peu de durée. Nous reçûmes même inopinément un renfort, par l'arrivée d'un second corsaire français nommé *le Hasard*, qui consentit à marcher de conserve avec nous, et à croiser ensuite, à chances communes avec notre capitaine, pendant la durée de leurs lettres de marque.

Notre départ étant résolu, nous quittâmes Raguse le 22 janvier 1806, emmenant avec nous le Tartare qui avait déja fait le voyage de Janina, et un Valaque expédié par Ali pacha, pour nous servir d'interprète, quand nous arriverions aux terres de l'Épire. Descendus au port de Gravosa, une petite barque nous transporta à bord du chebek *l'Étoile de Bonaparte*, (la stella di Bonaparte), commandé par le capitaine Marcilési, marin

(1) Trébigné, chef-lieu de Sangiac. Cette ville est appelée par les Byzantins Terbunium et Τερβουνίχον, à cause de sa situation entre trois montagnes, et ses habitants Τερβουνιῶται. Voyez Gottif. Stritter. Servic. c. 13, §. 114.

expérimenté, qui courait les mers avec succès depuis onze années, et il fit sur-le-champ signal au corsaire *le Hasard* d'appareiller. Nos poupes n'étaient point parées de bandelettes ni de guirlandes de fleurs, comme celles des Théories qui se rendaient autrefois aux rivages de la Grèce, mais d'armes et d'une jeunesse intrépide, présage et garant du succès d'une courte navigation, qui malgré cela n'était pas sans périls. Les échos des montagnes de Saint-Serge avaient répété le bruit du canon de *partance;* on venait d'amarrer les ancres, lorsque le vent du nord, tombant par rafales, nous obligea, dès la première bordée, a chercher un abri au port de Calamota, où nous donnâmes fond. Comme il fut décidé que nous y passerions la journée, je saisis cette occasion pour visiter une île qui n'était alors qu'indiquée sur les cartes des navigateurs.

Calamota, que les Illyriens appelent Colocep, et les auteurs latins Delaphodia ou Calaphodia, est une des plus petites des Élaphites qui bordent la côte des états de Raguse. En débarquant sur la plage, je crus fouler une terre d'éruption. Des pierres tumultueusement entassées, des rochers brisés, un sol calciné, me montraient l'action et les traces d'une grande convulsion, lorsque j'aperçus parmi ce chaos, les ruines de maisons et d'églises écroulées. Je cherchais à expliquer les causes de ce que je voyais, quand j'appris que ce bouleversement des masses primitives de Calamota et de ses édifices, était l'ouvrage du tremblement de terre qui fut si funeste au territoire de Raguse et à ses habitants. Bientôt cette physionomie sévère prit un aspect plus doux. En avançant dans l'intérieur de l'île, je passai sous des ombrages formés tour-à-tour

par des voûtes de pins odorants et de grands oliviers. Je visitai successivement les deux villages de Dogne et de Gorgne-Celo, habités par des esclavons qui s'adonnent à la pêche et au carénage des vaisseaux. Je parcourus aussi quelques terrains couverts de vignobles qui fournissent le vin de Malvoisie, dont les premiers plants furent apportés de la Laconie; et mes excursions finirent au moment où le soleil se coucha entre les faîtes du mont Gargan, qui signalent aux navigateurs le golfe de Barlette en Italie.

A mesure que le crépuscule s'épaississait, une brise suave semblait sortir des bocages de Calamota. Les pins, les orangers, les lauriers, les myrtes et les humbles romarins, confondant leurs parfums, embaumaient les airs. La mer, naguère courroucée, balançait mollement ses ondes, et tous les bruits cessèrent au moment où la lune s'enfonça sous l'horizon. La nuit était avancée, et le ciel émaillé d'étoiles, lorsque je m'acheminai vers le presbytère, où mes compagnons de voyage avaient fait porter notre souper. Le pasteur, effrayé de voir des corsaires dans sa pacifique demeure, se serait sans doute bien passé de l'honneur d'une pareille visite. Cependant quelques présents lui donnèrent du courage; il ne se fit même pas trop prier, pour s'asseoir à notre table; et comme nous parlions tous italien, la confiance s'établit promptement.

Il nous raconta que les insulaires de Calamota passaient autrefois pour grossiers, et tellement voraces, qu'ils ne gardaient jamais rien des mets qu'on leur servait, et afin de nous prouver qu'il savait le latin, il les appela: *homines crassâ mente*. Cependant, ajoutait-il, ils n'étaient pas de lâches lazzaronis, vivant au jour

le jour. Ils excellaient dans l'art de piloter les vaisseaux qui se confiaient à leur expérience. Avec de frêles esquifs, on les voyait braver les flots de l'Adriatique, dont les plus intrépides marins redoutent les orages. Ces essais, qui annoncaient des hommes entreprenants, les avaient conduits, dans ces derniers temps, à de vastes entreprises. Les plus riches venaient de prendre rang parmi les capitaines au long cours, d'autres s'étaient engagés dans des expéditions lointaines, et tous, avec des économies, avaient rapporté chez eux de nouveaux goûts. Déja de belles maisons s'élevaient aux lieux où il n'existait autrefois que des cabanes, la gourmandise des Calamotiotes cessait d'être proverbiale, et la livrée de la misère n'était plus celle du peuple. Les femmes, dont le luxe se réduisait auparavant à un vêtement de serge grossière, commençaient, à l'instar des dames ragusaises, à rechercher les modes. Elles ambitionnaient même les bracelets d'or de Venise (1), et les perles de l'Orient. Mais à travers cette prospérité, on s'apercevait du décroissement de la population; car la marine est une plaie dévorante qui épuise les états. On avait aussi rapporté, avec des trésors trop chèrement achetés, des maladies inconnues, et les mœurs jadis grossières, mais pures, se dépravaient rapidement. Tel fut, en substance, ce que nous dit le pasteur des fidèles de Calamota, peuplade bonne, douce, paisible et modeste, comme celle de tous les villages de l'état de Raguse. Du reste, il nous vanta l'air et la salubrité de son île,

(1) Les orfèvres de Venise excellent à faire les chaînes en or, et leur dextérité n'est point encore, dans ce genre, égalée par aucun ouvrier de l'Europe.

qu'il mettait au-dessus de tous les pays du monde Il en récapitula avec complaisance les productions, sans oublier le vin de Malvoisie.

A ces mots prononcés avec feu, nous vîmes sortir du fond d'un cellier une esclavonne rembrunie, qui portait une amphore dans ses bras. Cette ménagère, qui n'avait d'Hébé ni la taille ni les graces, nous versa d'amples rasades, qui furent bues à la santé de notre hôte, et de nos amis absents.

Les heures rapides, passées dans un banquet où présidaient l'enjouement et la cordialité, nous rappelèrent enfin à minuit sur notre vaisseau. Nous quittâmes le vénérable curé, après lui avoir fait agréer quelques présents. Il était attendri, et il nous accompagna jusqu'à l'église, qui est toujours ouverte dans ce lieu de paix. Une lampe, allumée dans la nef, répandait des teintes sombres sur les tombeaux épars autour du sanctuaire. A la clarté des étoiles, nous descendîmes vers la plage, en traversant un bosquet de citronniers, et en suivant un sentier tortueux, qui aboutit à un mole ruiné. Le calme de la nature n'était alors interrompu que par des souffles variables, qui agitaient le feuillage des arbousiers.

Après avoir reposé dans un silence profond, nous appareillâmes, le lendemain, avec un vent frais, à la partie du nord-ouest. Les vaisseaux coururent quelques bordées, pour s'élever dans la passe de Daxa (îlot célèbre par un couvent de franciscains consacrés à l'instruction publique de la jeunesse de Raguse), en évitant les sèches que les caboteurs du pays appellent Grebéni, et les Italiens, Pettini. Nos voiles s'arrondirent enfin, le vent redoubla d'inten-

sité, et nous portâmes le cap en bonne route. Dans un clin d'œil, nous laissâmes derrière nous Raguse, qui devait bientôt perdre ses lois antiques et son indépendance. Nous ne fîmes qu'entrevoir la position d'Epidaure, aujourd'hui Ragusa-Vecchia. A deux heures après midi, nous étions par le travers du golfe Rhizonique, et de l'endroit où nous voguions, la ville de Cattaro(1) paraissait calquée en relief sur la base du Montenegro, alors chargé de neiges. Quelques colonnes de fumée s'élevaient des flancs noirâtres de cette montagne, retraite inhospitalière d'hommes dépravés et cruels. Dans la nuit, nous vîmes les feux de Dulcigno (2). Notre chebek fit souvent des signaux à sa conserve avec des fusées volantes, afin de la rallier, car notre marche était supérieure à la sienne. Le 24 les vents devinrent variables, et cependant nous atteignîmes la hauteur de Durazzo. Le 25 nous dûmes louvoyer, pour

---

(1) Cattaro, Decatera, Δεκατερα. On y conserve les reliques de saint Triphon. Const. Porphyrogen. de adm. imper., c. 29, 30. Maur. Urbin. Ist. del. regno di Flavi. Pesaro, 1620. La population de la province de Cattaro est évaluée à vingt-sept mille ames des rites grecs et catholiques.

(2) Après Castel-Nuovo que le capit. Gauttier range par long. 16, 13, 40; lat. 42, 42, 20, prises sur le sommet de la montagne le plus au nord et le plus élevé, les portulans placent Budua. Saint Nicolo, île, pointe N. formant l'entrée du port, long. 16, 30, 30; lat. 42, 15, 50.

Antivari, son port est appelé Vladiscouri et Ascouri, nom dérivé de Ασγούριον, par les Schypetars ou Albanais, mouillage par 10, 14, 28 brasses, aiguade, long. 16, 44, 00, lat. 42, 05, 20.

Dulcigno, situé sur un promontoire, rade, long. 16, 52, 30, lat. 41, 54, 50.

dépasser l'embouchure de l'Aous, et comme nous luttions dans le golfe d'Avlone ou la Vallone, nos marins ayant des indices du vent de siroc, qu'ils redoutaient, résolurent de prendre le mouillage du Sasino, où ils laissèrent tomber le fer par dix-huit brasses, sur un fond d'argile tenace.

Ce parti fut heureux pour le succès de notre voyage, car à peine les voiles étaient fermées, que la mer, déja orageuse, commença à mugir. Les flots se gonflaient, comme si les vents fussent sortis du sein des abîmes, et le ciel se couvrit de nuages épais, qui lancèrent une tempête effroyable sur les mers. Le 26, le temps fut le même, et les vagues plus hautes que la veille permettaient à peine aux matelots de se tenir sur le pont. Le 27, comme la bourrasque continuait, nous nous aperçûmes que notre conserve chassait sur ses ancres, et le lendemain au matin elle avait disparu à nos regards. Nous apprîmes dans la suite qu'elle avait dû prendre le large, et qu'elle était tombée au pouvoir de l'ennemi, à Castel-Nuovo, dans le golfe de Cattaro, où le gros temps l'avait forcée de relâcher.

CHAPITRE V.

Nous débarquons à l'île du Sasino. — Topographie. — Aspects. — Pasteurs albanais, indication de quelques ruines.

Fatigués par le roulis du vaisseau, et les vents contraires paraissant fixés, nous résolûmes de débarquer et de nous établir dans l'île du Sasino, pour tout le temps de notre relâche. Le capitaine du corsaire voulut nous accompagner à terre. Nous prîmes en même temps avec nous l'agent du visir Ali pacha, qui était un excellent interprète pour la langue schype, et nous nous adjoignîmes quelques matelots pour la sûreté de notre camp. Une voile, dont nous nous étions précautionnés, servit à former notre tente, que nous dressâmes dans les ruines d'une chapelle dédiée à St-Nicolas (1).

Quelques fumées, qui s'élevaient des coteaux, ne tardèrent pas à nous apprendre que nous n'étions pas les seuls habitants de l'île ; et nous venions à peine de nous installer, lorsqu'on aperçut sur les hauteurs plusierus Albanais armés. Ils semblaient méfiants, et ils n'approchaient qu'en faisant de longs détours, lorsque notre drogman, qui les reconnut à leur costume pour des pasteurs du Musaché, les ayant hélés dans leur langue, parvint à établir des pourparlers et à calmer leurs inquiétudes. Comme nous apprîmes qu'ils avaient des troupeaux, on leur fit voir de l'argent, on con-

(1) J'appris dans la suite que cette église avait été détruite, en 1788, par les Turcs d'Avlone; d'après sa construction, c'était un ouvrage moderne.

vint du prix de trois moutons, qui furent payés d'avance, livrés ensuite, et répartis entre nous et l'équipage resté à bord du chebeck. Assurés qu'on pouvait s'éloigner sans danger, deux de nos matelots, armés de leurs sabres d'abordage, se détachèrent aussitôt pour aller couper du bois. Les bergers, pendant ce temps, saignèrent le mouton que nous nous étions réservé, ils le soufflèrent pour l'enfler avec la seule expiration de leurs poumons, et se servirent pour le dépouiller de couteaux recourbés qu'ils portaient attachés à leur ceinture.

L'opération, qui se fit avec une célérité étonnante, étant terminée, les marins de retour de leur fourrage allumèrent un grand feu, et notre drogman, après avoir lavé les intestins, en fit une brochette qu'il mit à rôtir. Les pasteurs, qui s'étaient adjugé le foie et la rate, les jetèrent au milieu du brasier; et quand il les crurent suffisamment cuits, ils les retirèrent, et, après avoir secoué la cendre qui s'y était attachée, les mangèrent sans autre assaisonnement. Cette scène barbare nous ayant égayés, nous donnâmes quelques biscuits de mer à ces demi-sauvages; et nous voulûmes aussi leur faire goûter du vin. Mais comme nous n'avions pas de verre, et qu'il eût été imprudent de leur confier le baril, un d'entre eux, qui devina notre intention, roula aussitôt une large feuille d'arum en forme de cornet, et ses camarades en ayant fait autant, tous nous présentèrent ces coupes de nouvelle invention, et reçurent une suffisante ration de vin.

Après ces préliminaires, on pensa à notre cuisine, et tandis que chacun était occupé, j'essayai de reconnaître notre position. Cependant mes regards reve-

naient sans cesse sur les Albanais, que nos largesses avaient apprivoisés. Les sayons de laine blanche qui les couvraient, le lituus pastoral qu'ils portaient, leur adresse que j'avais remarquée à fabriquer plusieurs instruments en bois, me rappelaient les pasteurs de Théocrite, qui chantaient dans leurs bucoliques, le besoin créateur des arts (1). Ils ne nous examinaient pas avec moins d'intérêt. Nos vêtements, nos armes excitaient leur curiosité, et désireux sans doute de savoir comment nous mangions, ils s'accroupirent en demi-cercle pour assister à notre repas. Enfin, vers le coucher du soleil, ils s'éloignèrent en prenant le chemin des montagnes où se trouvaient leurs cabanes. Nous vîmes de longues files de moutons et de chèvres suivies d'un joueur de flûte, qui prenaient la même direction. Notre canot, resté à la plage, retourna en même temps à bord sans remporter le capitaine, qui ne voulut pas nous quitter dans un moment où il pouvait y avoir du danger.

Les matelots restés avec nous avaient dressé sous notre tente un lit composé d'herbes sèches, pour nous reposer. Quelle nuit, et quel repos! nous étions en tout cinq hommes armés de bons fusils, mais il ne fallait pas s'endormir. On jeta une grande quantité de bois dans le feu, il fut décidé que chacun veillerait à son tour, et en cas d'alarme, nous avions établi des signaux avec le bâtiment ancré à deux milles du rivage. A quoi ces précautions pouvaient-elles servir à une

---

(1) Ἀ πενία, Διόφαντε, μόνα τὰς τέχνας ἐγείρει,
Αὐτὰ τῶ μόχθοιο διδάσκαλος.

Θεόκρ. εἰδύλ. κά.

pareille distance? Cependant elles suffirent pour nous tranquilliser, et elles en imposèrent probablement aux bergers qui avaient attentivement épié tous nos mouvements.

Le vent qui avait fraîchi vers le soir redoubla de violence avant la première heure de la nuit, et la mer plus irritée répondait en mugissant au choc des éléments. Les montagnes de l'Acrocéraune frémissaient, et leurs cavernes poussaient de longs gémissements. La lune, qui semblait glisser sur les nuages, se coucha un peu après minuit, et l'obscurité devint profonde. La scène en changeant n'était que plus terrible; souvent aux secousses de la bourrasque succédait un calme absolu, pareil à l'affaissement qui laisse des intervalles entre les grandes douleurs, et les convulsions se renouvelaient bientôt après avec plus de véhémence..... Je venais de succomber au sommeil, mes amis dormaient, la sentinelle même était assoupie auprès du feu, lorsque nous fûmes soudainement réveillés par un bruit semblable à des coups de canon de détresse. Nous crûmes que notre chebek faisait côte, ou que ne pouvant plus tenir, il était forcé d'appareiller. Nous nous rappelions d'un événement semblable, qui nous avait privés de notre conserve, et nous nous crûmes abandonnés. Nous tâchions en vain de distinguer ce qui se passait, lorsqu'un éclair, suivi d'une détonation pareille à celle que nous avions entendue, nous fit connaître que nous avions été alarmés par le bruit du tonnerre. Cependant nous ne fûmes pas entièrement rassurés : avec quelle impatience nous attendîmes le jour! Avec quelle inquiétude nous tournâmes nos premiers regards vers la mer dès que le soleil commença à paraître! Nous

doutions, nous fûmes long-temps sans rien distinguer, enfin nous revîmes notre vaisseau.

Le capitaine qui avait compromis sa responsabilité en restant à terre, s'empressa de retourner à son bord; mais pour nous, comme le vent contraire continuait à souffler, nous demeurâmes dans notre camp, et je profitai d'un beau jour pour reconnaître l'intérieur et les gisements d'une île qui n'avait encore été décrite par aucun voyageur.

L'île du Sasino, appelée Sason, Σάσων par Scyllax, et Σάζω, Sazo par Ptolémée (1), est placée, suivant le premier de ces écrivains, à l'extrémité de l'Épire, près des monts Cérauniens, à un tiers de jour de navigation d'Oricum (2). Polybe, en parlant de l'expédition de Philippe contre Apollonie, qu'il se proposait d'attaquer, en remontant l'Aous avec sa flotte, en fixe le gisement à l'entrée de l'Adriatique et de la mer d'Ionie, comme celui d'un mouillage connu des navigateurs (3). Cette position est parfaitement exacte, mais il est dif-

---

(1) Cette île est attribuée à la Macédoine, et placée par 44, 10, 39, 30; Ptol. lib. III, c. 3. Suivant le capit. Gauttier, long. E. de Paris, 16, 55, 20, lat. 40, 29, 40.

(2) Κατὰ ταῦτα ἐςὶ τὰ Κεραύνια ὄρη ἐν τῇ Ἠπείρῳ, καὶ νῆσός ἐςι παρὰ ταῦτα μικρὰ, ᾗ ὄνομα Σάσων. Ἐντεῦθεν εἰς Ὤρικον πόλιν ἐςὶ παράπλους ἡμέρας τρίτον μέρος. Σκύλλαξ.

(3) Polybe, liv. V, c. 110, rend parfaitement la position du Sasino, lorsqu'il indique le gisement de cette île à l'entrée de la mer Ionienne, κεῖται δὲ κατὰ τὴν εἰσβολὴν τὴν εἰς τὸν ἰώνιον πόρον. Mercator, qui a fait une fausse application des nombres de Ptolémée, la place à mi-chemin de l'Italie et de l'Illyrie. Cependant l'erreur est moins grossière que celle des tables de Peuttinger, qui la relèguent entre Zante et Céphalonie.

ficile d'expliquer pourquoi Lucain, qui lui donne l'épithète méritée de haute, lui applique celle de calabraise, puisqu'elle appartient, à cause de sa situation, plutôt à l'Épire, à laquelle elle touche, qu'à l'Italie, dont elle est éloignée de tout le diamètre de l'Adriatique, compris entre Brindes et le cap de la Linguetta (1). Je pense que le Sasino dut, dans les temps du Bas-Empire, être différemment désigné par les écrivains des siècles barbares. Il est probable, en conséquence, que ce sera l'Acronèse de Nicétas (2); car il n'existe pas d'autre île près du cap de la Linguetta, où l'empereur Manuel, faisant voile d'Avlone pour passer en Sicile, ait pu relâcher presque au sortir de ce port. C'est à peu près là tout ce qu'on peut apprendre au sujet du Sasino, par le rapport des historiens anciens, et des géographes.

Cette île, que j'ai particulièrement observée, vue de la partie du nord-ouest, à la distance de cinq milles, présente sept sommets d'inegale hauteur, qui appartiennent à trois ondulations de montagnes réunies par une base commune. Relevée à une égale distance dans la partie du sud-ouest, elle se groupe de manière à ne montrer que quatre faîtes arrondis. Enfin son gisement, pris à deux milles dans l'est, ne laisse plus apercevoir qu'une masse principale, et deux mamelons obtus, dépouillés de verdure.

---

(1) Non humilem Sasona, etc. Lib. V.
Spumoso calaber perfunditur æquore Sason.
Lib. II.

(2) Il l'appelle Νῆσος, ἥ τις Ἀκρονήσιον, *l'île* ou *l'île du Cap*. Voyez Nicétas, liv. II, dans le récit de l'expédition de l'empereur Manuel, après le siége de Corfou.

Nous avions pris terre dans le nord-est, sur une plage où les bateaux peuvent s'échouer dans le sable. Au-dessus de cet attérage, le seul abordable de l'île, commence un plateau, qui s'élève en terrasses vers l'occident, jusqu'au pied d'une arête montagneuse, couverte de cytises, d'ébéniers, ou plutôt de terebinthes, que Virgile attribue au territoire voisin d'Oricium (1), et d'un taillis épais. En marchant de là au midi, dans une vallée flanquée par ce banc de rochers et par une montagne située à l'orient, j'arrivai en dix minutes au bord d'une rivière couverte d'azeroliers, alors chargés de fruits vermeils comme la fraise ananas, qu'ils surpassent en grosseur. L'herbe était partout si haute, que j'avais peine à me frayer un passage. Je guéai la rivière, après l'avoir remontée l'espace d'un demi-mille, et en dirigeant à l'est, je gravis une haute montagne, d'où les Albanais, qui m'avaient rejoint, me montrèrent le fort de Canina, bâti entre des rochers escarpés, et le port d'Avlone, qu'ils appelaient Péloros (2). Je pouvais dessiner le cap de la Linguetta (3).

---

(1) Æneid. lib. X, v. 136. Servius confirme ce fait que j'ai vérifié. Plin. XIII, 6, dit que cet arbuste se trouve dans le mont Ida de la Troade, et dans la Macédoine, dont toute cette contrée fit autrefois partie. Circa Idam *Troadis* et *in Macedonia*, *brevis arbor hæc atque fruticosa*, *in Damasco Syriæ*, *magna*. Celse parle de cette variété dans sa hiérobotanique au mot El Elim.

(2) Pélore ou Barza, c'est le nom d'un mouillage qu'on fera connaître, en décrivant la côte de l'Illyrie macédonienne.

(3) Τὸ ἀκρωτήριον Γλῶσσαν καλούμενον.

Le cap nommé Langue. ALEXIAD., lib. III.

C'est de-là que Castaldus a probablement emprunté le nom

En face, sur la rive opposée vers Canina, on m'indiqua les salines et le village d'Arta, dont le nom dérive du fleuve Atartus, qui se décharge dans le golfe d'Avlone. J'embrassais une vaste perspective, sans pouvoir néanmoins distinguer *Liman-Padischa*, ou Port-Royal, plus connu des hydrographes sous la dénomination de *Porto-Raguseo*, ainsi que la partie de ce golfe qui est appelée Val d'Oro (1), du nom alteré de l'antique Oricum.

En descendant au nord, à un mille et demi de distance, je découvris, au versant oriental d'un contrefort de la chaîne qui traverse le Sasino, les restes d'un château fort, ainsi que de grosses masses en briques et des décombres qui me parurent appartenir au temps des Romains de l'ère de Nicopolis. On conçoit facilement que les bergers albanais ne purent rien me dire au sujet de ces ruines que les gens du pays croient avoir fait partie d'un fort bâti par les Vénitiens, lorsqu'ils étaient maîtres d'Avlone. Mais si mes no-

---

de Linguetta, que lui donnent les Chimariottes et les navigateurs.

(1) Ce nom de val et de vallée est synonyme de golfe dans plusieurs portulans. Ainsi on dit vulgairement le val d'Orso au lieu de golfe d'Oricum; val d'Orco pour le golfe d'Orcus à l'embouchure de l'Achéron au-dessous de Parga; val d'Alessandria ou vallée d'Alexandrie, qui n'est autre que le golfe formé par les îles d'Ithaque, d'Archoudi et de Iatacoi; comme on le voit dans la relation de la bataille navale de Lépante, par Girolamo Diedo, et dans la lettre VI[e] du voyage de l'abbé Binos, qui en fait un port de Céphalonie, parce que plusieurs marins ignorants appellent Ithaque la *petite Céphalonie*. On trouve encore le golfe d'Ithaque, nommé *val de Compare* par Ducange. (Hist. de Cp. sous les emp. français, liv. V, p. 168.)

mades n'étaient pas antiquaires, ils entendaient fort bien leurs intérêts. Ils m'apprirent que le Sasino était leur grenier d'hiver, qu'ils en louaient annuellement le parcours du visir de Berat, pour une somme de quinze cents piastres; que leurs troupeaux se composaient de huit mille moutons, de trois cents chèvres et d'environ cinquante paires de bœufs. Ils m'assurèrent que l'île n'avait d'autres quadrupèdes que des rats, et qu'il n'y résidait guère d'oiseaux que des éperviers, des vautours au col nu et des aigles, espèces carnassières et féroces, comme les pirates qui fréquentent ces parages solitaires. En été, le manque d'eau et plus encore l'affreuse quantité de serpents, dont quelques-uns sont si gros, qu'ils dévorent des cabris, les obligeaient à quitter ce séjour. L'époque de leur retour en terre-ferme s'effectue vers le 15 mars; alors ils rentrent dans le Musaché, et chassés de ses plaines par les grandes chaleurs, ils gagnent au mois de juin les monts Candaviens ou montagnes de Caulonias, où ils retrouvent un nouveau printemps, de frais pâturages, des eaux pures et des ombrages délicieux.

Le mouillage du Sasino n'est qu'une rade foraine, abritée contre les vents de siroc et du midi, et qui ne manque jamais d'être funeste aux bâtiments, quand ils y sont surpris par le vent du nord-est. Aussi a-t-elle de tout temps été fameuse par les naufrages (1); et nous en vîmes un exemple récent dans les débris d'un vais-

(1) C'est à cette fréquence de naufrages qu'il est fait allusion dans le vers suivant :

Adriaci infaustas fugte Sasonis arenas.

SILIUS ITALICUS, lib. VII, v. 480.

seau algérien, quijonchaient la plage. Elle n'est pas moins dangereuse à cause des forbans de l'Acrocéraune, qui sont toujours prêts à fondre avec des barques armées, sur un vaisseau dont ils croiraient n'avoir rien à craindre.

Enfin, après six jours de relâche, une pluie abondante termina la crise des éléments. Le vent faiblit, les vagues s'abaissèrent, le canot du chebek vint nous prendre, et nous remontâmes à bord, avec l'espérance de pouvoir continuer notre route.

CHAPITRE VI.

Départ de l'île du Sasino. — Partie inhabitée des monts Acrocérauniens, cap de la Linguetta, Strata-Bianca, Palæassa, Dermadèz, Vouno et Chimara. —Baie de Gonéa, Calanque de Spiléa. — Arrivée à Port-Paleme, anciennement appelé Panormos.

Nous quittâmes le mouillage orageux du Sasino, en perdant une de nos ancres, sur laquelle le câble rompit lorsqu'on voulut démarrer. A six heures du soir, nous portâmes le cap dans le goulet, formé d'un côté par l'île, et de l'autre par le cap de la Linguetta (1), en faisant usage des voiles et des avirons, pour refouler les courants qui versaient alors dans le golfe d'Avlone. Nous n'étions qu'à soixante milles géographi-

(1) Suivant le capit. Gauttier, le cap de la Linguetta est en long. par 16, 57, 20, lat. 40, 26, 40. Les mouillages très-peu fréquentés qui se trouvent aux environs sont, la Lytère, Pennua et le port Kondamy.

ques des terres les plus voisines de l'Apouille. Nos matelots les signalèrent du haut des mâts, et justifièrent ce que dit Virgile lorsqu'il trace la navigation d'Énée jusqu'à cette extrémité de l'Acrocéraune, d'où il aperçut au lever de l'aurore les humbles rivages et les coteaux chargés de vapeurs de l'Italie (1). La nuit s'annonçait belle, les vents soufflaient par bouffées, comme aux approches du printemps; ils variaient, et ils devinrent de nouveau contraires. Cependant comme ils étaient faibles et la mer *maniable*, on put gagner en bonne route, en cinglant au large; ce qui m'empêcha d'abord de revoir la côte, d'où je me proposais d'établir mes points de reconnaissance.

Nos corsaires, pourvus d'excellentes lunettes de nuit, découvrirent, à travers les ombres, plusieurs bâtiments, auxquels ils ne voulurent pas donner chasse, dans la crainte de nous retarder et de nous compromettre, persuadés qu'ils sauraient bientôt se dédommager du temps perdu. Au lever du soleil ils serrèrent la rive de l'Acrocéraune, où nous restâmes en calme pendant toute la journée, exposés à voir renforcer le vent de siroc, qui domine presque constamment en hiver, dans les parages où nous nous trouvions. La partie de la terre-ferme que nous avions prolongée pendant huit lieues, n'offre qu'une affreuse solitude, fréquentée en hiver par quelques chevriers, et abandonnée dès les premières chaleurs de l'été aux vautours et aux reptiles, qui en sont les seuls habitants. Nous étions assez près de cette funeste contrée pour juger de sa stérilité, qui

(1) Jamque rubescebat stellis aurora fugatis,
Quum procul obscuros colles humilemque videmus
Italiam. VIRG.

n'est variée que par quelques pins rabougris, entremêlés de halliers d'épine porte-chapeau.

Dans la nuit du 31 janvier au 1er février, on tira une bordée vers Fano, que les Grecs appellent, comme dans l'antiquité, Othronos et Othonious. Lycophron raconte, car tout est décrit avec les charmes de la mythologie chez les Grecs, que cette île eut pour premiers habitants une colonie d'Abantes, qui y furent conduits par Éléphénor, après la prise de Troie; mais que ce héros et les siens furent obligés de l'abandonner, à cause d'un dragon monstrueux qui la désolait, et de se retirer à Amantie dans l'Épire (1).

Au point du jour, après avoir reconnu les vigies du poste russe, stationné à Fano, on revira de bord vers le continent, et la dérive nous porta à l'endroit du rivage où aboutit un large torrent, que les pilotes Italiens appellent *strada bianca* et les Épirotes *aspri rouga*, la voie blanche (2). L'équipage, ennuyé de courir des bordées, s'étant mis aux avirons, on vogua terre à terre. Notre chiourme parut se ranimer, et je ne tardai pas moi-même à sortir de l'espèce de léthargie où me plongeait une navigation devenue plus accablante qu'un voyage de long cours. A un mille de la Voie blanche, nous eûmes la vue de Palæassa, où débarquèrent les légions de César, lorsque Rome vint ensanglanter la Grèce, en offrant à ses peuples vaincus

---

(1) Homère dément positivement ce récit de Lycophron, en disant qu'Éléphénor mourut devant Troie.

(2) Άσπρη Ροῦγα. Voyez la carte grecque de Kephalas, publiée à Paris en 1818. Long. 17, 15, 30, lat. 40, 26, 40. Gauttier.

le spectacle de ses discordes civiles. Trois milles plus loin, nous passâmes devant Dermadèz, bourg situé au milieu des précipices et des éboulements de rochers, à travers lesquels poussent quelques arbres résineux. On me fit remarquer, un mille environ à l'est, la chapelle de Saint Théodore, bâtie au faîte d'une butte environnée d'oliviers. La partie de la côte que nous prolongions, quoique peu élevée, est néanmoins *acore*, et la sonde, qu'on jeta à diverses reprises, rapporta constamment depuis soixante jusqu'à quatre-vingts brasses, fond de roche et de corail. Nous évaluâmes à plus de sept cents toises le sommet dominant de l'Acrocéraune, appelé Tchika, qui était alors chargé de neiges, à travers lesquelles perçaient des lignes épaisses de sapins d'un vert foncé.

A cinq cents toises, au midi de l'église de Saint Théodore, nous vîmes le lit profond et hérissé de rochers d'une rivière qui a de l'eau pendant toute l'année. A un mille de son embouchure dans la mer, nous doublâmes un cap inégalement brisé, qui abrite au nord-ouest la calanque peu fréquentée de Vouno (1); enfin, à une lieue de ce mouillage, nous nous trouvâmes par le travers de Chimara, ville connue dès le temps de Pline, et qui est encore de nos jours le chef-lieu du canton de la Chimère (2).

---

(1) Je ne fais qu'indiquer ici les principaux villages du canton de la Chimère, dont je donnerai la topographie détaillée, en traitant spécialement de l'Acrocéraune.

(2) Plin. lib. IV, c. 1, parle de cette ville, qu'il ne faut pas confondre avec Chimærium, cap de la Thesprotie, près duquel est bâtie la ville de Parga.

Notre drogman nous dit que Chimara (1) avait jusqu'alors maintenu son indépendance contre les entreprises d'Ali pacha, ainsi que tous les villages situés sur ce versant, dont elle formait l'avant-poste et le boulevard. Le coteau qu'elle domine, découpé en terrasses, aboutit à la mer par un rivage blanchâtre, au sud duquel on trouve la baie appelée Gonéa et Gitana (2), qui reçoit les eaux d'une source regardée comme la Fontaine royale des anciens, chose que je ne peux ni affirmer, ni contredire.

A un mille de cette anse, nous remarquâmes une tour bâtie entre deux mamelons, d'où nous crûmes voir partir des signaux d'alarmes, qu'on faisait avec des fumées, ainsi que cela se pratique, lorsque les armements barbaresques paraissent en vue de la côte. Un mille plus loin, nous suivîmes une plage sablonneuse, sur laquelle les barques s'échouent pour aborder. Elle paraît traversée par les eaux du Phénix, qui prend sa source entre les sommets de l'Acrocéraune, d'où il se précipite dans la mer, en formant des cascades écumeuses, qu'on détourne pour faire mouvoir des moulins établis sur ses bords.

A deux milles du Phénix, maintenant appelé rivière de Chimara, nous reconnûmes la calanque de Spilea, que nos corsaires pointèrent sur leur carte, où elle

---

(1) Χίμαῤῥα, pays des torrents.

(2) Tite-Live parle d'une ville de ce nom, située à dix mille pas de la mer, lib. XLII, c. 38. Ainsi Samson, dans ses Tables de la Grèce, sous le nom de *Ginettæ*, qu'il place près de Palæassa, aurait dû observer que c'était l'échelle, ou *navàle* de cette ville, et non la ville de Ginette.

n'était pas tracée. Ce mouillage était anciennement défendu par deux tours bâties, l'une à son entrée, et l'autre au lieu de l'ancrage, où l'on ne trouve plus que quelques magasins à moitié ruinés. Nous crûmes, à cet aspect, avoir enfin atteint le port Palerme, que personne de notre bord ne connaissait. Le drogman, chargé par Ali pacha de nous guider, nous indiquait tantôt un lieu et tantôt un autre, en ajoutant à chaque bévue, son exclamation acccoutumée, *allah Kerim*, *Dieu est grand*, résignation dont les corsaires ne s'accommodaient pas. Cependant nous étions en vue de l'île de Corfou, île alors occupée par les Russes, avec lesquels on était en guerre. La nuit s'approchait, le vent fraîchissait, et il devenait essentiel de s'abriter en pays ami. On amena donc encore une fois les voiles, et notre équipage se mit aux avirons. A chaque cap que nous doublions, nous croyions toucher au mouillage, qui semblait fuir devant nous. Enfin la vigie, placée au haut du grand mât, découvrit une tour blanche; c'était Panormos (1), nom de bon augure, et nous embouquâmes sa passe à six heures du soir.

Nous fûmes aussitôt reconnus de la garnison d'Ali pacha, qui nous salua par un feu de mousqueterie. Comme nous ignorions ce que signifiait un pareil accueil, au lieu d'accoster, on serra le bord septentrional du port. Presque aussitôt, nous fûmes attaqués par les Chimariotes, dont la tour avait signalé notre marche aux embuscades de la côte, et nous reçumes dans nos manœuvres une grêle de balles, qui heureusement

(1) Πάνορμος. Portus omnibus navibus accipiendis aptus; seu portus clausus, aut contextus.

n'atteignirent personne. Notre capitaine se voyant entouré de feux, voulait riposter avec ses canons chargés à mitraille, et il y eut un moment de confusion. Cependant nous approchâmes avec précaution du fortin, d'où nous entendîmes crier, *amis !* et notre drogman fut aussitôt expédié à terre, d'où il ne tarda pas à revenir, pour nous indiquer l'endroit où nous devions jeter l'ancre.

Dès que tout fut mis en ordre, nous reçûmes la visite de l'officier du visir Ali pacha, qui vint nous complimenter au nom de son maître. Il nous attendait depuis vingt-neuf jours dans ce désert, et sa consigne était telle que, malgré l'ennui de sa position, il n'avait pas osé s'éloigner de la tour, où il se morfondait. Il nous pria de vouloir y prendre notre logement, et d'accepter un repas qu'il nous avoit préparé.

Ce festin de *bienvenue* se composait d'un mouton entier rôti, de pain de maïs cuit sous la cendre, et d'une outre de vin imprégné de résine. Un vase en fer-blanc fut la coupe commune des convives, et une natte en paille, remplie d'insectes, le lit sur lequel chacun, sans quitter la table, put à son gré s'allonger et dormir, quand le besoin du sommeil se fit assez sentir, pour surmonter les incommodités inséparables d'un pareil gîte.

CHAPITRE VII.

Description du port Panorme, maintenant appelé Porto-Palermo. — Départ pour Janina. — Village et rivière de Fpari. — Vallon de Borchi. — Halte à un khan tenu par des Chimariotes. — Gorges de Paron, de Vari et de Pikerni. — Position de Lucovo et d'Oudessovo. — Palanque et village de Saint-Vasili (Saint-Basile). — Nivitza-Bouba. — Indication des ruines de Palæa-Avli. — Arrivée à Delvino. — Avertissement.

Dans l'ordre de ses descriptions, Ptolémée place le port Panorme à l'extrémité méridionale de l'Acrocéraune (1). Strabon, en donnant plus d'étendue aux monts Cérauniens, indique son gisement au milieu de leur chaîne; et ces deux géographes, tout en différant dans la dimension des limites, peuvent avoir raison d'après leurs principes particuliers. L'Acrocéraune, qui commence au cap de la Linguetta, paraît coupé par l'enfoncement du port Palerme dans les terres, et il termine l'enclave de la Chimère, qui semble avoir formé de temps immémorial un des cantons de la Chaonie, dans laquelle il était compris. Il est donc possible que Ptolémée, d'après la connaissance d'une démarcation topographique, ait placé le port en question, à l'extrémité de l'Acrocéraune du côté de Corcyre, comme s'il eût dit qu'il terminait au midi, le territoire des Chimariotes. Voilà, ce me semble, comment on peut se rendre

---

(1) Ptolemæus, Europ. X, tab. Long. 45, 00, lat. 38, 40, 00. Geograph. lib. III, c. 14. Long. 17, 28, 30, lat. 40, 02, 50. Gauttier.

compte de la pensée de ce géographe. Mais quand on a vu les lieux, lorsqu'on sait que le prolongement de la chaîne littorale de l'Acrocéraune vient expirer auprès de Buthrotum et à l'embouchure du faux Simoïs, on est convaincu que Strabon dit à plus juste titre : *Que ce grand port se trouve au milieu des monts Cérauniens* (1).

Dès que le jour parut, je quittai la tour dans laquelle nous avions passé la nuit, afin de m'orienter et de reconnaître la partie silencieuse et sauvage de la Chaonie, où nous avions pris terre. L'entrée du port Palerme, dont l'aire de vent peut se déterminer par une ligne moyenne d'occident en orient, tirée à cinq milles environ au nord de Fano et de Merlère, s'ouvre sur douze brasses de fond entre des rochers à demi-usés par le mouvement des vagues. Le goulet, qui est d'un quart de mille environ, serait susceptible d'être protégé par des batteries, dirigées vers la mer et sur la passe; mais rien de pareil n'existe, et l'attention s'est portée sur un point qui est en seconde ligne. Pour me faire entendre, il faut savoir que port Palerme, dans une périphérie approximative de cinq milles, en y comprenant les sinuosités et les accidents du littoral, présente trois mouillages distincts, flanqués de montagnes élevées et inaccessibles dans quelques endroits; capables, dans leur développement, d'abriter une flotte considérable.

Le premier, et le plus considérable de ces mouillages, se présente aussitôt qu'on a franchi la passe, en

(1) Πάνορμός τε λιμὴν μέγας ἐν μέσοις τοῖς Κεραυνίοις ὄρεσι.
STRAB., lib. VII, p. 224.

portant le cap à l'est. Je pus estimer, à vue des pays, car il ne m'était pas possible de prendre de mesures exactes, sa circonférence à un peu plus de quatre milles. Quant à la profondeur de ses eaux, je m'assurai qu'elle varie pour l'ancrage, depuis vingt-deux jusqu'à six brasses, et qu'on tombe jusque par quatre-vingts au-dessous de la forteresse, où nous étions logés. Le littoral dans cette étendue est inhabité; on aperçoit dans le nord quelques champs cultivés, et le large torrent mentionné par Niger (1), que Castaldus a improprement qualifié de fleuve, auprès duquel il place une ville appelée *Toponzo*, dont le nom est aussi inconnu aux Chimariotes, que le souvenir de son existence, quoique Ptolémée qualifie Panorme des titres de ville et de port. Je relève cette erreur, au sujet de Toponzo, afin qu'elle ne soit pas répétée par les hydrographes, destinés à prendre l'initiative dans la confection des cartes, par la facilité que les navigateurs ont de pouvoir relever les longitudes des côtes et leurs gisements, d'où les voyageurs partent pour faire connaître l'intérieur des pays, qu'ils n'explorent trop souvent qu'à la dérobée.

Ce que j'appelle le second port, ou plutôt sa seconde partie, est un canal situé au S. E. entre le fort, et une montagne abrupte, couverte de terre végétale ornée de quelques bouquets d'arbres. Ce coude intérieur,

---

(1) De eo portu Niger ait : *In eum torrentem e montibus descendere*, sed Maginus ponit *Panormo* inferius prope Chimæram, et Castaldi tabula fluvium ponit prope oppidum *Toponzo* dictum, ad cujus os scriptum est, *porto Panormo*.

PALMER. *Græc. Antiq.*, lib. II, c. 2, p. 243.

que la nature semble avoir ménagé pour être un bassin de radoub, a deux cent soixante et quelques toises d'étendue au midi, sur un diamètre moyen de trente toises. Le fond, sur lequel on mouille par quinze et vingt brasses, est d'une bonne tenue, et les bâtiments peuvent même se contenter, sans jeter l'ancre, de se fixer au rivage par une amarre, tant la mer est toujours calme dans cette anse.

Le fort, dont j'ai parlé jusqu'à-présent, sans le faire connaître, bâti au renflement de l'extrémité septentrionale d'un cap baigné sur trois de ses côtés par la mer, est un quarré bastionné garni de six canons en fer, dont les feux sont plus qu'insuffisants pour défendre le passage, et les vaisseaux mouillés dans le premier bassin. On trouve en arrière, des magasins, une église grecque et une hutte destinée au logement des douaniers, espèce maltôtière, qui a prodigieusement pullulé dans tous les ports de la Turquie. Plus loin, au midi, à l'endroit où le cap se rattache au continent, il ne forme plus qu'une étroite chaussée, souvent baignée par les eaux de la mer, et qu'on tient fermée au moyen d'une barrière.

La troisième sinuosité du port, dont le grand diamètre s'étend du nord-ouest au sud-sud-est, dans une circonférence de plus de deux milles, est défendue par la presqu'île sur laquelle le fort est bâti, et abritée contre les rafales des monts Acrocérauniens, qui déferlent souvent comme des trombes sur les vaisseaux ancrés au nord et à l'est, dans la partie du grand mouillage. Malgré cet avantage, il a, comme tous les autres endroits de ce bassin, l'inconvénient d'user promptement les câbles, à cause que le fond est, dans presque toute

son étendue, hérissé de roches tranchantes, contre lesquelles il est bon de se prémunir.

Cette remarque, faite par nos corsaires, n'est peut-être que locale, puisque le port Palerme est un excellent lieu de pêche, et que les poissons ne vivent pas au milieu des pierres. Pendant les mois de mai et de juin, on y prend une si grande quantité de thons et de saumons, qu'on l'a compris au nombre des pêcheries de l'Épire, qui s'afferment chaque année. Celle-ci était de mon temps achetée par des Corfiotes, qui la faisaient exploiter par des Napolitains, pêcheurs intelligents et hardis, qu'on trouve répandus sur les côtes de l'Albanie et jusqu'en Morée. On m'assura que l'air de Panorme est fiévreux en été; quant à son séjour, c'est celui du deuil et de la tristesse. Le boulouk-bachi ou capitaine, qui commandait cette solitude pour le visir Ali pacha, nous exposa la longue énumération des maux qu'il y endurait, dans des termes capables d'exciter la compassion. Il vivait dans des alarmes continuelles de la part des Chimariotes, et malgré son artillerie, il n'avait trouvé de sûreté contre eux, et contre les loups qui chaque nuit passent à la nage dans la presqu'île, qu'en se barricadant avec ses troupeaux, entre les murailles du château.

Nous étions entrés à Porto Palermo le 1er février, et le 2 nous nous préparâmes à partir pour Janina. Nos bagages furent en conséquence expédiés en avant; et M. Bessières termina quelques affaires avec notre capitaine corsaire, qui désirait impatiemment de remettre en mer, pour tenter fortune. Mais avant de nous séparer, il fut convenu avec l'officier du visir que nous souperions tous ensemble au château. Le repas fut ce

qu'il devoit être en pareille compagnie : on fit grand bruit, et quatre moutons entiers passèrent de notre table, où ils furent présentés, pour la forme, sur celle des Albanais. Ceux-ci, peu accoutumés à une semblable chère, se réunirent en plein air avec quelques montagnards demi-nus, et dans un clin-d'œil tout fut dévoré. On tira ensuite les sorts, en consultant les reflets des ombres dans les omoplates, qu'on présentait à la lumière. Les uns y virent la guerre, d'autres de l'argent, et tous de longues années promises au visir Ali pacha, au nom duquel son officier les régala d'une outre de vin, pour les remercier d'un aussi fortuné présage. Après cette évocation magique, les Albanais chantèrent, dansèrent, burent à la santé de leur pacha, et finirent en tendant la main, pour nous demander les étrennes d'adieu.

A deux heures après minuit, nous quittâmes ces convives turbulents, pour monter à cheval, en nous dirigeant au sud-est. Le boulouk-bachi, qui n'avait pas été le moins empressé à réclamer l'effet de nos largesses, voulut se joindre à notre caravane, dans l'espoir d'obtenir, par notre entremise, quelques faveurs de son maître. Il laissa, en conséquence, la garde de la forteresse à ceux qui voulurent s'en charger, en leur recommandant cependant très-particulièrement ses chèvres et ses moutons.

En sortant de la forteresse de Panorme, nous gravîmes les montagnes qui encaissent son bassin au midi. Nous longeâmes immédiatement la montagne de gauche, en faisant route au sud-est, et nos chevaux, quoique accoutumés aux chemins de l'Albanie, ne se débarrassaient qu'avec peine des pointes de rochers dans les-

quelles nous étions engagés. Le versant sur lequel nous marchions me parut, autant que la clarté de la lune, qui était alors dans son plein, me permit d'en juger, entièrement inculte. Je n'apercevais sur la blancheur cendrée des pierres que des touffes de hautes euphorbes, qui projetaient des masses d'ombres, au milieu d'une nature inanimée. Après une heure de marche, nous descendîmes dans une gorge boisée, où il y avait quelques parcs remplis de moutons, gardés par des bergers armés, et surveillés par des chiens qui nous assaillirent avec fureur. Débarrassés de ces animaux terribles, nous suivîmes, pendant cent toises environ, une percée pratiquée en galerie, entre des rochers calcaires. De là, nous tournâmes droit à l'orient à travers les champs, en franchissant, de distance à autre, des murailles en pierre sèche, qui servent à soutenir des terrasses, qu'on ensemence en maïs, à cause de l'abondance des sources, employées aux irrigations. Nous entrâmes peu après sur l'entablement d'un banc de rochers, qui bordent le rivage de la mer à une grande élévation. Là, nos guides parlèrent aux gardiens d'une tour de vigie, près de laquelle étaient rassemblés plusieurs parcs de bergers, qui veillaient autour des feux de leurs bivouacs.

Après avoir décliné nos noms, nous nous hâtâmes de quitter ce poste, pour rentrer dans les terres. Nos conducteurs prévoyaient un orage, qui s'annonçait. Mais comment hâter le pas et presser nos chevaux à travers des précipices? Cependant le ciel, qui ne montrait d'abord que des nuages épars à l'occident, ne tarda pas à se voiler. La lune, qui nous éclairait, s'obscurcit; les éclairs sillonnèrent les airs, et le tonnerre fit entendre ses roulements prolongés. Néanmoins, un reste de lumière

nous permit encore, pendant près d'une demi-heure, de distinguer notre chemin au milieu des crevasses et des anfractuosités du terrain, jusqu'à la rivière de Fpari (1) que nous passâmes à gué, parce qu'elle n'était pas encore gonflée par les eaux des torrents qui s'y rendent. J'arrachai un rameau des lauriers roses qui ornent son lit, et je tressaillis de joie, en reconnaissant cette production végétale, qui me rappelait la Grèce où elle croit spontanément. Je crus retrouver dans ces arbustes de vieilles connaissances, et, malgré les approches d'une tempête qui pouvait nous être fatale, je saluai, pour la seconde fois, la terre classique, que j'avais parcourue aux jours de ma jeunesse et de ma captivité.

Malgré nos fatigues, nous n'étions encore qu'à deux lieues S. E. en ligne droite de Porto Palermo et à cinq cents toises de la mer. Dès que nous eûmes traversé la rivière de Fpari, nous tournâmes à l'est, en la remontant par sa rive gauche, pendant deux tiers de mille. Le vallon dans lequel elle coule, me parut borné dans cette direction et au N. E. par des montagnes, dont je distinguai la projection N. O. S. O. par le reflet des neiges dont elles étaient chargées. Nous franchîmes, en rabattant au midi, un côteau rocailleux planté

(1) Fpari ou Pfarre, nom de la langue schype que les Grecs traduisent par Παροικία, *voisinage* ou paroisse. Ces sortes de démarcations ecclésiastiques embrassent quelquefois plusieurs hameaux, et forment des contrées. Ce nom de paroisse qu'on retrouve ici n'était pas inconnu des anciens, car Stephanus Byzantinus donne à Pega, bourgade de l'isthme de Corinthe, le titre de Παροικία ou paroisse des Mégariens.

d'oliviers. Nous retombâmes ensuite au milieu des basaltes, où nos chevaux bronchaient à chaque pas, et nous marchâmes long-temps à l'aventure. Nos postillons, éblouis par la vibration des éclairs, s'étaient égarés, et ils nous déclarèrent qu'ils ne connaissaient plus le chemin, lorsque le bruit des vagues vint mettre le comble à leur effroi. Nous étions isolés sur une corniche au dessus de la mer (1), dans laquelle le moindre écart pouvait nous précipiter ; la pluie tombait en abondance, et il fallut mettre pied à terre. Les Grecs qui nous servaient de guides, se recommandaient à saint Spiridion, protecteur de ces plages ; les Turcs criaient miséricorde, et chacun de nous cherchait en tâtonnant, à s'éloigner du voisinage des abîmes. Par une espèce de miracle, on découvrit le défilé qui donne entrée dans la vallée de Borchi. Nos chevaux, que nous traînions par la bride, ne descendirent ce pas qu'avec de grandes difficultés, et, quoique la pluie fût accablante, nous nous trouvâmes heureux d'être enfin éloignés du bord de la mer. Comme il nous était impossible d'avancer, nous nous abritâmes contre nos montures, pour attendre la fin d'une bourrasque, que l'obscurité rendait terrible. Oh ! combien de vœux promptement oubliés nous fîmes alors ; mais, dès que le calme se rétablit, l'espérance revint, et nos inquiétudes ne tardèrent pas à se dissiper.

A un demi-quart de lieue de notre halte, nous guéâmes la rivière de Borchi, que les gens du pays surnomment Hadgi-agas-potami, dont les eaux roulaient

(1) D'après l'exploration de la côte faite par mes ordres, le fonds, dans cet endroit, est de 50 brasses.

alors des halliers déracinés, et, à un demi-mille de ses bords, nous arrivâmes à un khan (1), défendu par une tour, où se trouvait un détachement d'Albanais. Comme la pluie continuait, quoique le tonnerre eût cessé, il fut résolu d'y attendre le jour, si l'on voulait nous y recevoir. Les gens de ce poste, réveillés par nos cris, après nous avoir longuement questionnés, consentirent à abaisser leur pont-levis. Nous montâmes à leur gîte; ils virent nos besoins, et ils parurent y compatir. Comme ils étaient chrétiens, un d'entre eux détacha la lampe, foyer sacré, qui chez les Grecs brûle perpétuellement devant l'image de la sainte Vierge; il entassa du bois sur sa flamme, et parvint bientôt à nous allumer un grand feu. On nous procura ensuite quelques figues, un morceau de pain de maïs et de l'eau-de-vie, ce qui servit à nous réconforter. Malgré ces attentions, je crus remarquer que les gens de notre escorte étaient soucieux; ils suivaient tous les mouvements des Chimariotes, et je devinai, aux signes qu'ils nous faisaient, que nous nous trouvions dans un poste de voleurs. Ils devaient s'y connaître mieux que deux étrangers, qui n'avaient qu'une idée confuse d'un pays où ils n'étaient débarqués que depuis deux jours; mais je dois dire à l'honneur des Albanais, chez lesquels

---

(1) Les Khans ou caravanserails (palais des Caravanes), gîtes détestables, sont les Stabularia des Romains, et les Πανδοχεῖα des Grecs. On appelait le chef de ces établissements *Caupo*, quand il vendait du vin. Platon nomme ces sortes d'auberges Καπήλους (lib. II de Rep.). Les femmes qui logeaient et nourrissaient les voyageurs sont appelées *Stabulariæ* par saint Augustin (lib. de Civitate Dei VIII). Il y avait des prix particuliers pour le gîte, pour l'écurie et pour la nourriture.

nous etions refugiés, qu'ils nous offrirent cordialement le peu qu'ils possédaient.

Dès que le jour fut éclairci, je sortis du khan afin d'écrire à l'écart les notes de mon voyage de nuit, et de prendre, s'il était possible, une idée des lieux que nous parcourions.

La tour de Borchi, qui sert de khan et de douane, est bâtie à l'angle occidental d'une vallée fertile, qui s'enfonce, près de deux lieues à l'orient, dans l'intérieur des terres. J'aperçus dans cette direction de beaux arbres et de grandes olivaies, sans pouvoir découvrir Borchi, que je vis dans un autre voyage. Un torrent bruyant, formé par les pluies, baignait dans ce moment les murs de notre caravanserail, près duquel plusieurs barques de pêcheurs étaient échouées sur la grève. Nous avions devant nous les terres de Corfou; à l'ouest-sud-ouest Fano et Merlère, et trois bâtiments de guerre russes mouillés à un mille de notre halte. Ce voisinage, et surtout l'inquiétude que les Albanais du khan inspiraient à nos gens, nous engagèrent, malgré le mauvais temps qui continuait, à poursuivre notre route. Nous n'avions guère parcouru, pendant la nuit fatigante qui s'était écoulée, que dix milles de chemin depuis Porto Palermo, et le terme de notre journée de marche était fixé à Delvino, dans le cas où nous y serions reçus; car la guerre venait de s'allumer entre les beys de cette ville, et le visir Ali pacha de Janina.

Au sortir du khan de Borchi, nous marchâmes pendant un mille sur le bord de la mer, pour arriver au vallon de Paron, qui prend son nom d'un village situé une lieue à l'est dans les montagnes. Après avoir dé-

passé cette gorge, qui est arrosée par un torrent, nous longeâmes de nouveau la plage pendant deux milles, en marchant tantôt sur le sable et tantôt dans la mer, ayant de l'eau jusqu'aux jarrets de nos chevaux. Le terrain qui s'élève en retraite sur la gauche était couvert de lentisques, de sabiniers, de lauriers, d'égilops, de roures et de hauts valloniers. A cette distance, nous traversâmes la vallée de Vari, dont nous aperçûmes le village à une demi-lieue sur la gauche. A trois cents toises de là, nous entrâmes dans une autre sinuosité, qui se prolonge dans les terres; et à égale distance, en poursuivant notre chemin, nous descendîmes dans la gorge de Pikerni, dont la largeur n'est pas de plus d'un demi-quart de lieue. Du haut des coteaux qui l'encaissent au midi, j'aperçus une chûte d'eau, qui formait alors cinq cascades magnifiques, en tombant des ressauts d'une montagne boisée de pins, dont les vastes rideaux ferment l'horizon au nord-est.

Après avoir doublé le contrefort de Pikerni, nous débouchâmes dans une vallée d'où nous aperçûmes le port de Cassopo de l'île de Corfou. Nous découvrîmes presque aussitôt Loucovo, vers lequel nous nous dirigeâmes, en suivant une rampe élevée, qui décrit les deux côtés *Nord* et *Est* de son cirque demi-elliptique. Nous passâmes, en montant, sous la chûte d'une cascade, qui coule d'une montagne argileuse taillée à pic. Depuis une demi-heure environ la pluie avait cessé, et la joie s'était ranimée dans notre caravane. Les Albanais chantaient à tue-tête les hauts faits du visir Ali pacha. Le gouverneur de Porto-Palermo, qui nous avait suivis, mêlait à ces souvenirs militaires, dont il avait partagé les chances, les détails de ses services, de

sa solde actuelle, du pain de maïs qu'il recevait journellement; et aussi fier qu'un soldat de Pyrrhus, ses chants célébraient la gloire, et déploraient ses travaux et sa misère. On faisait chorus; mais les voix commencèrent à s'affaiblir à mesure qu'on approchait de Loucovo, dont les habitants, ennemis secrets du héros que préconisaient nos rapsodes, auraient pu répondre à leurs chansons de toute autre façon que par des applaudissements.

Le bourg de Loucovo que nous traversâmes, est bâti sur le sommet arrondi et fertile d'une montagne cultivée. Ses flancs, dans la partie qui regarde la mer, sont divisés en terrasses décorées d'arbres fruitiers, ornées de plantations précieuses et des plus riches productions. C'est l'image de la terre promise, au sortir des sites agrestes de l'Acrocéraune. Là, à côté d'oliviers séculaires, se déroulaient de longues bordures de mûriers, des groupes d'orangers, des vignobles entremêlés de pêchers, d'amandiers et de touffes de grenadiers. Quatre cents familles chrétiennes habitaient cet Élysée, lorsque j'y passai, en 1806, et elles conservaient, malgré leur asservissement, encore récent à la vérité, un air de prospérité qui n'est pas ordinaire aux paysans de l'Épire. A la vue des gens du visir, qu'ils avaient reconnus de loin, ces montagnards avaient fermé leurs portes, comme à l'approche de l'ennemi. Les Corfiotes qui travaillaient aux champs, qu'ils viennent labourer chaque année, se retirèrent de notre chemin, tant le nom même de ceux qui appartiennent au pacha de Janina est justement abhorré. Malgré cette crainte générale, nous entendîmes en passant lancer contre nous des malédictions, auxquelles

nos gens jugèrent fort *prudemment*, ne pas devoir faire attention.

On évalue à sept milles la distance entre Borchi et Loucovo, au sortir duquel nous traversâmes un ruisseau, qui alimente plusieurs moulins. Nous entrâmes presque aussitôt dans une région qui contraste avec les sites que nous venions d'admirer. La vue est frappée de la nudité d'une plaine couverte de pierres et de schistes, entremêlés de buissons rabougris d'ilex coccifera et de rhamnus paliurus, dont les épines meurtrières repoussent les animaux les mieux fourrés et les plus courageux. Notre horizon, au nord et à l'orient, était borné par de hautes lignes de montagnes chargées de neiges. Nous marchions au sud-sud-est, et nous continuâmes dans cette direction pendant une lieue, en suivant la trace du sang de plusieurs bestiaux récemment dévorés par les loups. Nous descendîmes de cette hauteur, en contournant un torrent très-profond, à la rive droite duquel je relevai, à un mille de distance, une maison du visir Ali, bâtie au milieu des ruines du village d'Oudessovo, dont il fit exterminer presque tous les habitants en 1798. Le souvenir en paraissait encore récent, car un papas, qui nous raconta cette catastrophe épouvantable, nous toucha sensiblement par les circonstances qu'il nous en rapporta.

Du fond de la gorge d'Oudessovo, nous eûmes une montée de quatre milles, dans le point de compas sud-quart sud-est, pour arriver au sommet des contreforts qui bordent le canal de Corfou. A cette hauteur nous trouvâmes une fontaine, et un bout de chaussée

pavée que les habitants regardent comme un ouvrage de Bajazet Ildèrim; mais c'est plutôt un reste de la voie romaine, qui passait à travers l'Acrocéraune par Phanote et la Cassiopie, pour aboutir à Nicopolis. A quatre cents pas de là, nous arrivâmes à la palanque de Saint-Basile. Le bourg de ce nom (Agios-Vasili), ruiné dans le même temps que celui d'Oudessovo, nous présentait encore les débris de ses habitations incendiées et à demi-écroulées, qu'on aperçoit au penchant oriental d'une haute montagne, dont l'origine dépend du contre-fort de Loucovo. Cette chaîne accompagne le ravin que nous n'avions pas cessé de prolonger depuis Oudessovo, qui, fléchissant ensuite au sud-ouest, aboutit à la mer, où il forme, par son angle d'ouverture, la baie de Cacôma, près de laquelle on trouve un petit couvent habité par quelques pauvres religieux. On m'assura qu'il existait des ruines sur le mont Saint-Basile, qu'on signale dans le lointain par une chapelle dédiée à la vierge de Kronia (1).

Le guet qui veillait sur les tourelles de la palanque de Saint-Basile, nous héla pour savoir qui nous étions, où nous allions, et d'où nous venions. L'officier du visir, qui nous précédait, répondit aux soldats de la garnison avec la hauteur d'un favori du prince, en leur disant *de se taire*, *et de nous envoyer du pain*

---

(1) Παναγία Κρόνια. Y avait-il un temple, ou quelque hiéron consacré à Saturne, sur la côte de la Chaonie? la chose est présumable, sans être prouvée par le témoignage des auteurs anciens.

s'ils en avaient. On ne se le fit pas répéter, et un schypetar couvert de haillons, nous apporta un gâteau de maïs. Quoique nous fussions les maîtres de réprimer toute espèce de curiosité, il fut convenu que, pour éviter des demandes indiscrètes, nous prendrions notre repas hors du château : mais c'était plutôt un prétexte pour nous empêcher de connaître l'état d'un poste, regardé par les Albanais comme la clef des monts Cérauniens. L'idée de cette méfiance ne nous vint pas à la pensée, et, contents des raisons qu'on nous donna, nous nous accroupîmes au soleil. Son action nous était très-nécessaire pour sécher nos habits ; ainsi adossés à un tombeau turc, nous prîmes notre frugal repas, tandis qu'on promenait nos chevaux pour les rafraîchir.

Je ne pus jeter qu'un coup-d'œil sur la forteresse de Saint-Basile, qui ressemble à ces châteaux à tourelles, créneaux et machicoulis, bons tout au plus pour les temps où l'on faisait la guerre avec des frondes et des hallebardes. Il n'en était pas moins considéré par Ali pacha lui-même comme une place de première ligne ; mais ses idées se sont rectifiées, d'après les connaissances qu'il a puisées auprès de quelques ingénieurs dont il n'a pas su utiliser les talents. Un nouveau village, composé de cinquante familles chrétiennes, formait un tchiftlik autour de cette palanque, qui était destinée à le protéger, et tout annonçait sa prospérité future.

Nous quittâmes notre halte aussitôt que nous eûmes dîné ; et au bout de deux milles de chemin, nous vîmes sur la droite, à une demi-lieue de distance, le

village de Nivitza-Bouba, qui commençait à renaître de ses cendres (1). La côte forme inférieurement un promontoire appelé Képhali, qui s'avance dans le canal de Corfou. De ce point, nous entrâmes sur une chaussée, brisée de distance en distance par les torrents, que nous suivîmes durant une lieue et demie. Je ne vis aux environs que des huttes pyramidales de bergers et un terrain entièrement inculte. A un demi-mille de ce chemin, réparé par les Turcs à diverses époques, nous descendîmes dans le vallon de Delvino, où nous ne tardâmes pas à guéer le cours souvent dangereux de la Pavla. Cette rivière, qui descend du mont Tchoraïdès, versant méridional de l'Acrocéraune, se rend au lac Pélode, en coulant du nord au sud. A la distance où nous nous trouvions, une butte nous cachait les ruines appelées *Palæa avli*, *l'ancienne cour*, que les habitants regardent comme une ville fondée par Pyrrhus, chose que je tâcherai d'éclaircir dans un autre chapitre de ce voyage. A un quart de lieue plus loin en continuant notre route en plaine au sud-sud-est, nous remarquâmes un aquéduc moderne rompu par les inondations, tout auprès une chapelle ruinée; et deux cents toises au-delà, nous fîmes halte sous un platane, qui est cité comme un des plus beaux arbres de l'Épire.

L'officier du visir nous engagea à l'attendre dans cet endroit, jusqu'à ce qu'il fût allé s'informer de ce qui se passait à Delvino. Il ignorait l'issue des évé-

---

(1) Nivitza-Bouba avait été détruit, au mois d'avril 1798. Voy. Hist. de la régénération de la Grèce, liv. I, ch. 4, 2e édition.

nements, et il voulait éviter de nous engager dans un mauvais pas. Nous nous rendîmes d'autant plus volontiers à ses raisons, que nous entendions une fusillade assez vive dans la partie des montagnes qui se prolongent au midi du côté de la Pistritza, seconde rivière tributaire du lac Pélode.

Le soleil était au moment de se coucher, lorsque notre explorateur revint. Il nous apprit que les troupes de son maître occupaient Delvino, et que nous pourrions y passer la nuit. Cependant il nous pria, par mesure de sûreté, de nous travestir avec des habits qu'il avait empruntés chez un de ses amis. On nous enveloppa donc la tête avec des chales; nous endossâmes la casaque albanaise, et graces à la moustache que nous portions, nous espérâmes de ne pas être reconnus. Dans cet équipage, nous tournâmes à l'est et nous montâmes à la ville, qui n'était pas éloignée de plus d'un mille.

Il restait heureusement assez de lumière pour jouir de la vue de Delvino, dont mes regards ne pouvaient se rassasier de contempler les sites, qui variaient et s'embellissaient à chaque pas que nous faisions. J'étais dans une sorte de ravissement, lorsqu'en nous élevant sur la colline septentrionale, je plongeai soudainement dans le cratère d'un incendie qui dévorait le Bazard. Les soldats d'Ali pacha avaient embrasé ce quartier pour détruire les boutiques qu'ils venaient de piller. Les cris et le tumulte retentissaient au loin, tandis que les flammes éclairaient la partie restée intacte de la ville où nous nous trouvions. On nous conduisit, par des faux-fuyants, à la maison d'un bey, partisan du visir, où nous trouvâmes notre

logement préparé dans une maison démeublée et ouverte à tous les vents. On avait pris des précautions, afin de *nous défendre* contre une attaque imprévue, dans laquelle nous aurions sans doute été aussi vigoureusement soutenus, que nous nous trouvions bien reçus et bien logés. Cependant on nous donna à souper; et après le repas, qui fut plus que frugal, il fallut, malgré la fraîcheur de la nuit, la passer sur les planches, enveloppés dans nos manteaux, ayant pour oreillers des sacs remplis de paille hachée.

On conçoit que je n'étais pas dans des circonstances assez favorables pour faire des observations régulières. Je ne cherchai donc que des jalons afin de m'orienter, en ajournant à des temps plus calmes la description de Delvino, et celle de son territoire, que je ferai connaître dans la topographie détaillée de la Chaonie.

CHAPITRE VIII.

Départ de Delvino. — Vallon de Kardicaki. — Défilé de Moursina. — Vallée de Drynopolis. — Khan de Xérovaltos. — Forêts. — Indication des sources du Celydnus, ou rivière d'Argyro-Castron. — Lac de Dgerovina, formant la source principale de la Thyamis, ou Calamas. — Arrivée à Mouchari, dans le canton de Pogoniani, ou Palæo-Pogoni.

A quatre heures du matin nous quittâmes Delvino, et nous nous mîmes en route par un beau clair de lune. Le vent du nord avait ramené la sérénité, et son souffle, qui effleurait une zone montueuse couverte de neige, nous apportait un froid pénétrant. La

saison s'avançait cependant, car les amandiers étaient depuis long-temps en feuilles, et les boutons des arbres de Judée commençaient à laisser voir le ponceau de leurs fleurs. Nous étions au printemps des vallées occidentales de la Chaonie ; mais comme nous marchions vers la région glaciale de Dodone, chaque lieue que nous faisions à l'orient, nous rapprochait de la température froide de la Hellopie et du Pinde.

Nos postillons, logés dans un caravansérail, nous rejoignirent au sortir de la ville, et après avoir monté pendant un demi-mille, nous atteignîmes une chaussée pavée, qui serpente sur les flancs d'une montagne qui a une demi-lieue de développement. Le fond du vallon auquel cette voie aboutit me parut brisé d'inégalités et entièrement inculte. Nous employâmes ensuite deux heures et demie, par un chemin tracé dans le roc, pour arriver au vallon de Kardicaki. En débouchant dans cette gorge, j'aperçus à gauche une cascade d'un très-bel effet, qui se dégorgeait des flancs d'une montagne verdoyante. Ses eaux, après s'être brisées dans leur chûte, se rendent à une rivière, sur laquelle il y a un pont de deux arches construit pour la commodité des piétons.

Nous guéâmes son cours, qui tourne au sud-ouest vers le récipient de la Pistritza, et nous entrâmes aussitôt dans la campagne de Kardicaki, qu'un vaste torrent ensevelit insensiblement sous des avalanches de galets, qu'il détache des montagnes. Le village dont ce triste séjour prend le nom, appuyé à la base d'un contre-fort qui ferme la vue du côté de l'orient, nous restait à peu de distance dans le nord-est ; et nous dûmes nous diriger au midi, pour atteindre l'ouver-

ture du défilé éloigné d'un mille, d'où nous débouchâmes sur le sommet des montagnes. De cette élévation, je relevai à l'ouest et à l'ouest-sud-ouest le château de Delvino, et la tour blanche de Santi-Quaranta, bâtie au faîte de la partie de l'Acrocéraune qui domine le port Onchisme (1). Les premières clartés du jour commençaient à éclairer les objets lorsque nous tournâmes à l'orient, direction qui nous portait par le travers des vallées principales de la haute Épire. Au bout d'un mille de chemin, nous passâmes au-dessus de Pesta, village disséminé sur des îles séparées par des torrents d'une profondeur énorme. Il est probable que les eaux, qui creusent ce coteau, emporteront totalement le restant des terres et des maisons, que l'art ne peut protéger contre leur action répétée. Une lieue au sud-est je découvris Goria et le bourg de Machaladèz ou Vagaliadèz, qui s'élève en amphithéâtre au-dessus de la rive gauche de la Pistritza. Je dominais le cours entier de cette rivière, je suivais son développement dans le bassin de Delvino, et les sinuosités qu'elle forme au milieu des prairies, jusqu'à son entrée dans le lac Pélode.

Le soleil levant dorait le fond des vallées, et je jouissais du tableau général des objets placés sous nos pieds, qui se dessinaient comme dans un panorama. Bientôt nous rencontrâmes des voyageurs et des femmes chrétiennes, qui filaient en conduisant leurs troupeaux. D'autres retournaient vers leurs villages, char-

---

(1) Ὄγχισμος λιμὴν, Strab., lib. VII, p. 324. Denys d'Halicarnasse l'appelle λιμὴν Ἀγχίσου, lib. I.

gées d'énormes faix de bois, en roulant leurs fuseaux avec autant de facilité que si elles n'eussent rien porté. Notre présence ne parut pas les embarrasser, et elles répondirent, sans hésiter, aux questions qu'on leur adressa. Dans une demi-heure, nous eûmes dépassé le village de Moursina et les tours du défilé de ce nom, d'où nous plongeâmes sur la vallée de Drynopolis, dont Argyro-Castron est le chef-lieu. Après avoir parlé au chef des Dervendgis, on mit pied à terre pour descendre la rampe pratiquée entre le flanc de la montagne de droite, et un torrent profond bordé par intervalles de touffes de lauriers-nobles rabougris; et dans une demi-heure, nous arrivâmes à un khan bâti près du village de Grapsi. Nous avions presque en face, à l'est-nord-est, Liboovo; dans le nord-ouest, Argyro-Castron, villes que je me contente d'indiquer, parce que j'en parlerai plus amplement dans mes topographies.

A cinq cents toises du khan de Grapsi, dans la plaine, nous laissâmes à gauche un pont d'une architecture solide, et cent toises plus loin, nous guéâmes la rivière qui coulait autrefois sous ses arches, avant de se rendre au Célydnus. Nous cheminions droit au nord-est, lorsqu'au bout d'un mille et demi nous passâmes une seconde rivière qui va isolément se rendre au fleuve; enfin, à cent toises de ses bords, nous trouvâmes le caravansérail de Mourtaza bey. La caravane ne s'arrêta auprès de cette hôtellerie que le temps nécessaire pour laisser souffler les chevaux; et à cent toises de là, nous traversâmes enfin le Célydnus, rivière torrentueuse qui fertilise et désole tour à tour, dans sa marche capricieuse, la vallée qu'elle parcourt

dans son diamètre longitudinal, pour se rendre à l'Aous ou Voïoussa.

En nous éloignant du Celydnus, nous gravîmes la chaîne qui borde à l'orient la vallée de Drynopolis, et dans une demi heure, nous atteignîmes le khan et le village de Palæo Episcopi, en laissant à gauche Castro Conopitza, hameau bâti au penchant des coteaux. Comme on s'y arrêta, je visitai les sources nombreuses qui jaillissent de ce plateau, situé à la base du mont Mertchica. J'examinais les fabriques de tabac à priser, les moulins à pilons, qu'on emploie pour le broyer; j'allais entrer dans la connaissance des détails de la préparation, lorsqu'il fallut partir. Nous descendîmes et nous montâmes un versant inculte, pendant une heure et un quart, en faisant l'est-sud-est, jusqu'à une fontaine bien entretenue, placée à la plus grande hauteur de la route. Je pointai à un quart de lieue nord-est dans la montagne, le village de Dgianosto, et, en portant mes regards à l'occident, je pus aligner les tours de Moursina et le chemin que nous avions parcouru depuis Delvino. Ce coup d'œil me persuada, comme j'ai eu lieu de le vérifier dans la suite, que le niveau des vallées et les chaînes des montagnes s'étagent, en s'élevant depuis les rivages de la mer Ionienne jusqu'à l'arête supérieure du Pinde, qui sépare géographiquement l'Epire, de la Macédoine et de la Thessalie.

La fontaine auprès de laquelle je faisais ce relevé, sert de limite entre le canton de Drynopolis et celui de Pogoniani ou Palæo Pogoni; dans lequel nous entrâmes en déclinant au sud-est, pour descendre dans le bassin de Xero-Valtos, où nous fîmes halte à un

khan éloigné d'un mille de la source de Dgianosto. Nous y trouvâmes une partie des gens de notre caravane, qui avaient déja fait main basse sur les vivres. Le chef du khan était battu, ses garçons se sauvaient, et il fallut notre présence pour ramener l'ordre. Quand on fut parvenu à s'entendre, chose assez difficile, lorsqu'on a débuté par des violences, on nous procura des olives salées, des figues sèches et quelques œufs frais. Nous nous établîmes ensuite au soleil contre une meule de foin, et nous prîmes, encore cette fois, notre repas de midi, en plein air. Je vis des beys et des agas, non moins modestes que nous, assis dans la cour, qui se régalaient avec du fromage et de la boutargue.

Le vallon de Xero-Valtos, dans lequel nous nous trouvions, est abrité au nord et à l'orient par une courbe de montagnes nues, qui dépendent du Mertchika. En face du caravansérail nous avions au levant le village de Pandicaki, tchiftlik (1) de Mouctar pacha, fils d'Ali, et le fond de la vallée était occupé par un lac d'une demi-lieue de longueur, formé des eaux pluviales. Nous sûmes qu'il desséchait ordinairement en été, et qu'on y sème alors du maïs, dont on fait une abondante récolte. A l'occident, l'encaissement est formé par une ligne de mamelons calcaires, et dans le midi l'horizon n'est borné que par de vastes

(1) Tchiftlik signifie *ferme*, *métairie*, qu'on exploite soi-même, ou qu'on fait cultiver par des métayers. Ce mot est dérivé de *tchift*, qui signifie en persan *paire*, *couple* en général, et en particulier, *un couple de bœufs attachés à la même charrue pour labourer la terre ;* et en turc, *un champ labouré*.

bois taillis, qui se déploient à la distance de plusieurs lieues. C'était le point par lequel nous poursuivîmes notre route, dès que nous eûmes dîné, en faisant le sud-est jusqu'à l'extrémité du lac, à l'autre côté duquel j'aperçus, dans la montagne, les villages de Vésénico et de Xero-Valtos. Nous tournâmes ensuite à l'Orient, durant un mille par un terrain uni, puis nous franchîmes des collines ondoyantes, tantôt boisées, tantôt cultivées, et au bout de deux heures et un quart, nous arrivâmes par le travers de Delvinaki, bourgade que je décrirai, en traitant du canton de Palæo-Pogoni.

Nous avions rencontré plusieurs Turcs qui s'étaient joints à notre caravane, et j'eus pour la première fois l'occasion de remarquer, qu'ils maltraitèrent notre tartare Molla Salik, à cause qu'il tenait quelquefois la conversation en français, et qu'il nous témoignait des attentions. En effet, tout Mahométan qui montre des égards pour les Francs est regardé par les siens comme un homme équivoque, qui manque à ses devoirs de vrai croyant. Ils prétendent qu'indépendamment de la réprobation dont le prophète frappe les chrétiens, tout fidèle qui les aime, est un ennemi secret de sa patrie, parce que si elle venait à être attaquée par les chrétiens, il ne pourrait qu'être un mauvais défenseur du trône et de l'autel.

A droite de notre route, nous avions de vastes forêts, qui s'élèvent en se groupant sur les montagnes, dont la ligne forme la démarcation entre la Chaonie et la Thesprotie. A peu de distance du défilé de Delvinaki, nous doublâmes un coteau boisé, et une demi-lieue au-delà, nous retrouvâmes le Célydnus, à sa sortie du vallon de Bouveri, qu'il traverse en des-

cendant du mont Papingos, branche escarpée du Mertchika. C'est dans ses ressauts qu'on trouve les sources de cette rivière qui, suivant le géographes anciens, sortait des montagnes de la Chaonie (1). Bientôt nous vîmes les piles d'un pont dont il ne reste plus qu'une seule arche, et l'étendue du lit de la rivière prouve qu'elle est considérable dans la saison des pluies, même à cette distance, quoique très-rapprochée de son origine.

En nous éloignant du Celydnus, nous montâmes pendant une demi-lieue un coteau boisé, du haut duquel nous eûmes la vue des montagnes de Conitza; ville située dans les gorges de l'Aous au pied de la chaîne supérieure du Pinde. Le bassin de Pogoniani se déployait devant nous jusqu'aux buttes de Dzidza, dont les croupes arrondies sont parées d'arbres et de vignobles. En avançant dans cette riante vallée, qui s'ouvrait comme un golfe bordé de forêts, nous fîmes une lieue pour arriver au lac de Dgérovina, source mère de la Thyamis ou Calamas, fleuve des Thesprotes, qui tombe dans le canal de Corfou. Le village dont cet étang limpide a pris son nom, car on ignore à peu près celui qu'il portait dans l'antiquité, nous restait à gauche à la distance d'un mille, sur une plate-forme couverte d'arbres et environnée d'escarpements rocailleux.

Les gens de notre caravane ne manquèrent pas de nous faire les contes d'usage sur le lac que nous côtoyions. A les entendre, il n'avait pas de fond, il engloutissait les bateaux, il donnait naissance à la Pistritza;

(1) Palmerius, *de Græc. antiq.* lib. II; c. 3, p. 249.

enfin, c'était une source merveilleuse, et aucun d'eux, chose surprenante, ne savait que la Calamas sortait de ce bassin. De la chaussée de Dgerovina, où l'on trouve deux caravansérails et quelques tombeaux turcs, nous mîmes une demi-heure pour arriver à Mouchari, tchiftlik et maison de campagne d'Ali pacha, où notre logement était fixé.

CHAPITRE IX.

Route de Mouchari à Dzidza. — Cours de la Thyamis ou Calamas. Khan et village de Mazaraki. — Arrivée à Dzidza. — Première entrevue avec le visir Ali pacha.

On avait remeublé à la hâte un des salons du visir. Une femme albanaise très-mal vêtue, qu'on appelait la concierge du château (οἰκονόμα), vint allumer un grand feu, dont nous sentions le besoin, à cause de la saison, et du voisinage des montagnes neigeuses, au pied desquelles le village est situé. En même temps, le syndic se présenta pour prendre nos ordres, qui lui furent donnés sans notre participation, par l'officier chargé de nous accompagner. Nous entendîmes aussitôt une proclamation, par laquelle il était prescrit, sous peine corporelle : « Que chaque famille eût à « apporter au sérail une charge de bois! Que le vil-« lage fournît deux agneaux, des poules, du lait, du « fromage, du beurre, des œufs, du vin et du pain ». Tout cela, comme on peut bien le croire, n'était pas pour nous. Une seconde criée fit connaître aux habitants le nombre des rations qu'on exigeait pour les chevaux,

auxquels on n'en donna pas la moitié, quoiqu'on eût pris soin d'en requérir plus qu'il n'en fallait.

Au bout d'une heure, on apporta quelques fagots de bois, et une douzaine de troncs de sapin. Quant au souper, on nous servit un agneau entier, du pain cuit sous la cendre, et du vin. Pour du linge, on s'en passa, parce qu'il n'y en avait ni au sérail, ni dans le village. Il en fut de même des draps, dont l'usage n'est pas connu dans l'Épire. Nous nous résignâmes sans peine à ces privations; mais nous ne capitulâmes pas sur l'article du feu, et nous eûmes du bois à discrétion pour toute la nuit.

La diète et la fatigue de la journée nous avaient fait trouver délicieux ce qu'on avait bien voulu nous donner pour souper, et comme nous allions nous étendre sur le sopha pour dormir, l'officier du visir demanda à nous parler. Il nous dit que dans l'instant, il allait se rendre à Dzidza, où son maître Ali pacha était arrivé, afin de savoir dans quel lieu nous devions lui être présentés. Comme cela nous importait assez peu, nous le remerciâmes de son attention, et nous nous contentâmes de le charger de nos compliments pour son altesse.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, je visitai le sérail, dans lequel je ne trouvai de passable qu'un grand salon, renfermant un bassin de douze pieds de diamètre, revêtu en marbre blanc, d'où jaillit une gerbe d'eau. Je passerais sous silence les peintures à fresque, car il y en a partout dans les grandes maisons d'Albanie, si je ne devais prévenir qu'elles se ressemblent comme les villes turques. Notre Tartare qui faisait gravement les fonctions de cicerone, nous dit que

celles-ci représentaient Constantinople, parce qu'il y avait une mer, des vaisseaux, des poissons et des mosquées entassées pêle-mêle; et je convins que tout cela était la plus belle chose du monde. J'admirai aussi sincèrement les autres appartements, les cours remplies de boue et de fumiers, le jardin encombré de pierres et d'orties, et je laissai tout le monde enchanté de mon bon goût. Pouvait-il y avoir rien de pareil en France, puisque tout cela appartenait à leur bon maître Ali, dont ils ne prononçaient le nom qu'en tremblant?

L'officier du visir, en nous quittant, avait laissé auprès de nous le trop fameux drogman, qui était chargé de nous servir et de nous espionner. Je m'étais aperçu depuis long-temps qu'il observait toutes mes démarches, et comme il voulut me donner un Albanais pour m'accompagner dans la campagne, je le remerciai d'une façon telle qu'il ne se permit pas d'insister.

Le village de Mouchari, qu'on embrasse d'un coup-d'œil, se compose d'une quarantaine de cabanes, habitées par dix familles d'origine grecque, et par une trentaine de race bulgare, réduites en esclavage par Ali pacha (qui tire parti de tout), au temps de son expédition contre Passevend Oglou de Vidin. Une montagne abrupte, qui ferme son horizon au midi, fait qu'on n'y voit le soleil qu'à son lever et à son coucher pendant une bonne partie de l'année. Comme il résulte de cette position que la température et les eaux y sont constamment fraîches, Ali pacha l'avait choisie pour y bâtir un palais, dans lequel il aimait à venir passer la saison des grandes chaleurs.

Ce fut de cet endroit, en montant sur un entablement de la montagne, que je fis quelques relèvements pour me reconnaître dans la suite. Je pris le gisement une lieue et demie au nord-nord-est du grand village de Dougliana, que domine le pic de Papingos. Une lieue à l'orient de ce point, je relevai Calibaki, au-dessus duquel la seconde branche de la Calamas prend sa source, et forme une rivière abondante en truites, qui conflue, deux lieues et demie à l'est-sud-est, avec celle venant du lac de Dgèrovina. Enfin, une lieue environ au-dessous de Calibaki, je notai sur mon plan Gaboria et Zapandi, villages disséminés sur des plateaux fertiles. Comme la perspective était bornée à l'orient par des collines, je ne pouvais rien découvrir de ce côté, mais je me retirai consolé par l'espérance de pouvoir bientôt parcourir cette partie de la vallée qui me restait à explorer.

Vers midi, le diligent officier du visir, qui nous avait quittés pendant la nuit, fut de retour de son voyage. Il nous annonça que son maître se trouvait à Dzidza, où il nous attendait. En conséquence nous dinâmes, et après avoir donné des étrennes à tous ceux qui tendirent la main, nous partîmes sur les deux heures, précédés, accompagnés et suivis des personnages qui composaient notre cortége depuis Porto-Palermo. En descendant de Mouchari, nous rentrâmes dans le sentier que nous avions quitté la veille, et bientôt nous passâmes devant les moulins à poudre de Crionero. Nous montâmes ensuite un coteau boisé, et nous fîmes une lieue à travers un pays inculte, coupé de torrents, pour arriver à une montagne isolée qui semble fermer le vallon. Après avoir contourné sa base rocail-

leuse, nous traversâmes à cent toises de là un marais sur une chaussée solide percée de dix-huit arches; et, cent toises plus loin, nous passâmes sur un pont en pierre la Thyamis ou Calamas, qui s'éloigne en décrivant au midi une vaste courbe, d'où elle remonte au nord pour former la cascade de Glizani, qu'on fera connaître ailleurs.

A un mille et demi du pont de la Calamas, nous arrivâmes à un khan situé en face du beau village de Mazaraki, qui est assis sur un coteau à la rive droite du fleuve. Nous entrâmes à peu de distance dans le lit d'un torrent, que nous remontâmes dans l'aire de vent nord-est pendant un quart de lieue. A cette distance, nous avions presque en face trois sommets arrondis qui dépendent de la chaîne de Dzidza, que nous perdîmes de vue en avançant dans la même gorge, pendant deux milles. Comme nous arrivions à son extrémité, la nuit devint tout à coup tellement obscure, que nos guides se trompèrent de chemin. Nos chevaux s'abattaient sous leurs charges; nous tombions, presque à chaque pas, dans des fondrières, et nous ne nous reconnûmes qu'à la clarté des lumières du sérail de Dzidza. Des gens apostés aux environs, par ordre du pacha, nous invitèrent en son nom de monter au couvent du prophète Élie, où notre logement était préparé, et nous y mîmes pied à terre vers les huit heures du soir. Nous étions à peine en possession de la cellule qui nous était destinée, qu'on vint nous prier de descendre au palais. Nous voulûmes en vain donner des excuses pour différer notre visite : on insista en disant qu'on nous recevrait dans l'état où nous étions, et nous y consentîmes.

Ma curiosité était vivement piquée : j'allais voir enfin un homme trop fameux, un nouveau Thésée, un vieux guerrier couvert de cicatrices, un satrape blanchi dans le métier des armes, le Pyrrhus moderne de l'Épire; on m'avait dit tout cela. Nous arrivons aux portes du sérail, qui roulent en gémissant sur leurs gonds; nous traversons une cour silencieuse, nous montons un escalier ténébreux; une trappe se hausse, un rideau se lève, et nous nous trouvons dans la salle d'audience d'Ali pacha, qui nous attendait en pied. Il nous salue, il embrasse M. Bessières, et reculant par un mouvement de titubation, il se laisse tomber dans l'angle d'un sopha, sans paraître m'avoir aperçu. Cependant un spectre à barbe blanche vêtu de noir, qui se trouvait présent, m'honora d'un léger mouvement de tête pour me dire que j'étais le bien venu. Cette scène, où figurait un secrétaire grec prosterné dans l'attitude de la frayeur, les mains cachées sous les longues manches de son vêtement (1), était éclairée de la lumière vacillante d'une bougie jaune, qui permettait de distinguer notre entourage.

Après les compliments ordinaires, on appela le drogman particulier du visir, afin d'établir la conversation, que le pacha commença en faisant des questions avec une volubilité peu ordinaire aux Turcs. A travers l'ombre, je distinguais les éclairs de ses yeux, j'observais ses mouvements convulsifs, j'écoutais ses discours vagues en apparence, et pourtant remplis d'astuce. Il s'agitait, il riait, il parlait, et nul mot de sa part n'était vide de

(1) Cet usage est très-ancien dans l'orient et chez les Romains. Voyez Valer. Maxim. liv. VI, c. 9.

sens, malgré l'abondance de son élocution. Il lançait des regards scrutateurs sur moi; enfin il dit au secrétaire grec, et au spectre noir, de se retirer. Nous restâmes avec l'interprète, qui continua à balbutier les demandes et les réponses qu'on échangeait, et après deux heures de colloque on se sépara, en laissant S. A. aux prises avec ses doutes et ses espérances.

Cette entrevue fut suffisante pour détruire une partie des illusions dont j'étais frappé; Ali pacha n'était ni Thésée, ni Pyrrhus, ni un vieux soldat couvert de cicatrices. Je remportai de lui ces idées nouvelles; et je déplorai le sort qui me condamnait à résider auprès d'un tel homme, sans prévoir hélas, la somme des chagrins qu'il devait me causer.

Nous remontâmes sur les dix heures au monastère du prophète Élie. Mais quel était cet interprète qui avait à assisté la conférence? Je craindrais presque de l'avouer, s'il ne m'y avait lui-même autorisé. C'était Marc Guarini Romain, de l'ordre de Saint-Dominique, père de la Terre-Sainte, inquisiteur de Malte, que j'avais connu en Egypte. Conduit prisonnier de guerre en 1798 chez Ali pacha, il s'était fait turc!!! Mais qu'il repose en paix; l'infortuné est mort chrétien à Paris, au mois d'avril 1825.

CHAPITRE X.

Monastère du prophète Élie. — Village de Dzidza. — Seconde entrevue avec le visir Ali pacha. — Route jusqu'à Janina. — Arrivée dans cette ville. — Séjour au château du Lac. — Départ de M. Bessières pour retourner en France.

Le monastère du prophète Élie couronne le sommet d'une butte arrondie, du haut de laquelle on découvre la vallée supérieure de la Thyamis, la gorge par laquelle ce fleuve entre dans la Thesprotie, la surface montueuse du canton de Pogoniani, et les coteaux de Velchistas. Vers le sud, l'œil pénètre entre les monts Olichiniens jusqu'à Passaron, et l'horizon n'est borné à l'orient que par la chaîne du Pinde, dans les ressauts duquel se déploie la Perrhebie, vulgairement appelée canton de Zagori. On domine du même point de vue sur le cratère de Dzidda, orné de vignobles dont les pampres et les moissons, au jours du printemps, tranchent agréablement sur le fond rouge d'un terrain volcanique.

Les moines dont nous étions les hôtes ne faisaient pas remonter la fondation de leur monastère à plus de quatre cents ans, quoique ses réduits, ses portes basses couvertes de lames de fer, parussent annoncer plus d'ancienneté. Je ne pus jamais savoir s'ils avaient des titres, et l'Hégoumenos, ou prieur (1), parut étonné,

(1) Ἡγούμενος, abbé, supérieur d'un monastère. Sozomen. lib. VI, c. 20; Justinian. Novel. V, 123; Concil. Nicæn. II, can. 14; Harmenopul. lib. I, tit. 44, lib. III, tit. 3, §. 12.

quand je lui parlai de manuscrits. Ce religieux, plein de vertus, mais plus occupé du soin de ses vignobles que de littérature, justifiait le nom de Grégoire, qu'il avait reçu au baptême. Sa réputation de franc buveur était établie dix lieues à la ronde, et on ne lui connaissait d'antagoniste digne de lutter avec lui le verre à la main, que le prieur de l'abbaye voisine de Patères. Aussi ne parlait-il de ce confrère qu'avec estime; et il citait comme son plus mémorable triomphe, l'honneur d'avoir vaincu Mouctar pacha, qui, sur l'article du vin, n'était rien moins qu'observateur du Coran. La figure enluminée du bon prieur, son enjouement, sa tournure d'esprit, me rappelaient ce que disent nos chroniqueurs de ces chefs de nos abbayes, aux temps où la France se vantait de ses preux, de ses abbés mitrés et de ses trouvères. L'Hégoumenos Grégoire était tout cela; il chantait, il buvait, il improvisait, et, dans sa jeunesse, plus d'un Turc avait éprouvé la force de son bras; mais, comme tous les buveurs, il était honnête homme. Il nous raconta, presque en pleurant, la perte d'un groupe d'arbres sous lesquels il faisait sa méridienne accoutumée. Il avait dû se résigner à les laisser couper pour en faire la charpente du sérail du visir. Ces pauvres arbres avaient près de deux siècles d'âge; on dansait sous leurs ombrages dans les jours de fête; il avait vu son vieux père assis à leurs pieds; ils lui retraçaient des souvenirs si naïfs, des moments si heureux, que je sentis battre mon cœur à ce récit! Et quel homme, né à la campagne, n'a pas connu ce charme attaché aux compagnons de son enfance? Qui n'aime pas à se rappeler les vieux marronniers du cime-

tière et le clocher de son village? Qu'on me pardonne cette digression, j'étais triste, le pacha venait de nous inviter à une seconde conférence; il était levé avant le jour pour nous attendre, et je sentais déja ce que de pareilles entrevues avaient de désagréable.

Le prieur, qui nous avait demandé la permission de nous accompagner, appuyé sur un bâton recourbé comme un sceptre pastoral, descendit avec nous la montagne. Sa barbe blanche, agitée par le vent, reflétait une douce lumière sur son visage; sa chevelure tombait en grosses boucles sur les larges plis de ses vêtements, et le sourire, image de la paix intérieure de sa conscience, animait tous ses traits. Les paysans, rassemblés auprès d'un grand abreuvoir, saluèrent leur Hégoumenos, en le priant d'intercéder pour eux auprès d'Ali, afin d'obtenir quelque allègement. Ils le nommèrent leur père, leur saint abbé, et il soupira. « Je m'a-« dresserai pour vous, leur répondit-il, à ces Français « (en nous montrant); ils sont chrétiens : notre maître, « qui les aime, les écoutera; espérez donc mes enfants, « Dieu nous assistera. »

« Je vous prie, messieurs, » dit-il, quand nous fûmes un peu éloignés, « de ne demander aucune grace au « pacha pour mes enfants. Il vous prometterait tout, et « il nous punirait d'avoir parlé de notre oppression à « des étrangers. Le remède à nos peines ne peut venir « que d'en haut. » A ces mots, les yeux du vieillard se remplirent de larmes, et nous entrâmes au sérail.

Deux têtes fraîchement coupées étaient plantées sur des pieux au milieu de la cour, sans que personne parût y faire attention. La foule des clients, indifférente à ce spectacle, se pressait vers les esca-

liers, afin d'arriver aux pieds du satrape. Les uns venaient solliciter des graces, en apportant des présents, d'autres cherchaient à établir leur crédit par de lâches délations, ou bien en prostituant l'honneur de leurs familles : car dans ces cours de corruption on ne se soutient, on ne se dérobe aux persécutions et on n'arrive à la faveur, que par de l'or ou par des crimes. Des cahouas, espèces d'huissiers à verge, armés de longs bâtons, firent écarter la foule pour nous ouvrir le passage, et je vis pour la seconde fois le visir Ali pacha.

Il approchait de sa soixantième année; sa taille qui n'était guères que de cinq pieds trois pouces, était déformée par un embonpoint excessif. Ses traits, chargés de rides, n'étaient cependant pas entièrement effacés; le jeu mobile de sa physionomie, l'éclat de ses petits yeux bleus, lui donnaient le masque terrible de la ruse jointe à la férocité. Parmi les éclats d'un rire guttural, il sut nous dire des choses mêlées d'une certaine grace. Il reçut avec avidité les cadeaux que M. Bessières lui présenta, et, devenu tout radieux, il se répandit en protestations vulgaires. Il nous appela ses enfants, ses frères, ses bons amis, et, comme s'il m'eût aperçu pour la première fois, il daigna me promettre sa protection pour l'exercice des fonctions consulaires, auxquelles j'étais appelé; enfin, il fut décidé que nous partirions dans l'après-midi, pour nous rendre à Janina.

Au sortir de cette entrevue, S. A., qui avait commandé une chasse, prit les devants. Nous vîmes dans un moment les coteaux couverts de cavaliers Albanais, qui traquaient le gibier, pour le rabattre du côté de leur maître. Après avoir joui de ce spectacle, nous

partîmes de Dzidza, en dirigeant pendant une lieue à l'est, jusqu'au village de Protopapas. Nous laissâmes ce hameau à gauche, en entrant dans un défilé, qui a une demi-lieue d'étendue. A sa sortie, nous tournâmes au midi, l'espace d'un mille et demi, en prolongeant le lac de Labchistas, ou lac inférieur, jusqu'à Kendrio Khan, d'où l'on compte deux fortes lieues en plaine pour arriver à Janina.

La nuit commençait à tomber, lorsqu'on nous fit faire halte à la tête du lac de Janina, en dedans de la barrière de la ville, près de l'église Saint-Nicolas, où nous étions attendus par un bateau équipé de rameurs, qui nous débarquèrent au château appelé Chatirwan, où notre logement était préparé. Un grand feu, des pages, des domestiques, l'appareil du clinquant oriental, nous dédommagèrent dans cet asyle, des privations que nous avions éprouvées; mais nous perdions en quelque sorte notre liberté en y entrant.

Il avait été convenu que nous habiterions au sérail, pour garder l'incognito, jusqu'à ce qu'un Tartare, expédié à Constantinople, m'eût apporté mon *barat* ou *exequatur*, chose indispensable pour m'accréditer légalement. Néanmoins nous obtînmes, à condition de prendre le costume du pays, la faculté de pouvoir faire quelques promenades. A la faveur de notre déguisement, nous prîmes part à une chasse aux canards qui eut lieu sur le lac. Nous visitâmes, les jours suivants, le château de Perama, les monastères de l'île, les ruines cyclopéennes, qui se trouvent à Gardiki et à Castritza. Malgré ces délassements, environnés des voiles du mystère, nous en vînmes au point de nous

ennuyer; car sans la liberté, le plus beau palais n'est qu'une prison. M. Bessières, qui voyait écouler le temps, sans que le Tartare reparût, voulait reprendre la route de France, et ce ne fut pas sans peine qu'il en obtint la permission. On l'abusa même encore pendant plusieurs jours, avant de décider qu'il traverserait la Romélie, et qu'il passerait par Bukarest, pour se rendre de là à Vienne.

Les choses étant ainsi réglées, l'escorte désignée, les boiourdis expédiés (1), le 3 mars après midi, un mois depuis notre débarquement dans l'Acrocéraune, nous traversâmes le lac en bateau pour nous rendre au monastère de Dourakhan, où nous passâmes la nuit. Le 4 au matin, je me séparai de mon ami avec un serrement de cœur bien pénible. Je me voyais comme abandonné sur une terre barbare, car alors très-peu d'Européens avaient visité Janina; je me trouvais presque à la merci d'un homme dont, malgré les caresses apparentes, nous avions déja eu lieu de nous plaindre. Le dirai-je? la physionomie du pays que j'avais entrevue m'épouvantait, et j'étais rempli de préventions fâcheuses. Mais le pas était fait; la nécessité commandait le plus entier dévouement. Ma compensation, dans ce moment où l'on venait de m'assigner un logement en ville, fut le recouvrement de la liberté, dont j'étais privé au fond du sérail où l'espionnage était entré avec nous.

J'eus bientôt d'autres motifs de satisfaction, car, le 6 mars à minuit, le courrier expédié à Constantinople apporta le diplôme du grand-seigneur, qui m'accor-

(1) Boiourdi, ordre, commandement.

dait l'investiture du consulat-général de France à Janina. Le lendemain, les primats turcs et grecs furent convoqués au Mekemé pour entendre la lecture de mon barat (1), qui fut inscrit dans sa teneur aux archives du cadi.

Après cette cérémonie et les dons d'usage, qu'on ne manque jamais de demander aux consuls, je partis le lendemain pour Arta, afin d'y faire également homologuer mon diplôme, et de porter des secours au corsaire qui nous avait débarqués à port Palerme, que des forces ennemies avaient obligé de se réfugier dans l'Arachtus. Je connaissais sa détresse, et je le trouvai mouillé à la distance de vingt-un milles de la mer, à Imam Ttchiaoux, tchiftlik du visir Ali pacha. Enfin le 19 mars, au retour de ce voyage, je parvins à m'établir à Janina, où j'ai passé les dix années les plus belles de ma vie au milieu de vicissitudes et de dangers difficiles à croire pour tous autres que ceux qui ont eu le malheur de connaître Ali pacha, et de vivre dans le pays soumis à son autorité.

Je préviens donc que je parlerai désormais très-peu de ce qui m'est particulier; je ne serais pas même entré dans ces détails, si je ne les avais crus essentiellement liés à mon sujet, et convenables à exposer, avant de faire connaître le résultat des travaux qui sont l'objet de ce voyage. Qu'il me soit maintenant

---

(1) Barat ou *exequatur.* Il faut distinguer le diplôme qui fait reconnaître le caractère public des consuls, des Barats ou *lettres de franchises* que la Porte accordait autrefois aux ambassadeurs et aux consuls, afin de prendre des chrétiens du pays à leur service, en qualité de drogmans ou interprètes.



permis de commencer mes narrations par la description du bassin de Janina, où j'ai conduit le lecteur, et auquel je rattacherai toutes les topographies qui appartiennent à l'Épire.



LIVRE SECOND.

ÉPIRE SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE PREMIER.

Opinions diverses des anciens sur Dodone. Examen des prétentions des cantons de l'Épire qui revendiquaent cette ville. — Topographie moderne de la Hellopie, aujourd'hui vallée de Janina. — Ses lacs. — Ruine appelée Casritza. — Médailles qu'on y trouve. — Situation de Joanninaou Janina. — Origine de cette ville. — Précis de son histoire. — État actuel. — Lac. — Ile. — Dobravoda ou Krionero. — Indication de plusieurs autres sources. — Monastère des Sains-Anargyres. — Indication des ruines de Dodone, près au village de Gardiki. — Mont Tomoros. — Lac inférieur ou Labchistas. — Gouffre dans lequel s'absorbent ses eaux. — Considérations générales sur l'ensemble de la Hellopie.

La Molosside, avant d'emprunter son non à Molossus, fils de Néoptolême et d'Andromaque, avait porté ceux d'Adanie et de Pyrrhiade (1). Son territoire,

(1) Hesychius, cité par Paulmier. *De Græc. Antiq.*, lib. II, c. 8.

borné au midi par la Cassiopie, au nord par les Atintanes, vers l'orient par les Perrhèbes, touchait de trop près à l'occident avec celui des Thesprotes, pour qu'il n'ait pas souvent été confondu sous une égale dénomination, et peut-être sous les mêmes lois, suivant que les avantages des guerres favorisaient les empiètements d'une peuplade sur le territoire de ses voisins. C'est pourquoi les géographes anciens, qui connaissaient la position de Dodone, attribuent tantôt cette ville aux Chaoniens (1), tantôt aux Molosses (2), ou aux Thesprotes (3), enfin parfois, comme le fait Eschyle (4), à ces deux peuples à la fois. Ces écrivains, malgré la divergence de leurs opinions, pou-

---

(1) La Chaonie est prise par quelques écrivains pour l'Épire entière. Voy. Strab. VII, p. 224.

(2) Δωδώνη πόλις Μολοσσίδος ἐν Ἠπείρῳ. Dodone, ville de la Molosside dans l'Épire. EUSTATH.

Molossi Dodonæi Jovis fano inclyto celebrati.

MARTIANUS CAPELLA, cap. 3.

(3) Δωδώνη χωρίον ἐν ὑπερβορείῳ τῆς Θεσπρωτίας, ἱερὸν Διός. Dodone, lieu dans le nord-est de la Thesprotie, consacré à Jupiter. — DIDYM *In Iliad.* 3, v. 750. — Dans la partie septentrionale de l'Épire. Dionys. Halic. I, 51. Habitée par les Chaoniens, elle fut ensuie soumise aux Molosses. Eust. ad Homer. Odyss. XIV p. 544.

(4) Dans es vers suivants, on donne à la ville le nom de Molossique, et à Jupiter celui de Thesprotien :

Ἐπεὶ γὰρ ἦλθες πρὸς Μολοσσὰ δάπεδα
Τὴν αἰπύνωτόν τ' ἀμφὶ Δωδώνην, ἵνα
Μαντεῖα, θᾶκός τ' ἐςὶ Θεσπρωτοῦ Διός.

Quand vous serez arrivé dans la terre molossique de la haute Dodone, où il y a un oracle et un temple de Jupiter Thesprotien. ESCHYLE, *Prométhée enchaîné.*

vaient cependant avoir raison, si, comme le remarque Paulmier, la Molosside fit anciennement partie de la Thesprotie (1), sur laquelle elle revendiqua long-temps des droits : il en est même qui ont attribué son territoire à la Thessalie (2). Denys Périegète en fait une province qui se serait étendue jusqu'au mont Aracynthe dans l'Étolie (3). Ainsi, comme tous les établissements humains, qu'on compare aux fleuves dont les uns enflent leur cours et les autres se perdent dans les sables, Dodone fut la capitale d'une vaste contrée, et ensuite un lieu obscur dont l'existence, comme ville, cessa avec la renommée de son oracle.

Pour ce qui est du nom de Dodone, les Grecs, qui ne voyaient jamais que des dieux ou des héros dans leurs origines, le font venir d'une nymphe, fille de l'Océan (4). D'autres veulent qu'elle ait pris cette dénomination d'un fleuve dont ils n'assignent ni les sources, ni le cours (5). Aussi Paulmier rejette-t-il ces fables avec dédain, en prétendant prouver que le nom de Dodone vint du son d'un bassin en bronze (6),

---

(1) Palmer. *Græc. Antiq.*, lib. II, c. 8.

(2) Luc. Holsten. in not. et castig. ad Stephan.; Spanhem. ad Callim. h. in Delum, v. 284.

(3) Δωδώνης Ἤπειρος ἀπείριτος ἐκπεπάνυσται·
Τῆς δ' ὕπερ ἐς Νότον εἰσὶν ὑπὸ σκοπιὴν Ἀραχύνθου
Ἀνδρῶν Αἰτωλῶν πεδίον μέγα.

« La vaste région de Dodone s'étend d'en haut vers l'Auster, jusqu'au mont Aracynthe et aux plaines habitées par les Étoliens. » V. 430, 431, 432.

(4) Spanhem. ad Callim. h. in Delum. V. 284, p. 497.

(5) Ad Dionys. Perieget. v. 430.

(6) Pourquoi, dit Paulmier, Stephanus ne cite-t-il pas les au-

qui était frappé par un automate armé d'un fouet d'airain, mu par les vents; mais ce n'est là non plus qu'une conjecture. On sait d'une manière plus précise que l'oracle de Jupiter fut établi dans l'Épire, avant le déluge de Deucalion (1), par les Pélasges, qui lui bâtirent un temple, et instituèrent ses cérémonies religieuses. *Les Selles étaient ses prêtres*, dit Homère (2). Ils habitaient auprès de ce temple, qui, comme ceux d'Actium, de Delphes et d'Olympie, n'était primitivement qu'une enceinte sacrée ou hieron à ciel ouvert, environné d'une forêt de chênes prophétiques, autour duquel, comme de tous les autres sanctuaires connus, s'éleva une ville, des autels et se réunirent les familles des hommes à mesure qu'i

teurs qui prouveraient que Dodone prit son nom d'une nymphe, fille de l'Océan et du fleuve Dodoneus? Je laisse donc la fable pour saisir une particularité qu'on ne trouve nulle part. Je pense, avec plus de vraisemblance, que son nom vient de ce bassin d'airain, frappé par un mastigophore armé de chaînes, qui produisait un son redoublé Δω Δω, qu'on trouve écrit ici par un oméga, d'où sera venu par onomatopée le nom de *Dodon*. Je retrouve là l'invention des *cloches*. Palmer., *Græc. Antiq.*, lib. II, c. 8, et *supplementum*, lib. VII Strabonis, p. 329.

(1) Hérodote l'appelle le plus ancien des oracles, lib. II, §. 54.

(2) Ζεῦ ἄνα, Δωδωναῖε, Πελασγικὲ, τηλόθι ναίων,
Δωδώνης μεδέων δυσχειμέρου· ἀμφὶ δὲ Σελλοὶ
Σοὶ ναίουσ' ὑποφῆται ἀνιπτόποδες χαμαιεῦναι.

«Jupiter, roi de Dodone Pelasge aux vastes demeures, dieu qui présides à Dodone, où règnent les froids hivers, autour de ton autel habitent les Selles, tes interprètes, qui jamais ne lavent leurs pieds, et couchent sur la terre.»

Ainsi parle Achille le Thessalien, *Iliade*, liv. XVI, 233 et suivants.

se civilisèrent. Enfin le temple de Jupiter *Pélasge* était bâti, suivant les auteurs anciens, sur le Tomoros, dans un canton particulier, qu'Hésiode appelle Hellopie, Ἑλλοπία, ou pays des lacs. Le Scholiaste de Sophocle, imbu de cette tradition, parle de cette contrée comme « d'une terre abondante en moissons et en « pâturages, riche en brebis et en bœufs aux pieds re« courbés, habitée par des hommes nombreux, pos« sesseurs de grands troupeaux, où Dodone, chère à « Jupiter, qui y a fixé son oracle, s'élève dans un lieu « isolé (1). » Tel est le résumé de ce que les paléographes nous ont transmis sur une ville qui précéda toutes celles des Hellènes, dont les Pélasges furent les précurseurs dans l'Épire.

Je connaissais ces traditions de la mythologie et de l'histoire, et j'avais déja visité dans plusieurs voyages les différentes parties de l'Épire, lorsque je me crus à portée, par mes observations, de pouvoir résoudre une question aussi nouvelle qu'importante en géographie, celle de l'emplacemeut de Dodone (2). Au premier coup-d'œil, j'avais jugé que le bassin de Janina devait être l'antique Hellopie, et la grande ruine cy-

---

(1) Ἔστι τις Ἑλλοπίη πολυλήϊος ἠδ' εὐλείμων
ἀφνειὴ μήλοισι καὶ εἰλιπόδεσσι βόεσσι.
Ἐν δ' ἄνδρες ναίουσι πολύῤῥηνες, πολυβοῦται,
πολλοὶ, ἀπειρέσιοι, φῦλα θνητῶν ἀνθρώπων.
Ἔνθάδε Δωδώνη τις ἐπ' ἐσχατιῇ πεπόλισται·
τήνδε Ζεὺς ἐφίλησε, καὶ ὃν χρηστήριον εἶναι.

Strabon cite ces mêmes vers, lib. VII, p. 328.

(2) Ce travail fut terminé au mois de décembre 1811, après six ans de recherches dans l'Épire.

clopéenne de Gardiki, placée entre ses deux lacs, l'hiéron de Jupiter Dodonéen, autour duquel les Selles avaient fondé une enceinte, dont les bastions et les remparts, construits en pierres brutes jointes sans ciment, existent encore de nos jours. Enfin la dénomination de Pogoniani et Palæo-Pogoni, que porte le district de Janina, me conduisait à croire qu'il avait spécialement fait partie du territoire consacré au maître des dieux (1). Mais d'autres cantons de l'Épire réclamaient l'honneur d'avoir possédé Dodone, et je devais pousser l'examen jusqu'au scrupule, car *parmi les certitudes, la chose la plus sûre est de douter* (2).

Au dire des savants de Janina, la vallée de Drynopolis, dont Argyro-Castron est le chef-lieu, était la terre d'élection de Jupiter, dont l'oracle se composait de chênes, qui rendaient des sons prophétiques. L'étymologie semblait favoriser leur opinion d'une manière d'autant plus probable, que l'évêque grec de cette éparchie prend pour titre celui de *Drynopoleos*, qui signifie la *ville des chênes.* Dans cette hypothèse, le mont Mertchika, qui s'élève à l'orient de la vallée, aurait été le Tomoros; ses glaciers, qui forment d'innombrables ruisseaux jusqu'à Palæa-Piscopi (3), les

---

(1) Le nom de Πωγωνιάν dérive, suivant toute apparence, de πωγωνιήτης ou πωγωνίτης, épithète qu'on donnait à *Jupiter barbu*, tel qu'on le voit représenté sur les médailles des Épirotes qu'on trouve encore de nos jours aux environs de Janina. — V. Suid. in voc. s. l.

(2) De las cosas mas seguras
La mas segura es dudar.

(3) *Voyez* liv. I, c. 7, de ce voyage.

sources dont parle Pline (1)? Mais après avoir inutilement cherché des ruines cyclopéennes sur les chaînes environnantes d'Argyro-Castron et dans sa vallée, et me rappelant qu'elle renfermait autrefois une ville nommée Hadrianopolis, voisine du pays des Atintanes, je pus conclure qu'elle en avait pris le nom, dont les Grecs auront successivement fait Drianopolis et Drynopolis, que les évêques ont ensuite adopté pour s'en qualifier, sans rechercher son origine. N'est-il pas probable d'ailleurs, que si le mont Mertchika eût été le Tomoros, les anciens, qui ont connu l'Aoüs et le Célydnus, dont le cours l'environne sur trois de ses côtés, n'auraient pas manqué d'indiquer une position aussi remarquable? Enfin ne trouvant pas les lacs qui firent donner le nom de Hellopie à la vallée de Dodone, ni ses gras pâturages, ni rien de ce qui la caractérise spécialement, j'en dus conclure que la vallée de Drynopolis n'était pas celle de Dodone. Son territoire appartint à la Chaonie, qui donna à la vérité son nom à toute l'Épire, sans effacer comme province celui de la Molosside, et on verra par une chronique dont le hasard m'a procuré la connaissance, que le Mertchika, au lieu d'être le Tomoros, a été successivement appelé mont de Saturne, mont Chaon et Lampovo. Il fallait donc chercher ailleurs Dodone, la Hellopie et le Tomoros.

Je connaissais près de Bérat, dans la moyenne Albanie, une montagne appelée Tomoros, qui donne son nom au canton de Tomoritza. Je savais que ses

(1) Tomarus centum fontibus nobilis Theopompo celebratus.
PLIN., lib. IV.

cimes, toujours chargées de neige, surpassent en hauteur l'Olympe ainsi que les plus hauts sommets du Pinde; et que leur température est glaciale. Tout semblait devoir attirer mon attention de ce côté, et me faire espérer d'y rencontrer l'objet de mes recherches. Cependant je ne pus retrouver dans ces lieux, n ruines cyclopéennes, ni lacs, et l'Apsus, qui coule de ses flancs, m'apprit que j'étais dans les monts Candaviens, partie la plus barbare de l'Illyrie macédonienne. Je pensai donc que le nom du véritable Tomoros avait été transporté à cette montagne, ou qu'il y en avait eu deux ainsi appelées; car Cedrenus (1), en parlant de Beligrad ou Berat. le place dans l'Acrocéraune, chose inexacte, puisqu'il en est séparé par le cours de l'Aoüs ou Voïoussa. Cependant l'épithète de *glacial* (δυσχείμερον), que lui donne Homère, me laissait des doutes, lorsqu'en me faisant répéter son nom, je vis que les paysans l'appelaient indifféremment, *Tomoros* ou *Ismaros* et *Imoros*. Persuadé que ce n'était pas la montagne de Dodone, je pouvais présumer que j'avais découvert l'Ismarus, chaîne du Pinde, dans laquelle Strabon (2) place les Talares, tribu molosse, qui formait une peuplade isolée, et que je retrouvais dans le canton de Tomoritza la montagne mentionnée par

---

(1) Τμῶρον, κορυφὴν ὑπάρχοντα τῶν Κεραυνίων ὀρῶν· le Tmorus, faîte dominant des monts Cérauniens.

CEDR., édit., du Louvre, p. 713, et STRIT. BULG., c. 12.

(2) Ἐπ' αὐτῇ τῇ Πίνδῳ ᾤκουν Τάλαρες, Μολοττικὸν φῦλον τῶν περὶ τὸν Ἴσμαρον ἀπόσπασμα. STRAB., lib. IX, p. 434.

« Dans cette chaîne du Pinde habitent les Talares, tribu molossique, vivant isolée dans le mont Ismaros.

Pline et par Solin (1). Mais le nom d'Imoros lui était aussi appliqué, et dans l'acception vulgaire de la langue des Épirotes, comme il signifie une montagne couverte de terre végétale et susceptible de culture, je n'ose assurer que le Tomoros de Bérat soit véritablement l'Ismarus. Cependant je puis affirmer que ce n'est pas la montagne de Dodone que les géographes n'ont jamais reculée jusque dans l'Illyrie, et que personne ne sera tenté de transplanter, comme l'a fait Hygin, dans la Macédoine (2).

D'autres investigateurs avaient cru retrouver Dodone, dans la partie de vallée de Delvino, située à la rive droite de la Pistritza, au voisinage du port Onchisme ou Anchesmus, que les modernes appellent Santi-Quaranta. Mais ils n'avaient pas sans doute réfléchi, ou bien ils ignoraient que la ville, dont les ruines existent à l'extrémité marécageuse de cette vallée, est appelée Pheniki (3) et il leur aurait suffi d'avoir consulté Strabon, Ptolémée et Polybe, qui l'indiquent d'une manière précise dans ce site, pour s'épargner une conjecture absurde. C'est pourquoi je ne m'amuserai pas à les réfuter. Je passerai aussi sous

(1) Plin. hist. nat. lib. IV, c. 1; Solinus, cap. 13.

(2) Castigandus Hyginus, qui Dodonem in Macedoniâ ponit, nunquam enim Macedoniæ accensa fuit Molossis pars Epiri.

Paulmier fait la même observation, au sujet de Cedrenus, qui attribue le Tomoros aux monts Cérauniens. « Cedrenus monachus, in geographicis non satis exercitatus, nomen Cerauniorum nimis extendit, *Pindi* potius debebat dicere. »

Græc. Antiq., lib. II, c. 8.

(3) *Voyez* liv. IV, c. 2, de ce voyage.

silence les rêveries de ceux qui croient que les monts Olichiniens sont le Tomoros, et les ruines de Dremichoux celles de Dodone, pour arriver à la topographie de la vallée de Janina, où nous retrouverons la Hellopie, le hiéron de Jupiter, l'enceinte pélasgique des Selles, le Tomoros, Dodone, située dans une région froide. Ces observations nous serviront à élever quelques doutes contre l'opinion de ceux qui admettent deux villes de ce nom, après avoir exposé la topographie actuelle des lieux.

Le vallon de Janina, situé au centre de l'Épire (1), offre une plaine de huit lieues d'étendue du nord au midi, sur un rayon de deux lieues de diamètre moyen, environnée de montagnes qui l'encaissent dans toute sa circonférence. Le Pinde, qui s'élève à l'orient en formant trois étages, l'enveloppe de ce côté par sa chaîne inférieure appelée Mitchikèli ou Matzykéli (Ματζυκέλι), qui se déploie du sud-ouest au nord-ouest, en dessinant le fond du bassin au midi de Castritza, jusqu'au nord du lac de Labchistas et au défilé de Protopapas; de ce point, par une ligne de coteaux ondoyants qui tombent du nord au sud, jusqu'à l'ouverture du défilé de Velchistas, d'où ils se réfléchissent à l'est pendant une lieue, pour redescendre au midi du khan de Saint-Dimitri, derrière lequel ils se réunissent à un contre-fort de la montagne des Cinq-Puits, qui se rattache au Mitchikèli. Telle est la zône montueuse, dont les croupes environnent en s'embranchant le plateau que les anciens appelaient Hellopie, et qui n'est

(1) Voy. la carte de la Hellopie ou vallon de Janina, jointe à ce volume, ainsi que le plan de Dodone.

plus connu maintenant que sous le nom de vallée de Janina. L'horizon visuel de cette enceinte dépassant les bornes de ses limites d'encaissement, est fixé au levant par la chaîne inférieure du Pinde, mais il se prolonge au septentrion jusqu'au mont Mertchika. Dans le sud-sud-est il dépasse la ligne du Djoumerka, et à l'occident, il s'arrête aux monts Olichiniens. Toutes ces vastes montagnes séjour des hivers, dont les cimes sont chargées de frimats, placent le bassin de Janina, comme un parterre émaillé de fleurs et de verdure, dans un cadre de neiges, qui ne fondent en totalité qu'à l'époque des grandes chaleurs de l'été.

On conçoit, d'après le trait descriptif de cette position, que la Hellopie doit se trouver dans une partie très-élevée de l'Épire, par rapport aux rivages de la mer. Aussi soit qu'on y arrive par le sud, ou bien du côté de l'occident, le terrain va toujours en s'élevant jusqu'à la ligne de montagnes, qui couronnent son bassin. Ainsi le voyageur, qui, du rivage de la mer Ionienne, pénètre dans les terres, en marchant à l'orient, voit succéder aux étages des montagnes qu'il a franchis, des terrasses dominées par d'autres montagnes, qui se groupent en s'étageant jusqu'à la plus haute des vallées, qui est celle de Janina, au-dessus de laquelle le Pinde pyramide avec majesté.

La même scène se reproduit en partant des plages du golfe Ambracique, pour monter à Janina, en prenant le défilé des Cinq-Puits. Mais en arrivant de la haute Albanie, la scène change, et après avoir dépassé Ostanitza, on entre dans la Hellopie, en descendant le talus d'un cirque qui aboutit au lac de Labchistas. L'aspect est plus rapide, et plus pittoresque encore

pour les voyageurs venants de la Thessalie ou de la Macédoine, qui plongent tout-à-coup sur la vallée de Dodone. Elle se présente à leurs regards, sous la forme d'une ellipse, occupée par des lacs, divisée par une rangée de coteaux, à l'extrémité desquels s'élève, comme un tumulus, le Tomoros, ou butte de Gardiki, sur lequel on voyait le hiéron de Jupiter, et l'enceinte sacrée des Selles. On s'oriente, on reconnaît le sol prophétique, la terre des oracles, et l'imagination s'enflammant à cet aspect, à besoin du calme de la réflexion, pour discuter les récits confus des poètes, des historiens, des géographes, des scholiastes et des annotateurs, qui ne nous ont transmis que des notions trop souvent vagues et indéterminées.

A peine descendu dans le vallon de Janina, par son défilé oriental qui est le chemin de Mezzovo, à trois cents toises sur la droite, on laisse le khan d'Ardamista, et on se trouve au bord du lac supérieur, dont la figure est celle d'un triangle isocèle tronqué à son sommet. A gauche s'ouvre le vallon de Barcamoudi, qui s'enfonce au midi, à la distance d'une lieue et demie, ayant au penchant de ses coteaux les Catzana-Choria, villages habités par des chrétiens grecs et valaques, qui cultivent cette fertile contrée. La base du lac est ici de trois quarts de lieue, et l'ouverture du vallon comprise entre le Mitchikèli à l'orient, et la chaîne des coteaux ou *spina* du bassin de la Hellopie, jusqu'au village de Catchica, d'une lieue et un quart. En s'avançant en plaine, on passe, dans une demi-heure, trois ruisseaux, auprès desquels sont bâtis des khans ou caravanserails, et non loin du dernier, on trouve le village grec de Barcamoudi. La chaussée se

resserre dans cet endroit entre le lac, et une butte d'un mille de développement du sud-ouest au nord-est, entièrement isolée et coupée par deux ressauts d'inégale hauteur. Sur le penchant qui avoisine le chemin, on remarque une enceinte cyclopéenne appelée Castritza, adaptée aux courbes et aux inégalités de la montagne, dont le front septentrional a une étendue d'environ deux cents toises. Delà, elle diverge au midi, remonte au sud-ouest et revient au nord-quart-est, pour envelopper le mamelon inférieur de la montagne. Cette courtine est garnie de tours placées, non à des distances régulières, mais à tous les endroits où les flancs de la colline ne sont pas perpendiculaires à la surface de la vallée. Ce mur formé de deux parements de pierres calcaires de figure irrégulière jointes sans ciment, conserve, malgré ses dégradations dans son développement, depuis quatre jusqu'à huit et dix pieds de hauteur, sur une épaisseur de quarante-cinq pouces. Dans quelques endroits, il repose sur le roc vif, qu'on a taillé pour implanter la maçonnerie cyclopéenne. Dans d'autres, on a dû chercher les fondations sous la terre, à moins, comme il serait possible, que le temps n'eût formé des exhaussements au pied du rempart.

Au sud-ouest, dans la partie où les bastions et l'enceinte sont le mieux conservés, on remarque des restaurations modernes, entées sur les constructions pélasgiques. Du haut des tours qui forment une saillie de seize pieds, on jouit d'une belle vue de la partie orientale du bassin de Janina, car la chaîne qui se prolonge de Catchica au nord, empêche de découvrir le côté occidental de la plaine. Au nord, par le glacis où l'on monte à Castritza, on reconnaît la porte qui

donnait entrée dans cette acropole; on retrouve les débris d'un escalier ruiné, au-delà duquel on suit une rampe qui aboutit à une seconde, et enfin à une troisième porte dégradées. Par leur disposition on peut penser qu'elles fermaient un chemin couvert, défendu par un épaulement: car il n'y a qu'une seule enceinte, et sans cette explication, on ne pourrait pas dire de quelle utilité elles étaient.

Dans l'intérieur des murailles, que j'ai souvent visitées, j'ai reconnu les fondements de plusieurs habitations, dont quelques pans qui subsistent encore ont depuis deux pieds jusqu'à vingt-huit pouces d'épaisseur, formés par un seul parement de pierres jointes sans ciment. Ces demeures comme jetées au hasard, sans ordre, sans alignement et sans indication de rues, présentent presque généralement la forme d'un parallélogramme de vingt-deux pieds de long sur huit ou dix de largeur. Mais nulle part je n'ai pu découvrir de traces ni d'un hiéron, ni d'édifices plus récents, qui auraient pu m'indiquer le passage des arts sur cette terre, dont les constructions toutes pélasgiques annoncent une haute antiquité. Le supérieur du couvent m'apprit que Castritza, dont il ignorait l'origine, avait servi d'asyle, dans le sixième siècle, à des bannis de Constantinople, qui y élevèrent une église, sous l'invocation de la reine des anges. Deux pauvres moines et autant de frères laïcs, sont les seuls gardiens et les ministres de cet oratoire, que leurs voix font retentir des cantiques consacrés à l'Éternel. Quelques chênes verts leur fournissent des ombrages au milieu des ruines, une enceinte moderne protège leur sommeil contre les surprises des Albanais, et le produit de leurs travaux

joint à quelques dotations, suffit à leurs besoins, et aux aumônes qu'ils répandent sur les malheureux.

Le prieur ou hégoumenos me fit présent de plusieurs médailles, portant toutes, avec diverses figures symboliques, à l'exergue dans une couronne de chêne, le foudre et le mot ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ, des Épirotes (1). Pendant mon séjour à Janina, j'en acquis plusieurs semblables, aux monogrammes près, qui avaient été trouvées en défrichant la terre dans les ruines de Castritza, et aux environs du côté de Barcamoudi. J'appris des religieux que le rocher, dont ils sont les seuls habitants, exhale des vapeurs nuisibles à la santé. Ses masses bouleversées par les tremblements de terre, entremêlées d'une argile rouge imprégnée de soufre, sont comme brûlées, et toutes les commotions souterraines qu'on éprouve à Janina, semblent partir de ce tumulus, qu'on pourrait croire placé sur la bouche d'un volcan.

La route qui passe au nord de Castritza est baignée par les eaux du lac supérieur, que les gens du pays croient voir disparaître dans des gouffres, qu'ils appellent Voinikova, d'où elles coulent sous terre jusques dans le vallon de l'Arta, ce qui n'est ni probable, ni démontré. Il suffit de dire que cette extrémité du lac forme un abyme couvert de roseaux, dont la profondeur

---

(1) Ces médailles représentent Jupiter et Junon, à gauche, le foudre, dans une couronne de chêne, avec le mot Ἀπειρωτᾶν.

N° 2. Foudre avec le même mot, au revers, taureau cornupète.

N° 3. Tête de Jupiter diadémée, à droite dans le champ, deux monogrammes, au revers, le foudre et l'inscription des Épirotes.



est extraordinaire suivant les Grecs qui mêlent toujours à ce qu'ils racontent du merveilleux, et ne peuvent expliquer ce qui tombe sous les sens, que par des phénomènes surnaturels. Je dirai bientôt, de quel côté se perdent les eaux de ce lac, quelle peut être leur quantité relativement aux sources qui l'alimentent et aux torrents qu'il reçoit.

Une demi-lieue à l'ouest de Castritza, après avoir passé un prolongement du lac, sur une chaussée en pierre percée d'arches, on trouve le khan de Catchika et l'église de Saint-Michel-Archange (1). Vis-à-vis on voit le village de ce nom bâti sur un mamelon au penchant d'une colline, qui se rattache aux coteaux, dont les flancs enveloppent Janina à l'occident. De ce caravanserail en marchant à leur base, et ayant à droite une belle prairie terminée par le lac, dans une heure de chemin, on laisse à gauche le khan et la ferme de Bonila. Six cents toises plus loin, on passe entre le khan de Pogoniani et un teké de derviches, et on entre à Janina par la porte de Calo-Tchesmé, près de laquelle on voit deux pavillons chinois nouvellement bâtis par Ali pacha.

La ville de Joannina (2) existait depuis plusieurs siècles, lorsqu'elle fut restaurée par Jean fils d'Alexis Comnène, qui commença à régner vers 1118, ou suivant d'autres, car on n'a rien de positif à cet égard,

---

(1) Les Grecs l'appellent Ταξιάρχης, chef de la milice. Voy. Hagiolog. 9 novemb.; Nicet. Paphlagon. in vitâ sancti Ignatii, patriarchæ Constantinopolit. Ducas. c. 34.

(2) Son nom s'écrit Ιωάννινα, mais les Grecs le prononcent *Ianina*, et les Albanais en font celui de *Ianine*.

par Jean Ducas, gendre de Théodore Lascaris, dont l'avènement au trône se rapporte à l'année 1222 de notre ère. Sans discuter ces deux versions, dont la première me paraît la véritable, elles prouvent que Janina est une ville du moyen âge. Rien ne démontre en effet qu'elle repose sur aucune construction ancienne, malgré l'avantage de sa position qui aurait dû déterminer les premiers habitants de l'Épire à former un établissement au lieu qu'elle occupe, si toutefois l'état des lieux le permettait alors. Elle commençait à peine à s'élever sur le promontoire qui s'avance à l'orient dans le lac, lorsque les Normands unis aux Napolitains, que les historiens du temps appellent Catalans ou Latins, la détruisirent de fond en comble. Il est à présumer que cette catastrophe eut lieu dans le douzième siècle, car elle était florissante lorsqu'elle tomba au pouvoir des Triballes, nom sous lequel les Byzantins désignent souvent les Serviens.

Une histoire anonyme de Janina, copiée sur un manuscrit appartenant aux moines des Météores, dont je possède un exemplaire publié dans la première édition de ce voyage, commence à l'invasion de Janina par les Slaves, que l'auteur fixe à l'époque de la mort d'Andronic le vieux (1). Les Turcs, suivant sa narration, maîtres de l'Asie mineure, étaient alors répandus dans la Thrace, les Génois occupaient Chios, la vieille Phocée (2) et plusieurs villes dans l'Asie mineure; les Vénitiens les Cyclades et la Morée, à l'exception de Lacédémone et

(1) L'historique qui suit est entièrement extrait du manuscrit des Météores, que je crois inutile de faire réimprimer.

(2) Cantacuzen. t. I, p. 238.

de Monembasia, tandis que l'Épire était gouvernée par les rois de Servie.

Ce crâle ou monarque, nommé Étienne, trouvant les frontières de la Grèce dégarnies, commença à y faire des courses, et attaqua bientôt après les villes. Mêlant la corruption à la force, il s'empara de proche en proche de la Valachie grecque (1), dont Tricala et Larisse faisaient partie, et se rendit enfin maître de Janina et de la Grèce ou Hellada (2). Devenu possesseur de ce pays, il en forma deux principautés, donnant la Valachie grecque et Janina à un de ses satrapes, nommé Prolampos, avec le titre de César; et l'Étolie à son frère Siméon, qui épousa Thomé, fille du despote Jean, seigneur de cettre province, dont elle était héritière. Pour lui, après ces dispositions, il remonta à Belgrade (Berat), d'où il passa à Canina, et, quelques mois après, il mourut.

Le césar Prolampos s'assura aussitôt du pays qui lui avait été concédé; mais Siméon dut abandonner l'Étolie à son cousin Nicéphore, qui en avait reçu l'investiture de Constantinople, et il se retira à Castoria, auprès de la reine Thomé, son épouse. Il s'occupa aussitôt à rassembler des partis de Grecs, d'Albanais et de Serviens, dont il forma un corps de cinq mille hommes, prêts à le seconder dans ses entreprises. Cependant Nicéphore, étant arrivé de Constantinople,

---

(1) La Valachie grecque est le pays que Nicétas appelle Megalovlachie ou Anovlachie, qui ne s'est jamais étendue, à ce que je présume, jusqu'à Larisse. *Voyez* le livre VI, c. 1 de ce voyage.

(2) Les Grecs du Bas-Empire et ceux de nos jours appellent spécialement Hellada, la partie de la Grèce comprise entre le Pénée, l'Acheloüs et les Thermopyles.

entra en possession de son gouvernement; mais il ne put en jouir long-temps; car, ayant trouvé l'Étolie en proie aux dissensions, les Grecs expulsés des villes par les Albanais, comme il voulut les réduire par la voie des armes, il perdit la vie dans un combat qu'il leur livra près de l'Acheloüs.

A cette nouvelle, Siméon quitta aussitôt les frontières de la Servie, pour se rendre à Tricala avec son épouse, qu'il envoya de là dans l'Étolie, où elle était révérée, en lui donnant le gouvernement de cette province, auquel il joignit ceux d'Arta et de Janina. Pour lui, il se porta dans la Valachie (ce qui ferait croire que Prolampos n'existait plus), et pendant qu'il y était, Chlapenos, un de ses lieutenants, s'empara de plusieurs places appartenant aux Grecs, ainsi que de la ville importante de Verria (Βεῤῥοία) (1).

Cependant, la reine Thomé, malgré l'affection des Étoliens, ne pouvait réprimer les Albanais, auxquels on avait concédé Angelo-Castron et plusieurs villes près de l'Acheloüs. Comme ils harcelaient même sans cesse Janina, les habitants de cette ville étant venus trouver le roi à Vodena (2), il leur accorda, pour les gouverner, le despote Thomas.

Ce satrape bannit, à son arrivée à Janina, en 1367, le métropolitain Sébastien, ainsi que les principaux habitants de la cité qu'il devait protéger, et il fit périr

(1) Βεῤῥοία, Berrhée, aujourd'hui Veria et Cara-Verria, ville de la Macédoine Cisaxienne, sur une rivière qui se rend à l'Haliacmon.

(2) Vodena, ville de la Macédoine, douze lieues O. N. O. de Salonique.



dans les supplices un nommé Clasvi, qui n'avait d'autre crime que de grandes richesses et des biens considérables, dont il s'empara.

Le tyran, environné d'espions, de délateurs, de sicaires, commençait son règne sous ces auspices, lorsque la peste, qui éclata au commencement de 1368, vint désoler cette ville, déja trop malheureuse. Mais à peine ce fléau fut-il calmé, que la fureur de Thomas, qui s'était comme assoupie, annonça son réveil par de nouvelles vexations. Il mariait par force les jeunes grecques des meilleures familles aux Serviens, il s'emparait des propriétés des orphelins, et il établit le régime des tortures et des bastonnades. On ne voyait que supplices; enfin, il s'empara du monopole de toutes les choses nécessaires à la vie, et il réduisit le peuple à travailler par corvées aux terres qu'il avait usurpées!

La terreur régnait dans les familles, elle s'étendait au dehors, lorsque les Albanais, qu'il n'avait pas ménagés, conduits par Pierre Léosa, parurent devant Janina, qu'ils tinrent bloquée, à diverses reprises, pendant trois années, et la guerre ne se termina que par le mariage d'Irène, fille de Thomas, avec leur chef.

L'année qui suivit cet évènement fut mémorable par une peste meurtrière qui désola la ville d'Arta, d'où elle fut apportée en 1378 à Janina, que les Malacassites vinrent attaquer pendant ce temps de désolation, dans l'espoir de s'en emparer, mais ils furent repoussés avec perte et obligés de se retirer.

Un soulèvement général arrivé en 1379, dans cette place couverte de funérailles, commençait à inquiéter le despote Thomas, lorsque les Albanais unis aux Malacassites reparurent devant Janina. Il y eut une espèce

de combat naval sur le lac, dans lequel la victoire resta à Thomas, qui, dans l'ivresse du succès, déchargea le poids de sa colère sur les vaincus et les séditieux.

Enfin au printemps de 1380, on vit arriver dans l'Épire les premiers Turcs qui eussent encore osé s'aventurer au-delà du Pinde. Conduits par un de leurs chefs appelé Isaïm, ils s'emparèrent, le 2 juin, de Vèla qu'ils désolèrent; et ils ne se retirèrent qu'après avoir massacré un grand nombre de Mazarachiens et de Zenovisiens de Politza. Thomas profita de la consternation que cet évènement avait répandue pour s'emparer des postes fortifiés de Voursina, Kretzoumitza, Dragomi, Velchistas, Areochovitza, et des positions militaires des défilés, auxquelles il préposa des chefs qu'il appela Képhaladai et Zoubanei. Cette même année, il fit crever les yeux à Isaïe abbé de Nezzovo, qu'il condamna à être renfermé dans une cage de fer, et il termina ses expéditions par la prise de Castel-Saint-Donat ou Paramythia.

Jusqu'alors on n'avait connu Thomas que par ses cruautés, mais il leva entièrement le masque, en enrôlant parmi ses troupes un chef de bande nommé Cassan, avec quarante Mahométans. Enfin séduit par les Latins, aux erreurs desquels il adhéra, il apostasia publiquement, et déclara que Dieu, dans le mystère de la transubstantiation, était l'antitype, et non la réalité de sa présence, sous les espèces consacrées (1).

(1) On reconnaît la mauvaise foi, plutôt que l'ignorance de l'écrivain grec, qui accuse les Latins ou catholiques de ne pas croire à la présence réelle dans l'Eucharistie. Ce dogme est

L'année suivante, il bannit le métropolitain Mathieu, de son siége; et ce fut là le terme des excès dont il s'était rendu coupable. L'apostat Thomas, qui avait fait si long-temps le malheur de Janina, fut enfin assassiné par ses capitaines des gardes, qui étaient Nicephoraki, Raïcaki, Artavestos, Antoine et Frank, le 23 décembre 1383. Avec ce chef finit le gouvernement des Serviens dans l'Épire.

A la nouvelle de la mort du tyran, les habitants de Janina, transportés de joie, élurent spontanément pour leur despote ou seigneur, Isaos, alors gouverneur de Céphalonie, qui se rendit à leurs vœux, le 30 janvier 1384. Ses premiers soins furent de rappeler le métropolitain, de rendre les biens à ceux qui en avaient été dépouillés, d'abolir les corvées humiliantes, la honte du vasselage, et de rendre au peuple ses anciennes libertés.

L'histoire des bons princes, comme celle des peuples heureux, étant ordinairement peu mêlée d'incidents, la chronique de Janina ne se ranime que vers 1399. Au mois d'avril de cette année, Isaos se vit obligé de marcher contre les Albanais.

Ayant rassemblé les Malacassites, les Mazarachiens, les habitants de Papingos, de Drynopolis, du Zagori et les grands Zagorites (1), il vint camper près du

---

commun aux deux églises; mais un fait remarquable, c'est de voir le despote Thomas professer une doctrine qui ne fut proclamée que deux siècles après par Luther. La Grèce aurait-elle en cela la primauté sur l'Allemagne?

(1) Grands Zagorites; ce sont les Valaques qui avoisinent les sources de l'Aoüs et du Rhédias.

Mezzopotamos. Comme il se disposait à passer de là dans les Dibres, il fut attaqué par Gnophos, Thijeli et Ghioni(1), avec tant de furie qu'il fut battu et fait prisonnier. Mais bientôt après, par l'entremise du bayle qui commandait à Corfou, sa rançon fut traitée pour dix mille sequins d'or de Venise, qu'on paya aux commissaires chargés de consommer son échange, à Argyro-Castron. Il rentra ensuite dans la ville de Janina, au mois d'avril 1400, avec son frère Sgouro, auquel il conféra le gouvernement d'Arta. Peu de temps après il reçut la soumission du canton de Pogoniani; l'histoire ne dit pas quelle fut sa fin.

D'autres évènements s'annonçaient; de nouveaux maîtres se préparaient à envahir la Grèce, pour lui donner des fers. Vers l'année 1299, le nom des Turcs avait retenti dans l'Épire, et un siècle et demi s'était à peine écoulé, qu'ils avaient envahi la Thrace et les terres de la Macédoine, jusqu'au delà du mont Pangée, tandis que leurs coureurs, répandus en partisans, allaient au loin porter la dévastation, en poussant des reconnaissances militaires. Bajazet Ilderim (la foudre), poursuivant le cours des victoires de ses ancêtres, franchissant les montagnes et les fleuves, venait de conquérir la Romelie, et maître de la haute Albanie, il se préparait à passer le Pinde, lorsque le bruit des armes de Tamerlan, qui ravageait l'Asie mi-

(1) Ghioni, c'est le même que Ducange appelle Guini dans son Histoire de Ctp. sous les empereurs français, et dont il existe encore des descendants domiciliés à l'île de Spetzia ou Petza, à l'entrée du golfe d'Argos.

neure, le rappela dans l'Orient, où il perdit dans une seule bataille le trône et la liberté (1). Cet évènement, qui vengea la Grèce du dévastateur de la Thessalie, de la Macédoine, de la Phocide, de l'Attique, de la Mysie et de la Bulgarie, ne fit cependant qu'ajourner la conquête de l'Épire par les Mahométans. Les Épirotes ne se regardèrent plus que comme la proie future des barbares. En 1413 on remarqua un député du duc de Janina, parmi les ambassadeurs envoyés pour faire leur cour à Mahomet Ier, qui se trouvait à Andrinople (2).

Amurat, neuvième monarque de la dynastie des Ottomans, qui monta sur le trône en 1422, ne tarda pas à reprendre les plans de ses ancêtres contre la Grèce. Les Épirotes lui disputèrent d'abord avec succès l'entrée des défilés du Pinde, mais épouvantés par une sommation que ce prince leur adressa de son camp de-

(1) Les annales turques rapportent cette mémorable bataille, dans laquelle deux cent mille Turcs furent taillés en pièces, à l'an 804 de l'Hégire ou 1401 de J.-C., la quatorzième année du règne de Bajazet. CHALCOND., lib. III.

(2) 1413 april. 3, fer. 2 (correspondant au premier jour de l'an 816 de l'Hégire). Machmet imperii potitus, legatos missos a Servis, Walachis, Bulgaris et duce Ioanninorum, Lacedemonis despota et principe Achaiæ, benigne ac clementer allocutus, ad mensæ suæ sacra admisit. Inter compotandum singulis propinavit, demum pacifice dimisit, et responsum quod referrent, tale dedit : nunciate dominis vestris, me pacem omnibus offerre, ab iisque oblatam amplecti ; qui fraude pacem corruperit, ipsi Deus pacis infestus esto. — Gott. Stritt. Servic. c. XVII, §. 296.

vant Thessalonique (1), ils résolurent de se soumettre. C'est pourquoi ils lui députèrent un certain nombre des citoyens les plus distingués de la ville, qui réglèrent une capitulation avec ce sultan près Salonique, où son quartier était établi, dans un lieu appelé Klidi, ou la clef. En conséquence dix-huit Turcs commandés par un officier, prirent possession du château de Janina au nom du grand-seigneur, le 9 octobre 1431,

---

(1) La chronique de Janina cite cette pièce dans les termes suivants :

Βασιλεὺς Μουρὰτ Ἀνατολῆς καὶ Δύσεως, γράφω εἰς ἐσᾶς τοὺς Ἰωαννίτας, καὶ σᾶς συμβουλεύω, νὰ ἔλθετε θεληματικῶς νὰ μοῦ παραδώσετε τὸ κάστρον σας, καὶ νὰ μὲ προσκυνήσετε διὰ βασιλέαν σας, διὰ νὰ μὴ μὲ κινήσετε εἰς θυμὸν μέγαν, καὶ ἔλθω ἐναντίον σας μὲ τὰ στρατεύματά μου, καὶ πάρω τὸ κάστρον σας μὲ τὸ σπαθί μου. Καὶ τότε θέλετε πάθη τὰ ὅσα ἔπαθαν καὶ τὰ λοιπὰ κάστρη, ὁποῦ θεληματικῶς δὲν με ἐπροσκύνησαν, καὶ ἐκατακώπησαν μὲ τὸ σπαθί μου, καὶ ὑπὸ τῶν στρατιωτῶν μου ἐσκλαβώθησαν, καὶ Ἀνατολή καὶ Δύση ἐπελήθησαν. Καὶ ὅρκον ἀναμεταξύ μας νὰ ποιήσωμεν, ὅτι νὰ μήν σας εὐγάλω ποτὲ ἀπὸ τὸ κάστρον σας, καὶ ἐσεῖς πάλιν νὰ μὴν φανῆτε ἐπίβουλοι, καὶ τῆς βασιλείας μου ἀπηθῆς πώποτε.

Traduction.

Mourat, empereur d'Orient et d'Occident. Je vous écris à vous, Janiotes, et je vous invite à venir volontairement me présenter les clefs de votre forteresse, et me saluer comme votre empereur, si vous ne voulez exciter ma colère, et m'obliger de marcher contre vous avec mon armée, pour m'emparer de votre ville. Alors vous éprouveriez les maux qu'ont soufferts les places qui m'ont résisté, et qui ont refusé de me reconnaître pour leur maître; villes que mon épée a frappées, et qui sont tombées sous le sabre de mes soldats, vainqueurs de l'Orient et de l'Occident. Nous jurerons ensemble, moi que je ne vous chasserai jamais de votre forteresse; vous que vous serez fidèles et à jamais soumis à mon autorité.

et non pas en 1424, comme Meletius le rapporte dans sa géographie.

La chronique dont je viens de citer les particularités les plus intéressantes, ne rapporte ensuite que quelques détails vulgaires, qui s'étendent jusqu'à l'année 1740, temps auquel elle finit. Depuis cette époque les habitants de Janina avaient conservé une demi-liberté sous le gouvernement de leurs pachas, qu'ils faisaient révoquer à leur gré, et cet état a duré jusqu'en 1788, année de l'avènement d'Ali pacha à la satrapie de l'Épire, de laquelle datent les malheurs d'une ville qui gémit depuis trente ans sous son autorité, et qui est peut-être destinée à y voir perpétuer sa postérité (1).

La ville de Janina se déploie sur le penchant et à la base des coteaux qui la dominent à l'occident, jusqu'à un cap, dont les extrémités recourbées en forme d'aigle dicéphale, élèvent deux mamelons, sur lesquels sont bâtis en regard le palais du visir Ali et deux mosquées. Cette presqu'île, sur laquelle exista l'ancienne Janina, se détache de la ville dans une longueur de trois cents toises sur cent cinquante dans son plus grand diamètre, en s'avançant au milieu des eaux du lac. A son extrémité occidentale, un fossé la sépare du bazard, et un rempart élevé, garni de canons, la défendrait de ce côté, si une pareille position était susceptible de résistance. Dans son enceinte, qui est maintenant environnée d'un cordon de murs

(1) Voyez pour l'histoire d'Ali pacha et ce qui concerne la destruction de Janina, l'histoire de la régénération de la Grèce, qui fait une suite indispensable à ce voyage.

bastionné, on remarque le quartier fétide des Juifs, les prisons, le grand sérail du visir Ali et la mosquée de Calo pacha, édifice orné de colonnes en granit, apportées du temple de Pluton, dont les ruines existent près du lac Achérusien dans la Thesprotie (1). Autour de cette mosquée, que les Turcs ont construite sur l'emplacement de l'église du Pantocrator, on voit les tombeaux de quelques pachas, situés au bord du rocher qui forme une rive perpendiculaire de cent pieds d'élévation au-dessus du lac.

La nouvelle Janina, comme toutes les villes turques, se compose d'un bazard fangeux, situé au voisinage du château, de rues tortueuses, qui ne permettent de nommer que celle appelée sérail machalé, et de quartiers entrecoupés de cimetières enceints de murs, ou délaissés, qui n'ont pas même le mérite ordinaire, d'offrir quelques tombeaux bien entretenus. Le château de Litharitza, qui domine la presqu'île du lac, renferme le nouveau sérail du visir, autour duquel se groupent les palais de ses fils Mouctar et Veli pacha. Ces édifices, bâtis comme tous les ouvrages turcs, ont cependant cela de particulier, qu'on y voit des peintures à fresque exécutées par des Arméniens, qui ont représenté différents sujets aussi monstrueux, que le goût des princes dont ils font l'admiration. Ainsi, sur le fronton de la porte d'entrée du sérail de Mouctar, ce pacha est peint entouré de ses gardes, assistant au supplice d'un homme qu'on attache au gibet. On vante cet ouvrage, que les connaisseurs du pays mettent cependant au-dessous d'un paysage dans

(1) *Voyez* liv. IV, c. VI de ce voyage.

lequel ce prince est représenté assis, au milieu d'un troupeau de chevaux, de bœufs, de mulets et d'ânes. On serait tenté de croire qu'on a voulu faire allusion à la société habituelle de son excellence. Chez Veli pacha, les peintures représentent des camps, des piles de têtes, des drapeaux, des siéges, dans lesquels les bombes sont plus grosses que les maisons; et au plafond de son salon de repos, un ciel, où l'on voit tout à la fois le soleil, la lune, les étoiles, une comète avec sa queue enflammée, et la foudre sillonnant les airs. Les appartements du vieux Ali, mieux soignés, offrent des arabesques d'un bon goût; mais au total ces ouvrages, comme les palais de bois et de boue dont il font partie, ne méritent guères ni l'attention du voyageur, ni l'honneur d'une description.

Les mosquées au nombre de quatorze, et les sept églises de Janina, ne valent pas mieux la peine d'être vues que le monastère de Sainte Catherine fondé par des religieux Sinaïtes sortis de la colonie des moines Syriens, qui se prétendent pourvus d'une patente autographe de Mahomet, écrite comme le Coran le fut primitivement sur des omoplates de mouton et des os de chameau. Ces bons pères racontent que Sainte Catherine née à Alexandrie d'Egypte, fut fille d'un prince nommé Castus. Unique en beauté, elle apprit les lettres grecques et latines, la médecine et presque toutes les langues connues. Ayant embrassé le christianisme, elle souffrit le martyre sous le règne de l'empereur Maxence (1). Les bonnes ames ajoutent quelle fut l'épouse du Christ.

(1) L'Hagiologie s'exprime en ces termes: Αὕτη Κατερίνη ὑπῆρ-

Quant aux édifices, tels que l'hôpital et le collège, ils ne sont remarquables que par la généreuse intention de leurs fondateurs, Capelan et Sosimos, dont les noms et la mémoire seront à jamais chers et recommandables aux habitants de l'Épire. Ces deux respectables amis des chrétiens, ont doté, par des fonds déposés dans la banque de Moscou, pour le collège de Janina, trois professeurs pensionnés, chargés d'enseigner à leurs élèves le grec littéral, le latin, et le français; et sept maîtres subalternes, qui n'ont que la nourriture et le vêtement. Des écoliers reçoivent une modique pension, afin de pouvoir suivre les études, et d'autres sont admis comme externes et sans rétribution, aux leçons qui se donnent deux fois chaque jour, pendant l'année scholastique. Dans l'hôpital, on se contente de fournir des aliments aux pauvres; et c'est plutôt par son institution un lieu d'asyle comme les *Xénodochions*, où les pauvres étaient admis dans les premiers siècles du christianisme, qu'un Nosocomion, dans lequel on traite les maladies, puisqu'il n'y a ni médecins, ni pharmacie destinés pour son service. Cette institution, tout imparfaite qu'elle est, n'en mérite pas moins la plus grande reconnaisance pour ses fonda-

---

χεν ἐξ Ἀλεξανδρείας τῆς πόλεως· βασιλίσκου τινὸς θυγάτηρ, τοὔνομα Κάςον· μέγεθος ἅμα καὶ κάλλος ἔχουσα σώματος· εἰς ἄκρον ἐκπαιδευθεῖσα πᾶσαν Ἑλληνικὴν καὶ Ῥωμαϊκὴν παιδείαν· καὶ τοῖς κατὰ ἰατρικὴν φιλοπονήσασα συγγράμμασι· καὶ φωνὰς ἑτερογλώσσους πολλῶν ἐθνῶν ἐκμαθοῦσα. Διὸ καὶ τὴν εἰς Χριςὸν ὁμολογίαν ὑπὲρ τοῦ βασιλέως Μαξεντίου, πολλῶν βασάνων πεῖραν λαβοῦσα, τὴν κεφαλὴν ἀποτέμνεται· καὶ τὸν τοῦ μαρτυρίου ςέφανον δέχεται.

Crusius nous apprend qu'il a transcrit d'un manuscrit de la bibliothèque de Bâle cet extrait, avec une plume d'oison (anserino calamo), en 1578.

teurs. Leur sollicitude a aussi pourvu à la dotation de pauvres filles qu'on marie chaque année, pour perpétuer la race laborieuse de ces prolétaires qui dureront, suivant la parole divine, autant que le monde : *Nam semper pauperes vobiscum habetis.*

Dans l'état de barbarie qui afflige la Grèce, Janina se glorifie d'avoir cultivé en silence les lettres, bannies du territoire qui fut leur berceau et leur sanctuaire. Un cabinet de physique, des sphères, des cartes, quelques instruments de chimie, une bibliothèque qui renferme environ quinze cents volumes des classiques des trois langues qu'on enseigne dans son collége, suffisent pour initier les élèves dans la connaissance des lettres et des sciences, et c'est plus qu'on n'oserait espérer sous un gouvernement ombrageux. On ne sera pas moins surpris de voir que cette ville a produit, depuis son esclavage, Meletius, connu par sa Géographie et son Histoire ecclésiastique (1); Balano, auteur d'un Traité de mathématiques appliquées aux arts; Sokdoris, qui a donné la Grammaire et la Poétique de l'Hellénique; Cosmas Balanos, cité pour ses Traités de l'algèbre et de la chronologie; Triphon, qui a publié une Grammaire; Lambros Photiadès, un ouvrage sur les mesures; Georges, un Dictionnaire grec et latin, et Psallida, deux ouvrages intitulés : *Mathematica et Vera Felicitas*, en grec et en latin.

Les vertus ne sont pas non plus entièrement bannies de cette ville, malgré l'influence de celui qui l'opprime depuis trente ans. La fausseté, l'astuce et la

(1) A l'exception de Meletius, les autres auteurs ne peuvent être considérés que comme des excerpteurs et des traducteurs.

perfidie, qu'on reproche à ses habitants, pourraient être également les vices de tout autre peuple qui serait gouverné par Ali pacha. C'est la suite inévitable de la dépravation qu'il a érigée en principe! Là comme dans les salons de quelques potentats, *quiconque est sans honneur et sans humeur est un courtisan parfait.* Jour et nuit, l'antre de Cacus est ouvert à la délation, au crime et à la perfidie. Sa garde est composée d'assassins; ses pages sont les enfants dépravés des victimes de sa férocité; ses émissaires, de lâches valaques, prêts à commettre tous les forfaits, et ses affidés, des empoisonneurs, qui font gloire de leurs crimes. Des ministres sacriléges du dieu vivant sont admis aux secrets ténébreux de ses conseils, pour lui révéler la pensée de l'innocence et le secret des confessions. Des espions, déguisés sous toutes les formes, cherchent et scrutent les lieux où sont enfouis les deniers de la veuve et de l'orphelin. La vierge timide, cachée dans l'obscurité des appartements réservés aux sexe, ne peut échapper à leurs regards pénétrants. On l'arrache du sein maternel; on en arrache le fils, espoir d'une famille vertueuse; et l'honneur, la beauté, la pudeur, sont sacrifiés aux plus honteuses passions. Les graces, les faveurs ne tombent jamais sur l'homme de bien; et malgré la réprobation qui repousse la probité, la pieuse philanthropie habite cependant encore cette ville en proie à la plus scandaleuse immoralité.

Les Grecs de Janina sont charitables; rien n'a pu effacer cette qualité de leur cœur. Ils ne détournent point leurs regards d'un homme accablé par la disgrace du satrape; et tous les malheureux, sans distinction, sont l'objet de la sollicitude publique. Les

prisons, qui regorgent de victimes, auxquelles leur tyran n'accorde que des fers, tombent à la charge de la ville, qui pourvoit à leurs besoins. Chrétiens, ou Juifs, la charité les anime d'une égale affection. Sans distinction de culte, elle leur fournit des vêtements suivant les saisons, et une nourriture journalière pour leurs besoins. Des hommes et des femmes se dévouent pour demander l'aumône, non en faisant de ces quêtes où la vanité du siècle perce en implorant la commisération publique, mais en se couvrant du cilice, chargés du sac de la mendicité, et en frappant aux portes pour demander le pain du pauvre. Διὰ τοὺς ἀδελφούς μας φυλακωμένους. *Nos frères prisonniers souffrent*, crient-ils d'une voix plaintive; et jamais l'aumône ne leur est refusée, excepté du tyran et de ses complices. Ainsi la compassion est là comme partout la première des vertus, puis quelle contribue le plus puissamment au soulagement de l'humanité. On donne au nom du père des miséricordes, car il est écrit que *celui qui a pitié du pauvre, prête à l'Éternel* (1).

Aux fêtes solennelles, l'allégresse des chrétiens se fait sentir jusqu'au fond du tartare dans lequel les prisonniers sont renfermés. Les travaux cessent pour eux, leur nourriture est plus abondante, et pendant la pâque, ils ont des tables aussi bien servies que celles des riches. Au milieu des festins et des noces, on pense aux prisonniers, et les restes du banquet leur sont réservés. A la mort d'un proche parent, une famille opulente fait pendant plusieurs jours la dépense de la nourriture d'une chambrée de ces infortunés, et les dames,

(1) Proverb. XIX, 17; Eccles. II, 1; Isa. LVIII, 7.

suivies de leurs domestiques, président souvent elles-mêmes aux distributions des aliments qu'elles se font un devoir de préparer de leurs mains. Noble et sublime fonction! Elles ne dédaignent pas de soulever la tête défaillante d'un vieillard accablé de douleurs, et le crime puissant respecte ce dévouement de la charité chrétienne! Mais de combien de bénédictions est comblé celui qui brise les fers des prisonniers?

Un peuple susceptible d'une reconnaissance aussi profonde, peut-il être essentiellement dépravé? Non, la nature a trop bien partagé les habitants de Janina, pour que les défauts dont on les accuse ne soient pas plutôt inhérents aux vices du gouvernement turc, qu'à leur caractère naturel. La fraîcheur et la beauté sont le partage des enfants; la candeur, la régularité des traits et la majesté des formes, distinguent la plus intéressante moitié de l'espèce humaine, et les hommes sont généralement grands et bien faits. La vieillesse à la vérité est hideuse, surtout parmi les femmes. Mais indépendamment du fard et des bains d'étuves dont elles abusent, si on fait attention aux inquiétudes continuelles auxquelles elles sont livrées, tremblant à chaque instant pour leurs époux et pour leurs enfants, on ne sera pas surpris d'une pareille altération; car le chagrin, qui livre des assauts continuels à l'ame, fane et détruit rapidement la jeunesse, les graces et la beauté. A trente ans, j'en ai fait la triste remarque et l'expérience personnelle, la barbe des hommes commence à blanchir; et la caducité s'annonce chez eux lorsque dans nos heureux climats, sous l'influence paternelle des monarchies européennes, l'habitant des

villes et des campagnes jouit encore de toute l'énergie de ses facultés.

Il paraît que Janina, malgré l'action continuelle de l'anarchie et du despotisme, qui ont pesé sur ses habitants depuis sa fondation, fut toujours une ville considérable. Elle était déja érigée en évêché en 879 (1); et peu de temps après devenue métropole, son prélat, qui prenait encore le titre d'archevêque de Janina et de Corcyre, eut sous son sceptre pastoral, pour suf-

---

(1) Le premier évêque de Janina, historiquement connu, fut Zacharias, qui siégea au synode tenu après la mort de saint Ignace de Constantinople, pour le rétablissement de Photius dans ce siége, en 879. Ses successeurs furent :

Évêques de Janina, suivant l'Oriens Christianus.

Zacharias, évêque (au synode pour la restitution de Photius).	879
Theoleptus, metropolitain (dixhuitième évêque après la prise de Constantinople par les Turcs)......................	
Antoine, évêque de Bella, souscrit pour celui de Joannina au concile de l'an....................................	1564
Joasaph, metropolitain..................................	1580
Mathieu (vingt-troisième a captâ urbe)...................	
Parthenius..	1638
Clement, metropolitain (seculi nuperi)..................	
Hierotheus, metropolitain...............................	1721

Cependant le catalogue (ΕΚΘΕΣΙΣ) de l'empereur Andronic porte, à l'année 673, au nombre des métropoles, Joannina, qui avant ce temps était un évêché suffragant de Naupacte.

Banduri, t. Ier, lib. VIII, p. 233.

La même église se vante d'avoir donné le quatorzième patriarche de Constantinople, depuis la prise de cette ville par les Turcs, dans la personne de Theoleptus, qui mourut sous le règne de Soliman-le-Magnifique. *Ibid.*

fragants, Velas, Drynopolis, Buthrotum et Chimara (1). Les rois de Servie avaient fixé à Janina le siége de leur grande satrapie de la Grèce ou Hellade, puisque Étienne conféra le titre même de César à Prolampos, auquel il avait donné ce gouvernement. Sa population devait être nombreuse, puisqu'on la voit armer contre le sanguinaire Thomas. Elle était florissante après sa soumission au sultan Mourad, contre lequel ses habitants osèrent se révolter, action dont ils furent cruellement punis, sans perdre les libertés accordées par leur capitulation. Enfin Spon (2), qui voyageait en 1666, en fait mention comme d'une ville riche et marchande.

Elle fut en effet opulente et puissante jusqu'en 1716, temps où ses habitants furent soumis pour la première fois au caratch (tribut que les Musulmans à l'exemple des Hébreux (3) imposent au peuple à qui ils accordent la paix) et à l'autorité d'un pacha à deux queues, dépendant du visir de Tricala en Thessalie. Cet évènement

---

(1) Les titres de l'archevêque de Janina et ses suffragants sont :

Titres.

A. M. Ἰωαννίνων Κερκύρων καὶ πάσης Κερκύρας. Archevêque métropolitain de Corcyre et dépendances.

Ses Suffragants.

E. Δρυνοπόλεος καὶ Ἀργυροκάστρου. Drynopolis et Argyrocastron.

E. Βέλας. Velas.

E. Βουθροντοῦ καὶ Γλυκέος. Buthrotum et Glychrys.

E. Χειμάῤῥας καί Δελβίνου. Chimarra et Delvino.

(2) Spon. voyage, lib. I, p. 66, édit. de La Haye 1724.

(3) Le peuple à qui les Juifs donnaient la paix devait être vassal et tributaire d'Israël. — Deut. XX, 11.

n'eut pas sur l'industrie un effet aussi funeste que celui du gouvernement d'Ali pacha, qui n'a donné à la ville qu'un éclat trompeur par ses propres richesses. Cependant on compte encore à Janina trois mille deux cents maisons. Dans ce nombre, deux mille sont habitées par trois mille quatre cent vingt familles chrétiennes, dont le régime spirituel est confié à cinquante deux papas, formant un égal nombre d'éphimeries (1), qu'ils achètent de l'archevêque. Mille autres maisons sont la propriété des Turcs, qui ont un nombreux domestique, et les autres sont occupées par douze cents Juifs, formant deux synagogues. On peut, d'après cette base, calculer que le nombre des bourgeois est de dix-sept mille cent chrétiens, de cinq mille mahométans et de douze cents hébreux, formant un total de vingt-trois mille trois cents individus. Telle est la population domiciliée; mais si l'on ajoute à ce nombre les Albanais, composant la garnison de la ville, les gens attachés aux maisons du visir et de ses fils, les otages de tous les cantons, les clients, les troupes mercenaires, le concours des étrangers, on peut raisonnablement dire qu'il y a constamment à Janina trente-cinq mille individus résidants ou de passage. Aussi, malgré le dépérissement des grandes fortunes, les petits marchands, qui vivent avec les étrangers, agrandissent-ils la ville, que le visir embellit par de vastes constructions.

(1) Ἐφημερία. Espèce de succursale ayant pour chef un archihebdomadaire. Le prêtre qui célèbre à son tour la liturgie est appelé Ἐφημερευτής. Voy. Typic. S. Sabæ, cap. V; Anastas. Patriarch. Antioch. Homil. I; in Annuntiat. virgin. Dei paræ. Joasaph. patr. cp. epist. ad Theodos. Zygomal., lib. IV, Turc. græc. Crusii. Sgouropoul., Hist. concil. florent. sect. XII, cap. I.

L'étendue de Janina occupe dans son développement deux milles de longueur, mesurés depuis la porte de Calo Tchesmé, jusqu'à l'église de Saint-Nicolas située sur la route de Berat, dans une profondeur moyenne de quatre cent cinquante à sept cents toises. L'enceinte, environnée jadis d'un fossé et d'un épaulement, qui enveloppait les coteaux, renferme, indépendamment des maisons, des champs, des vignobles, des carrières, et présente un systême de défense aussi ridicule que mal calculé. Au reste, ce monument de la terreur que trois cents Français, postés en 1798 à Prevesa, inspirèrent à Ali pacha, est presque entièrement détruit; il ne sert pas même à présent à réprimer les contrebandiers qui le passent pour éviter de payer les redevances, que les préposés du fisc exigent sur les denrées, les personnes et les marchandises.

Aux deux tiers supérieurs du lac, en face du sérail et de la mosquée de Calo pacha, plus près du mont Mitchikeli que de la ville, s'élève une île hérissée d'inégalités, au nord de laquelle on voit un village grec de quatre-vingts feux, habité par des pêcheurs et des bateliers. Dans ses sinuosités et sur ses sommets, on compte sept chapelles décorées du nom de monastères, dont la plus remarquable est celle de Sotiras transformée en prison d'état, qui sert souvent aux exécutions secrètes de ceux que la tyrannie a intérêt de faire disparaître sans éclat. Dans la partie méridionale de cet écueil qui présente des flancs acores du côté du Pinde, on trouve quelques champs cultivés et un peu de verdure. C'est vers la partie habitée, que les habitants de Janina, dans les beaux jours de l'été, viennent se divertir et s'enivrer. Les pêcheurs leur prêtent

leurs maisons, et savent parfaitement préparer le poisson et les écrevisses, qui sont le regal accoutumé de ces sortes de réunions, dont la musique, la gaieté et la folie font encore le charme, malgré la surveillance du despotisme.

La rive opposée du Mitchikeli est abrupte, et c'est en la prolongeant en bateau pendant une lieue au midi, qu'on arrive au monastère de Dourakhan, célèbre par une image miraculeuse et par une *panégyrie* qui s'y rassemble chaque année, le jour de la nativité de la vierge. Une grève étroite permet de se rendre de là par terre au caravansérail d'Ardamista, qui est une échelle de cabotage pour le transport des bois de chauffage, qu'on tire du canton de Zagori.

Du village de l'île, si on vogue au nord-est pendant cinq cents toises, on aborde à une des principales sources du lac appelée Dobravoda ou Krionero (1). Ce ruisseau sort de la base du mont Mitchikeli par une ouverture, dans laquelle les poissons se réfugient à l'approche des barques. Les habitants, grands amateurs d'eau fraîche, manquent rarement de s'y désaltérer et d'y plonger leurs fruits pour les glacer. A-peu-près à cent cinquante toises au nord, quand on a pris terre, on passe devant un khan et on arrive au monastère de saint Côme et saint Damien, que les Grecs nomment les saints Anargyres (2).

(1) Toutes les sources du lac de Janina portent des noms slaves et grecs, ce qui prouve, à l'appui de l'histoire, que les Serviens ont long-temps habité le pays. *Dobra voda*, dans leur langue, signifie *bonne eau;* et en grec, *krionero, eau fraîche* est son synonyme.

(2) Ἅγιοι Ἀνάργυροι. Les saints sans argent sont les dioscures modernes des Grecs. Cette dénomination est donnée à certains personnages de l'hagiologie orthodoxe, qui ont exercé gratuite-

Tout près de cette enceinte, les pluies forment un large torrent dont les eaux tombent dans le lac. De là, il faut plus d'une heure et demie, pour monter au village de Saint-Georges, séjour aérien de trente familles grecques. Elles vivent des productions des gorges supérieures du mont Mitchikeli dans lesquelles il y a des champs cultivés, quelques pâturages, des arbres, des eaux de mauvaise qualité et une multitude prodigieuse de bartavelles. Sous le même air de vent, trois quarts de lieue plus haut dans les montagnes, on gravit jusqu'à Lignadèz, premier village du Zagori, qui n'est habité que durant les chaleurs de l'été, à cause des neiges dont ses sommets sont chargés pendant sept mois de l'année. Telle est la bordure orientale du lac de Janina, dont le plan joint à ce chapitre donne une idée plus claire que les descriptions, en ce qu'il parle aux yeux. On remarquera dans la direction nord, sur cette ligne, les sources des saints Anargyres surnommées Militzi, celles de Kioski et de Sedenico, qui sont autant de petites rivières souterraines.

Deux milles au nord du village de l'île dont je viens de parler, après avoir navigué dans un canal bordé de roseaux, on trouve Perama, maison de plaisance du visir Ali, et tout auprès un village de quarante cabanes habitées par de pauvres chrétiens, que le visir Ali pacha, accoutumé à parquer les hommes comme des troupeaux,

---

ment la médecine en faveur des pauvres. Voy. Philostorg. lib. III, c. 15, in Æt. Ath. Herectic. Les plus remarquables de cette légende sont : SS. Cosme et Saint Damien, Cyrus et Jean, Pantéléémon et Hermolaüs, Samson et Diomède, Thallalæus et Tryphon. Il existe un cantique grec composé en leur honneur par Jean, patriarche des Euchaïtes.

remplaça de mon temps par une population de Grecs Ioniens qui revenaient du pélerinage de Jérusalem. Obligés de s'expatrier pour s'être brouillés avec les tribunaux de Corfou, ils se glorifiaient d'avoir servi les pères de la Terre-Sainte, en qualité de marmitons, de cuisiniers, et se seraient crus, au temps du gouvernement de Venise, absous de leurs crimes qu'ils qualifiaient de peccadilles. Mais comme la justice française ne se contentait pas d'indulgences, ils se trouvèrent très-contents de planter leurs tabernacles à Perama, sous la protection d'Ali pacha (1).

La butte rocailleuse et stérile, à la base de laquelle sont situées leurs huttes, est entièrement isolée, et semblable à une île que les eaux auraient abandonnée. Le lac finit en cet endroit, en face de la chapelle de Saint-Nicolas, bâtie sur la rive opposée. Une forêt de roseaux couvre le marais, qui se déroule au nord, dans une longueur de six milles, jusqu'à Labschistas ou Libisdas, qui est le lac inférieur. Perama est mainte-

---

(1) Ils ne tarissaient pas sur le bonheur d'avoir habité le couvent de Saint-Saba, situé près du torrent de Cédron; malheureusement il n'y avait plus, comme autrefois, treize ou quatorze mille moines. On y montrait au reste le tombeau de ce saint, la source d'eau vive qu'il fit jaillir en récitant l'*Ave Maria*. Quelques-uns rapportaient de l'eau du Jourdain et de la fontaine dans laquelle saint Philippe baptisa l'eunuque de la reine Candace. Un papas qui se trouvait avec eux me montra des raisins de la vigne de Sorvec, où les espions de Moyse prirent la grappe qu'ils portèrent au camp des Israélites. Malgré tant de curiosités saintes, nul de ces pélerins, dont le plus honnête avait au moins quelques coups de stilet à expier, ne songea à aller respirer le frais à l'ombre des oliviers qui ornent les jardins d'Alcinoüs.

nant un palais abandonné, qui ne sert plus qu'aux exécutions nocturnes, dont il est le théâtre, ainsi que le monastère de Sotiras. Mais comme si cette extrémité du lac était consacrée au crime, la partie voisine de Saint-Nicolas n'est pas moins fameuse par les noyades, lorsque le satrape, dans ses jours de fureur, condamne quelques femmes au dernier supplice (1).

Si l'on sort de Janina, à cette extrémité du lac, par la porte de Saint-Nicolas, en marchant en plaine entre un coteau labouré et une belle prairie qui est prolongée par le marais, dont la largeur moyenne est d'un demi mille, au bout de trois quarts de lieue on trouve le caravansérail appelé Khanopoulo, et cent cinquante toises sur la droite, l'église de Saint-Jean Palæo-Lavrite (2), ainsi que les cabanes de Besdounopoulo. De l'autre côté du marais on aperçoit au penchant du Pinde, à la distance où ils sont indiqués sur la carte, Strongia, le monastère de Saint-Jean Lycotrichi, et le village de Vragnia, environnés de quelques champs et de vignobles qui ornent cette partie opposée du vallon. En fléchissant un peu au nord-nord-ouest, au bout d'un quart de lieue, on arrive à Besdouno, village au-dessous duquel est pratiquée une route qui mène dans la seconde partie de la vallée. En prenant cette direction

(1) Voyez le récit du martyre d'Euphrosine et de ses compagnes dans l'Hist. de la Rég. de la Grèce, liv. I, c. 5, 2e édit.

(2) Saint Jean Palæo-Lavrite, confesseur martyr, natif de Janina, a été canonisé par le patriarche depuis le schisme, temps où chaque église a cessé de reconnaître les apothéoses de l'autre. La fête de ce saint a lieu le 14 avril. Voy. Nicéphor. Xantopul. in synopsi sanctorum.



pendant cent cinquante toises, si on tourne au nord-ouest l'espace d'un quart de lieue, on arrive, en montant un coteau cultivé, au monastère du Saint-Esprit, que les Grecs surnomment Iconès ou les Images. Son enceinte plantée de cerisiers renferme une large tombe en pierre, portant en caractères grecs l'épitaphe peu intéressante d'un homme obscur appelé Néarque. De là, en continuant de s'élever le long des bords d'un torrent, on arrive au plein sommet de la partie méridionale de la montagne de Gardiki, qui est entièrement couronnée par une enceinte pélasgique ou cyclopéenne, sur laquelle je vais exposer mes conjectures.

Le lecteur qui examinera le plan géométrique et le dessin d'un pan des murailles de Gardiki verra dans les détails et dans l'ensemble de cette ruine une acropole de la plus haute antiquité. Ses remparts, ses tours ou contreforts, car leur massif plein indique autant un appui qu'un bastion, sont partout formés de polygones irréguliers joints sans ciment, avec un fini admirable de juxta-position, tandis que leurs faces saillantes sont grossièrement ébauchées et presque brutes : telle est cette enceinte, dont l'ouverture, comme celle de Castritza, est pratiquée au nord. En examinant les restes de plusieurs édifices particuliers, disséminés dans l'intérieur, on y trouve un tumulus de soixante pieds carrés, soutenu par un mur de revêtement en argolithes ou pierres brutes, dont on pourrait déterrer les soubassements. On voit, un peu à l'est, un enfoncement avec des réparations en maçonnerie d'une époque moderne, dans lequel on descend par un double escalier, pour arriver à deux puits, dont un seul conserve de l'eau. Je présume qu'on peut assez raisonnablement

affirmer que le tumulus, soutenu par un revêtement cyclopéen, fut le hiéron à ciel ouvert de Jupiter Dodonéen, temple rustique, élevé en plein air, comme tous ceux dans lesquels les hommes, à peine réunis en société, offrirent leurs premiers hommages aux immortels. Quant aux fondements des édifices épars dans l'enceinte, ne pourrait-on pas dire que ce furent les demeures de ces Selles grossiers qui habitaient autour du temple dont ils étaient les ministres, ou plutôt des édifices modernes, implantés sur leurs fondations? Enfin, les puits profonds, qu'on trouve maintenant, contenaient sans doute l'eau nécessaire à leurs besoins. Je pense donc que la ruine cyclopéenne de Gardiki est le hiéron de Jupiter Dodonéen, et la residence des Selles, ses ministres, qu'Hérodote visita, lorsque le chêne prophétique n'existait plus. Par suite de l'examen des lieux, je serais tenté de placer la ville de Dodone, réservée au peuple, à Castritza. Ainsi il y aurait eu tout à-la-fois, dans la Hellopie, une ville de Dodone, distincte du hiéron de Jupiter et de la demeure des Selles, en possession de rendre ses oracles et d'initier les étrangers à ses mystères; si la chose n'est pas prouvée, elle est au moins vraisemblable.

Homère ne donne pour habitants à Dodone que des Selles; Hérodote ne parle que de ses ministres, qu'il vit quand il se rendit au hiéron; enfin Polybe n'aurait pas omis de faire mention de la destruction de cette ville par Dorymaque, « qui, étant arrivé au temple de Do« done, brûla son portique, enleva plusieurs des of« frandes qui s'y trouvaient et renversa l'édifice sacré (1).»

---

(1) Παραγενόμενος δὲ πρὸς τὸ παρὰ Δωδώνη ἱερὸν, τάς τε ςοὰς ἐνέτ.

Le temple n'était plus, comme on voit, un autel de la simplicité primitive de l'âge d'or, puisque ses *ex voto* purent tenter l'avidité du vainqueur, qui n'aurait sans doute pas épargné la ville plus que le sanctuaire de Jupiter. Mais, que sont devenues ses colonnes, τὰς ςοάς? N'étaient-elles pas, comme le portique, un ouvrage en bois, puisque Polybe dit positivement qu'elles furent brûlées, et qu'on n'en retrouve aucun fragment, ni la moindre parcelle de marbre, au milieu de tant de décombres? Je dirai plus : les laboureurs, qui ensemencent des champs entiers dans l'enceinte où exista le hiéron, n'y ont jamais trouvé de médailles, tandis qu'on en découvre chaque jour à Castritza, ainsi qu'aux environs de sa montagne; et cette preuve vient à l'appui des hypothèses que je hasarde. J'en conclus que la ruine de Gardiki est l'enceinte des Selles, qu'Hésiode appelle la demeure des Pélasges (Πελασγῶν ἕδρανον) et le hiéron de Jupiter Dodonéen. Je conjecture en même temps, que l'acropole de Castritza, située au midi du lac supérieur, à la distance de deux lieues de celle-ci, est la ville de Dodone, que Favorin (1) appelle la capitale des *Hellopes*, riches en troupeaux, qui formaient sans doute un corps de nation distinct de la caste sacrée des Selles.

πρησε καὶ πολλὰ τῶν ἀναθημάτων διέφθειρε· κατέσκαψε δὲ καὶ τὴν ἱερὰν οἰκίαν. Polyb., lib. IV, c. 67, p. 460.

Je pense que par ςοὰς, il faut entendre non seulement le portique, mais les colonnes du temple, car Polybe, toujours exact, se contente de dire que Dorymaque renversa ensuite la cella, κατέσκαψε, etc., et il aurait sans doute ajouté : ainsi que les colonnes. Environ 219 ans avant notre ère.

(1) Favorinus au mot Δωδώναιος Ἔλλα Καθέδρα, etc.

On peut également entendre de diverses manières l'épithète de *haute*, que les écrivains anciens donnent à Dodone. Ils avaient dû observer que pour arriver dans la Hellopie, il fallait monter en venant du côté de la mer, d'où ils partaient ordinairement pour accomplir leurs pélerinages; et l'air vif et froid, qu'ils trouvaient dans cette contrée, devait leur faire penser qu'elle était placée dans une région élevée. Il ne fallait que réfléchir pour faire cette remarque, qui, déterminée par des observations barométriques, m'a donné une hauteur approximative de onze cents pieds au-dessus du niveau de la mer, pour le plateau de Janina. La Hellopie méritait donc le nom de plateau supérieur, et Dodone celui de haute, par rapport même à la vallée dans laquelle elle était située, ainsi que le hiéron bâti sur la montagne de Gardiki, qui domine sa surface de quatre cents pieds; élévation à-peu-près égale à celle du mont Anchesme, près d'Athènes.

Pour ce qui est du Tomoros, montagne isolée, comme l'étymologie l'indique, il s'élève pareil à un vaste autel au nord de la vallée, qu'il ferme en dérobant la vue du lac inférieur. Situé dans une région froide, puisque les hivers sont d'environ six mois à Janina; couvert de neiges plus long-temps que la plaine, il mérita le surnom de glacial, que lui donne Homère, qui n'a jamais prétendu confiner le temple et les ministres de Jupiter Dodonéen, dans les glaciers du Pinde. A cet emplacement, s'il est difficile de méconnaître le Tomoros, il ne l'est pas moins, lorsqu'on se rappelle comment l'airain de Dodone était sans cesse frappé par un automate armé d'un fouet formé de chaînes d'airain, que le vent mettait en mouvement. Il suffit d'avoir habité

Janina, pour avoir remarqué que la butte de Gardiki se trouve exposée aux vents de N. O. et de S. E., qui règnent pendant une grande partie de l'année dans cette contrée, et à l'action de tous ceux qui soufflent par intervalles des différents points du compas. Quant aux cent fontaines qui sortaient de la base de cette montagne, Pline, qui rapporte ce fait sur le témoignage de Théopompe, a voulu faire allusion aux sources de Besdounopoulo, dont les eaux fertilisent une multitude de champs, ainsi qu'aux divers ruisseaux que reçoit le lac inférieur; et il a parlé par pléonasme, pour en exprimer la quantité. Mais le Tomoros est maintenant dépouillé de ses chênes fatidiques, comme le Liban l'est de ses vieux cèdres, parce que tout change sur la terre. On ne voit plus voltiger autour de ses coteaux que quelques essaims de pigeons sauvages, aussi peu respectés et aussi muets que la terre des oracles, sur laquelle ils furent autrefois révérés.

En poursuivant l'exploration de la vallée orientale, on trouve, à un quart de lieue de Besdouno, deux sources qui jaillissent de la base du Tomoros, dont les eaux, après s'être confondues dans un même canal, s'épanchent dans le marais, qui est le canal de communication entre les lacs. Un mille et demi plus loin, en marchant toujours au nord, on relève droit à l'est sur le penchant du Mitchikeli, à la distance d'une lieue, Dipni environné d'un bois de chênes verts; enfin, en avançant toujours dans la première direction pendant un mille, on arrive à la chaussée ou pont de Zagori. Là se termine la plaine comprise entre l'église de saint Jean Palæo-Lavrite, le Tomoros et les lagunes, territoire d'une inépuisable fertilité, riche en

moissons, en végétaux, en prairies, coupé d'îles et de canaux praticables aux barques avec lesquelles les riverains exploitent les pêcheries des bas fonds et leurs tourbières, dont les boulangers et les propriétaires des bains emploient la houille (σκάρια) pour chauffer leurs fours et leurs étuves. La chaussée sinueuse, percée d'arches sous lesquelles coulent les eaux des sources innombrables des lagunes unies au trop plein du lac de Janina, pour se porter au lac inférieur, se termine au khan de Noutza, près duquel on trouve un corps-de-garde, un puits et un groupe de beaux arbres. Vis-à-vis, dans le Mitchikeli, on remarque le tchiftlik de Braïa ou Brania, ainsi appelé du nom de Paul, fils de Branus ou Vranas, prince servien (1): c'est le même qui épousa Agnès de France, impératrice de Constantinople, sœur du roi Philippe. Deux cent-cinquante toises au nord, on voit la bordure de roseaux qui annonce le lac inférieur de la Hellopie, que les écrivains de la Byzantine appellent Libisdas, et les gens du pays Labsistas et Labchistas (2).

Ce lac, qui reçoit la décharge de celui de Janina, des torrents et des ruisseaux de la partie orientale de la grande vallée de la Hellopie, s'étend entre le Mitchikeli qui se recourbe pour l'envelopper au nord et au couchant, par les coteaux de Petchiali, de Pro-

(1) Gott. Stritt. Servic. I, §. 7 et 9. — Ville-Hardouin l'appelle Vernas. Hist. de la conq. de Constantinople, pages 166, 167, 171, 175, 183. Paris, 1667.

(2) Il est probable que ce nom vient de *laspi*, *boue* ou *fange*, à cause qu'il tarit en grande partie pendant l'été, et qu'il laisse à découvert des vases remplies de joncs.

topapas, et par le mont Tomoros qui le borne au midi. Dans cet espace, à l'époque des grandes eaux qui a lieu pendant l'hiver, son diamètre peut être évalué à une lieue en tout sens. Mais en été, quand les torrents cessent d'y verser les pluies et le produit de la fonte des neiges, lorsque le lac supérieur ne dépasse plus ses bornes accoutumées, le Labchistas baisse et se rétrécit surtout vers l'occident, où il laisse à sec la moitié de son bassin, qu'on laboure et dans lequel on sème du maïs. Resserré au fond de son urne, il n'est alors que le renflement du canal alimenté par les lagunes, dont les sources donnent une quantité d'eau qui l'entretient avec assez d'abondance jusqu'au mois de juin. A cette époque, le lac, comme perdu entre ses roseaux, ne forme plus au sortir de ses fanges qu'une rivière d'un demi-mille de cours, qui vient aboutir au sud-ouest dans un bassin circonscrit, par un encaissement de rochers du Tomoros. Là, sans bouillonnement, sans tournoiement, et comme à travers le sable d'une fontaine filtrante, les eaux s'absorbent, quelle que soit leur quantité, pour reparaître deux lieues au sud-ouest, au fond d'un précipice d'où sort la Velchis, qui conflue avec le fleuve Thyamis ou Calamas (1).

A deux milles du khan de Noutza, après avoir suivi la gorge de Lycostomo (la gueule du loup), on se rapproche du lac de Labchistas et on laisse à droite dans la montagne le tchiftlik de Prilipi, au-dessous duquel coule un large torrent; et deux milles plus loin au nord on arrive à la tête du lac, auquel se rend

---

(1) *Voyez* liv. IV, chap. V de ce voyage.

un ruisseau souterrain qui sort de la base du Mitchikeli. A droite, au bord d'un ravin profond, s'élève une maison de plaisance du visir Ali, et inférieurement une chapelle grecque entourée d'un bois sacré; au-dessus, la montagne est couverte de sauge. Là s'ouvre le sentier qui conduit dans le canton de Zagori, par Dovra, premier village de l'antique Perrhebie.

En poursuivant la périphérie du lac, à une demi-lieue de la source de Prilipi, en marchant à l'O. on passe à Petchiali, village bâti sur le penchant d'un tertre verdoyant dominé par une tour. On a, un mille à l'O., le hameau de Gavrisos, et on relève au S. deux points de compas Est, le village de Labchistas situé sur une falaise du mont Tomoros, et dans le S.-O., à la distance d'une lieue, le khan et le village de Néochori, dont j'ai parlé dans mon itinéraire de Dzidza à Janina. De ce dernier village, en portant au S., l'espace d'un tiers de lieue, on retombe au Catavothron ou gouffre du Labchistas, où j'ai remarqué les piles d'un pont en masses solides qui servait anciennement, lorsque les eaux débordaient, à passer du mont Tomoros sur les coteaux de Néochori, afin d'éviter un détour considérable qu'on est obligé de faire au midi pour gagner le défilé de Protopapas.

Ce circuit a lieu maintenant un peu au-dessus de Rodotovi ou Rodostopos, village situé une demilieue au midi, à la base de la zone où se terminent ordinairement les inondations dont les flasques d'eau arrivent jusqu'au khan d'Ammos, situé dans l'intervalle moyen entre ces deux hameaux. Au midi de Rodotovi passe la route commerciale de Sayadèz, et, un peu au-delà, le sentier par lequel on se rend aux

villages disséminés dans la partie septentrionale de la vallée de Passaron.

De cette ouverture des défilés qui conduisent dans la région occidentale de l'Épire, la chaîne des coteaux circule pendant une lieue à l'orient, en laissant un espace libre de deux milles entre sa base et celle du Tomoros. On trouve dans cette nouvelle direction Tista, à un quart de lieue de Rodotovi, et un mille et demi plus à l'est Phanéroméni, en face duquel on relève à un tiers de lieue au nord, le village de Gardiki, qui a donné son nom au mont Tomoros sur le penchant duquel il est bâti. Dans l'intervalle moyen des deux villages, plus près de la base de la montagne de gauche que des coteaux de Phanéroméni (1), on trouve l'église de la Manifestation, et deux cent cinquante toises à l'orient le village de Dgelova, qui n'est remarquable que par une maison de campagne du visir Ali pacha. En face, s'ouvre la route carrossable qui conduit par Besdouno-Poulo dans la vallée proprement dite de Janina, qui est la partie orientale du bassin de la Hellopie. Ainsi, comme on peut en juger, la montagne de Gardiki ou Tomoros, circonscrite par les lagunes et par le Labchistas à l'orient et au nord, séparée par une gorge, des coteaux de Proto-papas, de Rodotovi et de Dgélova, coupée à sa base par la route carrossable tracée dans un ravin, est isolée au milieu de la plaine de Janina, et répond à l'idée que les anciens nous ont donnée de l'éminence sur laquelle exista le temple de Jupiter Dodonéen.

---

(1) Φανέρωσις, la manifestation du Christ. Vid. Euthym. Zygabenus in præfat. ad Psalm.

Au détour de Dgélova commence la partie occidentale de la vallée de Janina, qui a cinq lieues d'étendue du nord au midi jusqu'à Saint-Dimitri, où elle se termine au pied des montagnes formant le versant méridional de l'Épire. En descendant dans cette direction, à une lieue et un quart sud de Dgélova, on passe à Stavraki, village et maison de campagne de Mouctar pacha, bâti à quelque distance de la montagne sur laquelle s'élève, un quart de lieue à l'occident, le hameau de Sodovitza. Des sources et les pluies forment temporairement des inondations dans cette partie de la plaine, dont le sol caverneux, comme ceux qui sont agités par de fréquents tremblements de terre, absorbe les eaux qu'il dégorge par des canaux inconnus. C'est dans cette direction qu'est tracé le sentier qui conduit par Paramythia au port de Gomenizzé. Les coteaux qui dérobent la vue de Janina sont couverts de vignobles, entremêlés de maisons de campagne, jusqu'à l'endroit où leur projection s'abaisse, vers l'église de Périlepti, à un mille environ de la grande ferme de Bonila. Telle est jusqu'à cette distance l'arête centrale de la vallée.

Au pied de la chaîne occidentale des montagnes, à une lieue de Stavrachi, se groupe le village de Néochori, séjour de quinze familles grecques. Un mille au-delà, on aperçoit sur la même ligne les monastères de Drouki, de Saint-Nicolas et de la Vierge, qui s'élèvent par étages dans les ressauts de la montagne; et une demi-lieue au midi, on laisse à droite le large défilé de Cosméras, qui conduit aux ruines de Passaron. Cette partie de la vallée verse ses eaux à l'est, où elles s'accumulent et s'absorbent dans un marais

éloigné de tout le diamètre du vallon, que j'évalue à trois milles et demi. Dans cet endroit, vis-à-vis le défilé de Cosméras, on trouve le village de Rapchistas, d'où l'on compte deux lieues et un tiers jusqu'au khan de Saint-Dimitri. Les coteaux offrent en regard à l'ouest le monastère de Saint-Athanase, ainsi que les villages de Bodivos et de Baros. A cette extrémité et à la base des montagnes qui s'élèvent à l'orient, on remarque de larges flaques d'eau et de petits lacs qui se perdent dans les cavités d'un sol entièrement miné, tant il s'y forme de crevasses (1), surtout après la saison des pluies.

Par les rapprochements de la géographie ancienne, comparés aux détails topographiques et aux observations que je viens d'exposer, je désignerai les ruines de Gardiki, comme les restes du hiéron de Jupiter Dodonéen et de l'enceinte habitée par les Selles. Les constructions, entièrement pélasgiques, sont parfaitement en rapport avec ce que dit Hésiode. L'emplacement où elles se trouvent, sur une montagne isolée (2), couverte de terre végétale, cultivée et partout cultivable, abondante en sources qui sortent de sa base, enveloppée de lacs, froide par sa position et à cause du voisinage des montagnes du Pinde qui l'avoisinent, signale le Tomoros dans la montagne située entre les deux lacs.

On reconnaît également la Hellopie, dans la vallée

---

(1) Ces trous ou crevasses sont appelés ῥωχμοὶ, ῥήγματα γῆς et σήραγγες par les habitans de la plaine.

(2) C'est à cette éminence qu'Euripide semble faire allusion :

Θεσπρωτὸν οὖδας, σεμνὰ Δωδώνης βάθρα.

Phœnis. 989.

de Janina, par ses moissons et ses prairies. Au printemps c'est le parcours des nombreux troupeaux qui remontent des plaines de l'Amphilochie, sous la conduite des bergers valaques, vers les retraites du Pinde, dans lesquelles ils passent l'été. On y voit au mois de mai une quantité considérable de chevaux, qui paissent l'herbe nouvelle, et dans toutes les saisons des bergers stationnaires y dressent leurs camps, autour desquels les bestiaux confiés à leur garde vivent parqués en plein air. Enfin les pâturages de cette vallée engraissent les animaux avec une telle promptitude, qu'on ne manque jamais d'y faire paître les moutons qui viennent de la Thessalie et des contrées voisines, avant de les livrer aux bouchers de Janina. C'était donc à juste titre qu'Hésiode désignait la Hellopie, comme une contrée riche en moissons et en prairies. Car inépuisable, comme autrefois, elle nourrit les troupeaux, elle donne des légumes, et possède sans doute autant d'habitants que dans l'antiquité, puisque c'est encore l'emplacement de la capitale, et la partie la plus peuplée de l'Épire.

En examinant dans son ensemble le bassin de Janina, évalué à vingt-quatre mille journaux de terre cultivable, sur lesquels il n'y en a pas un sixième en rapport, on est porté à croire qu'il fut autrefois, comme celui de la Thessalie, noyé sous les eaux, avant que les tremblements de terre leur eussent frayé l'issue souterrraine (car je n'en connais qu'une), par laquelle elles s'épanchent dans la Thyamis. Ce fait paraît d'autant plus vraisemblable, que l'histoire de Janina rapporte deux inondations arrivées en 1684 et 1685, qui couvrirent les quartiers bas de la ville, en élevant

les eaux jusqu'à l'église de la métropole (1), qui domine le lac à la hauteur plus de vingt-cinq pieds. J'ai vu moi-même, en 1811, la partie de la vallée appelée Lycostomos, entièrement submergée. Enfin il n'est pas douteux que, si le dégorgeoir s'obstruait, le vallon deviendrait un grand lac. Cet évènement ne dépend que d'un atterrissement, qui en comblant l'abîme, occasionnerait un de ces cataclysmes, ou submersions locales, dont la mythologie a transmis le souvenir à la mémoire des hommes. On peut donc voir se renouveler un déluge pareil à ceux qui inondèrent les vallées du Stymphale et de Phenéon dans le Péloponèse, couvrir également la Hellopie. Cet évènement est dans l'ordre des choses naturelles. Aristote même semblerait avoir eu en vue cet évènement, quand il raconte que le *déluge* partiel arrivé au temps de Deucalion *inonda le pays des Hellènes, et la vieille Hellade, contrée qui avoisine Dodone et l'Achéloüs, patrie des Selles et des Grecs*, ou anciens, *qu'on appelle maintenant Hellènes* (2).

---

(1) Εἰς τοὺς 1684 ἔγινε μεγάλη πλημμήρα εἰς τὴν τῶν Ἰωαννίνων λίμνην, ἕως ὁποῦ ἦλθεν μία σπιθαμὴ νερὸν μέσα εἰς τὴν Μητρόπολιν εἰς τὴν Ἐκκλησίαν.

Εἰς τοὺς 1685 ἔγινε πάλιν περισσοτέρα πλημμήρα εἰς τὴν α' χρονιὰν ἔγινεν ἀπὸ τὰς 25 τοῦ μαΐου... Εἰς δὲ τὴν β' χρονιὰν ἔγινεν ἀπὸ τὰς 10 τοῦ ἰαννουαρίου ἕως τὰς 10 τοῦ ἰουνίου. J'ai cru devoir conserver l'orthographe du manuscrit grec.

(2) Καὶ γὰρ οὗτος περὶ τὸν Ἑλληνικὸν ἐγένετο μάλιστα τόπον καὶ τούτου περὶ τὴν Ἑλλάδα τὴν ἀρχαίαν· αὐτὴ δ' ἐστὶν ἡ περὶ τὴν Δωδώνην καὶ τὸν Ἀχελῶον· ᾤκουν γὰρ οἱ Σέλλοι ἐνταῦθα, καὶ οἱ καλούμενοι μὲν Γραικοὶ, νῦν δὲ Ἕλληνες. Aristot. Meteor. l. I, c. 14.

CHAPITRE II.

Observations sur Dodone. — Application de la topographie moderne aux descriptions des anciens.

En consultant la carte des environs de Janina, qui comprend la Hellopie, la Perrhébie et une partie de la Molosside ou Molossie, on placera dans leurs rapports le Hiéron de Thémis au monastère de *Hellopie*, la ville de Hella à *Castritza* et l'enceinte des Selles ou Dodone, à l'endroit appelé *Proskynisis*, (*lieu d'adoration*), où l'on voit les ruines de Gardiki; tels sont les points capitaux à fixer au préalable.

Dans l'hypothèse des deux Dodones (1), j'ai dit comment l'oracle de Thémis, fille de la Terre (2), qui avait reçu de sa mère le don de prophétie, favorisa l'introduction d'une divinité étrangère parmi les Pélasges,

---

(1) T. I, préf. de ce voyage. Vid. Trigland. conject. in Dodon. b. 324 et seq. in Gronov. T. VI.

(2) Hesiod. in Theogon. C'est de cet oracle que le poète a dit:

.... Quum regna Themis, tripodasque teneret,
Ut vidit Pæan vastos telluris hiatus
Divinam spirare fidem, ventosque loquentes,
Expirare solum, sacris se condidit antris,
Incubuitque adytis, vates ibi factus Apollo.

LUCAN. *de Themide*, lib. V, vers. 81 et seq.

Sa haute antiquité est attestée par Eschyle, dans ses Euménides, v. 2, 3, 4; par Euripide, dans son Iphigénie en Tauride, v. 1259 et suiv.; et par Sidonius, Panegyr. IV, v. 253, voy. T. I, préf. de ce voyage.

qui adoraient *des dieux sans nom.* On sait comment deux Péléïades (1), ou *négresses éthiopiennes*, sorties du temple d'Osiris d'Égypte, instituèrent son culte; l'une dans l'Oasis d'Ammon (2) et l'autre dans l'Épire, où elle fut vendue par des navigateurs. Missionnaire d'un dieu inconnu, celle qui annonça le Jupiter de Dodone serait peut-être demeurée à jamais dans l'oubli, *sans un bûcheron de la Hellopie*, qui (de connivence avec elle ou dupe de ses *prestiges*), *découvrit l'oracle* (3), auquel on éleva un hiéron, semblable à l'autel bâti par Josué sur le mont Hébal (4), qui eut bientôt ses ministres, ses rites et une célébrité aussi étonnante que son origine avait été obscure. Jusque-là on voit la marche ordinaire de la superstition, maladie incurable de l'espèce humaine, qui, en changeant d'objet sans déguiser ses formes, se reproduit encore

---

(1) Péléiades. Nom dérivé du grec Πέλας, *noir.* Πέλειαι παρὰ Δωδωναίοις ἐμαντεύσαντο, dit PAUSANIAS. — Peut-être cette dénomination venait-elle de Παλαιὰ que les paysans prononcent par fois Πελειὰ qui signifie *vieille* et en terme de mépris *sorcière.*

(2) C'est-à-dire du *désert*, ou des *sables*; Jupiter y était adoré sous la forme d'un belier. *Voyez* Lilius Gyrald., *Syntagm.* 2, *Hist. Deor.*; Politian., c. 52; Miscell. Hygin., lib. II, *de Sign. cœlest. histor.* Enfin Ammon n'était autre que le soleil. Voyez Jablonski Prolegom.

(3) Didyme ou celui qui a commenté Homère ad Iliad. II, rapporte ainsi le fait : Ἑλλὸς ὁ δρυτόμος, ὥς φασι, πρῶτος καταδεῖξαι τὸ μαντεῖον. Ce nom de Drytomos ou *Bûcheron*, prouve que les Pélasges qui habitaient l'Épire étaient déja avancés dans la civilisation, pour avoir des outils tels qu'une hache. J'ai vu un de ces instruments en bronze, trouvé à Pandosie.

(4) Josué, VIII, 30, 35.

de nos jours dans la Grèce. Ainsi la madone thaumaturge de Cossovitza, objet de l'adoration des habitants du mont Polyanos, a été trouvée dans les forêts par une *bûcheronne* (1); la vierge de Parga est due à la révélation d'un berger (2), et toutes opèrent des prodiges aussi bien constatés que ceux des oracles de Thémis, de Dodone, et du Nécyomantion de la Thesprotie.

Ces fables et ces rapprochements tirés de l'histoire et de la connaissance des localités, ne m'avaient pas présenté le degré d'intérêt qu'ils méritent, lorsque, entraîné par mon sujet, j'écrivais le chapitre précédent de mon voyage. Maître d'une découverte nouvelle en géographie (soit qu'on place Dodone à *Proskynisis* ou à *Hellopie*), je ne voyais qu'elle seule, et je négligeai de l'envisager sous son point de vue historique, que je crois indispensable de développer.

Le troisième Jupiter étant annoncé dans l'Épire, l'enthousiasme d'un peuple qui ne voyait rien qu'à travers le prisme d'une imagination brillante, adopta ce que lui débitait une femme élevée à l'école mensongère des prêtres de Thèbes. Assise sur son soupirail prophétique (3), elle persuada facilement aux crédules Pélasges

---

(1) Ce fait est consigné dans une histoire manuscrite de la vierge de Cossovitza, que je possède, ainsi qu'une homélie très-éloquente de Maxime Hiéromonachos, qui pourraient figurer avec intérêt dans l'histoire ecclésiastique de l'église d'Orient. Ces deux pièces font suite à mon manuscrit de l'histoire de l'Épire.

(2) *Voyez* liv. IV, c. dernier, de ce Voyage.

(3) Il paraît qu'il y avait à Dodone ainsi qu'à Delphes un

que les arbres parlaient. Ces arbres séculaires, car l'Épire était alors couverte de forêts profondes, qui avaient été la demeure des premiers hommes (1), réduits à habiter dans leurs troncs creusés par le temps, pouvaient bien servir à recéler quelques imposteurs; et la fraude était d'autant plus facile, vis-à-vis d'hommes charmés d'être trompés (2), qu'il était défendu d'en approcher. Ainsi le chêne fatidique de Dodone (3) qui s'agitait quand on le consultait (4), avait une grande facilité pour répondre dans plusieurs langues (5). Quant aux présages tirés du son des cloches

---

soupirail prophétique, si on en juge par ce passage de Pline: *Chaonias scrobes et fatidicos specus.* Lib. X, c. 95.

(1) *Voyez* Hésiod., *in Eois*: « In cavitatibus arborum homines olim habitarunt, ex iis teste historia multi vocem inexspectato emittentes, fraudibus, fabulis, præstigiis benignam materiem præbuere. » *J. Trigland. in Dodon.*, f. 324, t. VI. Gronov., et Virgile dit à ce sujet :

Gensque virum, truncis et duro robore nata.

(2) *Mundus vult decipi;* parce qu'en tout état de cause, la croyance est plus facile que le raisonnement. On a dit avec raison que le premier devin ou prophète fut le premier fripon qui rencontra un imbécille; ainsi les oracles sont de la plus haute antiquité.

(3) Ἐκ δρυὸς ὑψικόμοιο Διὸς βουλὴν ὑπακοῦσαι.

Odyss. XX.

C'était d'un chêne aux branchages élevés que l'oracle de Jupiter se faisait entendre; et comme il portait des glands doux (*voy.* Schol. de Théocrite, Idylle IX), plusieurs historiens ont cru que c'était un hêtre.

(4) C'est Suidas qui nous fait connaître cette particularité : Εἰσιόντων τῶν μαντευομένων ἐκινεῖτο δῆθεν ἡ δρῦς ἠχοῦσα.

(5) C'est dans ce sens que le chêne de Dodone est sans cesse

frappées par un automate mu par les vents et armé d'un martinet formé de lanières de métal, c'était une de ces déceptions favorables aux interprétations qu'on tirait des sons de *l'airain de Dodone*, ainsi que des frémissements inarticulés (1) du feuillage de l'arbre sacré, qui n'étaient peut-être que les accords de quelques harpes éoliennes, instruments bien capables de faire crier au miracle.

Ces prestiges étaient la partie extérieure d'un culte qui n'aurait pas été de longue durée sans le secours de la morale, base essentielle de toutes les religions. Les Péléiades (car leur nombre s'augmenta dans la suite)(2) l'avaient apportée de Thèbes, cette morale, avec les grandes idées de la divinité, que la voix seule de l'Éternel qui parla sur le mont Sinaï pouvait rendre vénérables. Peut-être avait-elle retenti jusqu'au fond du sanctuaire d'Osiris, car elles disaient :

Jupiter fut, Jupiter est, Jupiter sera, grand Jupiter!
Ζεὺς ἦν, Ζεὺς ἐςὶ, Ζεὺς ἔσσεται, ὢ μεγάλε Ζεῦ!

Et comme les prophètes du Dieu d'Israël, leurs réponses étaient toujours précédées de la formule sacrée : *hæc dicit dominus ; voici ce que dit le seigneur;*

---

qualifié de *Polyglosse*, Πωλύγλωσσα. Sophocl., Eustath. et Plutarch., *de defect. orac.*

(1) *Les voix des dieux ne sont pas articulées*, répétait-on sans cesse au peuple : αἱ τῶν Δαιμόνων φωναὶ ἄναρθροί εἰσι. C'est pour cela aussi que le sacerdoce eut ses hiéroglyphes et ses langues sacrées, qu'il était seul en droit d'interpréter.

(2) Hérodote en nomme trois, savoir Promenaic, Timarete et Nicandre.

τά δε λέγει ὁ Ζεύς ! Mais ce qui environnait leur ministère du respect populaire, c'étaient les austérités, toujours agréables à la multitude, qu'elles pratiquaient. Elles faisaient vœu de continence, *sanctimoniales;* elles devaient même être vierges (Παρθενούσαι), et c'est pour cette cause sans doute qu'on les surnommait *colombes*, dénomination donnée parmi nous aux religieuses qui se consacrent au service de l'autel. Ainsi s'explique naturellement l'épithète mystique, appliquée aux deux Péléiades qui s'étaient envolées, l'une vers la Lybie et l'autre du côté de la terre des Thesprotes ou Molosses (1).

S'il est prouvé par les faits que j'ai exposés succinctement que les prêtresses de Dodone étaient sorties du temple d'Osiris de Thèbes, il est naturel de croire qu'elles introduisirent la croyance de leur dieu, qui était Osiris ou Jupiter (2), ainsi que ses rites, dans l'Épire (3). Nous venons de voir qu'elles annonçaient des maximes particulières aux prêtres de Thèbes, en proclamant un dieu éternel et infini, et on doit pré-

---

(1) Ces qualifications données à des devineresses sont communes dans l'antiquité; *Debora*, qui dans la langue des Hébreux signifie *Abeille*, était le surnom d'une prophétesse de ce peuple. JOSEPH., lib. V, *Archeolog.* c. 6.

(2) C'est ce que Hérodote confirme : Ὥσπερ ἦν εἰκὸς, ἀμφιπολεύουσαν ἐν Θήβῃσι ἱερὸν Διὸς, ἔνθα ἀπίκετο, ἐνθαῦτα μνήμην αὐτοῦ ἔχειν. Lib. II, c. 56.

(3) Hinc Aristophanes in Avibus : Ἐσμὲν δ' ὑμῖν Ἄμμων, Δελφοὶ, Δωδώνη, Φοῖβος Ἀπόλλων. On pourrait ajouter *Dsom*, ou *Hercule*, *Serapis*, *Harpocrate*, *Osiris*, *Horus*. C'est contre ce culte que Job s'élève en s'écriant : *Je n'ai point adoré le soleil dans son grand éclat, ni la lune lorsqu'elle se levait avec majesté.*

sumer qu'elles établirent aussi le cérémonial propre au culte osiriaque. C'est pourquoi elles instituèrent une tribu sacerdotale tirée de la peuplade des Selles, qui se fixèrent autour du hiéron de Jupiter, comme les lévites des Hébreux, qui étaient de *Méturgeman* (1) ou Προμάντιαι, *vicevates*, furent établis autour de l'Arche. La Bible (2) et Homère (3) s'accordent sur ce point, et les vierges de Dodone ne firent en cela qu'une chose consacrée par les statuts d'Osiris.

Hérodote, qui rapporte ce qu'il avait appris des ministres de Dodone, prouve que la religion qu'ils professaient était phénicienne ou plutôt égyptienne. Les Péléïades faisaient connaître la volonté du dieu qui parlait par leur bouche, en rendant des oracles ou réponses verbales (4). Les Selles, placés dans un ordre inférieur, remplissaient les fonctions de Thérapeutes ou serviteurs, et ils avaient des caractères particuliers aux Égyptiens; car, à l'expression ὑποφῆται, Homère ajoute celle de τόμουροι ou circoncis (5) qu'ils portaient

(1) C'est peut-être de-là que vient le nom de Tergeman, Trucheman, Drogman, ou interprète.

(2) Num. I, 53.

(3) *Iliad.* lib. XVI, v. 253 et suiv.

(4) Ces réponses s'appelaient χρησμοὶ, quand elles étaient improvisées par enthousiasme. (Aristoph. Vesp. 159; Plut. 51; Xénophon, Memorab. I, 3, 1. On leur donnait encore le nom de λόγια, *dits* ou *paroles* (Aristoph. Equ. 120), de Μαντεύματα *prophéties* (Aristoph. vesp. 161), de Θεοπρόπια et Φροντιστήρια, *révélations* et *conseils* (Xénoph. mem. I, 1, 3; Philostr. p. 802).

(5) Strabon, et après lui Scaliger, Henri Étienne, etc., ont traduit ce mot par *sous-prophètes*, *subvates*, mais ils n'ont point expliqué celui de *tomouros*, ce qui fait que quelques auteurs les

également. Par suite de cette dernière dénomination, les Épirotes avaient appelé la montagne sur laquelle ils habitaient Tomouros, ou montagne des *circoncis*; en adjoignant l'épithète de Tomorites à celle de ὑποφῆται (1). Enfin, si la pratique de la circoncision était une marque de leur affinité religieuse avec les Égyptiens (2), leurs rites s'y rapportaient également. Ainsi

---

ont à tort pris indifféremment, quoiqu'ils exprimassent des qualités distinctes. Ainsi Homère, en parlant des ὑποφῆται de Dodone, fait dire à Amphidamas :

Εἰ μεν κ' αἰνήσωσι Διὸς μεγάλοιο Τόμουροι

Nisi id probent Jovis magni Tomouri. ODYSS. Π. 403.

Sur quoi Trigland ajoute que le poète s'est exprimé par une onomatopée, *voluit* ὀνοματοποιεῖν, en donnant une expression spéciale pour une chose nouvelle.

(1) Le nom de Tomorites est évidemment le synonyme de circoncis, et un τόμ-ουρὸς était celui auquel ἡ οὐρὰ τέτμηται, ou comme les Grecs modernes disent un κολὸβος, ou κόθουρος, les Grecs appelant le *membrum genitale*, οὐρὰ; Hesych. οὐρὰ, τὸ αἰδοῖον. Les Romains donnaient dans ce sens le nom de *curti Judæi* aux Hébreux. HORAT. *Satyr.* 2, lib. 1 :

.... *Caudamque salacem*
Demeteret ferro....

Et pour prouver que cet usage était égyptien, j'emprunterai le témoignage du scholiaste d'Aristophane sur la comédie du Plutus, et un passage de sa pièce des oiseaux, qu'on voudra bien m'excuser de ne pas traduire : Ψωλὸς κατὰ Σουΐδαν ὁ λειπόδερμος, ὀξυτόνως· οἱ δὲ Αἰγύπτιοι ψωλοὶ λέγονται αἰοαὶ, τουτέςι περιτετμημένοι : et in avibus; Ψωλοὶ πεδίονδε, *circumcisi in campos!* formula proverbii jactati in Ægyptios messis tempore! Ita Scholiastes : κατὰ τὴν παροιμίαν, ὅτι ἐπὶ τῶν Αἰγυπτίων ἦσαν ψωλοὶ πολλοί.

(2) On sait que la circoncision fut une des conditions imposées à Pythagore, qui dut s'y soumettre pour être initié aux mystères des prêtres d'Égypte.

CLEMEN. ALEX. STROM., lib I.

que les ministres d'Osiris, et tels que les Juifs dans les jours d'expiation, ils *couchaient par terre* (1), *sans se laver les pieds* (2); genre d'austérité qu'un théologien, cité par Stobée, exalte en représentant les moines de son temps sous la plupart des traits employés par Homère pour qualifier les Selles épirotes (3).

D'après un caractère aussi distinctif, je pense qu'on ne confondra plus désormais les *Selles* avec les *Helles*, question dans laquelle Strabon lui-même se trouvait embarrassé par l'ambiguité de l'orthographe. L'autorité d'Homère est décisive en faveur de la distinction des deux peuples, et Aristote la confirme ainsi que nous l'avons dit précédemment (4). Pour ce qui concerne les Helles ou Hellopiens, je me servirai des paroles d'Apollodore pour dire qu'il a eu tort de les

---

(1) Χαμαιεῦναι. *Iliad.*, loc. supr. citat.

(2) Ἀνιπτοπόδαι *Ibid.* et Job., c. 11; Ruffin., II; Hist. eccles., c. 23. Cette pratique était observée par la prêtresse de Junon aux approches de la fête de cette déesse, dans laquelle elle officiait pontificalement. Plutarch. quæst. Rom. 86. Enfin elle fut adoptée par Pythagore, qui était agrégé au collége des prêtres égyptiens. Maxime de Tyr nous apprend, que les austérités, qu'on poussait jusqu'à coucher sur des *cailloux* et des *épines*, étaient propres à produire des extases. *Dissert.* XXVI.

(3) *Voyez*, disait ce théologien qui peignait les Trapistes par anticipation, *ces hommes étrangers à la vie, restant debout, faibles, décharnés, rabougris, pâles, ne lavant jamais leurs pieds, couchant sur la dure et s'approchant ainsi de la divinité.* Ὁρᾷς τοὺς ἀβίους τούτους καὶ ἀνεςίους, καὶ ἀσάρκους, μικροὺς, καὶ ἀναίμονας, καὶ Θεῷ κατὰ τοῦτο πλησιάζοντας, τοὺς ἀνιπτόποδας, καὶ χαμαιεύνας.

Ap. Stob.

(4) Météorolog., lib. I, c. 14.

confondre avec les Selles ; puisque c'étaient, suivant lui, les habitants de la *vallée voisine des lacs et de Dodone* (1), qui avaient emprunté leur nom du lieu qu'ils occupaient, tandis que les ministres de Jupiter étaient tirés de la Selleïde, qu'on croit être le pays de Souli.

Quant à l'étymologie du nom de Dodone, on ne peut à cet égard former que des conjectures plus ou moins hasardées. C'est ce qu'a dit le scholiaste d'Aristophane, qui le fait dériver du son de ses bassins d'*airain* (*lebetes*), qu'il exprime par le terme imitatif de *Thret-tane-lo*, Θρετ-τανε-λό ; et Paulmier de Grenteménil qui semble l'avoir traduit, par celui de *Dó dó*, Δω δω, d'où l'un et l'autre ont conclu que la dénomination de Dodone en est dérivée. Mais cette érudition est aussi triviale que celle du R. P. Barletta, qui prétendait que le son des cloches de son monastère enseignait la voie du ciel aux fidèles (2). S'il était permis après cela de proposer une opinion étymolo-

---

(1) Voyez pour cette discussion Strab., lib. VIII, p. 328 : les paroles d'Apollodore, qui dit que le nom des Helles est venu des lacs, sont les suivantes : ἀπὸ τῶν ἑλῶν τῶν περὶ τὸ ἱερόν.

(2) Le Père Barletta, dont les sermons burlesques ont eu plusieurs éditions, prêchant devant un auditoire auquel il tâchait de prouver la nécessité *de donner son bien aux églises, afin d'obtenir la rémission des péchés, et de gagner ainsi le paradis*, s'écriait dans un saint transport : « Vous me demandez, « mes très-chers frères, *quelle est la voie du ciel?* hélas les « cloches mêmes du monastère vous l'annoncent; écoutez-les : « *Dando, Dando*, en *Donnant*, en *Donnant!* Donnez-les donc « vos biens aux églises, et vous irez droit en paradis. »

gique, je pencherais pour celle qui fait venir le nom de Dodone de Κοδονα, ou Κώδωνα, *sonnettes*. J'ajouterais que ce fut peut-être par une sorte de réminiscence de l'airain de Dodone, qu'on vit dans la suite Auguste, qui avait fait ses études à Apollonie où il s'instruisit des usages des Épirotes, qu'on le vit, dis-je, orner de *cloches* la coupole du temple de Jupiter Tonnant qu'il bâtit à Rome (1). Je sens que ce n'est encore là qu'une hypothèse, et je m'abstiens de rapporter plusieurs autres fables débitées sur le même sujet. Mais ce qui me semble probable, c'est que la divination par les sons de l'airain venait du même lieu d'où le culte de Dodone avait été apporté (2).

Le hiéron de Dodone, construit par les Pélasges auxquels l'oracle de Thémis, modèle d'une rare tolérance, avait permis de recevoir le Jupiter égyptien, ne fut primitivement connu que comme un autel prophétique (3) où il n'y avait ni statue ni image du dieu qu'on y adorait, car, comme au temps de Numa, l'opinion générale était que *la première cause* n'avait ni forme humaine, ni d'animal. Sa célébrité y ayant attiré des pélerins, il s'y forma bientôt un village (4), et ensuite une ville qui prit rang dans l'Épire (5); de là vinrent

(1) *Voyez* Sueton., *in August.*, et Dion., in lib. LIV.

(2) Plin. hist. nat. XXX, 2.

(3) Martian. Capella, lib. VI, p. 209; Eustath. *ad Iliad.* 8, et Scym. *Chios.*

(4) Δωδώνη χωρίον, dit Didyme, mot que je traduis par village au lieu de *contrée*, ainsi que les Italiens rendent *paese*, par hameau.

(5) Ville des Thesprotes. Homère, Odyssée Ξ, v. 327, sur quoi

les noms de *temple* ou τέμενος, d'enclos, de *village* et *ville*, que les poètes et les historiens joignirent au nom de Dodone, soit qu'ils en parlent à des époques différentes, ou, comme le dit Lucien, par la bouche de Timon, pour arrondir leurs périodes, ou pour remplir leurs vers par quelque épithète nécessaire à la cadence métrique. Les témoignages sont si unanimes à cet égard, qu'il n'est pas probable que quelque Poliorcete moderne ose l'effacer du nombre des cités de la Grèce. Diodore de Sicile, en parlant de son oracle, dit qu'on trouva parmi les projets conçus par Alexandre-le-Grand, celui de bâtir un temple dans cette ville à Jupiter Dodonéen (1). Le temps a respecté son enceinte, et si on n'y voit plus les dépouilles opimes que les rois d'Épire y avoient consacrées (2); si on n'y trouve plus aucun des innombrables trépieds qui en faisaient l'ornement; ses vieux murs sont toujours l'objet du respect public, et les paysans appellent encore maintenant *l'enceinte sacrée des Selles*, ministres de Dodone (3), *Proskynisis*, Προσκύνησις, ou lieu d'*adoration*.

Le gisement de la position est aussi fidèlement indiqué par les anciens. Dodone, suivant Homère, Es-

---

Eustathe ajoute : Ποιεῖται δὲ μνήμην καὶ Δωδώνης πόλεως Θεσπρωτικῆς ποτε, εἰ καὶ ὕςερον ὑπὸ Μολοσσοῖς, φασιν, ἐγένετο.

(1) Bibl. liv. XVIII, §. 4.

(2) Pyrrhus, le Molosse, y avait consacré des boucliers enlevés aux Macédoniens dans une bataille, qu'il avait gagnée contre Antigone. Paus., lib. II, p. 125.

(3) C'est en relisant mes journaux que j'ai retrouvé ce nom, donné par les paysans aux ruines de Dodone.

chyle (1) et Didyme, était située dans la partie hyperboréale ou N. E. de la Thesprotie; ce qui est exact si l'on fait attention à l'emplacement de cette contrée entre la Thyamis, ou Calamas, et l'Achéron (2). Nonnius, Pindare, et Pausanias (3) même, lui donnent le surnom de Thesprotique, et Hygin celui de Molossique (4). On voit assez la position qu'elle occupe dans la carte des environs de Janina, ainsi que son emplacement, pour qu'il ne soit pas besoin d'autres éclaircissements. C'est ici le lieu d'examiner la question des deux Dodones.

Les savants qui ont émis cette opinion semblent avoir confondu les temps quand ils disent que ce fut vers la dixième année après le siége de Troie, que les prêtres de Dodone, qu'on croit être la ville actuelle de Bodonitza dans le canton de Zeïtoun, se trouvant sans appui par la mort de Pyrrhus fils d'Achille, songèrent à quitter la Thessalie. Ils se transportèrent alors, dit-on, dans l'Épire, où ils fondèrent un nouvel oracle qui fit oublier le premier.

Si on fait attention à ce que nous avons dit relativement à la situation de Dodone dans la partie septentrionale de la Thesprotie ou de la Molosside, entre des lacs qui donnèrent le nom de Hellopie à cette contrée, dans une région ou règnent les froids hivers, il est évident que le bassin de Janina renferma la Dodone Pélasgique, dont l'oracle fut institué par les Peleiades et non pas

(1) Æschyl. Prometh. vinct. v. 829.
(2) Δωδώνη χωρίον ἐν ὑπερβορείῳ τῆς Θεσπρωτίας. DIDYM.
(3) Paus., lib. I, p. 30.
(4) Hygin., c. 225; Dionys. Halic. I, 51.

transporté de la Thessalie. En examinant à son tour la topographie de Bodonista, située dans un climat chaud, au milieu de champs plantés d'oliviers, de citronniers, cultivés en coton, où il n'existe aucuns lacs, aucune montagne appelée Tomoros, on ne trouve rien là qui ressemble au trait descriptif qu'Homère donne de sa topographie. Quant à l'invocation d'Achille, il faut, je le sais, se rappeler qu'il invoquait un dieu de son pays, mais, comme nous l'avons dit précédemment, il fut un temps ou l'Épire était une dépendance de la Thessalie, et alors il se sera adressé à un dieu indigène, protecteur du pays qui l'avait vu naître, sans pour cela tourner ses regards vers la Locride Opuntienne. Le témoignage d'Étienne de Byzance ne peut donc infirmer ni l'autorité d'Homère, ni celles dont nous nous sommes appuyés, qui s'éclaireront et s'appuyeront mutuellement quand nous parlerons de la Perrhébie ou canton de Zagori, qu'on décrira dans le chapitre suivant.

Afin de justifier la confiance que mérite la carte de la Hellopie, je dirai que ce fut en 1809 que je commençai à dresser sur une grande échelle la topographie des environs de Janina, de manière à y faire entrer les moindres accidents du terrain. Ces opérations m'ayant conduit à la discussion des auteurs anciens, je composai sur les lieux un mémoire que je présentai avec mon croquis de carte manuscrite à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'institut de France, à mon retour à Paris au commencement de l'année 1817. On connut, j'ose le dire, pour la première fois le centre de l'Épire et le *discrimen aquarum* ou *partage des eaux* qui coulent des hauteurs du Pinde à travers les différentes provinces de la Grèce

continentale. Je montrai ainsi les faîtes culminants de cette chaîne majestueuse, qui forme un diaphragme de plus de cent cinquante lieues entre la Dardanie, la Macédoine et la Thessalie, qu'il sépare de l'Illyrie, de l'Épire, de l'Acarnanie, des deux Étolies, et de la Phocide, jusqu'aux Thermopyles, où il expire par des pentes hérissées de rochers, en face de l'Eubée. J'aurais voulu, mais la chose était impossible, donner autant de détails sur les sommets du Callidrome, de l'Othrys, et d'une multitude de coupoles qui furent sans doute des îles (car on y trouve par-tout des coquilles) (1), lorsque la Méditerranée (qui s'est, dit-on, abaissée de de cinq cents toises) baignait les bases du Mont-d'Or en Auvergne, et couvrait la Grèce de ses eaux, avant qu'elles eussent rompu les colonnes d'Hercule pour s'épancher dans le vaste Océan. Je m'appliquai donc à faire connaître plus particulièrement une contrée que j'avais parcourue à loisir, et il me reste maintenant à rallier ses noms modernes aux dénominations antiques, qu'une juste défiance de mes moyens ne m'avait pas permis de mettre en rapport, sur les cartes dressées uniquement d'après mes levés et mes plans.

La Hellopie, dont j'ai parlé en décrivant le hiéron de Dodone, se trouve au centre de la banlieue de Janina, comprise nord et sud entre les villages de Petchiali et de Saint-Dimitri. D'orient en occident elle est flanquée par la chaîne du Mitchikéli et du Dryscos, qui se déploient parallèlement à la ligne des coteaux dont la projection se contourne depuis Protopapas jusqu'au monastère de Saint-Dimitri. C'est dans cette

(1) *Voyez* Liv. X, c. 4, de ce Voyage.

ellipse qu'on remarque près du monastère du Saint-Esprit les ruines de Dodone, surnommées *Proskynisis;* au monastère de Castritza l'enceinte de *Hella*, ville pélasgique, et au couvent de Hellopie, le point que j'appelle *hiéron de Thémis*. Ainsi les mêmes lieux où s'élevèrent des autels consacrés aux dieux du paganisme, ont été, et sont encore de nos jours, sanctifiés par les chrétiens. Il est probable que les petites chartreuses de Dourakan, de Lycotrichi, eurent pareillement quelque illustration; quant aux villages, la plupart sont modernes, et ceux qui portent des noms slaves, ainsi que les principales sources du lac, les tiennent des Serviens ou des Scytho-slaves.

Si ces éclaircissements répandent une lumière nouvelle sur le plateau hyperboréen de l'Épire où fleurit Dodone, je pense qu'il n'est pas moins utile de manifester quelques doutes sur les explications numismatiques données par les archéologues. Ainsi en parlant des médailles des Épirotes, on dit peut-être à tort : Argent, tête de Jupiter et de Junon; R : bœuf Cornupète dans une couronne de chêne.

En examinant la chose plus attentivement, il serait possible que la tête de femme fût celle de Dioné (1) compagne de Jupiter Dodonéen, qu'on invoquait et qu'on faisait parler avec lui dans les oracles (2), et à laquelle on immolait un bœuf (3); hommage plus écla-

(1) Demosthen. de fals. legat. cont. Æschin.

(2) Id. Epist. IV ad Theramenem : Καὶ ταῦτα οἶδα καὶ τὸν Δία τὸν Δωδωναῖον καὶ τὴν Διώνην ἀεὶ λέγονται ἐν ταῖς μαντείαις.

J'atteste, pour l'avoir entendu, que Jupiter Dodonien et Dioné sont toujours nommés dans la reddition des oracles.

(3) In orat. advers. Midian.

tant que celui qu'on rendait à Isis, à laquelle on se contentait de sacrifier une oie (1). Ainsi le bœuf Cornupète vient à l'appui du fait que j'énonce; soit qu'on le considère comme une offrande à Dioné, ou comme l'attribut d'Osiris, qui était le Jupiter égyptien. Quant à sa couronne, c'était l'emblême ordinaire des prophètes (2), et Scaliger prétend que celle des Épirotes sur-tout, était de chêne, parce que le Jupiter Dodonéen appartenait aux dieux infernaux, et que Hécate, ainsi que les Parques, avait le front ceint des feuilles de cet arbre.

Telles sont les choses principales qui nous ont été transmises par les anciens, et que nous avons réunies relativement à Dodone; mais comme ces fragments laissent des vides, que plusieurs conjectures sont obscures et paraissent opposées, nous n'oserons pas à l'exemple du savant Clavier admettre l'existence des deux Dodones. Ce n'est pas tout de déterminer comme lui le degré d'autorité des écrivains, ainsi qu'il le fait à l'égard de Strabon, dont il admet le suffrage dans une acception qui est favorable à son système, tandis qu'il le rejette quand il

---

(1) Les prêtres d'Isis, ou, suivant quelques théologiens, ceux d'Osiris n'avaient rien de la rusticité des ministres de Dodone. Ils étaient vêtus de robes de lin, ils avaient la tête rasée, ils portaient des souliers de papyrus, et tenaient à la main tantôt un sistre, et tantôt un rameau d'absinthe marine, ou une pomme de pin *telle qu'on en voit sur les médailles des Molosses. Voyez* Ovid. *Metam.*, lib. I; Diodor., lib. I, c. 2; D. August., lib. VIII, cap. ult. et aliis locis; Lactant. I, c. 11 et 15; Macrob. *Saturn.*, I, c. 20; Lilius Gyrald. *Syntagm.* 12; Alex. ab Alex., lib. II, f. bb, et lib. III, f. 142; Andr. Alciat. *emblem.* VII.

(2) Ovid. Trist. lib. III, eleg. 1, v. 36.

ne s'accorde pas avec ses idées. Chaque science a sa dialectique, et celle-là seule qui part de points fixes peut déduire et établir des conséquences positives. Ainsi Dodone était située dans une *région froide*, dit Homère, et c'est le dieu de ce hiéron pélasgique qui est invoqué par Achille; les Perrhèbes habitaient dans son voisinage; Bodonitza au contraire, située à une demi-lieue de la mer, au bord de l'Euripe, se trouve dans un climat chaud, assez loin des dernières croupes du mont Œta et de toute rivière coulant perpétuellement; nous dirons donc, en raisonnant d'après Homère et la connaissance des localités: Bodonitza ne fut jamais la Dodone pélasgique; donc au contraire la Dodone de la Hellopie située dans le bassin de Janina, portant tous les caractères de gisement et de localités indiqués par les anciens, est la Dodone homérique dont Hésiode et Hérodote ont fait mention.

Nous pourrions étendre cette dissertation, mais nous nous contenterons de dire qu'il faut se garder, à l'exemple de Villoison et de Clavier, d'affirmer avec trop de précipitation des faits mal établis. Quand on choisit dans quelque auteur ancien des moyens d'établir une preuve, qu'on écarte, qu'on corrige, qu'on rejette tout ce qui ne s'y ajuste pas, ce qui est capable de l'infirmer, on n'a rien prouvé aux hommes sensés, et nous nous garderons de tomber dans cette erreur.

Dodone, après avoir été un des principaux oracles, puisqu'on le consultait jusque sur l'établissement, la route et la direction qu'il fallait donner aux colonies fondées par les métropoles (1), eut le sort réservé à

(1) Callim. hymn. Apoll. v. 56, 57; Pausan. l. VII, 2 et 5; Cic. de Divin. l. II, c. 1; Philipp. lib. II, §. 40.

tous les foyers prophétiques de la Hellade. Il n'en est pas ainsi de son souvenir, qui se rattache à l'histoire et à la géographie tout entière de la Hellade, qu'il nous importait d'éclaircir afin de faire connaître l'Épire sur laquelle on n'avait que des notions confuses.

CHAPITRE III.

Perrhébie ou canton de Zagori. — Sa situation dans le Pinde. — Ruines anciennes. — État actuel. — Mœurs de ses habitants. — Population.

Si j'ai réussi à prouver dans les chapitres précédents que la vallée de Janina est la Hellopie, je peux par une conséquence naturelle dire que le canton actuel de Zagori est l'antique Perrhébie, dont la position est marquée dans le Pinde par les auteurs qui ont écrit sur la géographie ancienne (1). Homère décide la question en nommant dans son catalogue (2) « les Perrhèbes, accou« tumés aux fatigues de la guerre, qui ont fixé leur « séjour dans le voisinage de la froide Dodone, aux« quels Gunéus de Cypho avait prêté des vaisseaux, « pour concourir à l'expédition contre Troie. » Mais ce peuple était-il originaire de la Thessalie? Sortait-il de la colonie des Pelasges de ce nom, qui vécurent sur les bords du golfe Maliaque? La question n'est pas réso-

---

(1) Perrhæbos, quos constat in Pindo et ad latera ejus fuisse, circa Dodonam coluisse refert Homerus.

CELLARIUS, *Geogr. Antiq.*, lib. II, c. 13, sect. 179.

(2) Γουνεὺς δ' ἐκ Κύφου ἦγε δύω καὶ εἴκοσι νῆας
. . . . . . Ἕποντο μενεπτόλεμοί τε Περαιβοὶ
Οἳ περὶ Δωδώνην δυσχείμερον οἰκί' ἔθεντο.

HOM., Iliad., catal. v. 255 et seq.

lue. Ceux des Perrhèbes qui concoururent au siége de Troie, habitant une région située dans l'intérieur des terres, n'ayant pas de vaisseaux, Guneus de Cypho leur prêta des bâtiments de transport, pour prendre part à cette expédition. Ils étaient limitrophes de la *froide Dodone*, de la race des Centaures ou Bouviers, qui, ayant été chassés de la Thessalie, se partagèrent en deux hordes, après l'écoulement des eaux. L'une se retira au nord du Penée, dans le mont Olympe, où s'étant mêlée aux Lapithes, qui avaient élargi le col du Tempé (1), ils prirent le nom de *Pelasgiotes* ou *anciens habitants*. La seconde bande de ces exilés, s'étant transportée dans le Pinde, d'où elle pénétra en Épire, conserva son nom primitif de Perrhèbes, et obtint ensuite le droit de suffrage parmi les Amphictions. Apollon était descendu sur les montagnes de la Perrhébie (2), avant de visiter le rivage d'Actium ; et il est probable qu'antérieurement à ce dieu, Saturne, père de Jupiter, avait régné dans ce pays, que Plutarque (3) place au voisinage de la Thessalie. Ainsi Saturne et Jupiter avaient été les souverains de cette contrée avant Apollon, qui fut le troisième roi mythologique des Perrhèbes.

Voilà ce que nous apprend la fable. Pour l'objet qui

---

(1) Lapithes. Leur nom venait de Δαπάσσω ou Δαπάττω *curer*, *nettoyer* un canal. Voy. Herodot. VII, 129, 130. Cette réunion eut, dit-on, lieu entre les années 557 à 467 avant l'ère chrétienne.

(2) Ὁμ. ὕμνος εἰς Ἀπόλλ. *Hist. des Col. Grec.*, t. II, p. 283 et suiv.

(3) Janus reçut Saturne en Italie, où il était venu peu de temps auparavant de la Perrhébie, contrée voisine de la Thessalie. PLUTARQUE, *Questions Romaines*.

m'occupe, il suffit de savoir que les Perrhèbes habitaient le versant occidental du Pinde, voisin de la région de Dodone, et qu'ils existaient encore comme nation au temps de l'expédition de Q. Flamininus dans l'Épire (1). D'après cette indication, le géographe d'Anacharsis (2) placerait les Paravéens au lieu où doivent se trouver les Perrhèbes, en rejetant ces derniers dans le canton assigné aux Dolopes, pays très-froid et encore habité par un peuple dur et belliqueux, mais plus éloigné de Dodone que le Zagori. Cette différence au reste est peu sensible; et si j'en relève l'incorrection, c'est que je trouverai à fixer ailleurs les Paravéens, et le moyen de mieux appliquer la géographie ancienne aux localités, plutôt que d'après des preuves écrites et irrécusables. Car qui peut aujourd'hui affirmer précisément quel lieu habita telle ou telle peuplade, dans l'Épire désolée par tant de révolutions? Combien même il est difficile de reconnaître la poussière des villes, dont les écrivains ont sauvé les noms de l'oubli? Leurs décombres n'offrent pas d'inscriptions, et les médailles qu'on en exhume ont pu n'être pas frappées sur les lieux où elles se trouvent. C'est donc par un examen attentif et réfléchi des positions, d'après la discussion des historiens et des géographes, enfin par des noms antiques, qui se sont conservés, que j'ai pu parvenir à démêler les détails et l'ensemble d'un canton sur lequel on n'avait que des documents erronés.

---

(1) Liv. lib. XXXIII, c. 32.

(2) *Voyez* Carte de la Grèce, publiée en 1811, par M. Barbié du Bocage, membre de l'Institut.

Le nom de Zagori (1) a été donné, suivant toute apparence, à la Perrhébie par les Scytho-Slaves, à cause de sa position au-delà des montagnes, soit qu'on la considère du côté de l'Épire, ou de celui de la Macédoine. Ce canton, situé dans les escarpements du Pinde, est compris entre le mont Mitchikéli au couchant, la chaîne des monts Lazaris et du Panesti au nord, par lesquels il est séparé du canton de Conitza. Les sommets culminants du Pinde forment sa frontière avec la Macédoine. Enfin le cours de l'Inachus ou rivière d'Arta borne au midi son territoire, en traversant le canton de Malacassis, dans lequel nous retrouverons la Dolopie, qui est maintenant habitée par les Megalovlachites ou grands Valaques.

Les derniers rayons du soleil éclairaient encore les flancs âpres du Mitchikéli, lorsque nous atteignîmes la fontaine de Skiopoto, située dans la haute région de cette montagne. Mes guides me firent remarquer l'auge en pierre lisse dans laquelle sont reçues les eaux de cette source, dont ils me parlèrent comme d'une merveille. Pour moi, je n'y remarquai rien de particulier, que sa fraîcheur et le plaisir que nous éprouvâmes à nous y désaltérer. L'air était calme, le soleil descendait vers l'horizon, et les vallées prenaient une teinte obscure, lorsque nous terminâmes notre journée d'exploration à Dovra, village éloigné de quatre lieues N.-N.-E. de Janina.

Le printemps ne faisait encore que de s'annoncer dans cette partie du Pinde; les cormiers commençaient

(1) Zagori, en esclavon, signifie *pays au-delà de la montagne*.

à peine à montrer leurs feuilles, tandis que les moissons couvertes d'épis jaunissants, couvraient les aspects méridionaux de la Hellopie. Nous venions donc de changer subitement de climat et de température. Le village dans lequel nous étions entrés par un défilé étroit m'étonna par sa disposition. C'était le premier que je trouvais bâti à la circonférence intérieure d'un cratère enveloppé par quatre sommets, qui n'ont pas de noms particuliers. Les habitants, qui revenaient des travaux des champs, me firent remarquer, au centre de leurs habitations, un puits revêtu en maçonnerie ancienne, et ils me vendirent plusieurs médailles, parmi lesquelles j'en remarquai une portant un foudre dans une couronne de chêne, avec l'inscription ΜΟΛΟΣΣΩΝ, des Molosses, et ayant au revers une pomme de pin. C'était la première preuve écrite de l'existence ancienne des Molosses sur cette terre que je recueillais. Un Grec, qui m'indiqua une ruine peu éloignée, me donna en même temps l'espérance de pouvoir faire quelques autres découvertes.

Comme il était tard, je pris le parti de rentrer au logement. J'y trouvai mes gens qui faisaient rôtir un mouton entier à la broche. Leurs chants, et une outre de vin qu'ils avaient achetée, présageaient le plaisir qu'ils se promettaient. Pour moi, je prenais des renseignements, et leur résultat fut que je ne devais pas, malgré les médailles qu'on m'avait vendues, me flatter de faire des découvertes importantes dans un pays dont les anciens habitants vécurent comme les Zagorites, divisés par bourgades.

Cependant, dès que le jour parut, je me rendis au vieux château de Dovra, dans lequel je reconnus une

construction cyclopéenne (ἵδρυμα πελασγικὸν) pareille à celles de la vallée de Janina. Mais quel était le nom de la ville perrhébienne que je retrouvais? Était-ce Tegmon, mentionnée par Tite-Live ? Je n'ose l'affirmer : quant à son nom moderne, il est évidemment tiré du Slave. Comme je n'avais ni le temps ni les moyens de pratiquer des fouilles qui n'auraient pu me procurer que des médailles, car je n'ai jamais trouvé d'inscriptions dans les constructions pélasgiques, je rejoignis mes guides, et nous montâmes aussitôt à cheval.

Nous étions entrés dans le cratère de Dovra par une espèce d'embrasure pratiquée entre les rochers, et nous en sortîmes par une ouverture large de soixante pieds environ, qui s'agrandit à l'est vers la Perrhébie. J'aperçus aussitôt à droite un vallon hérissé de monticules de forme ronde, disséminés sans ordre comme les dunes de sable du désert, et de tous côtés un terrain saccadé, d'un aspect peu gracieux. Nous avions alors, une demi-lieue au midi, Boulsou, village grec de soixante-dix feux, et, quatre cents toises à l'orient, les sources d'une rivière qui conflue au pont de Dipotami, avec l'Inachus (1). En poursuivant notre route à l'orient, pendant une demi-lieue, j'aperçus à deux milles sur la gauche, Cloubochari séjour prospère de cent familles chrétiennes adonnées à l'agriculture, et à deux cents toises de ce rayon, j'arrivai auprès d'un grand puits qui fournit l'eau nécessaire aux habitants de Soudena-Apano. Ce dernier bourg composé de cent quatre-vingts feux, me restait à un mille,

(1) *Voyez* liv. VI, c. 4, de ce voyage.

E-N-E, dans les escarpements du mont Palæo-Vouni, entre le monastère d'Evangelistra, desservi par dix Caloyers, et celui d'Agia-Paraskevi, habité par cinq religieux, dont la vie est partagée entre le travail, les aumônes et la prière.

Le mont Palæo-Vouni, qui forme la seconde chaîne du Pinde, se dessine depuis Apano-Soudena en s'enfonçant à l'orient, d'où il se redresse au S. S. O. par son autre extrémité, en formant un arc de cercle d'un rayon de cinq lieues. Sur cette ligne, je relevai deux lieues à l'E. S. E. de Dovra, le bourg opulent de Veïtza, fort de deux cent trente maisons, qui est divisé en trois machalès ou quartiers. A l'orient et en arrière, j'admirai la chaîne Pindique, qui présente des flancs escarpés, taillés en forme de créneaux, qui de loin ressemblent à une file de donjons et de tours chargés de frimas et de neiges. Deux milles à l'ouest de ce bourg, je reconnus la position de Baïa, village de cent maisons, traversé par un ruisseau tributaire de la branche septentrionale de l'Inachus, que je viens d'indiquer. Ses environs flanqués de coteaux fertiles sont couverts de vignobles et d'arbres fruitiers, qui fournissent au marché de Janina des cerises, long-temps après qu'on a épuisé celles de l'Amphilochie, et une quantité considérable, mais peu variée de pommes douces, qu'on récolte sur des plans non greffés. Enfin, deux milles au S. E., après avoir doublé les sinuosités de plusieurs contreforts boisés et cultivés, je découvris Coucouli, village de cent cinquante feux, et à une lieue au midi, Capessovo. Telles sont les principales bourgades situées dans la vallée du Zagori, comprise entre les rivières qui coulent au midi, et la seconde

croupe du Pinde, dont la direction, parallèle à la chaîne du mont Mitchikéli, forme son dernier étage du côté de l'Épire.

La seconde partie du Zagori, située le long de la rive droite de la branche perrhébique de l'Inachus et au versant oriental du mont Mitchikéli, dans une étendue de six lieues, compte onze bourgs ou villages, dont les plus remarquables sont Liaskovo et Calota. Le premier est l'école et la pépinière d'où sortent les empiriques connus sous le nom de *Caloïatri*, ou *bons médecins*, qu'on trouve concurremment avec les docteurs Céphaloniotes, répandus dans toute la Turquie. Ceux-ci font quelquefois des études dans les écoles les plus célèbres de l'Europe, tandis que les Zagorites ne s'instruisent que par des traditions, et se servent d'un idiome qu'ils ont fabriqué de toutes pièces (1). Les pères

(1) Je n'ai jamais lu sans étonnement la dispute entre J. J. Rousseau et Condillac, sur l'origine des langues, dont le philosophe de Genève rapportait la formation à un miracle de la providence, qui dans la sagesse de ses vues se plut à les confondre. Qu'aurait dit J. J. de nos dialectes scientifiques, qui changent aussi périodiquement que les modes? qu'aurait-il pensé d'un idiome fabriqué de toutes pièces, tel que celui des médecins Zagorites? Ces empiriques, dont l'instruction est purement traditionnelle, et qui jurent par les paroles du maître, αὐτὸς ἔφη, comme les disciples de Pythagore, avaient besoin d'une langue non entendue de leurs dupes pour se comprendre. Comme ils ne savent pas le latin, ils ont donc pris *le louable parti* de se créer un dialecte, au moyen duquel ils écrivent leurs oracles, et soutiennent de longues conversations. Je ne citerai, pour indiquer cette langue d'exception, que quelques mots de son vocabulaire :

Καταφιανὸς,	Kataphianos —	Médecin, charlatan, trompeur.
Καταφιανίζειν,	Kataphianizin —	faire la médecine, tromper.

transmettent à leurs enfants, ou bien à des élèves qui s'attachent à eux comme domestiques, la pratique de certaines opérations chirurgicales, dont ils s'acquittent, sans connaître l'anatomie, avec un succès et une dextérité capables d'étonner les chirurgiens les plus habiles. Ils excellent sur-tout dans l'art d'opérer les hernies étranglées, ou devenues incommodes à cause de leur poids, soit qu'elles se trouvent ou non adhérentes. Mais quelque somme qu'on leur donne pour cette opération, car on passe toujours un marché dont la moitié du prix est payé comptant avant d'entreprendre la cure, ils se réservent le sac herniaire. Possesseurs de cette espèce de trophée, ils le tuméfient, et l'arborent à un roseau, qui devient leur enseigne. Dans les villes et dans les villages qu'ils parcourent, ils s'annoncent en criant : *Voilà le grand médecin, le grand herniaire arrivé*, qui a tant de sacs provenant de hernies merveilleusement opérées! Et plus leur étendard est garni de ces vessies, plus ils trouvent de pratiques, dans un pays où ces sortes de maladies sont très-répandues, et d'autant plus dangereuses, qu'on n'y connaît presque pas l'usage des bandages. On en trouve qui savent opérer la cataracte par abaissement, et plu-

---

Ανθίζειν,	Anthizin	— comprendre, entendre.
Βιζιόνειν,	Vizionin	— aviser.
Τοῦφα,	Toupha	— maison, village, ville.
Ἁγιότουφα,	Agioutoufa	— église.
Λαχανᾶς,	Lachanas	— cadi, juge.
Καραντσούλης,	Carantsoulis	— gouverneur, pacha.
Γράζειν,	Grazin	— donner.
Κοτοῦρος,	Cotouros	— monnaie, argent.
Σουφρόνειν,	Souphronin	— prendre, voler.

sieurs très-habiles à pratiquer la lithotomie, mais malheureusement aux dépens de la virilité de leurs malades. D'où est venue la tradition de pareilles opérations parmi les Zagorites? Je l'ignore. Quant à l'exercice, il se perpétue par un enseignement tout à fait barbare, qui tient peut-être plus qu'on ne pense aux mœurs de l'école ancienne de la Grèce, dont les disciples étaient de la famille du maître, et composaient autour de lui une espèce de clientelle domestique. Je rapporte les faits que j'ai observés; et les chirurgiens ignorants du Zagori, sans tenir leur doctrine d'Esculape, fils d'Apollon, antique souverain de leur pays, ne font pas plus de victimes que nombre de professeurs brevetés parmi nous.

Liascovo, éloigné de quatre milles de Boulsou, est environné de vignobles, ainsi que Stalovo, Manussi et Calota (1), d'où l'on tire des vins qui se conservent presque toute l'année, sans les imprégner de résine. Cette qualité est remarquable, car les meilleurs celliers ne les garantissent pas ordinairement sans cela d'une détérioration qui dépend plus de leur qualité que de la chaleur du climat.

(1) Liascovo, quatre milles S. de Boulsou, deux milles de Stalovo; Manussi de Liascovo, deux milles S. E.: Calota de ce dernier, un mille S. S. O.; Negatès, deux milles S. S. O.; Lignadèz, cinq milles S. O.; Djouktila, trois milles S. O.; Cannia, deux lieues S.; Cavalari, cinq milles S. S. O.; tous situés à la base, ou dans les escarpements du mont Mitchikéli. Sur la Ouarda, ou branche haliacmique de l'Inachus, Tchernesi, à deux heures O. de ses sources, un mille au-delà O., Macrini; une heure et demie S. S. E., Greveniti; de là, une heure et demie O. N. O., Voutza, monastère.

Négatès, rangé sur la même ligne, offre l'aspect d'un bourg d'Italie, avantage qu'il doit au commerce de ses habitants, qui font un trafic considérable avec Constantinople et la Valachie. Djoukli, situé plus au midi, fournit des boulangers à l'Épire et à plusieurs villes de la Romélie; enfin Lignadèz, bâti dans la plus haute région du mont Mitchikéli, termine du côté de Janina la limite du canton de Zagori. Au midi on trouve encore deux villages épars sur le versant de la même montagne, qui est couverte à l'orient de lisières de pins et de bois taillis.

Je pense que la Perrhébie se bornait à cette gorge dont la population est d'origine grecque, et au cours de la rivière de la Ouarda, près de laquelle sont situés les villages de Tchernèsi et de Macrini, qui font partie de la subdivision des Vlacho-Choria ou hameaux valaques, contrée que je ferai connaître dans mon itinéraire de retour de la Macédoine. Le restant du canton de Zagori que Stéphanus me porterait à regarder comme appartenant à l'Atintanie (1), trouvera pareillement sa place dans la potamographie de l'Aous ou Voïoussa. Ainsi, je renvoie à ces parties de mon voyage la connaissance de cette région du Pinde, qui est entièrement habitée par une nation dont l'implantation dans la Grèce date des derniers siècles du Bas-Empire. Je ne donne ici que la description de la gorge occidentale de la Perrhébie peuplée par les Grecs, me réservant en son lieu de décrire la subdivision des Valaques, qui habitent dans les météores du Pinde.

Les Zagorites sont en général industrieux, actifs et

(1) Μοῖραν Μακεδονίας, partie de la Macédoine. STEPH. BYZ.

adonnés aux spéculations commerciales. On trouve de riches marchands à Capessovo et à Véitza, qui ont des maisons de commerce à Vienne, à Moscou, à Breslaw, à Leipsick et à Amsterdam. La plupart de ces négociants font la banque en Allemagne; ceux qui sont établis en Russie et dans les provinces de Moldavie et de Valachie se livrent au commerce des pelleteries. Tous enfin ne s'expatrient que pour rapporter dans leurs montagnes les fruits de leurs économies; car leur bonheur suprême est de réunir leurs dépouilles mortelles aux cendres de leurs pères. Ils chérissent les vallées du Pinde, dont ils paraissent indigènes; et les Valaques, quoique postérieurement arrivés dans cette région, ne l'aiment pas avec moins d'enthousiasme. Cer derniers ne font que le commerce par caravanes en louant les chevaux et les mulets qui servent aux transports entre Janina, Bukarest, Salonique, Serrès et Constantinople, où ils ne sont connus que sous le nom de Mezzovites.

Dans tous les villages du Zagori on trouve de beaux hommes, et les femmes y sont en général plus blanches et plus fraîches que dans la partie méridionale de l'Épire, ce qui tient vraisemblablement à la température froide qu'elles habitent, et au peu de communication de cette contrée avec les étrangers. Que n'était-elle aussi bien isolée du contact de la tyrannie, cette Perrhébie riche en troupeaux, riche en fruits, plus riche encore par l'industrie de ses habitants? Elle semblait n'en devoir craindre que les caprices éphémères. Ils étaient trop heureux à ces conditions, dont ils se rachetaient par des contributions, qu'ils payaient avec le produit de leurs économies. Mais ils n'ont pu conjurer l'orage, ils n'ont pu détourner le coup qui vient

de réunir les quarante villages du Zagori, à titre de Tchiftlik, au domaine du satrape de Janina, pour en former la dotation de Salik Bey, son troisième fils. Les chrétiens sont inhabiles à posséder, a dit le contempteur de toute religion! En vain les chefs des vieillards ont reclamé, en vain ils ont représenté qu'ils avaient toujours été propriétaires, les principes de la justice ont été méconnus, et cinq mille trois cent cinquante familles chrétiennes expropriées sont maintenant attachées à la glèbe (1).

---

(1) *Tableau des villages de la Perrhébie ou canton de Zagori.*

Noms des villages et des monastères.	Ire Division. Villages grecs.	Nombre des familles chrétiennes.
Dovra		100 Grecs.
Boulsou		70
Gloubochari		100
Cato Soudéna		200
Archista		150
Papingos		160
Vouvitchi		60
Servari		150
Apano Soudéna		180
Vaugelistra	monastères,	religieux 10
Agia Paraskevi	monastères,	*idem* 5
Viitza		230
Baïa		150
Coucouli		150
Capessovo		80
Vradetto		90
Tchepelovo		200
Scamnèli		150

IIe Division.
Villages valaques.

Dobrinovo		150 Valaq.
Léchénitza		200
Laysta		230
Vovoussa		150
Tchernèsi		200
Framlari		100
Grèvèniti		200
Voutza monastère, religieux		8

Cet événement, arrivé au mois de mars 1815, aura sans doute les plus funestes conséquences pour le canton de Zagori. Les marchands qui ont formé des établissements de commerce à l'étranger, ne se soumettaient qu'en gémissant, à un joug depuis long-temps trop pénible. Viendront-ils maintenant se ranger parmi les serfs? rapporteront-ils à la *mense* du satrape les produits de leurs travaux et de leurs économies? Il a leurs femmes et leurs enfants en son pouvoir! Cette considération est déchirante pour un chef de famille; mais déja l'aversion pour un gouvernement arbitraire avait réduit plusieurs Zagorites à s'imposer le sacrifice douloureux de renoncer à leurs affections et à leur pays. Ces sentiments s'étaient manifestés avant la dernière usurpation. L'idée de ne plus avoir rien en

Noms des villages et des monastères.	IIe Division. Villages valaques.	Nombre des familles chrétiennes.
Vontenico	70	Valaq.
Macrini	100	
Panagia monastère, religieux	8	
Dragari	60	
	IIIe Division. Villages grecs.	
Dogliani	100	Grecs.
Liascovetzi	200	
Négatés	150	
Djouctila	150	
Manassi	100	
Calota	200	
Stolovo	100	
Cavalari	60	
Camnia	60	
Lignadès	70	
	Seigneuries ou tchifliks.	
Dougliana	200	
Apano Revenia	130	
Cato Revenia	60	
Mavrovouni	50	
Mezzovouni (propriété du monastère de Tcherchista. R. 8.)	40	

propre ne peut donc qu'augmenter l'esprit de cosmopolisme. Les Zagorites qui se trouvent à l'étranger ne reviendront donc pas se charger des chaînes d'un maître insatiable. Ceux qui pourront fuir s'éloigneront, et la classe agricole, portion nourricière des oppresseurs, restera seule pour souffrir, et arroser les champs de ses sueurs. Puisse-t-elle, pareille à la vigne que le bouc dévore, reproduire encore assez de pampres pour le couronner au jour terrible où il sera sacrifié au bonheur public sur l'autel de la vengeance (1) !

CHAPITRE IV.

Route depuis Soudena Apano jusqu'à Conitza. — Mont Panesti. — Position d'Archistas et d'Aïmna. — Rivière appelée Voïdo-Mati. — Pont remarquable. — Entrevue avec les pasteurs du Pinde. — Mont Lazaris. — Aoüs ou Voïoussa. — Arrivée à Conitza.

Nous venions de quitter le puits de Soudena, en dirigeant au nord, dans une vallée couverte de schistes calcaires, lorsque je relevai, à une demi-lieue de distance, Soudena-Cato et trois quarts de lieue plus loin, le grand village de Servari. Laissant à gauche les hameaux du Zagori situés en dehors de la ligne du Mitchikéli (2), pour marcher au N. E., je ne tardai pas à

(1) Κἢν με φάγῃς ἐπὶ ῥίζαν, ὅμως ἔτι καρποφορήσω
ὅσσον ἐπισπεῖσαι σοι, τράγε, θυομένῳ. Apud STOBÆUM.

(2) Ces villages, que je ferai connaître en décrivant la vallée de Pogoniani, sont Dougliana, huit lieues N. N. O. de Janina; Apano-Revenia, une lieue à l'E. du précédent; Cato-Revenia, Mavrovouni, Mezzovouni, tchiftlik du monastère de Tcherchista.

perdre de vue le mont Borjouna, qui domine à l'orient le bourg de Véïtza, ainsi que les faîtes de Piscop et de Déropolis. J'entrais dans un terrain cultivé, lorsqu'au bout d'un mille, nous laissâmes à droite le sentier qui conduit à Tchepelovo (1). Nous marchions dans un defilé d'une demi-lieue de circuit, qui nous conduisit au haut du mont Panesti, croupe aride qui sert de limite entre les cantons de Zagori et de Conitza. Je plongeai de cette élévation sur la gorge profonde d'Archistas, et sur les précipices ténébreux formés de pans rougeâtres de granit, qui la bordent au midi. On mit pied à terre pour descendre le versant qui se développe entre ces excavations, et dans trois quarts d'heure j'arrivai au bord d'une source dont les eaux coulent au nord, en se précipitant dans un ravin creusé par une multitude de ruisseaux. Nous perdions insensiblement nos horizons, et après être encore descendus l'espace d'un demi-mille, nous arrivâmes à une fontaine abondante revêtue en maçonnerie. Un vieillard était assis près de ses bords, il paraissait plongé dans la contemplation, et il fut comme insensible au bruit que nous faisions en l'approchant. A sa barbe vénérable, à son teint chaud et bronzé, à sa mine austère, un Molosse aurait cru, dans l'antiquité, voir le dieu des Naïades mystérieuses et des rochers du Pinde. Il était vêtu d'une chlamyde noire en poil de chèvre, dont la draperie relevait la fierté de sa stature héroïque. Comme mes guides allaient le questionner, il se leva, et après nous avoir salués, sans proférer aucune parole,

(1) Tchepelovo, bourg eloigné de deux lieues à l'orient, enclavé dans le Sempti des Valaques.

il se retira, en prenant à pas lents le chemin des montagnes.

Je découvris bientôt après le cours sinueux du Voïdo-Mati, rivière qui sort de la base des rochers granitiques du Zagori que nous avions cotoyés en descendant du mont Panesti. La ligne bleuâtre qu'il décrivait au fond des précipices se perdait et se reproduisait tour-à-tour parmi des paysages ornés d'une verdure tendre que le printemps venait de faire éclore. Au bout d'une demi-lieue, nous étions par le travers d'Archistas, village bâti au milieu de ce chaos, alors enchanté. Ses maisons groupées sur des îles, ou sur de hautes falaises séparées par des torrents profonds, étaient environnées de cerisiers, de grenadiers et d'arbres de Judée en fleurs, qui paraissaient disposés comme pour une solennité. Ce n'était en effet qu'une pompe éphémère, car on m'assura que les habitants de ce gouffre sont privés en hiver, pendant plusieurs mois, de la vue du disque du soleil, qui n'éclaire que la bordure de son encadrement.

Un mille à l'orient d'Archistas, je laissai à gauche le village d'Aïmna (1), bâti sur un tumulus boisé; et un quart de lieue au sud-est, je passai auprès d'une chapelle ruinée, située à l'extrémité de la gorge qui commence au penchant du Panesti.

Dès que nous eûmes atteint l'arête du coteau qui ferme cet encaissement, je découvris une seconde gorge de deux milles de longueur, qui circule du S. O. à l'orient. Elle me parut entièrement bordée de hautes forêts et

(1) Les populations d'Archista et d'Aïmna sont de quatre-vingt-cinq familles chrétiennes.



cultivée par intervalles sur ses flancs. Nous la traversâmes à son extrémité, en suivant un sentier rapide qui aboutit au Voïdo-Mati, que nous passâmes sur un pont d'une seule arche en ogive, qui a plus de quarante pieds d'ouverture sur trente de hauteur, mesurés depuis l'eau jusqu'à la clef. Cette singulière construction, qui égale les ponts chinois par sa légèreté, repose à la rive gauche sur une pile en maçonnerie, et de l'autre côté sur un banc de rochers. L'érudition de mes guides voulait que cet édifice fût un ouvrage turc; mais en l'examinant attentivement, je fus porté à l'attribuer aux Grecs du siècle des Comnènes, à cause de quelques croix que je reconnus à la voûte et dans les piles de son arcade colossale. On ne peut sans témérité risquer de la passer à cheval, à cause de son escarpement. Cependant les mulets et les chevaux épirotes, accoutumés aux mauvais pas des montagnes, la franchissent sans trop d'inconvénients. Je ne pus, à cause du volume et de la froideur des eaux du Voïdo-Mati, dans lesquelles mon cheval refusa d'entrer, remonter son cours encaissé, pour visiter sa source. Mais les paysans, qui n'avaient aucun intérêt à me tromper, m'assurèrent que cette rivière sort à plein canal d'une caverne profonde, dans laquelle des myriades de truites se réfugient, lorsqu'elles sont effrayées par les pêcheurs. On peut donc croire que c'est le débouché d'un de ces fleuves souterrains, communs dans les pays de montagnes. Celui-ci, plus considérable que la Velchis de la Thesprotie, et que l'Érasinus qui reparaît dans l'Argolide, au voisinage de Lerne, roule un volume d'eau assez considérable pour déraciner les arbres, et on m'assura qu'il augmentait prodigieusement pendant la saison des pluies.

Nos chevaux étaient harassés, la chaleur devenait étouffante, et nous nous déterminâmes à faire halte sous l'ombrage des platanes du Voïdo-Mati, pour dîner et y faire la méridienne. Nous nous établîmes en conséquence sur une grève de son lit caillouteux, et nous prîmes notre repas aux chants prolongés de mille rossignols, qui, retrouvant sous la feuillée épaisse le calme et la clarté incertaine des nuits, formaient de toutes parts des concerts mélodieux. Bientôt nous fûmes environnés par des bergers qui s'y réfugiaient avec leurs familles et leurs troupeaux, pour se dérober au poids du jour. Ils modulaient des bucoliques, et comme les enfants du Ménale et de la Trinacrie, ils fabriquaient des tasses, des coupes et de cuillers de bois, avec une adresse admirable. A la vérité, leurs ouvrages étaient grossiers. Un autre Alcimédon ne sculptait pas sur leurs vases, des pampres, des amours, ni Pan conservateur des bergers et des troupeaux (1), ni Orphée animant les forêts aux sons de sa lyre; car les arts enfants de la Grèce sont tombés avec sa gloire, et les pasteurs du Pinde ne travaillent plus que pour leurs besoins. Leurs voix ne formaient non plus que des sons durs et sauvages, mais leurs expressions étaient encore naïves et touchantes. Un d'eux me montra avec les larmes aux yeux une flûte que son frère lui avait léguée en mourant; *Te nunc habet ista secundum*.... et je partageai son émotion.

---

(1) Pan curat oves, oviumque magistros.

VIRG., *Buc.*, lib. II.

Pan a soin des bergers, il a soin des troupeaux.

Trad. de F. DIDOT.

Leurs femmes rustiques comme celles de la Chaonie, au siècle de Saturne, filaient la laine surge de leurs troupeaux, pour fabriquer les étoffes de bure dont les familles sont vêtues; c'étaient, avec les soins particuliers du ménage, leurs travaux ordinaires. Les hommes se vantaient d'exceller dans l'art de faire le beurre et les fromages, soins qu'ils ne confient à personne. Ils me présentèrent leurs enfants, ils se félicitaient dans leur pauvreté, d'unir les titres de chrétiens et de pères; la religion du Sauveur des hommes et la fécondité de leurs épouses faisaient leur gloire et leur bonheur. Encouragés par l'accueil que je leur fis, ils me chantèrent les miracles ineffables opérés par l'intercession de la reine des anges, et les litanies de leurs saints protecteurs, occupés du haut des cieux à veiller sans cesse sur la chaumière du pauvre et le berceau de l'innocence. Ils me nommèrent avec la plus grande précision, toutes les retraites du Pinde, dont les vallées fertiles sont leur univers; ils vantèrent ses sources froides, ses beaux arbres et ses pâturages abondants.

Ils divisaient le temps par les phases de la vie champêtre, telles que l'époque de la naissance des agneaux, celles de la tonte des troupeaux et des fêtes solennelles de la légende. La Saint-George, qui ouvre l'année pastorale, est chômée par un festin de famille, dans lequel on mange un agneau rôti, prémice du troupeau (1). Le retour des hirondelles, et la nymphe du mois de mai, que des rhapsodes aveugles, comme le vieillard

(1) Une loi du sultan défend, sous des peines très-sévères, de manger des agneaux nés dans l'année, avant la fête de la Saint-George.

de Chios, chantent de villages en villages, signalent les beaux jours d'avril et la saison des fleurs. La cérémonie de la tonte des troupeaux, qu'on célèbre comme au temps des patriarches (1), le patron du hameau, les grandes fêtes, avaient parmi ces pasteurs ainsi que chez leurs ancêtres (2) leurs rites, leurs danses et leurs festins, au milieu desquels ils contractent ordinairement les mariages, destinés à consoler et à perpétuer les familles des hommes. La Saint-Démétrius enfin est la clôture des panégyries. Moins naïve que la cérémonie de l'ouverture du printemps, elle entraîne à sa suite les orgies, les comptes qu'on règle entre familles, le paiement des fermages et souvent des querelles. Ce fut ainsi que les bergers du Pinde me tracèrent le tableau de leurs mœurs. Je distribuai quelques cadeaux à leurs enfants, et je leur demandai, pour dormir, un peu de repos, qu'ils m'accordèrent.

A mon réveil, les bergers et leurs troupeaux avaient regagné les montagnes qui bordent la rive gauche du Voïdo-Mati. Mes guides Albanais se lavèrent le visage et les bras, pour se rafraîchir, et nous nous remîmes en route, en longeant les flancs acores du mont Lazaris, qui se prolongent depuis le mont Panesti jusqu'à Conitza. A un mille du lieu de notre halte, nous passâmes aux cabanes de Chelidonia, asyle temporaire

---

(1) Genes. XXXVIII, 11 et suiv.

(2) Voy. Arist. Ethic. VIII, 2; Maxim. Tyr. dissert. XIV; Strab. l. X. On portait dans quelques-unes de ces solennités des rameaux, des fleurs et des palmes; on dansait en chœur, etc. Herodot. lib. II, 68; Schol. Theocr. in Εἰρεσιώνη. Schol. Aristoph. in Plut. et Equit.

des moissonneurs, dont le village est situé dans les escarpements de la montagne. Nous marchions au milieu de halliers, qui pourraient faire place à une riche culture, car le sol est partout fertile, si les paysans étaient moins opprimés. Deux milles à l'est-nord-est, nous vîmes les moulins de Coutchiki, bâtis au bord de deux ruisseaux qui fécondent la campagne avant de se rendre au Voïdo-Mâti. A pareille distance, nous traversâmes Goritza, tchiftlik d'Ali pacha; et une demi-lieue au-delà, nous laissâmes à gauche Alepou-Chori, situé auprès d'une rivière limpide qui coule dans l'Aoüs, dont je commençais à découvrir le lit blanchâtre. La base du mont Lazaris, dont nous nous rapprochâmes, est ombragée, en cet endroit, d'arbres de Judée, de micocouliers et de bois taillis. Nous nous trouvâmes presque aussitôt au bord d'une des branches du fleuve, dont les arbres m'avaient dérobé la vue. Nous suivîmes sa rive gauche jusqu'à la hauteur d'Amari, pauvre village qui ne serait pas connu sans une fontaine dont les gens du pays vantent la fraîcheur et l'excellente qualité des eaux. Nous dûmes bientôt gravir la croupe des montagnes, et marcher presque perpendiculairement à la Voïoussa, qui charriait des trains de bois équarris, destinés à la construction des palais qu'Ali pacha faisait bâtir à Prémiti et à Tebelen. Cette route dangereuse fut de deux milles jusqu'au pont de Conitza, placé dans l'embrasure de deux montagnes, qui expirent brusquement en face l'une de l'autre. Du milieu de ces mornes, le fleuve s'élance en mugissant, pour se répandre dans la vallée dont je venais de parcourir le côté méridional depuis le pont du Voïdo-Mâti. Dans l'espace de

huit minutes nous montâmes à la ville, où je pris mon logement chez le codja-bachi, qui était prévenu de mon arrivée.

CHAPITRE V.

Origine et état actuel de Conitza. — Topographie de son canton. — Observation sur une erreur dans la carte de M. Palma. — Points généraux de reconnaissance par les sommets des montagnes. — Cours du Saranta-Poros, jusqu'à son confluent avec l'Aoüs ou Voïoussa. — Nombre des villages. — Population. — Particularités.

L'Aoüs ou Voïoussa, qu'on passe sur un pont avant de monter à Conitza, prend, comme je le dirai ailleurs, ses sources au-dessus de Mezzovo. Il est déja grossi de plusieurs affluents lorsqu'il débouche dans cette partie supérieure des gorges appelées par les anciens *Avo-stena* (ΑΩΟΥΣΤΕΝΑ), ou défilés de l'Aoüs. Ces vallées, attribuées tour à tour à la Chaonie, à l'Illyrie et à la Macédoine, étaient si différemment indiquées par ceux qui en ont parlé, que les géographes n'avaient pu les assujettir à aucun plan, et tous s'étaient égarés dans ce dédale. Il fallait donc avoir parcouru les lieux, étudié le cours des fleuves et des rivières, examiné la projection des montagnes pour débrouiller ce chaos de noms, de lieux et de sommets particuliers du Pinde, afin d'entendre Tite-Live, le seul écrivain de l'antiquité qui fait un peu connaître l'Illyrie grecque et l'Épire. Sous combien de dénominations l'Aoüs même n'avait-il pas été désigné par Strabon, par Pline et par tous les auteurs, avant l'his-

torien Paul Jove, qui lui donne enfin un nom consonnant avec celui qu'il porte de nos jours, *Voïoussa*, qu'il écrit *Vagiussa* (1).

On peut en dire autant de Conitza ou Gonitza, ville ancienne de l'Épire, si on en juge par une acropole pélasgique bâtie sur le flanc occidental du mont Konis, perpendiculairement à la rive droite de la Voïoussa dont elle défendait peut-être le passage. Mais quel nom portait-elle anciennement ? Serait-ce Hécatompédon, que Ptolémée indique de ce côté ? La chose est possible, sans pouvoir être affirmée. Que Meletius donne à Conitza le nom de Vélas, il prend le titre canonique de l'évêque qui y a transféré son siége, après la ruine de cette autre ville qui exista dans la vallée de Pogoniani près de la Thyamis, et il tombe dans l'erreur. Vélas, suivant toute apparence, succéda à Photice (2), et Conitza doit son nom moderne aux

(1) Paul Jove écrit d'abord l'Aoüs d'un seul mot, *Laous amnis*. Puis, racontant comment Soliman partit d'Avlone, ou plutôt, d'Apollonie, sur la nouvelle que les troupes qu'il avait débarquées dans l'Iapygie avaient été taillées en pièces, il dit qu'ayant résolu de faire la guerre aux Vénitiens, il laisse son camp, passe la Voïoussa, *Vagiussam amnem superat.* Ce fait prouverait que son camp était à Apollonie, et non à Avlone, puisqu'il dut passer l'Aoüs pour se rendre *ad Communitiam*, Gomenizze, afin de surveiller le siége de Corfou, dont il donna la direction à Barberousse. Lib. XXXVI, p. 12 et 18.

(2) Dans l'Oriens Christianus, tome II, colonnes 143 et 144, le père le Quien confond l'église de Photice avec celle de Vela ou Bella, c'est-à-dire qu'il n'en fait qu'une, comme si l'évêché de Bella eût succédé à celui de Photice ; mais il ne cite pas son autorité. Il donne pour prélats à ce siége :

Scytho-Slaves, accoutumés à donner aux villes situées dans les défilés des dénominations spéciales, comme le font les Grecs, qui les appellent Sténo-Choria, et les Turcs Derven Casabas (1). Pour moi, je crois reconnaître dans Gonitza ou Cognitza (je prends ici l'orthographe de la prononciation de son nom) la ville de Glabinitza, capitale de l'Illyrie méridionale, dont Anne Comnène parle au livre cinquième de son histoire, en disant qu'elle était placée sur la route de Durazzo à Janina (2), dans une position élevée au-dessus

---

Jean, évêque de Photice, au concile de Chalcédoine, en 451 (*).

Diadochus de Photice, au synode de l'ancienne Épire, sous l'empereur Léon, en 516 (**);

Hilarius de Photice.... sous le pape Hormidas en 520 (***);

Manuel, évêque de Bella, sous Germain II, patriarche de Constantinople vers 1233 (****);

Antoine de Bella.......... en 1564;

Nicolas de Bella......... vers 1720.

(1) Bulgari qui nomina nova imposuerunt...... urbes in angustias sitas habuerunt Mitrovitza, Cognitza, Pabitza, Suranitza, etc. PALMER., *Græc. Antiq.*, lib. I, c. 36.

(2) ὁ μὲν οὖν Ῥόμπερτος.. τὸ Δυῤῥάχιον, etc. Robert, étant occupé au siége de Dyrrachium, délibéra s'il devait de nouveau attaquer le corps de la place, ou remettre le siége au printemps prochain, et occuper en attendant Glabinitza et Joannina, pour y hiverner, en distribuant son armée dans les vallées étroites, qui s'ouvrent toutes vers Dyrrachium. Lib. V, au commenc.

(*) Reg. VIII; Lab. IV, Hard. II et Baluz. in collect.

(**) Reg. X; Lab. IV; Hard. II.

(***) Collect. concil.

(****) Combefis. et front. Duccium.

d'une plaine (1) dépendante des gorges de Cleïsoura, au point d'intersection des défilés (2) qui conduisent vers cette place et dans le canton de Devol. On verra par les topographies qui suivront, que tout s'explique et s'accorde pour prouver cette opinion.

La ville moderne de Conitza (3), car l'acropole est totalement abandonnée, bâtie en étages sur le penchant occidental des montagnes, offre au milieu de six cents maisons, dont plus de la moitié sont habitées par des Mahométans, deux églises, autant de mosquées, la demeure épiscopale, et un sérail dans lequel Ali pacha relègue les femmes auxquelles il accorde une retraite. C'est là ce qu'on trouve de remarquable dans cette cité, qui, du reste, ressemble à toutes celles de la Turquie pour l'irrégularité de ses habitations, la malpropreté de ses rues étroites et sans alignement. Quant à l'intérieur des maisons turques et grecques, il est, comme partout, d'une grande simplicité : la misère

---

(1) Ὁ δὲ γὰρ Ἀλυάττης μετὰ καὶ ἑτέρων Λογάδων τὴν Γλαβινίτζαν φυλάττων πρὸς τὴν Πεδιάδα κατῆλθεν. Et Alyattes, qui tenait garnison à Glabinitza avec des troupes d'élite, descendit dans la plaine. Lib. XIII.

(2) Ἐφθακὼς τὴν Κλεισούραν, etc. Et ensuite, en parlant de l'expédition de Cantacuzène, envoyé par l'empereur contre Boëmond : « L'empereur était arrivé à Kleïsoura, vulgairement « appelée Petra, et y ayant fait quelque séjour, l'envoya, après « lui avoir donné des instructions, vers Glabinitza. » Pour lui, il retourna dans la Devol, πρὸς Διάβολιν ἐπανέτρεψεν. *Ibid.*

(3) Conitza, en esclavon, signifie un petit cheval. On croit y voir une allusion aux chevaux de montagne, qu'on élève dans cette contrée; c'est chercher bien loin une étymologie, quand on la trouve dans l'histoire.

du peuple et la défiance continuelle dans laquelle on vit s'opposent à l'acquisition des meubles de luxe. On y enterre l'argent plutôt que de l'exposer aux regards, et on tâche d'y faire servir les ustensiles de cuisine à différents usages : le despotisme et le bonheur public sont incompatibles dans l'ordre social.

Le magister et le médecin gagé par la commune (dottor condottato), qui furent mes instructeurs bénévoles, ne jugeaient pas aussi défavorablement de leur pays. Indépendamment de l'ancienneté de Conitza, qu'ils faisaient remonter à Antigone Gonatas, pour prouver qu'elle tenait son nom de ce prince macédonien, ils ne cessaient de me vanter la beauté de son site, qu'ils mettaient au-dessus de celui de toutes les autres villes. Le médecin, Zantiote d'origine, qui avait été alguazil ou côme sur les galères de Saint-Marc, ne partageait pas tout-à-fait cet enthousiasme, il me dit même confidentiellement que l'air de Conitza était extrêmement malsain, ses eaux de mauvaise qualité, et les Turcs la race la plus méchante du monde, avant qu'Ali pacha les eût ployés sous son joug. Comme il était assez bon observateur, je recueillis dans ses entretiens diverses particularités sur les fièvres qui sont périodiques à l'automne et au printemps, sur les limiques ou épidémies que le vent du midi semble exhumer des fanges de l'Aoûs, quand ce fleuve abandonne les terres d'alluvion, pour rentrer dans son lit. Il avait observé, depuis quelques années, une complication de fièvres malignes avec les pleurésies, dont la saison est celle des équinoxes, et je pensai d'après son récit qu'il aurait dû plutôt en attribuer la cause aux saignées répétées qu'il prescrivait à ses malades, pour enrichir un bar-

bier de ses amis, dans les profits duquel il avait un certain dividende. Au reste, comme mon iatro-sophiste connaissait parfaitement le pays, je le choisis pour mon nomenclateur et mon guide dans mes reconnaissances topographiques.

Le vallon de Conitza, dont je venais de parcourir le côté méridional, en suivant la base du mont Lazarès, depuis le Voïdo-Mati jusqu'au pont de la Voïoussa, se présentait à mes regards dans toute son étendue. Je distinguais les courbes de l'Aoüs, qui parcourt sa diagonale du S. E. au N. E., jusqu'à l'entrée des gorges du Caramouratadès, dans une étendue de quatre lieues. Au penchant des coteaux, je pouvais compter le tchiftlik de Boutché, éloigné d'une lieue N. de Conitza. Au delà je dominais sur un teké de derviches hurleurs, espèce délirante qui croit honorer la divinité par des cris et des contorsions mêlées de danses. Je voyais le cours de la Topolissa, rivière dont les sources existent dans le mont Sousnitza, d'où elle coule à l'orient, au N. et à l'occident pendant cinq lieues, avant de se rendre à la Voïoussa. À cette extrémité du bassin, la chaîne des montagnes qui s'incline par des pentes boisées au couchant, présentait, sur un coteau de trois lieues d'embranchement, les hameaux de Koutchouf, Mazi et Stanovo. Enfin, au penchant des montagnes du Voïdo-Mati, je distinguais le village de ce nom et celui de Skia, dont les maisons entremêlées d'arbres occupent le fond d'un paysage qui est d'un effet d'optique enchanteur, surtout aux approches du coucher du soleil. Dans ce moment, le vallon de Conitza, avec ses montagnes, se trouve comme pressé par un horizon extérieur. Les cimes glacées du Mertchika paraissent

se joindre aux montagnes d'Aréochovitzas (Saracovitzas) et à la chaîne des monts Olichiniens, dont les sommets échancrés dominent Passaron. Les masses inférieures des monts Candaviens, qui font partie du canton de Caulonias, repoussent vers l'observateur, la ville de Lexovico (1), et la vue pénètre entre les étages des vallées qui conduisent dans la Macédoine. Enfin, au midi, on découvre le pic du mont Kamila dans le Zagori, qui brille à cause de ses neiges audessus de tous les sommets du Pinde (2).

Au moment où je jouissais de ce spectacle, l'hiver régnait encore autour du vallon de Conitza, dans lequel je voyais fleurir de toutes parts les lilas et les roses. J'étais placé comme dans ces oasis environnées du deuil de la nature, où les ruisseaux, les arbres et les ombrages semblent plus beaux par les contrastes qu'ils forment avec la nudité du désert. Ici, ce désert était causé par la blancheur monotone des neiges, qui rendaient ma position plus pittoresque et plus délicieuse. J'entendais les mélodies des rossignols qui entonnaient l'épithalame du printemps et des fleurs, l'air était embaumé, et pendant mon séjour dans cette vallée, mes travaux ne furent interrompus par aucuns des orages ordinaires qui s'élèvent dans le Pinde. C'était cependant encore la saison, car nous étions au commencement d'avril, et il n'est pas rare de voir alors reparaître par intervalles des ouragans qui attristent la nature.

---

(1) Lexovico, cinq lieues N. O.

(2) J'ai observé, dans un autre voyage, auprès de ce pic, deux vastes glaciers, au bord desquels on trouve le monastère de Stomio, dédié à la Sainte-Vierge.

Après avoir étudié les environs de Conitza, je travaillai à déterminer sa position relativement avec Janina, rapport que M. Gaetan Palma a mal saisi dans sa carte publiée à Trieste en 1811, qu'il avait ébauchée sous ma direction à Janina. Cet estimable officier fixe Conitza par quarante-six milles au nord de Janina, et il rejette le cours de l'Aoüs trente milles au sud et environ vingt milles à l'ouest de cette ville, en lui faisant décrire une vaste sinuosité. Il suffirait de lire mes itinéraires pour voir que la rédaction des matériaux que je lui avais communiqués est altérée. Car il résulte des faits rigoureusement observés que la distance entre les deux villes en question, mesurée suivant les principes de la projection, est de trente-deux milles et un tiers, déduction faite des détours du chemin Voilà la première incorrection. La seconde porte sur le gisement de Conitza, qui ne doit pas être placé au N. de Janina, mais entre le N. E. et l'E. N. E. de cette ville, vers le soixante-huitième degré de la boussole. Enfin l'Aoüs, qu'il rejette fort loin, en lui faisant parcourir une courbe, baigne, au sortir des rochers du canton de Zagori, la base du mont Hymnadi et la partie inférieure de Conitza, d'où il coule au N. O. pour entrer dans les défilés de Pyrrhus, maintenant appelés Caramouratadès. Il résulte de là que la situation de Mezzovo est également mal définie, et que l'intérieur de sa carte est entièrement fautif, comme on pourra en juger d'après celle qui est jointe à mon voyage.

Après avoir régularisé les observations de mes différentes routes depuis le Zagori, je commençai à relever les parties orientales du canton de Conitza. J'al-

lais m'enfoncer dans cette partie du Pinde que Georges Acropolite appèlle les Pyrénées (1), dont la chaîne formait les frontières entre l'ancienne et la nouvelle Épire. Mes dispositions étant prises, je partis en montant à l'orient, pendant une demi-lieue, le versant du mont Hymnadi, jusqu'à la chapelle de la Sainte-Vierge, auprès de laquelle on trouve des sources abondantes. Ce défilé, quoique voisin de Conitza, était une embuscade dangereuse de voleurs, avant que le visir Ali eût réprimé l'humeur inquiète des peuplades albanaises du canton de Caulonias. Maintenant on y vient à l'affût quand les neiges couvrent les montagnes, pour tuer les ours et les sangliers que la faim attire dans les vallées. De cette position, en tournant au N. E. par une tranchée ouverte entre le cirque des montagnes, on arrive à la chapelle de Saint-Nicolas, et trois cents toises plus haut à celle de Saint-Anastase, bâtie sous le couvert d'une futaie de chênes gallifères. Je pus de cette hauteur dessiner la projection des vallées que j'allais visiter, et calquer l'orographie d'une contrée dépendante du Sangiac de Bérat, qui appartenait probablement autrefois à la Macédoine. J'avais au midi, à la distance d'une lieue, les trois sommets du mont Hymnadi, dont le plus oriental, appelé Hélie, est dominé par celui qui donne son nom à la chaîne couronnée, au couchant, par le Konis. Ce dernier pic, presque tou-

(1) Συνεςάλησαν οὖν μέχρι τῶν οἰκείων ὅρων, εἴτ' οὖν τῶν Πυῤῥηναίων ὀρῶν, ἃ δὴ διορίζει τὴν Παλαιάν τε καὶ Νέαν Ἤπειρον τῆς Ἑλλάδος καὶ ἡμετέρας γῆς. Ils furent repoussés (les Albanais) jusque dans leurs propres limites, ou monts Pyrénées, qui séparent l'ancienne et la nouvelle Épire de la Grèce, notre pays.

Georg. Acropolit. c. 81.

jours chargé de frimas, est garni dans son étage moyen par des lisières noirâtres de pins, dont la couleur sombre tranche avec force entre la zône éclatante des neiges et la base rougeâtre de ses rochers, qui encaissent la rive droite de l'Aoüs. C'est de ses flancs que les pluies détachent les cristaux de roche qu'on ramasse jusqu'aux portes de Conitza.

Après avoir pris ce signalement, qui me servit ensuite dans plusieurs occasions, je partis avec mes guides en descendant de la chapelle Saint-Anastase, dans l'E. N. E., pendant trois quarts d'heure, pour arriver au fond du vallon de Piklari. Cette gorge, flanquée à l'occident par les montagnes de Conitza, est encaissée au N. et à l'E., à la distance de trois lieues, par le prolongement de la chaîne du Sousnitza, qui se déploie en forme d'arc. Du point où nous nous trouvions, après avoir dépassé les sources de la Topolissa, dans deux lieues de marche E. S. E., j'arrivai à Zelitza, village bâti au penchant de la montagne de Sousnitza, et plus haut je vis Vranista. Je ne crus pas nécessaire de pousser l'exactitude jusqu'à scruter les sources d'une rivière qui parcourt une gorge intermédiaire, en se recourbant au N., pour se décharger dans le Saranta-Poros, que je vais faire connaître. Mais je me trouvais sur un terrain trop intéressant, pour négliger les grands détails qui nous serviront à expliquer les marches des armées romaines, contre les phalanges des derniers rois de Macédoine et spécialement l'expédition de Quintius-Flamininus, lorsqu'il poursuivit l'armée de Philippe vers le mont Lingon.

Que n'ai-je, pour animer ma narration, à peindre les combats de ce personnage historique, et les cou-

leurs de son historien! Je conduirais le lecteur dans les profondes vallées du Pinde. Ses échos se réveilleraient aux sons de la trompette guerrière, ils rediraient ces temps où le peuple-roi, descendu aux rivages de la Grèce, préludait, en asservissant ses provinces, en détruisant ses républiques, aux journées de Dyrrachium et de Pharsale, qui furent le terme de sa gloire et de sa liberté. Mais je n'ai plus à peindre qu'un pays dévasté et sauvage, où le nom même de *Romain* est le type de l'esclavage des Grecs, qui l'adoptèrent lorsque Constantin, après avoir renversé l'autel de la victoire, transporta aux rives du Bosphore les aigles, la pourpre et les honneurs du Capitole, sans pouvoir y naturaliser la fortune de Rome.

Je ne puis dire quel nom portait anciennement la chaîne du grand Zaroux, qui se projette du S. E. au N. O., parallèlement à celle du petit Zaroux, et aux montagnes de Conitza que je viens d'esquisser. La vallée comprise entre ces deux branches de l'arête supérieure du Pinde, peut être calculée à neuf lieues de longueur sur trois lieues de diamètre moyen. Le pic oriental du grand Zaroux, appelé Smolika, est lié par de hauts contreforts au mont Grammos, dénomination que le Pinde prend de ce côté de la Macédoine. Sa distance, mesurée approximativement depuis Conitza, est évaluée à douze lieues entre les points culminants du mont Konis et du Smolika, et à huit heures de marche d'une base à l'autre. Les gens du pays prétendent qu'on découvre du haut de cette dernière croupe, la mer et les terres de Corcyre. Mais je pense que c'est une fable de leur invention; car, indépendamment de la projection du mont Mertchika qui ferme l'horizon, à l'occident,

l'éloignement est trop considérable pour qu'on puisse apercevoir l'île de Corfou.

Molitza, situé quatre lieues au N. E. de Piklari, Staritchiani une lieue vers le levant d'hiver, et Kerasovo, sont les seuls villages remarquables de la vallée du Saranta-Poros, qui a ses sources au-dessus de ce dernier hameau, dont la distance avec Conitza est évaluée à cinq lieues de pays. A peine sortie des Haliacmons, car les habitants appellent Ora-Liaka ou Monts-Liaks cette région des montagnes, la rivière coule premièrement au N. pendant deux lieues et demie, puis à l'O. l'espace de six milles, d'où elle se redresse au N. O., pour se confondre avec l'Aoüs. Toute cette partie des montagnes, ainsi que la gorge solitaire du Saranta-Poros, est arrosée par une multitude de sources, qui permettraient d'étendre la culture, si les bras ne manquaient pas pour les travaux de la campagne. Je ne vis donc quelques champs cultivés qu'à de grandes distances, et dans une journée de marche, je rencontrai à peine dix personnes sur les chemins que je parcourus pour faire mes recherches. Les paysans fuyaient à l'approche de notre caravane errante, et les Albanais mahométans que nous parvenions à approcher, n'étaient pas d'humeur à me donner les renseignements que je désirais. Ainsi je ne pus découvrir aucunes ruines, dans un pays qui probablement ne posséda jamais des villes considérables, s'il est vrai que cette contrée fut celle des Atintanes, peuplade vivant isolément dans des villages dont la barbarie formait le caractère distinctif (1).

---

(1) Frigida hæc omnis regio, duraque cultu et aspera plaga

Nous dûmes nous replier sur le village de Kerasovo, pour y passer le moment de la grande chaleur du jour ; et comme je faisais diverses questions aux paysans, mes guides, ennuyés de ma curiosité, commencèrent à suspecter mes intentions. Ils murmuraient de m'entendre demander les noms des villages, et de me voir tracer des lignes avec une *plume sans encre* ; c'était ainsi qu'ils désignaient mon *crayon*. Heureusement que leur chef, qui était un aga de Tebelen, les rassura, tout en me prévenant d'être moins empressé à faire des questions, et de me garder sur-tout *d'écrire le pays*. Après ces avis, qui étaient fort contrariants pour moi, nous convînmes de gagner le bourg de Chioniadèz, afin de trouver un gîte pour passer la nuit.

Je perdais à chaque pas que nous faisions dans l'Illyrie les dernières traces de la civilisation. Depuis notre départ de Conitza, je n'avais plus entendu parler le grec dans aucun village, et je devais communiquer au moyen d'un interprète, qui, au lieu de répondre à mes intentions, ne me causait que des embarras. Cependant l'idée de conquérir quelques connaissances géographiques m'animait à l'aspect d'une contrée jusqu'alors interdite aux voyageurs ; et, après avoir dîné avec nos provisions, je pris la tête de la caravane. Comme les postillons étaient Grecs, je pouvais lier conversation avec eux, et en obtenir des

---

est : cultorum quoque ingenia terræ similia habet. Ferociores eos et accolæ barbari faciunt : nunc bella exercentes, nunc in pace miscentes ritus suos. — Livius, lib. XLV, c. 30 ; Appian. de bell. Illyric. 760, p. 1199 edit. Amstelod. 1670 ; Polyb. hist. lib. II, c. 6, p. 131. c. 11, p. 138, Amstelod. edit. 1670.

renseignements qu'il ne m'était plus permis de trouver ailleurs, d'après la promesse que j'avais faite à mon aga; et quelques pièces de monnaie m'eurent bientôt gagné la confiance de ces hommes, qui connaissaient parfaitement le pays.

Nous commençâmes, en dirigeant au nord, à marcher par des sentiers scabreux, et à nous élever dans les étages du mont Smolika, qui verse pendant deux lieues les eaux de ses torrents dans le Saranta-Poros. De là nous entrâmes dans une gorge arrosée par la rivière qui tombe dans la Voïoussa au-dessous de Tcharchof, et au coucher du soleil nous arrivâmes à Chioniadèz, bourg éloigné de huit lieues de Conitza. Nous prîmes notre logement dans la maison d'un riche négociant grec, chez lequel je trouvai un valaque qui faisait le commerce de caravane entre l'Albanie et Bukarest. Comme il était au fait des localités, je rectifiai sous sa dictée la nomenclature des villages, que les guides avaient altérée par leur prononciation, et peut-être, comme je l'ai remarqué souvent, avec l'intention de me tromper.

Nous nous trouvions à-peu-près au tiers de la hauteur du mont Smolika, et dès que le jour parut, je pus relever dans le nord-est, à la distance de cinq lieues, le bourg de San-Marina, colonie valaque de huit cents familles. Les troupeaux remontaient dans ce moment vers ses pâturages, à mesure que la fonte des neiges découvrait les plateaux du mont Grammos, et les marchands se rendaient à la foire qui suit le retour des bergers et des habitants dans leurs demeures d'été. Les personnes aisées se disposaient aussi à partir, pour y passer la belle saison, qui n'offre qu'une suite

de fêtes et de panégyries, partagées entre les affaires et les plaisirs calmes qui font l'occupation et le bonheur des Orientaux (1).

La population peu industrieuse du canton de Conitza se compose de Grecs et d'Albanais répartis dans trente-six villages, dont le nombre des habitants, cal-

(1) Comme l'ordre de mes reconnaissances ne m'appelait pas dans ce moment du côté de San-Marina, et qu'il intervertirait la disposition de mes topographies, je me contenterai d'indiquer les sites des versants qui appartiennent à la partie occidentale du Pinde. Je placerai en conséquence, trois lieues au N. de San-Marina, Loubiscos, colonie valaque, originaire de Moschopolis, composée de soixante-dix familles. Le mont Desnicos, qui se rattache par des contreforts boisés à la chaîne du Grammos, élève au N. E. ses sommets abondants en pâturages, desquels descend une rivière qui passe à Tournovo, situé une lieue N. O. de Chioniadèz. Telle est la limite septentrionale et orientale du canton de Conitza, qui confine de ce côté avec les villaïetis d'Anasélitzas dans la Macédoine, et de Caulonias dans l'Illyrie. Comme les autres villages ne peuvent figurer que dans le tracé topographique de ce canton, le lecteur qui voudra connaître tous ses sites pourra consulter la carte, sur laquelle il verra figurer Vourbiani, Prisoieni, Isvoros. Vers le district de Greveno, il reconnaîtra Grisbani, Palæo-Seli, ville antique dont le nom ne m'est pas connu; Padèz, Armatovo, près des coteaux du mont Lingon, et Bratza, au revers opposé du bassin du Rhedias et de la Macédoine. De ces détails il sera facile de conclure, par des conjectures approchant de la démonstration, que le canton de Conitza fut anciennement compris dans cette quatrième partie de la Macédoine appelée Atintanie, que Tite-Live (*) place entre les montagnes de l'Illyrie, le Pinde, et les frontières de l'Épire, qui, suivant toute apparence, furent primitivement déterminées par le cours de l'Aoüs.

(*) Livius, liv. XLV, c. 30, et Cellarius, *Geogr. Antiq.*, lib. II, c. 14, sect. V, p. 188,



culé avec celui du chef-lieu, forme un total de vingt mille individus, parmi lesquels un quart au plus sont mahométans. Le pays produit du blé, du maïs, du lin, du vin; et l'huile, si nécessaire aux chrétiens du rit oriental, s'extrait des noix et des faines qu'on récolte en grande quantité dans cette contrée, trop froide pour y pouvoir planter l'olivier. La chasse offre une ressource particulière aux habitants des montagnes, qui vendent à l'étranger plusieurs balles de peaux de lièvres, de blaireaux et d'ours, que le commerce exporte par le port d'Avlone, dans le royaume de Naples.

CHAPITRE VI.

Canton de Caulonias, regardé comme la Phœbéatie. — Contrée des monts Candaviens. — Ses limites. — Cours de ses eaux. Rivière appelée Desnitza. — Sources de l'Apsus. — Diverses dénominations de ce fleuve. — Veré-Toubas, ou caverne des tombeaux. — Ruines. — État actuel du pays. — Population et mœurs de ses habitants.

Le canton de Caulonias forme, par sa projection, la clef d'une voûte qui sépare les versants de l'Épire de ceux de l'Illyrie macédonienne, en divisant les eaux que ses montagnes envoient à l'Aoüs et à l'Apsus. Je suis porté à croire que cette partie de la Grèce, successivement appelée Candavie et Devol, porta, dès une haute antiquité, le nom qu'elle conserve encore de nos jours. Mon opinion se fonde sur une médaille, qu'on trouve fréquemment dans cette contrée, et que Rigas a mal interprétée dans son atlas informe de la

Grèce (1). Cette nouveauté numismatique pour l'Épire pouvait conduire l'auteur à découvrir le canton de Caulonias, dont j'ai fourni le nom à M. Palma pour sa carte, dans laquelle il figure. Mais au lieu de suivre une trace nouvelle, Rigas l'attribue aux Avloniates; et la chose est d'autant plus surprenante, qu'écrivant et sachant parfaitement les langues grecques ancienne et moderne, il ne pouvait pas ignorer que ΚΑΥΛΩΝΙΑΤΩΝ et ΑΥΛΩΝΙΑΤΩΝ, Cauloniates et Avloniates, n'étaient pas le nom d'une même ville, ni d'un même peuple. Il devait pareillement se rappeler que, par la perte de la majeure partie du septième livre de la géographie de Strabon, nous sommes privés de renseignements sur l'Illyrie grecque et la Macédoine, et de la nomenclature de plusieurs peuplades de l'Épire. En consultant l'histoire, il n'était pas moins évident que ce pays, dévasté par les Romains et par tous les barbares auxquels il fut en proie, avait perdu sa physionomie native, avant l'invasion même de Paul Emile, puisque dès ce temps, les Dolopes et plusieurs autres nations avaient disparu des cantons qu'elles occupaient dans les siècles homériques. Mais le géographe thessalien, plutôt homme d'esprit que savant, suivant l'exemple de Meletius, avait bâti des systèmes capables, s'ils eus-

(1) Cette médaille, portant un cerf à gauche, et à l'exergue un guerrier nu décochant une flèche, avec l'inscription des Cauloniates, ΚΑΥΛΩΝΙΑΤΩΝ, peut être revendiquée par la ville de Caulonia en Italie, qui fut détruite par Pyrrhus. Mais les médailles homonymes, qu'on trouve dans le canton de Caulonias dont il est ici question, sont si nombreuses, qu'on croira difficilement qu'elles aient été apportées d'outre-mer dans ce seul canton de l'Épire, où l'on en trouve encore souvent.

sent été mieux combinés, d'arrêter la curiosité des voyageurs, en faisant croire que la Grèce et l'Épire étaient connues par son travail.

Le savant d'Anville avait agi d'une manière bien différente, lorsque, à l'exemple de Paulmier, il faisait des vœux pour voir un jour paraître une description de l'Épire (1), et des travaux exécutés sur les lieux, afin de voir renaître une contrée qui semblait, par le manque des documents anciens, perdue pour la géographie. Car quels renseignements trouvait-on dans les auteurs, si ce n'est quelques dénominations de villes et de provinces, qu'on savait, de leur temps, classer et mettre à leur place, mais dont on avait perdu jusqu'aux traces? Ce qui achevait surtout de porter la confusion dans cette partie de la science, venait des documents erronés, puisés dans les écrivains de la Byzantine, dont les auteurs avaient mal calqué, sur les antiques dénominations, des équivalents empruntés des auteurs barbares, qui ont changé jusqu'aux noms historiques de la Macédoine et de l'Illyrie.

Après avoir examiné avec attention ce qu'on sait sur la moyenne Albanie, et d'après la connaissance des localités, je pense que le canton de Caulonias fut occupé par une de ces nations illyriennes dont Pline avait sans doute oublié le nom (2), comme ceux de

---

(1) Suivant le calcul d'un auteur moderne (Paw. recherches sur les Égyptiens et les Chinois, t. I, p. 215, édit. in-12), il existait de son temps trente mille cartes géographiques, parmi lesquelles les copies étaient aux originaux comme onze est à un environ. On peut voir à quel point celles de la Grèce se sont améliorées depuis la publication de mes voyages.

(2) Après avoir énuméré vingt-cinq villes ou nations illy-

plusieurs villes qu'il semble condamner à l'oubli. Le territoire de cette peuplade, qui fut peut-être primitivement celle des Phœbéates, se trouvait resserré entre la Dassarétie, la Macédoine proprement dite et l'Atintanie. Dans sa démarcation moderne, ce même enclave, qui a pris le nom de Caulonias, s'il ne l'a pas, comme je le crois, toujours porté (1), confine au nord avec le canton de Ghèortcha, au nord-ouest avec celui de Tomoritza, et à l'ouest avec la Desnitza. Enfin dans les autres parties de l'horizon, en remontant jusqu'au nord-est, il est entouré par les cantons de Preméti, de Conitza, d'Anasélitzas et de Devol, qui est traversé par les montagnes dans lesquelles l'Apsus prend ses sources. Ainsi, on peut regarder le territoire de Caulonias comme le centre de l'Illyrie méridionale, et son emplacement, comme faisant partie ou étant très-voisin de la Phœbéatie des Dassarets.

Dès mon arrivée dans l'Épire, j'avais formé le pro-

---

riennes, Pline ajoute : Præterea multorum Græciæ oppidorum deficiens memoria nec non et civitatum validarum.

Hist., lib. III, c. 22.

(1) Car c'est peut-être la partie montueuse de l'Illyrie que Ptolémée appelle *Canaluii montes*, *Europ.*, tab. X. Cantacuzène fait mention des Albanais de Coloneïas, qui vinrent saluer l'empereur (lorsqu'il se trouvait à Ochrida), avec leurs voisins, les nomades de la Devol. Ὀκτὼ δὲ ἡμέραις τῇ Ὀχρίδᾳ ἐνδιατρίψαντα βασιλέα, οἵ τε τὰς Δεαβόλεις νεμόμενοι Ἀλβανοὶ νομάδες, καὶ οἱ τὰς Κολωνείας προσκύνησαν ἐλθόντες.

CANTACUZ., *Hist.*, lib. I, c. 55.

Basile Porphyrogenète, ayant arrangé les affaires de Dyrrachium, de Caulonias et d'Argyropolis, où il mit des garnisons et des gouverneurs, se rendit à Castoria.

Stritt. Bulgaric. c. XII, §. 170, ad ann. 1017-1019.

jet de me rendre à Ochrida en parcourant la chaîne du Pinde du midi au nord, et j'avais constamment éprouvé des difficultés de la part d'Ali pacha, qui sous des prétextes spécieux avait jusqu'alors traversé mes projets. Les Français occupaient les provinces illyriennes, il croyait que je voulais reconnaître le pays, pour leur enseigner le chemin de l'Épire; il était inquiet, et je lui devais des égards. Cependant, comme j'avais lié connaissance avec la plupart des beys de la moyenne Albanie, je crus pouvoir profiter de la circonstance qui m'avait conduit jusqu'à Podèz, pour tâcher au moins de visiter le canton de Caulonias. Je savais que j'allais pénétrer chez une peuplade de Schypetars à demi-sauvages, mais l'aventure, vue de près, ne me paraissait pas aussi dangereuse qu'on me l'avait représentée. J'avais parlé à des personnes que je connaissais à Costretzi, à mes guides et aux gens de mon escorte; je leur avais persuadé que nous serions bien accueillis, et quelques largesses mêlées à des espérances les décidèrent à me suivre.

Nous partîmes en conséquence de Podèz, et, au bout d'une heure et demie de marche, par un sentier difficile, nous entrâmes sur les terres de Caulonias, en débouchant dans la vallée de Barmachi. Le bourg dont elle emprunte son nom, habité par trois cents familles albanaises, chrétiennes et mahométanes, également indépendantes et barbares, est situé sur la route commerciale que tiennent les marchands qui se rendent de Janina à Ochrida, et c'est ordinairement leur troisième station (1).

---

(1) Les journées de marche en caravane de cette route sont

A travers cette vallée, qui se dessine ouest-nord-ouest l'espace de seize milles, coule la Levkaritza, rivière tributaire de l'Aoüs, qui prend sa source trois lieues et demie à l'est, dans le mont Barcetesios, dont le nom, tel qu'on le prononce maintenant, est cité par Ptolémée (1). Quatre villages, qui sont Cratchova, Scorovati, Béjani et Boutca, renferment la population de cette gorge, sur laquelle je reviendrai, en rattachant les topographies isolées que je trace rapidement à la description de la vallée de l'Aoüs.

Tout semblait justifier mon entreprise, lorsqu'après avoir franchi la chaîne du mont Barcetesios qui se déploie à la distance d'une lieue au nord, nous arrivâmes dans une seconde vallée que les Schypetars appellent Ériboé (2), et les Grecs Ribas. A peu de distance de notre route, je reconnus les ruines d'une enceinte cyclopéenne qui rappelle le souvenir d'Éribée, ville placée par Ptolémée dans le pays des Parthéniens, chose douteuse, quant à cette peuplade, que plusieurs géographes fixent au voisinage de l'Adriatique, entre l'Apsus et le Génussus. On me dit que l'Éribée, qui coulait devant nous, prend son origine au-dessus d'un bourg appelé Apano-tasch par les Grecs, et *Sipre mail* (montagne d'en haut) dans la langue schype, d'où elle

---

côtées par les agoïatis ou loueurs de chevaux, savoir : à huit heures de chemin, depuis Janina jusqu'à Ravenia; à sept heures trois quarts de ce village à Lexovico, et à cinq et demie de Lexovico à Barmachi.

(1) Ptolémée, lib. III, c. 13; Barcetesii montis partes habet 46, 40; 39, 40.

(2) Eriboea Parthycorum seu Parthinorum, 46, 40; 39, 45. Ptolem. lib. III, c. 13.

coule, après avoir reçu la rivière de Staria, sous le nom de Desnitza, jusqu'au pont de Cleïsoura, près duquel elle se décharge dans l'Aoüs. On estime à douze lieues de pays la distance entre Apano-tasch et Prémiti, que je ferai connaître dans les chapitres suivants, et à vingt milles en droite ligne son rapport de position avec Lexovico.

Sans oser porter mes pas hors de la route ordinaire fréquentée des voyageurs, pour faire des recherches dans un pays où la moindre tentative indiscrète pouvait m'attirer des affaires fâcheuses, nous nous hâtâmes de traverser la Desnitza; et à une lieue de ses bords, nous arrivâmes dans le voisinage de Staria. Mes guides, pour nous dérober à la curiosité publique, prirent le parti de s'arrêter à un caravanserail bâti dans la plaine. Staria, que je pouvais voir, sans oser m'y présenter à cause de mon habillement européen, qui n'aurait pas manqué d'éveiller l'attention, est situé au centre d'une vallée baignée par l'Apsus, que les indigènes appellent *Ergent* ou *Argent* (1). Ce fleuve, qui descend des monts Candaviens ou Cauloniens, éloignés de deux lieues, passe au bout de trois milles de cours au-dessous de Helmas, village bâti à sa rive droite, et se confond une lieue plus bas avec l'Ossouni, qui a ses sources cinq lieues au nord-est dans le mont

---

(1) Alexias, lib. XIII, p. 391. Le traducteur rend le mot Χαρσανὴ par celui de Charsanès, et les Grecs appellent encore le même fleuve *Chargéni*. Constantin Porphyrogenète parle, dans son histoire de Basile le macédonien, d'une troupe d'élite de Charsianites, Χαρσιανιτῶν, qui servirent contre les Sarrasins au siége d'Amantie. — Hist. § 50. C'est le même que l'Apsus ou Argent.

Sloboköé, sommet dominant de la chaîne des montagnes du Diable ou Devols. Ces deux rivières, réunies dans un même canal et grossies d'une multitude d'affluents, coulent ensuite à travers le canton de Tomoritza, où l'on connaît encore la forteresse de Mylé (1), dans laquelle Cantacuzène assiégea les Français, ou plutôt les Normands, qu'il qualifie de Celtes (2). Au sortir du canton de Tomoritza, l'Apsus (auquel je rends son nom ancien, pour être mieux entendu) dirige son cours vers Berat, dont il traverse la ville basse, et, grossi par une rivière venant de Moschopolis, il parcourt le Musaché sous les noms de Beratino et de Cauloni jusqu'à l'Adriatique, dans laquelle il se jette, cinq lieues au nord des ruines d'Apollonie.

J'avais observé que, pendant leur dîner, mes guides et les gens de mon escorte avaient tenu la conversation en schype; et, au moment de nous remettre en route, ils me déclarèrent le résultat de leur conciliabule, qui fut de ne pas vouloir pousser plus avant. Ils me représentèrent les dangers que nous avions courus, et ceux auxquels nous allions être exposés, par l'inquiétude que ma présence ne manquerait pas de causer aux montagnards de cette contrée inhospitalière. Je dus donc céder et renoncer à parcourir une vallée dans laquelle j'avais pénétré avec peine, sans pouvoir visiter les catacombes et les ruines qui m'avaient fait supporter tant de fatigues pour y arriver. Il fallut ainsi me contenter de quelques renseignements, qui

(1) En parlant d'un second combat livré sur les bords du fleuve, le même écrivain dit : τρέπει τοὺς Κελτοὺς κατὰ κράτος, etc. *Ibid.*

(2) Alex. p. 392, 393.

furent peu propres à me consoler d'avoir perdu l'occasion de compléter mes recherches dans une des parties les plus inconnues de l'Illyrie grecque.

Veré-Toubas, ou la Caverne des Tombeaux, se trouve, suivant ce qu'on me dit, deux lieues à l'orient de Staria, près d'un bourg appelé Codras, et anciennement Codrium ou Codrion, comme l'écrit Tite-Live dans le récit de la campagne du consul Sulpitius en Macédoine (1). Là, non loin d'une ville ruinée, on trouve une caverne remplie de cellules et de sarcophages taillés dans le roc, à l'entrée de laquelle sont sculptés deux lions de grandeur colossale. Ces renseignements, qu'il ne m'a jamais été possible de vérifier, étaient plus capables d'enflammer ma curiosité que de la calmer; cependant il fallut rétrograder. J'aurais pu retrouver les traces de Corragon, Gerunion et Orgesson (2), châteaux signalés par Tite-Live, et cette Ilion de Macédoine dont il parle; mais je ne devais éclaircir l'existence de ces places qu'en parcourant plus tard la partie opposée des montagnes dans lesquelles je me trouvais alors engagé. J'avais devant moi la gorge qui conduit par Zavagliani, Radovitchica et Fracheri, à la ville de Prémiti. Mais comme mes bagages étaient restés à Conitza, je dus rentrer par Verbiani dans la vallée de Saranta-Poros, et revenir après sept jours de recherches pénibles au lieu d'où j'étais parti.

---

(1) Liv. lib. XXXI, c. 27. Plusieurs manuscrits portent Χρυσονδίωνα ou Χρυσονδύωνα dans Polybe, V, 108, 2; mais c'est la Κοδρίονα de J. Gronovius.

(2) Liv, lib. XXXI, c. 27. Cette topographie sera discutée en parlant de Gheortcha que je crois être la ville de Gerounta, Γὲροῦντα, ou Gertounta, Γερτοῦντα, de Polybe.

Quoique embarrassé et circonvenu dans cette tournée, je recueillis cependant assez de renseignements pour savoir que de Staria à Ghéortcha on compte six lieues et demie, quatre de cette ville à Podgorié, trois de ce village à Starova, et en tout dix-huit lieues depuis la vallée de Staria jusqu'à la ville d'Ochrida. Je donne ici ces distances comme un signal de projection, auquel je rattacherai un itinéraire entre Castoria et le lac Lychnidus, quand je décrirai la Macédoine Cisaxienne.

La population du canton de Caulonias, évaluée à six mille quatre cents individus chrétiens et mahométans, est répartie dans vingt villages (1), dont les plus considérables sont indiqués sur la carte. Quoique Turcs

---

(1) *Noms des principaux villages du canton de Caulonias ou* Κολώνειας.

Nombre des villages.	Nombre des familles, grecques et turques.		
Djoucti	50	G.	T.
Ribas	30	»	T.
Apanotach, ou Sipretach	150	»	T.
Réchôva	30	G.	»
Staria	300	»	T.
Scorovoli	50	»	T.
Béjani	50	G.	»
Boutka	50	G.	T.
Helmas	20	G.	T.
Koinou	70	»	T.
Sélénitza	70	»	T.
Psare	40	»	T.
Hersèka	30	»	T.
Codras	30	G.	»
Tachi-post	60	»	T.
Novesela	80	»	T.
Cadinas	40	»	T.
Berova	6	G.	»
Prodani	15	G.	T.
Stîca	60	G.	T.
Totaux. 20 villages.	1081 familles.		

et chrétiens, les Albanais de cette contrée, également libres et anarchiques, ne paient ni capitation ni tributs. Soumis au pacha de Berat, ils le reconnaissent pour leur chef, autant que son autorité ne se fait pas sentir jusques dans leurs montagnes; et leur bravoure, leur pauvreté, les ont jusqu'à ce jour sauvés de l'asservissement général de l'Albanie. Cependant ils craignent Ali pacha; ses ordres sont respectés parmi eux, parce qu'ils savent combien sa colère est puissante; et depuis qu'il a réuni Berat à ses domaines, il n'est pas douteux, si son intérêt l'exigeait, qu'ils seraient bientôt soumis. Mais des vues particulières l'engagent à ménager les Cauloniates : ils sont pour lui une réserve de voleurs toujours à ses ordres, dont il fait sortir des bandes pour troubler la Romélie, quand il veut en éloigner les gouverneurs nommés par le Grand-Seigneur. Il est probable que les monts Candaviens resteront ce qu'ils furent toujours, c'est-à-dire, la pépinière d'une race de brigands portés à vendre leurs services aux chefs assez puissants pour les soudoyer. Il résulte pourtant de l'état actuel des choses qu'un voyageur protégé par le visir Ali pourrait sans danger visiter les monts Barcetésiens, que les Byzantins désignent sous les noms de Bagôra et de Bagulat (1), la Devol, les sources de l'Apsus et la caverne des tombeaux. Par ses recherches, il reculerait les bornes d'un horizon nouveau pour la géographie; car il existe encore dans cette région dix lieues de pays

(1) Chaîne de montagne qui se prolonge en séparant le bassin d'Ochrida du territoire de Dyrrachium. — Theophylact. epist. 65. Idem dicitur Bagulatus apud Fulcherium, l. I, c. 3.

à exploiter, dans lequel on ferait une ample moisson, surtout dans la botanique et dans la minéralogie, si j'en peux juger par quelques inductions d'un favorable augure.

La position de Caulonias, pour un pacha maître de l'Épire, tel qu'Ali, est de la plus haute importance, à cause de ses rapports avec Monastir ou Bitolia, capitale et chef-lieu de la résidence du gouverneur de la Macédoine, ou Romili-Vali-cy. C'est aussi le point central des communications commerciales entre Janina, Ochrida et les Dibres.

Quand les neiges ferment en hiver le défilé du Mezzovo, ces gorges peu élevées sont alors le chemin des courriers destinés pour Constantinople; et comme elles sont moins surveillées que les autres, c'était par là, dans mes jours de détresse, que je pouvais communiquer avec l'ambassade de France et la Bosnie. Elles étaient naguères encore la route des caravanes de la Haute-Albanie, lorsque Moschopolis florissait. Si le débordement des rivières arrêtait les marchands, ils pouvaient au sortir de Lexovico suivre le chemin du Tomoros ou Ismaros, et la correspondance n'éprouvait que peu ou point de retards.

Le territoire de Caulonias est un sol argileux que le soleil durcit et gerce promptement, quand les pluies ne se succèdent pas, jusqu'à ce que les moissons soient assez hautes pour conserver la fraîcheur de la terre. Il en résulte souvent que le maïs ne peut se développer, et en général que les paysans, comptant peu sur les ressources d'un terrain ingrat, tournent leurs vues et leurs espérances d'un autre côté. Les Mahométans, pour acquérir des biens que leur refuse leur pays,

vont servir à l'étranger; les Chrétiens s'adonnent aux soins des troupeaux; et tous, par leur industrie, cherchent une compensation capable de les élever au niveau des besoins auxquels la nature de leur territoire natal ne peut suffire. Ainsi tous les hommes sont pasteurs ou soldats, et la culture incertaine des terres est abandonnée aux femmes.

Cependant la providence à placé à la portée des habitants des ressources qui seraient suffisantes à un peuple doué de mœurs moins sauvages. Les châtaigniers, les chênes aux glands doux, pourraient fournir aux besoins d'une population beaucoup plus nombreuse; mais le goût du brigandage des Cauloniates, et la facilité qu'ils trouvent à s'enrichir dans le métier des armes, leur fait négliger ces productions. A peine daignent-ils recueillir les fruits des noisetiers qui couvrent leurs vallées; ils n'ont pas encore essayé de naturaliser la vigne sur leurs coteaux; et le coignassier, qui leur donne les plus beaux fruits connus de cette espèce, ne leur a pu suggérer l'idée de planter chez eux des pommiers et des poiriers, qui multiplieraient leurs jouissances, et les productions nécessaires à leur existence. Ils voient avec indifférence les belles forêts de chênes, de hêtres et de micocouliers qui décorent leurs montagnes. Ils ne pensent pas à extraire le goudron des arbres résineux qui s'élèvent dans la zone des neiges, et ils vivent au jour le jour, au milieu des bandes d'ours, de loups et de bêtes fauves qui désolent leurs troupeaux. Ils ne les repoussent même que comme des voisins incommodes, sans penser à en diminuer le nombre. Une telle indifférence ne tient cependant pas à l'apathie ordinaire aux Orientaux; car le Cauloniate, vif, impétueux, est

tout vie, tout énergie, et ne craint rien tant que le repos. Mais comme la providence n'a pas greffé les arbres, ils croient devoir se contenter des fruits que leur donnent les sauvageons. Ils trouveraient leurs mornes déserts, s'il n'y avait plus de bêtes féroces; et parce qu'il y avait des ours et des loups du temps de leurs ancêtres, la race doit en être aussi durable que celle des hommes. Dieu veut que tous les êtres vivent, me disait un de ces montagnards, sans cela pourquoi aurait-il créé tant d'espèces? Nous nous défendons lorsqu'elles nous déclarent la guerre. Et quand je leur représentais les pertes que ces animaux leur causaient, Il faut souffrir, répondaient-ils, ce que Dieu a permis; nos pères ont vécu comme nous; et ne rien faire que ce qu'ils ont fait, voilà notre maxime. Comme eux, *nos braves* vont servir en Égypte ou dans les régences barbaresques; et ceux que le ciel protège reviennent finir leurs jours dans nos montagnes. Notre intérêt est de rester tels que nous sommes, pour conserver la liberté, qui est notre plus cher apanage.



LIVRE TROISIÈME.

ÉPIRE NOUVELLE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la vallée du Caramouratadèz, anciennement appelée Sésaratès, et défilés de Pyrrhus. — Potamographie de l'Aoüs, jusqu'au pont de Petrani. — Apostasie simultanée des Schypetars de ce canton.

Les anciens ne nous ont laissé que des notions vagues sur la direction de l'Aoüs. Scylax, Polybe, Plutarque, Ptolémée, Tite-Live et Pline, dont je pourrais citer l'autorité, s'accordent à-peu-près, par rapport aux sources de ce fleuve; mais tous passent sous silence le développement de son cours, sans indiquer ses affluents, ni les contrées qu'il traverse. Plutarque se contente de dire, que « l'Aoüs, égal en volume et en rapidité au Pénée, coule dans une vallée profonde, encaissée par de hautes montagnes (1) » : il le confond

(1) Ὀρῶν δὲ μεγάλων καὶ ὑψηλῶν ἑκατέρωθεν εἰς μίαν φάραγγα μεγίστην καὶ βαθεῖαν συμφερομένων, διεκπίπτων ὁ Ἆῶος, καὶ σχῆμα καὶ τάχος ἐξομοιοῦται πρὸς τὸν Πηνειόν. PLUTARCH., *In Flamin.*

même avec l'Apsus. Tite-Live, plus concis encore, ne le nomme que pour indiquer sur ses rives la position des monts Asnaüs et Ærope, qui bordent la partie la plus étroite à la vérité, mais la moins étendue de ses gorges, dans lesquelles je vais guider le lecteur. Ainsi nous n'avons que des fragments de la description de l'Aoüs, et sa direction, comme il sera facile d'en juger par ce que je dirai, n'était guère mieux tracée à travers le Nympheum et les terres des Bullides, jusqu'à son embouchure dans l'Adriatique, au midi d'Apollonie. Ce n'est donc plus par des rapprochements historiques que ma narration va se soutenir, mais en consignant mes observations particulières sur les vallées que d'Anville avait entrevues avec l'œil du génie, et qu'il désigne sous la dénomination générique de défilés de Pyrrhus.

Après une nuit orageuse, un jour serein commençait à briller, lorsque je partis de Conitza, pour visiter la partie septentrionale de l'Épire. Nous traversâmes le cours fangeux de la Topolissa, et dans une heure de marche nous passâmes au-dessous de Koutchouf. A une lieue et demie aux-delà vers l'occident, nous laissâmes à droite le village de Mazi. Comme nous avions peu de chemin à faire, pour gagner le gîte où nous nous proposions de terminer la journée, mes guides demandèrent à s'arrêter sous l'ombrage d'un groupe de chênes qui environnent une chapelle dédiée à la Vierge, et j'y consentis. J'avais au nord le village de Sanovo, que j'ai précédemment indiqué, et, une demi-lieue à l'O., la butte et le monastère du prophète Élie, qui est desservi par deux caloyers. Autour de nous, le silence d'une campagne agreste et inculte n'était interrompu que par le chant monotone des cigales. Je visitai en vain

les murs, l'enceinte, et la chapelle de la Vierge, pour y découvrir quelques traces d'antiquités. Je parcourus avec aussi peu de succès la rive du fleuve, les coteaux voisins, sur lesquels je dus me contenter de recueillir quelques plantes vulgaires. Nous n'étions plus dans le pays classique, où le voyageur trouve presque à chaque pas un aliment qui le soutient dans ses travaux.

Après m'être orienté sur la boussole, et avoir calculé autant qu'il m'était possible sa déclinaison, nous reprîmes notre route, en côtoyant la rive droite de l'Aoüs, jusqu'auprès d'un pont en pierre de quatre arches, placé au-dessous de son confluent avec le Voïdo-Mati. Je remarquai à sa rive gauche trois cascades qui font tourner plusieurs moulins, et en tournant au N., nous entrâmes dans les Stena, où nous marchâmes pendant un mille, pour arriver au village de Melisso-Petra.

Le canton que les Grecs appellent Sesaratès et les Albanais Caramouratadèz, est séparé par le hameau où nous nous trouvions du territoire de Conitza. J'avais, un mille à l'occident de l'autre côté du fleuve, Ostanitza, et les ruines de Pogoniani, ville restaurée, dit-on, par Jean Paléologue sur l'emplacement d'Appon, qui faisait partie du Second Thème de la vieille Épire (1). Enfin à peu de distance de notre position, je voyais une chapelle dédiée à saint Anastase, et une tour servant de poste aux dervendgis préposés à la garde du défilé.

---

(1) Constant. Porphyrogen., *de Adm. Imper.*, them. II, lib. 12; Martin Crusius, lib. IV, p. 337; Thomas Smith, *In notitiâ patriarchatûs Constantinopolis*, placent à tort le diocèse de Pogoniani dans la Macédoine, près de Thessalonique. Quant à la Macédoine, ils pouvaient avoir raison, car l'Épire fut sou-

Deux milles au N. de Melisso-Petra, en poursuivant notre route sur la berge du fleuve, nous trouvâmes un aquéduc qui distribue des eaux à plusieurs moulins; et presque aussitôt nous vîmes le pont de l'Aoüs, sur lequel passe le chemin de Janina qui conduit dans la haute Albanie. Nous étions un peu au-dessus du confluent du Saranta-Poros, et nous dûmes le remonter par sa rive gauche, pour prendre un pont au-delà duquel se croisent les sentiers qui conduisent par Lexovico et le canton de Caulonias à Ochrida, et, en descendant les défilés de Pyrrhus, dans le Musaché ou Taulantie. Les ponts rapprochés qu'on trouve sur l'Aoüs et ses affluents, tels que ceux du Voïdo-Mati et de Conitza, indiquent le tracé des communications qui existaient anciennement entre Janina, l'Atintanie, et l'évêché de Greveno en Macédoine. Celui qu'on voit près de la butte du prophète Élie établissait les rapports avec le canton de Pogoniani; enfin le rapprochement de tant de ponts qui se succèdent à peu de distance les uns des autres prouve, à défaut de l'histoire, que cette partie de l'Épire dut être très-peuplée, et le centre d'un passage considérable.

Pendant qu'on attendait nos bagages, je remontai la rive droite du Saranta-Poros, dénomination qui sert à désigner une rivière, un torrent et même un défilé (1),

---

vent comprise dans les limites de ce royaume. Le dernier de ses évêques connus est Euthyme, qui vivait en 1721.

Or. Christianus.

(1) Πόρος· πέρας ἢ ποταμὸς, ἢ φυσήματα ὑδάτων, ἢ διάβασις. Vid. Suid. in v. s. d. et Aristoph. in Pace, p. 632; meatus, vel fluvius, vel via, vel aquarum inflationes, vel transitus. En grec moderne πόρος signifie gué.

afin de rallier quelques points de reconnaissance pris en sens inverse, dans ma marche rétrograde de Caulonias sur Conitza. Je fus assez heureux pour apercevoir du haut d'un coteau, les villages de Saranta-Poros et de Coutchiki (1), ainsi que le cours de la rivière de Lexovico, qui les sépare.

Ne pouvant rien découvrir au-delà de cet horizon, je revins au lieu où mes gens s'étaient arrêtés, auprès d'une tour de Dervendgis, qui étaient alors les fermiers d'un tchiftik d'Ali pacha, situé à peu de distance. De cette position, je relevai sur le penchant des montagnes, qui prennent à cette hauteur le nom de Mertchica, le village grec de Dypalitza. Son territoire, borné au N. par un large torrent, forme la démarcation entre le canton de Pogoniani et celui de Caramouratadèz. La partie supérieure des montagnes est couverte de sapins, dominés par des pics qu'on aperçoit de Janina et de toutes les parties de la Basse-Épire.

La première bourgade située à la rive gauche de la Voïoussa, dans le territoire de Caramouratadèz, est Mézareth ou Sésareth, qui a peut-être remplacé l'ancienne Sésaréthie (2). Vis-à-vis, sur le chemin que nous tenions, nous traversâmes Glîna, village dont les champs sont fertilisés par des sources coulantes. Une

---

(1) Le premier de ces villages est situé trois quarts de lieue E. N. E., et le second, une demi-lieue au-delà dans le même air de vent. Auprès de celui-ci, on trouve des eaux thermales sulfureuses, qui sont regardées comme salutaires dans plusieurs maladies.

(2) ΣΕΣΑΡΗΘΟΣ. Steph. Byz. Ses habitants, qui étaient appelés Sesaréthiniens, sont les mêmes que la Chronique de Janina nomme Mazarachiens. *Voyez* liv. II, c. 1, de ce voyage.

demi-lieue plus loin, nous passâmes à Pérati, et sur le flanc des montagnes opposées, je relevai Avoritchiani, ville de cent familles albanaises mahométanes, dominée par le hameau de Vla, qui n'a pour habitants que des bergers. La largeur de la Voïoussa, qui coule à plein canal, occupe le diamètre entier de la vallée. Nous marchions à une grande hauteur, sur un trottoir formé par les montagnes, qui est exposé en hiver à la chûte des avalanches, dont les éboulements refoulent par fois le cours du fleuve et arrêtent la marche des caravanes.

A une demi-lieue de Pérati, nous passâmes au-dessous du bourg de Séran, qui envoie un ruisseau limpide à l'Aoüs. En regard, sur le Mertchica, je voyais Biovichat, village mixte habité par des Turcs et des chrétiens, qui est groupé sur deux buttes qu'un ravin profond sépare, sans pouvoir arrêter le cours des vengeances de deux peuplades qu'un égal fanatisme a rendues ennemies irréconciliables.

Nous nous arrêtâmes en vue de Séran, auprès d'une source qui s'épanche dans l'Aoüs par une cascade de quarante pieds. De là, nous mîmes une demi-heure pour descendre à la rivière de Tcharchof, qui prend ses sources dans les glaciers du mont Chômi, près de Lexovico, trois lieues et demie environ à l'orient. Nous n'étions qu'à trois cents toises de son confluent avec l'Aoüs, lorsque nous la passâmes sur un pont en pierre. Nous prîmes immédiatement un sentier tracé en spirale à l'E. sur le flanc des montagnes, que nous gravîmes avec de grandes fatigues pendant trois-quarts d'heure. A cette distance, en rabattant au nord, nous attegnîmes le-plateau de Tcharchof, d'où je découvris le

mont Panesti, le pic de Kamila, le Smolica et les escarpements des montagnes de Caulonias.

Le village où nous mîmes pied à terre fut en alarmes en nous voyant paraître, et, après avoir longuement négocié, il fallut agir d'autorité pour nous loger chez le codja-bachi, qui étoit un papas à mine rébarbative armé de toutes pièces. D'abord il contesta l'authenticité du boïourdi du visir, qu'il retourna en cent façons, en criant, à tue-tête à la violence. Comme la populace ameutée par ses vociférations commençait à nous lancer des pierres, on fut obligé d'user de représailles, en éloignant à coups de fouet les plus téméraires. Après ce début, tout s'étant arrangé, nous fûmes agréés et aussi bien traités que nous pouvions l'être dans un pareil pays.

Les environs de Tcharchof, quoique plantés de vignobles, sont, à cause de leur élévation, couverts de neige pendant l'hiver. Le papas, qui s'humanisa au point d'accepter notre souper, nous raconta que dans cette saison le pays était désolé par les loups et par les ours, qui se glissaient jusque dans les maisons. Un de ces animaux avait même forcé la porte de l'église, et on l'y avait trouvé mangeant les pains de la liturgie (1),

(1) Ces offrandes sont appelées εὐλογία et ἀντίδωρον. Vid. Niceph. Homolog. patriarch. C. P. in Canon. Pachymer. lib. V, c. 4; Nomocan. Coteler. v. 112; Joan. Mosch. in Limon. c. 85. Les papas déposent sur une table auprès de l'autel les pains que les fidèles leur donnent pour dire des messes, et ils ne sont dans l'usage de les manger qu'après en avoir détaché la parcelle destinée à la consécration. Comme ils n'officient pas tous les jours, il arrive souvent qu'il y a accumulation. Quant à l'excommunication de l'ours, elle n'a rien que de naturel dans un pays

sans oser le tuer, dans la crainte de profaner le lieu saint. Mais en revanche il l'avait bien et dûment excommunié, et il devait, par suite de l'anathême, mourir dans l'année. Cette histoire, que j'écoutai avec la confiance qu'elle méritait, me valut plusieurs autres contes qui m'endormirent, et j'appris le lendemain que notre hôte s'était si bien réconcilié avec mes gens, qu'il avait passé une bonne partie de la nuit à boire et à chanter avec eux.

Au lever du soleil, nous étions à cheval, et nous quittâmes Tcharchof en faisant route au nord. Je reconnus les montagnes de Lexovico, qui me restait trois lieues environ à l'est; et, après avoir traversé des champs labourés, des torrents, des bois taillis, pendant une lieue, nous arrivâmes au village ruiné de Marchéki. Les maisons incendiées et à demi renversées étaient encore entourées de jardins remplis d'arbres fruitiers. Une fontaine coulait au milieu du bazard désert, et ses eaux fuyaient dans un canal couvert de plantes parasites. Les oiseaux chantaient, mais ce n'était plus pour l'homme, qui avait disparu de ces bocages, et leurs voix paraissent plaintives. A quelque distance, nous traversâmes le cimetière, où la prière des morts n'est plus récitée au déclin du jour, et au-delà nous guéâmes une petite rivière ombragée de saules pleureurs.

Au penchant du Mertchika, dans la région des vil-

---

où l'on est encore dans l'usage de lancer l'anathême contre les sauterelles et les limaçons, ainsi que de faire des exorcismes pour éloigner la grêle; choses que j'ai vu pratiquer très-sérieusement.

lages, qui sont bâtis presque tous à la même hauteur, je voyais Gépa, qui envoie de ses sommets une rivière torrentueuse à la Voïoussa. A cette distance, le vallon au fond duquel nous marchions, à travers des champs couverts de blé, de lins et de pâturages remplis de trèfle, peut avoir trois milles de diamètre, entre les bases des chaînes parallèles. Au bout d'un mille, nous passâmes un ruisseau limpide qui termine cette fertile campagne, et, une demi-lieue plus loin, nous laissâmes à droite sur la montagne, le village turc de Stoïani. Le fleuve reçoit à cette distance une rivière que les pluies gonflent souvent au point d'obliger les voyageurs à faire un long détour par les montagnes, afin de la passer vers ses sources. Je laissais, de cette position, un mille en arrière dans la chaîne de gauche, Dratchova, qui fournit un torrent au fleuve, et, une lieue au nord, le tchiftlik de Caracanicoli, qui passe pour avoir les meilleures eaux de ce canton.

Sur la droite, à une demi-lieue de Stoïani, nous vîmes le village d'Élia, et un mille et demi plus loin, le bourg de Fourca (la Fourche), dont le nom indique l'endroit où se bifurquent avec le chemin de la Basse-Épire, la route des tables de Peuttinger, qui coupe les montagnes et la vallée du Saranta-Poros, pour entrer par l'évêché de Greveno dans la Macédoine. Comme je n'avais point alors visité ces provinces situées au-delà du Pinde, et ne sachant pas qu'il se trouvait des restes d'antiquités à Fourca, je crus inutile d'y monter. Mais il résulte des renseignements que j'ai recueillis depuis qu'en cela je commis une faute, qu'il ne m'a jamais été possible de réparer. Les habitants de Fourca et ceux des villages voisins m'auraient ac-

cueilli avec d'autant plus d'égards, qu'ils étaient alors les pourvoyeurs des bœufs que nos fournisseurs achetaient pour le service de la garnison française de Corfou. Je pense que Fourca est le lieu que les géographes appellent le camp de Pyrrhus, où les Romains établirent une de leurs stations militaires (1), lorsqu'ils eurent réduit l'Épire et la Macédoine en provinces tributaires de l'empire.

Au-delà d'une rivière qui s'ouvre un passage à travers les montagnes de Fourca, j'eus en vue un quart de lieue au nord, le village de Toronico; et à une lieue plus loin en plaine, nous nous arrêtâmes au bord de la rivière d'Ardès, qu'on passe sur un pont en pierre. Le chef de mon escorte fut interpellé par un émir armé de pied en cap et monté sur un cheval enharnaché, qui gardait ses moutons dans cet équipage. Ce noble pasteur lui demanda quel était l'*infidèle* qui voyageait si bien escorté, s'il venait pour explorer le pays; et comme on lui imposa silence, il s'éloigna en crachant et en murmurant certaines paroles qui me parurent insultantes. J'appris que ce personnage était un gentilhomme albanais, bey ou baron de qualité, et que ses pareils étaient dans l'usage de mener paître leurs troupeaux, enharnachés comme des paladins,

---

(1) Statio, en grec Σταθμὸς, halte, pied à terre; on l'appelait encore *mansio*, ou lieu de couchée, quand les voyages se faisaient aux frais de l'état. Il en est souvent question dans les Itinéraires et particulièrement dans celui de Bordeaux à Jérusalem. Le géographe Isidore de Charax a composé sous le titre de Σταθμοὶ Παρθικοὶ un ouvrage qu'il faut consulter pour connaître les routes anciennes.

sans quoi, me dit ingénuement un de mes guides, ils croiraient *déroger*.

Au-dessous du village d'Ardès, je remarquai un bois qui enveloppe une chapelle dédiée à saint George, et à trois quarts de lieue de là, nous arrivâmes au-dessous d'un village turc appelé Monastir (1). En poursuivant notre route, une demi-lieue plus bas, nous vîmes Venetzi et sa rivière, à un mille et demi nord, Luscinia; et à peu de distance à l'ouest, nous arrivâmes à un pont en pierre de trois arches, sur lequel on traverse la Voïoussa, un peu au-dessus de son confluent avec la rivière Levkaritza (2).

La partie de la vallée que je viens de décrire, ne posséda suivant toute apparence que des postes ou stations militaires destinés à protéger la marche des armées. Antérieurement à la conquête par les Romains, les habitants vivaient dans des bourgs et dans des villages, adonnés sans doute à l'agriculture, aux soins des troupeaux; et ils devaient être considérés à cause de leurs mœurs rustiques comme des barbares, par les

(1) Ce nom de lieu qu'on retrouvera souvent dans le cours de ce voyage, vient des endroits où les chrétiens qui renonçaient aux espérances du siècle menaient une vie religieuse. Ce nom est si commun qu'on l'a donné à des paroisses et à des églises où il n'y eut jamais de moines. La métropole de Sainte-Sophie de Constantinople est qualifiée de *mega monastiri* dans quelques chants populaires. Notre vieux mot français *moustier* est aussi répandu parmi nous que celui de monastir dans la Grèce.

(2) Le versant parallèle du Mertchica, depuis la hauteur de Fourca, est garni par les villages de Palomba, Strimpetzi, Calioudi, Moussocari et Petrani, qui donne son nom au pont de l'Aoüs, que je viens d'indiquer.

Grecs chez qui les arts étaient cultivés. Cependant tout porte à croire qu'ils participaient à la valeur qu'on accorde aux Épirotes, et cette qualité se retrouve encore parmi leurs descendants, restés libres au milieu de l'Épire bouleversée par tous les conquérants qui ont ensanglanté son territoire. Mais les Schypetars ou Albanais du Caramouratadèz sont-ils indigènes de l'Épire, c'est ce que je tâcherai d'expliquer en examinant, dans une autre partie de cet ouvrage (1), si dès la plus haute antiquité il n'a pas existé deux nations différentes non seulement dans cette province, mais dans la Macédoine et dans la Thessalie. Il me suffit de dire maintenant que les Albanais du canton de Caramouratadèz avaient échappé aux poursuites des Mahométans, et qu'ils formaient en 1760 (2) une éparchie de trente-six villages gouvernés spirituellement par l'évêque de Pogoniani, suffragant de Belgrade ou Berat. Retranchés dans leurs montagnes, ils pouvaient espérer d'être respectés. Cependant, après un demi-siècle de guerres sanglantes, ils avaient succombé sous les efforts des Mahométans de Prémiti, de Lexovico et de Caulonias, qui, après les avoir asservis de la manière la plus barbare, les traitaient avec les raffinements d'une oppression envenimée par le fanatisme. Les violences, les meurtres marquaient tous les jours

(1) Voyez essai sur les Schypetars ou Albanais.

(2) Une lettre de Boulle, consul de France à l'Arta, parle vaguement de ce fait dans une dépêche du 15 juillet 1760, adressée au ministre de la marine: *il annonce l'apostasie de plusieurs villages de l'Épire,* par suite des vexations des commandants turcs de Janina et d'Arta.

de la domination de ces maîtres insatiables et cruels; et les chrétiens poussés à bout, n'ayant plus d'espoir que dans la protection divine, recoururent à celui qui dispense les graces et les afflictions à ceux qu'il veut éprouver. Inspirés, non par la résignation qui désarme le ciel, mais par l'esprit tentateur que la parole divine réprouve et condamne, les villages résolurent, d'un commun accord, d'épuiser la rigueur des jeûnes et des mortifications, pour se rendre le ciel favorable, avec la résolution, s'il n'exauçait pas leurs vœux, de renoncer à son culte.

Envain le prélat qui veillait sur le troupeau de Jésus-Christ représenta qu'il ne fallait pas *tenter* le seigneur, le peuple fut sourd à sa voix. On observa avec plus de sévérité que jamais le long et rigoureux carême qui précède la fête de Pâques; et le jour solennel de la résurrection ayant paru sans apporter de terme aux malheurs publics, l'abjuration générale fut prononcée. L'évêque et les prêtres reçurent ordre de s'éloigner; et le peuple, après avoir reproché aux simulacres des saints leur indifférence, déclara à la face du ciel qu'il embrassait la religion de Mahomet. Après cette révolte religieuse qui eut lieu le même jour dans tous les villages, on appela un cadi et des imans, on récita la profession de foi et on se fit circoncire, par récrimination contre la Providence. Le petit nombre de ceux qui refusèrent d'apostasier durent se retirer du pays, comme l'avaient fait les ministres des autels; et c'est depuis peu d'années qu'on a vu se rétablir quelques colonies chrétiennes dans cette vallée.

Cet événement, qui consterna l'église d'Orient, devint pour les Turcs une calamité inattendue. En em-

brassant le mahométisme, les opprimés, devenus égaux en droits à leurs tyrans, ne tardèrent pas à leur faire sentir les effets d'une vengeance d'autant plus terrible, qu'elle avait été long-temps dissimulée. Impatients de satisfaire leurs ressentiments, à la première insulte, les nouveaux mahométans du Caramouratadèz entrèrent à main armée sur les terres de Prémiti, et se dédommagèrent, dans une seule excursion, d'un demi-siècle d'outrages et d'assassinats. Après ce débordement, ils déclarèrent la guerre aux habitants de Lexovico et de Caulonias, qu'ils massacraient sans pitié dans toutes les rencontres, et dont ils vendaient, comme esclaves, les femmes et les enfants qu'ils pouvaient enlever. Cet état de choses ayant attiré auprès des Albanais du Caramouratadèz tous les vagabonds de l'Épire, leur nom fut redoutable jusqu'au temps où Ali pacha, en les attachant à sa cause, les soumit par la division qu'il sut ensuite semer entre eux, et les rangea sous le joug de son autorité.

Les habitants du Caramouratadèz et ceux du canton de Caulonias justifient ce que dit Hippocrate au sujet des habitans d'un pays inégal, élevé et dépourvu d'eau. Exposés à des variations considérables de saisons, ils sont d'une haute stature, propres aux exercices pénibles, pleins de courage, et doués surtout d'un caractère sauvage et féroce (1).

(1) Hipp., des airs, des eaux et des lieux, §. CXX. Ce fut parmi ces montagnards que le maréchal de Schullembourg essaya de recruter, en 1729, un bataillon pour la garde du roi de Prusse.

CHAPITRE II.

Suite de la description des défilés de Pyrrhus, et du cours de l'Aoüs, jusqu'à Prémiti. — Topographie de ce canton. — Ses subdivisions. — Nombre et population de ses villages.

Je crois qu'Étienne de Byzance a voulu désigner la partie des défilés de Pyrrhus appelée de nos jours Caramouratadèz, sous le nom de Sésaretos qu'il avait emprunté d'Hécatée (Σεσάρητος). Ainsi il ne faut pas adopter la correction de Paulmier qui voudrait y substituer le mot de *Dassaretie* (Δασσαρήτιδος), quoique Tite-Live et Plutarque l'aient employé en parlant de la marche de Quintius Flamininus vers le mont Lingon. Le consul romain, qui partait du défilé de Cleïsoura afin de poursuivre Philippe, laissait derrière lui la Dassaretie, et prenait le défilé de Sésaretos ou Caramouratadèz, pour gagner la partie du Pinde où se croisent les routes qui conduisent dans la Thessalie et sur l'Axius, au carrefour desquelles le roi fugitif avait campé avant de rentrer dans ses états. C'est ainsi que la connaissance des localités me permet d'expliquer une particularité géographique à peine indiquée par les auteurs anciens, qui a échappé heureusement aux corrections des commentateurs et à la confusion des nouvelles nomenclatures, puisque le Sésaretos forme encore un des cantons de l'Épire.

Strabon, qui nomme les Sésarasiens Σεσαρασίους (1),

---

(1) Stephanus prétend qu'il faut lire Σισαρηθίους, et qu'il y avait une ville appelée Sesareth, qui faisait partie de la Tau-

n'indique ni la position, ni l'étendue de leur territoire, qui finit dans les divisions modernes au village de Petrani, et à l'embouchure de la Levkaritza. L'Aoüs entre aussitôt dans le canton de Prémiti, divisé en Valtos ou partie baignée par les eaux, contrée qui renferme actuellement soixante-trois villages, et en Dagli ou région des montagnes, dans laquelle on compte cinquante-neuf hameaux, qui s'étendent jusqu'aux frontières du territoire de Caulonias.

Nous avions fait halte à la tête du pont de Petrani (1) près du tombeau d'un santon, dans un kiosque bâti pour la commodité des voyageurs. A peu de distance, nous voyions un tekè ou couvent de derviches, et sur la droite le lit blanchâtre de la Levkaritza, qui prend ses sources sept lieues au nord dans les monts Zavagliani et Barmaki, chaînes secondaires du Barcetesios. Le pays agreste, partout inculte et déja desséché par le soleil, ne présentait qu'un paysage terne entremêlé de broussailles, de touffes d'asphodèles et de caieux énormes de scilles, au milieu desquels se traînaient péniblement une multitude de tortues. Le calme de cette solitude privée d'arbres, de verdure, et par conséquent d'oiseaux, n'était interrompu que par

---

lantie; mais jusqu'où s'étendait cette province? Voilà ce qu'il ne détermine pas. — Casaub., *Ann. ad Str.*, lib. VII, p. 326; Pintianus ad Melam, lib. II, c. 3, n. 158; Polyb. hist. lib. V, c. 108, in fragmentis ex lib. VIII, p. 1488, edit. Casaub.

(1) Ῥώξ ou Ἀποῤῥὼξ et Πέτρα ou Πετρανὴ, *rupes, mons præru ptus*, ἄξος, ἀγμὸς; sont des noms génériques appliqués à plusieurs lieux, comme ceux de peña en espagnol, de Fels en allemand, et de roche en français, d'où l'on a fait chez nous Rochefort, la Rochelle, etc.

le frémissement des eaux de l'Aoüs. Depuis deux jours, nous n'avions rencontré presque aucun voyageur dans les gorges que nous parcourions; et plus nous avancions, plus le pays semblait devenir désert et sauvage. Étranger, et comme seul au monde entre l'homme et les cieux, la mélancolie, se mêlant à la tristesse des réflexions que m'inspirait la vue d'une contrée aussi désolée, m'oppressait; tout me paraissait effrayant; et sans éprouver de crainte, j'étais épouvanté. Les grands noms d'Alexandre, de Pyrrhus, de Paul-Émile, de Bajazet, ne se présentaient à mon souvenir que pour me rappeler la dévastation de ces gorges autrefois encombrées d'une population nombreuse, et maintenant à peu près désolées. Je maudissais la gloire des conquérants, je déplorais l'aveuglement des peuples assez insensés pour seconder leurs fureurs, lorsque la voix de mes guides fit trève à ces pensées en m'avertissant qu'il fallait nous remettre en route.

La chaleur était diminuée, et nous partîmes au pas de caravane, en marchant à l'ouest pendant une demi-lieue jusqu'au-dessous de Badiglioni, bourg de cent familles albanaises mahométanes. Sur notre sentier, nous guéâmes une rivière qui roule des eaux toujours troubles et savonneuses à cause d'un lit de terre à foulon, dans lequel elles ont creusé leur canal. Je remarquai qu'elles restaient long-temps sans se confondre dans le canal de l'Aoüs, où elles tombent auprès d'un pont en pierre de trois arches, dans les piles duquel on remarque des croix grecques sculptées en relief. Nous avions en vue, le long de la vallée de la Levkaritza, les villages de Potmeli, Goritza, et le chemin fréquenté par les voyageurs qui veulent passer en Macédoine, en prenant les défilés de San-Marina.

A une demi-lieue de Badiglioni, après avoir tourné au N. O., j'aperçus à une grande élévation dans le Mertchica, le village de Lechista que les Grecs surnomment *Listrio*, ou hameau de voleurs. Nous passâmes immédiatement une rivière qui se rend au fleuve, et un mille et demi au-delà je découvris Léousa. On m'indiqua sur la rive opposée du fleuve, à la distance d'une et de trois lieues et demie, les villages de Chilia-Resti, Bodovsi et Trémisti, habités par des Albanais chrétiens. Enfin, à une demi-lieue de la rivière qui descend de Léousa, nous entrâmes à Premiti, où mes guides nous avaient fait préparer un logement chez le codja-bachi.

Je me félicitais de me retrouver parmi les hommes, lorsqu'un vieillard vénérable qui parut, me salua en français, et avec des manières si prévenantes, que je restai un moment sans pouvoir lui répondre. Comme il était sourd, il tira un cornet acoustique, au moyen duquel je pus entrer en conversation avec lui. Il me raconta ses voyages en France et son séjour à Paris. Il avait fréquenté le café Procope, où il avait connu Diderot, Dalembert, Freret et les hommes de lettres du dernier siècle. Il citait les vers de Racine, de Corneille, de Voltaire, et sans affecter un vain étalage de science, il me prouva qu'il connaissait assez bien notre littérature. Il ne put me parler de Versailles, et du roi de France sans attendrissement; et comme je m'étonnais qu'il eût voulu se fixer dans un pays barbare, après avoir connu la France : « Premiti, repartit-il, « m'a vu naître; et l'homme sage et prudent peut « être heureux partout ; j'en suis un exemple incontes-« table. J'ai vu la plus brillante civilisation, j'ai vécu

« chez le peuple le plus poli du monde, et malgré cela « j'ai désiré rentrer dans ma patrie. Pendant quinze ans « j'ai servi en qualité d'interprète le visir Ali pacha, « sans éprouver de sa part ni ingratitude, ni de grandes « faveurs. Son gouvernement que vous jugerez sans « doute avec sévérité, est en rapport avec les hommes « qu'il commande; ses injustices, ses cruautés, tout est « applicable et proportionné à la nature féroce des Al- « banais. Il fallait un tyran pour soumettre un peuple « de brigands. Mon langage vous étonne, je le conçois; « mais il y a dix ans, vous auriez été assassiné, ou « vendu comme esclave par ceux qui vous accompa- « gnent, et vous donnent aujourd'hui l'hospitalité. Le « désert que vous venez de parcourir, est l'ouvrage « de l'anarchie : quel despotisme aurait causé autant « de maux ? »

J'aurais pu sans doute me permettre quelques observations contre l'apologie que le vieillard me faisait de son maître, car tout n'était pas exact dans ce qu'il disait; mais le temps et le lieu ne convenaient pas à une pareille discussion. Je m'appliquai à tourner la conversation vers les objets qui m'intéressaient; et je ne fus pas plus heureux. Mon philosophe albanais était tellement circonspect, il éludait mes questions avec tant d'adresse, que je ne pus obtenir de lui que des louanges à satiété sur *son bon maître Ali pacha*, qu'il regardait après Pyrrhus, comme un des héros les plus distingués de l'Épire, comparaison qui n'était pas plus juste, que l'éloge de son administration.

Premiti est une ville tout-à-fait moderne, mais il n'en est pas ainsi des murailles qui couronnent un rocher voisin de l'Aoüs, que je crois être les débris

d'une de ces acropoles fabriquées par Justinien dont le nom aurait été omis ou défiguré par Procope. Un proverbe usité parmi les Schypetars porte que Premiti est *un pays maudit, où il y a disette de pain et abondance d'eau* (1). La population de cette place se compose de sept cents familles, d'origine tchigane, dont les deux tiers sont turques, un sixième chrétiennes, et le restant bohémiennes. Ces dernières, quoique professant la religion mahométane, sont traitées avec mépris et dédain, par les vrais croyants, et soumises au caratch comme les chrétiens. Je vis dans la ville et hors de son enceinte, deux églises, autant de mosquées, et un beau palais que le visir Ali venait de faire bâtir dans un château fort, qui commande la plage, et le passage du fleuve (2). Un rénégat calabrais qui présidait aux travaux de la forteresse, me promena dans tous les coins et recoins du sérail, des bastions, des casemates et des remparts; et il fut tellement satisfait de l'approbation que je donnai à ses travaux, qu'il voulut être mon guide. Il me raconta ses cam-

---

(1) Premete inate! pach bouke, choume ouie.

(2) Ce Calabrais, après avoir été capucin et officier d'infanterie au service de Naples, s'était fait Turc en 1804. De l'Albanie, il passa en Égypte en 1809, et de là en Arabie, où il entra dans l'armée d'Abdoulvahab, sous lequel il servit, lorsque ce chef des Ismaélites s'empara de la Mecque. Depuis, il se fit reconnaître pour consul de France à Moka et à Mascate; d'où il m'écrivit en 1813, pour m'annoncer sa nouvelle fortune, et le projet qu'il avait formé de pousser ailleurs ses aventures. Comme il était assez bon ingénieur pour des Arabes, il est probable qu'il aurait réussi; mais j'ai su depuis qu'on l'avait assassiné dans un de ses voyages.

pagnes en Italie, il s'était trouvé à plusieurs batailles, et il voulut, quoique turc, me présenter à son épouse, qui était fille d'un bey ou baron, de je ne sais quel village voisin. Quoique l'épouse du calabrais n'eût pas été élevée dans les principes de son mari, elle ne fit pourtant aucune difficulté, dès que nous nous trouvâmes seuls, de se montrer sans voile. C'était une petite femme de quatorze ans, intelligente, vive, assez gracieuse, et qui aurait été trouvée belle partout. Elle me présenta un enfant de quatre mois, et elle s'acquitta des cérémonies ordinaires d'une visite à l'orientale, avec une facilité merveilleuse. Rien ne lui manquait, elle était aimée, bien vêtue. Malgré cela elle se croyait dédaignée (au dire de ses voisines), parce que son mari ne l'avait pas encore battue, ce qui était regardé comme un manque de soins pour le perfectionnement de l'éducation d'une jeune personne de qualité. Il est probable qu'on me racontait cela pour le rapporter à son mari, et quoique je me fusse bien gardé de lui faire une pareille confidence, j'appris dans la suite que sa femme n'avait plus rien à désirer, et qu'elle était traitée par le R. P. capucin son époux, en dame albanaise de condition.

Mollah Suleyman, c'était le nom turc de cet aventurier, me promena par la ville, afin de m'en détailler les particularités, et il n'oublia pas le rocher dominé par les vieux murs, dont j'ai parlé. Les codjabachis se joignirent à lui pour attester qu'on trouve dans cette masure, une source d'eau vive, des reliques (ἅγια λείψανα) et qu'on y entend des revenants pendant l'avent ou carême qui précède la fête de Noël. Comme il fallait une échelle pour monter à cette acropole, je tins pour vérifié tout ce qu'on me racontait, sans être

persuadé, comme le dit Montesquieu (1), qu'une des causes de la décadence de l'empire Romain fut la multitude de places fortes dont Justinien couvrit ses états (2).

Le mont Mertchica, auquel Premiti est adossé, privant la ville de la lumière du soleil dès qu'il a passé au méridien, est regardé comme la cause première des pleurésies meurtrières et des dyssenteries (3) qui moissonnent les habitants, quand ils sont assez imprudents pour coucher en plein air, pendant les grandes chaleurs de

---

(1) Montesquieu, causes de la grandeur, etc., c. 20.

(2) M. Jones, voyageur anglais, qui a visité cette acropole, en donne la description suivante :

Le rocher voisin de l'Aoüs a soixante pieds de hauteur perpendiculaire. M'étant procuré une échelle qui atteignit à peu près à la moitié de la hauteur de cette élévation, je grimpai le surplus avec une extrême difficulté, pour atteindre une muraille haute de six pieds et crénelée à des distances égales. Du côté septentrional par lequel j'arrivai, il y a une petite tour, et au midi deux chambres avec les fondations d'une troisième. Celle du milieu ressemble à un bain pareil à celui qu'on voit dans le vieux château moresque de Cintra en Portugal; mais la dimension en est un peu plus petite. Cette chambre contenait environ trois pieds d'eau limpide; mais d'après les marques existantes sur les murs, on voit qu'elle s'élève parfois au-dessus de cette hauteur. Les mesures de cette chambre sont de 15 pieds de longueur 9 de large et 7 de hauteur depuis la surface de l'eau jusqu'à la voûte, elle est revêtue en stuc ainsi que celle qui l'avoisine. La tradition porte que cette construction était un édifice religieux; mais je croirais plutôt que c'était une forteresse.

A une centaine de verges en suivant le bord de la rivière, il y a un rocher tont semblable pour la construction sur lequel on trouve également quelques restes de bâtiments.

(3) Hippoc. de humoribus, t. I, §. 6, p. 322.

l'été. Il est probable, indépendamment de cette circonstance locale, que les eaux glaciales dont ils font alors un usage immodéré, ne contribuent pas moins à leur occasionner ces maladies, qui sont périodiques dans plusieurs autres cantons de l'Épire. Enfin, à cet inconvénient il faut joindre celui non moins grand d'une pépinière de médecins qui exploitent le pays. Là, comme dans tous les pays livrés à l'ignorance, on trouve une foule de charlatans, et pas un avocat. En revanche on distribue des coups de bâton aux plaideurs, et les juges étouffent plus de causes qu'ils n'en décident par des voies légales.

La partie du Villaïeti de Premiti appelée Dagli ou montagneuse, dont je n'ai visité qu'une lisière de trois lieues du S. au N., se développe en profondeur, à l'orient, à la distance de plus de cinq lieues de chemin. Elle confine dans cette direction avec le canton de Caulonias, dans ses points extrêmes comme l'autre subdivision, avec le territoire de Sesaratèz, et au septentrion avec celui de Cleïsoura.

Les principaux bourgs et villages du Dagli que j'ai relevés, sont Costretzi, composé de cent maisons éparses sur les coteaux, situé six lieues à l'E. N. E. de Prémiti, dont les habitants sont des toxides mahométans, et des valaques émigrés de Moschopolis; Liouras une lieue et demie plus loin dans la même direction, et Bretchani entièrement habité par des schypetars turcs. Je ne cite que ces trois points principaux auxquels se rattachent soixante autres villages, bourgs et tchiftliks, dont la population est de deux mille huit cent quatre-vingt-douze familles, dont deux mille cent soixante-dix-sept sont mahométanes, et sept cent quinze chrétiennes

du rit grec. Voilà ce que j'ai appris relativement à cette contrée barbare, et je doute que de long-temps il soit possible de la mieux connaître, à moins de s'y établir à domicile et d'y travailler à l'ombre du mystère, pour déjouer la surveillance inquiète des habitants.

Après avoir fait quelques excursions qui pouvaient m'intéresser, bien convaincu qu'il n'y avait pas de villes anciennes à découvrir aux environs de Premiti (1), je songeai au départ.

Mon projet étant de me rendre à Tebelen, en parcourant la suite des défilés de Pyrrhus, nous passâmes au sortir de la ville, l'Aoüs sur un pont en pierre de sept arches. Après une lieue de marche sur sa rive droite, j'aperçus dans le mont Mertchica le village turc de Sfrati (2), divisé par des torrents, qui se réunissent dans un seul canal, avant de se rendre à la Voïoussa. Au-dessus de ce hameau, je distinguais sur des sommets isolés Lippa et Bouali dont les maisons sont bâties hors de la portée du fusil les unes des autres, à cause de l'état de guerre habituel de ces peuplades, avant qu'elles fussent soumises à la domination d'Ali pacha. Comme les jours précédents, je vis des bergers armés, et des

---

(1) Je n'y trouvai à acheter qu'un médaillon romain, qui se trouve, je crois, décrit dans l'Encyclopédie.

Bronze.

Tête de Néron à gauche. R. dans une couronne de chêne EXULES ROMÆ REDDITI. Cette médaille est regardée comme fausse : les archéologistes, qui ont des yeux de lynx, l'ont ainsi décidé, et nous souscrivons à leur jugement.

(2) Sfrati, ainsi nommé à cause d'un monastère fondé par les Normands, au temps où ils étaient maîtres du Musaché.

beys à cheval, qui gardaient leurs troupeaux. La scène ailleurs morne et silencieuse s'animait; nous rencontrâmes plusieurs hordes de montagnards Toxides, tribu particulière des Schypétars. Leur air fier et martial me rappelait les antiques Macédoniens, auxquels il ne manque encore qu'un chef, pour redevenir les soldats de Pyrrhus et de Scanderbeg.

Au-dessus de la rive droite de la Voïoussa, à deux lieues et demie N. N. O. de Premiti, nous commençâmes à revoir quelques uns des villages du Dagli (1). Nous marchâmes ensuite l'espace de trois quarts de lieue à travers un terrain tourmenté jusqu'à Pazzomiti, au-dessous duquel on passe sur un pont en pierre la Liocnitza qui prend sa source dans les montagnes, cinq lieues à l'orient de Hotchova. Comme ses eaux étaient basses, mes guides pour éviter l'ogive du pont, prirent le gué, où nous ne fûmes pas plutôt entrés que les chevaux perdant fond, ou ne pouvant s'appuyer que sur des pierres roulantes, s'abattirent avec les bagages et les cavaliers. Cependant nous sortîmes de ce mauvais pas, sans autre désagrément que celui de nous être mouillés, ce qui n'était pas fâcheux dans la saison où nous voyagions.

En avancant au N. de la Liocnitza, dans l'angle de

(1) Les premiers furent Zléoucha, habité par une peuplade guerrière; Cossina, séjour de vingt familles de bergers. Au sommet d'un triangle ayant pour base le rayon d'une demi-lieue, compris entre ces deux villages, je relevai Hotchova, à la distance de quatre milles, qui envoie une rivière à la Voïoussa. Parallèlement sur le mont Mertchica, on n'aperçoit que le village appelé Arabesca.

deux contreforts, on trouve Velchisti, à l'orient Sénitchiani, et une lieue plus bas au N. E. Coutkiari. Cette masse de montagnes fournit encore à l'Aoüs une rivière, au bord de laquelle les Turcs ont bâti une rotonde sur un tertre ombragé par des platanes. Tout auprès nous traversâmes un cimetière turc, et j'observai parmi les tombeaux, ceux de quelques jeunes enfants marqués par des banderoles blanches attachées à des arbres nouvellement plantés, qui se couvraient de leurs premières feuilles. Des femmes arrosaient la terre fraîchement remuée, pour y faire pousser le gazon, tandis que des Turcs qui fumaient à l'écart détournaient la tête pour éviter de saluer un *infidèle* ainsi que ceux de son escorte. Nous étions alors par le travers de Grabova, tchiftlik du visir Ali, bâti au milieu d'un bois qui couvre le versant de Mertchica. Enfin, à une demi-lieue de cette berge, se termine la direction au N. de la chaîne des montagnes de droite, à l'endroit où une petite rivière descend de Varibopi, après avoir traversé la vallée de Fratari dont elle prend le nom.

Au-delà de Varibopi nous tournâmes au nord-ouest plein, en prolongeant le cours de la Voïoussa, et dans une demi-heure nous laissâmes à droite Panariti et de l'autre côté du fleuve Brejani. Nous étions à l'entrée d'un vallon spacieux qui s'élève au nord, tandis que l'Aoüs s'enfonce à l'occident entre des mornes sourcilleux, où il semble se dérober aux regards. Une culture riche occupait alors ce carrefour des vallées, tandis que les montagnes couvertes de forêts ou frappées d'aridité, car la nature offre ici tous ses contrastes, présentaient une scène de perspectives tellement va-

riées, que les pinceaux les plus habiles ne pourraient en rendre la grandeur, les harmonies, les accidents, et l'ensemble qui est aussi surprenant que compliqué. Une demi-lieue à l'occident de Panariti, nous arrivâmes au pont de la Desnitza, dernier affluent de la partie septentrionale de l'Épire, qui prend sa source au-dessus de Bousi, village éloigné de six lieues, dont je parlerai en exposant l'itinéraire par cette vallée jusqu'à Berat ville capitale de la moyenne-Albanie. C'est à ce même pont que se termine aussi sur les deux rives de la Voïoussa le canton de Premiti, et que commence à la rive droite de ce fleuve, celui de Desnitza, qui fait le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Canton de Desnitza. — Défilé des monts Asnaüs et Ærope ou Grûca. Situation de Cleïsoura. — Ruines d'un château appelé Chamoli. — Débouché de Dracoti. — Position de Damesi. — Confluent du Celydnus avec l'Aoüs. — Arrivée à Tebelen.

Je me trouvais après avoir passé la Desnitza, vis-à-vis du pont de Melchiova, qui établit les communications entre la rive gauche de la Voïoussa et l'entrée du défilé spécialement appelé *Sténum*, nom que les Albanais ont traduit dans leur langue par celui de Grûca ou Col. J'avais à gauche, la chaîne de montagnes que Tite-Live et Ptolémée appellent Ærope (1)

(1) Livius, lib. XXXII, c. 5; Ptolem. lib. III, 13.

et Niger, Mérope (1), altération dont les modernes auront formé les noms de Méropa et Mertchica; et parallèlement, le mont Asnaüs surnommé Trébéchina. La physionomie des lieux commençait à m'expliquer les récits des historiens; je pouvais ressaisir un fil capable de me guider dans le labyrinthe ou j'errais à la lueur des conjectures. J'allais pénétrer dans ces retraites de l'Épire qui furent le théâtre des guerres des Romains, contre les derniers rois de Macédoine.

Le savant qui retrouverait la partie du septième livre de Strabon, dont nous sommes privés, ou bien un fragment de Polybe, n'éprouverait peut-être pas une plus grande satisfaction, que je n'en ressentais en voyant s'éclaircir des faits géographiques obscurcis par le conflit des traditions mutilées, qui nous sont parvenues. Je comprenais pourquoi Florus (2) appelle l'Aoüs, fleuve Pindus, depuis que j'avais reconnu ses sources dans le Pinde, ainsi que les gorges et les lieux abruptes qu'il traverse dans son cours. Cependant, ce n'était là qu'une indication indéterminée; et en comparant toutes les citations rapportées par Paulmier, avec ce que j'avais vu, je demeurais de plus en plus persuadé que les historiens et les géographes anciens ne connaissaient pas la potamographie de ce fleuve. Je réunissais donc ici des signalements sur lesquels je pouvais diriger mes observations à de grands intervalles, tels que le Pinde, l'entrée du Grûca ou *Stenum*, et

(1) D. Nig. lib. XI, p. 274, ed. Basil., 1557.

(2) Enim vero Flaminio duce invios antea Chaonum montes Pindumque amnem per abrupta vadentem et claustra Macedoniæ pervenimus. FLOR. lib. II, c. 7.

Apollonie, et je voyais le moyen de remplir une lacune considérable. Cantacuzène et Anne Comnène m'avaient donné le nom et la position de Cléïsoura (1). Ainsi en procédant encore une fois d'après les renseignements des Byzantins, qu'on trouve comme un pont jeté entre l'antiquité et la barbarie moderne, j'obtenais le moyen de rallier dans le système vague des vallées que je parcourais, la projection de l'Aoüs.

Le canton de Desnitza, dont Cleïsoura est le chef-lieu, confine au nord et au nord-est avec ceux de Scrapari et de Tomoritza (2); à l'orient et au midi, avec Premiti, et à l'occident, avec Drynopolis et la Iapygie ou Acrocéraune. Comme le temps nous pressait, je remis à une autre fois l'exploration de la vallée baignée par la rivière que nous venions de passer, ainsi que celle de Cleïsoura; et en m'avançant à l'occident, j'entrai dans le Grûca qui conduit à Tebelen. J'observai que le mont Mertchica, qui prend de ce côté le nom de Melchiova, et la chaîne du Trébechina, paraissent avoir été déchirés, pour livrer passage à la Voïoussa, comme l'Olympe et l'Ossa de la Thessalie, dont le Penée a forcé les barrières pour se frayer une route dans le golfe Thermaïque. Mais la gorge de l'Aoüs n'offre pas, comme le Tempé, des sources murmurantes, des asyles frais, des bocages chers aux nymphes. Terrible et sombre, elle est enveloppée par les flancs âpres de deux montagnes parallèles, qui ne laissent entre leurs bases qu'un espace

(1) Κλείσουρα. *Vide* Cantacuz., lib. II, c. 32.

(2) *Vide* Cantacuz. Φρούριον Σκρεπαρίον ὠνομασμένον καὶ ἄλλον Τίμωρον. Lib. II, c. 32.

large au plus de soixante toises, que le fleuve occupe presque en entier.

Nous marchâmes sur sa rive droite, par un sentier étroit, encombré de quartiers de roches qui s'éboulent du mont Trébechina, et à peu de distance, je remarquai le cours d'une rivière souterraine qui débouche dans le lit de l'Aoüs. Cinquante toises au-delà, j'en vis une seconde, qui me parut sortir d'une caverne profonde. Ses eaux bleuâtres, que les Grecs appellent *catachthonia matia*, ou *sources souterraines*, refoulaient le cours du fleuve, en y traçant un sillon, jusqu'au fil du Thalweg. Enfin, après nous être avancés à la distance de quatre cents toises, j'aperçus, en levant les yeux, un des bastions du château de Cleïsoura, forteresse qui, même sans canons, rendrait la gorge qu'elle domine inaccessible, en faisant rouler des pierres sur un ennemi assez téméraire pour s'y engager avant de s'être rendu maître des hauteurs. La Voïoussa, sur laquelle nous plongions à la hauteur de dix-huit pieds, ne tarde pas à s'enfoncer dans son lit, au point que la cime des platanes qui lui forment une bordure magique, arrivait à peine au niveau du trottoir resserré sur lequel nous marchions. Cependant le défilé s'élargit un peu en approchant du pont de Mitchioïou, situé à trois quarts de lieue de celui de Melchiova, et qui, comme celui-là, est de construction romaine. Tout auprès coule, en formant quatre cascades écumantes, des flancs du mont Melchiova, une rivière froide, et un peu au-dessous on voit encore jaillir dans le lit de l'Aoüs une de ces sources souterraines qui sont particulières aux pays coupés de grandes montagnes. A trente toises du pont, nous arrivâmes au

tchiftlik de Grûca, où nous nous arrêtâmes pour dîner avec les provisions que nous tenions en réserve (1).

Nous nous étions établis à l'ombre d'un grand noyer pour prendre notre repas, lorsque nous vîmes paraître les habitants du village, restes malheureux de la population de Gladista, hameau du canton de Souli, que le visir Ali avait transplantés dans cette affreuse solitude. Ce n'étaient plus ces hommes intrépides et dignes d'un meilleur sort, qui avaient si long-temps balancé les destinées de leur oppresseur. Haves, défaits, languissants, il ne leur restait que la voix pour se plaindre. Quoique j'eusse un turc dans ma compagnie, la crainte ne put les retenir. Ils éclatèrent en imprécations contre Ali pacha, en invoquant sur sa tête et sur celle de ses enfants, le courroux des puissances chrétiennes. Le désespoir qui les transportait se modéra pourtant à la vue d'un ecclésiastique qui avait soixante ans d'âge, et deux siècles de douleurs empreints sur la tête. Les rides de son front bronzé par le soleil se haussèrent avec ses sourcils blancs, et

---

(1) Le mot de la langue schype, *grûca*, correspond au *trachis* (trachée, col, ou gorge) des Grecs, et s'applique en géographie chez les Albanais, pour désigner un défilé. Quant au nom de Cleïsoura, il est donné, dès le temps du Bas-Empire, à tous les postes et aux villages mêmes qui sont situés à l'endroit le plus resserré des gorges. Κλεισοῦραι, claustra montium aditus angusti. Suid. Marc. Eremita in lege spirit. cap. 140; Procop. lib. II de bello Persico, c. 29; Theophylact. Simocata, lib. VII, c. 14; Nicephor. de re militari; Leo imperator in Tactic. c. IX, §. 26, c. 20; Constant. lib. I; Them. XIII, lib. 2; Eustath. ad Iliad. B. p. 207.

laissèrent voir des yeux étincelants, qu'il fixa sur moi, en prononçant avec dignité ces paroles que je crois encore entendre :

« Pourquoi gémir, pourquoi nous plaindre? Exilés « de Souli, souffrons ce que Dieu a voulu ! » Et après s'être assis, il continua en ces termes : « Nous « n'avons pu trouver la mort dans nos rochers, et « l'air de ce vallon nous moissonne en détail. Infor- « tuné, je survis à trois fils, qui sont morts pour « la patrie! Maintenant vous nous voyez faibles et « avilis, nous qui étions étrangers aux maladies et à « la crainte. Mais je me soutiens par l'espérance que « cette famille, dont je suis le dernier consolateur, « finira avant moi. La jeunesse passe ici rapidement; « les enfants ont à peine quelques années d'existence, « et je prévois avec l'aide de Dieu, que je ne laisserai « pas de Souliotes esclaves dans cette partie du monde, « lorsque je descendrai dans le tombeau ». A ces mots il poussa un profond soupir, et sa figure se couvrit de nouveau du voile de la douleur.

L'aga turc, qui était présent, entendit ce discours avec indifférence, et le papas, ayant accepté sa part de notre dîner, devint calme et communicatif. Les deux ennemis, car le Mahométan avait combattu contre les Souliotes, discutèrent leurs droits et leurs torts avec calme. Ils parlèrent de leurs guerres, de leurs chefs, et se quittèrent, en répétant que Dieu était tout puissant, et que rien n'arrivait dans ce monde sans sa volonté.

Pour moi, je voulus accompagner le papas au tchiftlik. « Vous voyez le tableau de notre misère, que le « saint évêque de Drynopolis nous prescrit de suppor-

« ter, en bénissant la main qui nous frappe. Mais la « fidélité qu'on exige de nous, n'est que sur nos lèvres. « Les serments sont une des ressources les plus vaines « des tyrans! hélas, ils oublient qu'il est pour tous les « hommes un serment plus ancien et plus inviolable, « celui d'aimer la liberté et la patrie ». Il me raconta ensuite que le soleil ne pénétrait pas au fond de la vallée, depuis la Saint-Dimitri jusqu'à la fête de Saint-Athanase, c'est-à-dire pendant près de trois mois. Cette observation réveilla de nouveau en lui les souvenirs des beaux aspects de Souli, d'où l'on découvre la Thesprotie entière, Paxos, Anti-paxos et la vaste étendue des mers. Les habitants qui nous entouraient se plaignirent à leur tour de l'ingratitude du sol qu'ils étaient obligés de cultiver; et comme je leur observai que les rochers de Gladista étaient bien plus stériles, ils me répondirent que c'était *leur pays*, qu'ils y étaient heureux; tandis qu'ici, toujours accablés de travaux, harcelés par les bêtes féroces, ils avaient à combattre la nature, les animaux, et jusqu'aux éléments, au point qu'ils ne pouvaient souvent sortir de leurs cabanes, dans la crainte d'être précipités dans le fleuve(1) par les tourbillons de vent qui s'élèvent au fond de ce gouffre.

Après avoir secrètement distribué quelques aumônes aux pauvres Souliotes de Grûca, je rejoignis mon escorte. On chargea les bagages, et nous partîmes

(1) A mon retour à Janina, comme je parlai au visir Ali de l'état déplorable des Souliotes de Grûca, en le priant d'adoucir leur sort, il me dit pour toute réponse, Ἄς ψωφίσουνε, etc. *Qu'ils crèvent! Ce n'est pas pour vivre que je les ai mis là.*

lorsque les Turcs eurent fait leurs ablutions à une source qui sort à gros bouillons du pied de la montagne. Nous laissâmes presque immédiatement à droite une chapelle dédiée à saint Georges, et à peu de distance, je trouvai des ruines en maçonnerie solide, qu'on me dit être celles d'un monastère bâti par les Français, et non pas par les Francs, chose sur laquelle les Albanais insistèrent, en répétant *Francès*, et non pas *Freng*. Vis-à-vis, la Voïoussa forme un coude au midi, et je remarquai sur ses deux rives quelques champs mis en culture par les Souliotes de Grûca. Je calculai que la distance entre les montagnes pouvait être d'un demi-mille.

A un quart de lieue du hameau de Grûca, nous passâmes le lit d'un torrent du mont Trébéchina, qui descend par une crevasse profonde de la partie de sa chaîne appelée Omitchioto, dont un contrefort semble fermer la gorge à l'occident. Vis-à-vis, à la rive gauche de l'Aoüs, tombe du Melchiova la rivière de Zagoria, canton composé de dix villages, situé dans les plateaux du mont Ærope ou Mertchica. Comme ce territoire était un parcours libre, le visir y a transporté des Valaques et des Bulgares de la Romélie, qui l'exploitent maintenant aux conditions imposées aux cultivateurs des métairies.

Un mille à l'ouest du torrent d'Omitchioto, on aperçoit dans un enfoncement de cette montagne, le bourg de Méjourani, habité par deux cent cinquante familles albanaises mahométanes. Au-dessous, nous vîmes des champs cultivés, et de l'autre côté du fleuve, qui serre de nouveau la base du Melchiova, des ressauts labourés et divisés par terrasses, jusqu'à une

grande hauteur. On m'indiqua, à l'ouest de Méjourani, une caverne profonde dans laquelle on parque les troupeaux. Mes guides, maîtres en fait d'exagération, me débitèrent tant de contes sur sa profondeur et les choses curieuses qui s'y trouvent, qu'ils m'ôtèrent l'envie d'y monter pour en vérifier les merveilles. A cent toises du sentier qui y conduit, nous traversâmes une ruine appelée Chamoli, qui fut une place forte et bien peuplée au temps des Hellènes, nom par lequel les Schypetars désignent les anciens peuples de la Grèce. Je ne vis plus que les fondements de cette place, et une espèce d'aquéduc qui y conduisait probablement les eaux de quelques sources voisines.

La Voïoussa qui coule au-dessous de ces ruines, vient frapper la base du mont Omitchioto, sur laquelle on ne marche qu'avec danger pendant une demi lieue pour arriver à Dracoti, bourg qui ferme l'extrémité occidentale du défilé des monts Asnaüs et Ærope. Chaque maison bâtie en pierre est crénelée, ou garnie de meurtrières, et environnée de beaux arbres. Les habitants, qui s'étaient mis aux portes pour nous voir passer, me parurent les plus beaux et les plus robustes de la tribu des schypetars toxides, auquels ils se font gloire d'appartenir. Leur port, leur audace, leur tenue, me semblaient justifier la réputation particulière de courage, dont ils jouissent à l'étranger et parmi leurs compatriotes. Plusieurs de ces braves (*boûre*) nom qui répond au *palicare* des grecs, portaient sur leurs fronts hâlés des balafres, signes certains qu'ils avaient vu l'ennemi de près. Au sortir de Dracoti, nous traversâmes un vaste cimetière, ayant en vue, une demi-lieue au midi de l'autre côté du fleuve, le village

de Codras ou Codrion dont les habitants qui sont chrétiens se disent issus du canton de Caulonias.

Le Mertchica, que nous avions prolongé jusqu'à cette distance, sous la dénomination de Melchiovo, prend en arrière de Codras, le nom de Palésia, et l'Omichioto, qui tourne au nord, celui de Maile-Dam ou montagne de Damesi. Aux environs de Codras, l'Aoüs reçoit une petite rivière, et un peu plus loin, le Celydnus, qui lui apporte le tribut des eaux de la vallée entière de Drynopolis.

Je venais de faire ainsi la reconnaissance topographique d'un défilé décrit par Plutarque, qui confond dans sa narration l'Apsus (1) avec l'Aoüs, et dont on a mal interprété le sens, quand on lui fait dire que le consul romain *Julius Publius s'y trouvait campé avec son armée au-devant de Philippe, qui de long-temps avait planté son camp auprès de la bouche du fleuve Apsus.*

Mais si Plutarque est en défaut en ce point, on peut juger par la description que je viens de tracer, qu'il avait eu des renseignements positifs sur les localités, quand il dit, en décrivant le défilé compris entre

---

(1) L'Apsus, qui est la rivière du Berat, se jette dans l'Adriatique, cinq lieues au N. O. d'Apollonie; l'Aoüs ou Voïoussa s'y décharge également une lieue à l'O de la même ville en traversant une plaine, et pour attaquer l'ennemi établi à l'embouchure d'une de ces deux rivières, le consul, sans faire l'inutile trajet de Corcyre pour rentrer dans les terres, pouvait y débarquer en partant de Brindes. C'est donc au *débouché*, et non pas à *l'embouchure* de l'Aoüs, qu'eut lieu le fait d'armes rapporté par Tite-Live et par Plutarque; à l'endroit où le fleuve entre dans la vallée de Tébélen.

Cleïsoura et Dracoti : *C'est une longue vallée emmurée de costé et d'autre de grandes et haultes montagnes, non moins aspres que celles qui enferment la vallée que l'on appelle Tempé en Thessalie. Mais il n'y a pas de si beaux bois, ni des forêts verdoyantes, guayes prairies, ni autres lieux de plaisance, comme il y a en l'autre : ains est seulement une grande et profonde fondrière, par le milieu de laquelle coule le fleuve Aous, lequel en grosseur, en roideur et vitesse, ressemble assez au Pénée. Il occupe tout l'intervalle qui est entre les pieds des montagnes, excepté qu'il y a un petit chemin qui a été taillé à la main dedans le roc, et une fente fort estroite au bord de l'eau, si mal aisée, qu'à grande peine une armée y pourroit passer, encore qu'elle ne trouvât personne qui lui défendist le passage ; mais s'il est tant soit peu gardé, il est du tout impossible qu'elle y puisse passer.* Nous mîmes trois quarts d'heure à traverser la vallée depuis Dracoti, en laissant à mi-chemin Slouzati, pour arriver en face de Tebelen.

Comme le pont de l'Aoüs, qui se redresse au nord après s'être grossi du Celydnus, était ruiné par la chûte de deux de ses arches, on déchargea nos chevaux, après avoir hélé le bac qui se trouvait échoué à la rive opposée. Il fallut attendre long-temps pour réunir les bateliers ; et lorsqu'ils accostèrent, je fus effrayé de voir au lieu d'une nacelle, un caisson de forme quarrée et sans avirons, sur lequel il fallait traverser un fleuve profond et rapide. Cependant comme il n'y avait pas de choix, je m'embarquai avec les hommes et les bagages, et on se mit à flot tandis que les chevaux

perdant terre nageaient guidés par les postillons qui leur soutenaient la tête hors de l'eau, au moyen d'une corde à laquelle ils avaient amarré leurs licols. Parvenus au courant, on s'abandonna à la dérive, et cet étrange convoi d'hommes assis sur un radeau, et de chevaux qu'il traînait, vint s'échouer au-dessous de Tebelen. Les conducteurs et nos montures prirent terre dans cet endroit, d'où ils se rendirent à la ville, pendant qu'on remorquait notre bac au moyen d'une corde qui se rompit plus d'une fois, avant de nous avoir traînés au lieu où nous nous arrêtâmes. Je me rendis aussitôt au palais du visir Ali pacha, où je fus logé et traité par son intendant, avec autant de cordialité qu'un mahométan peut en avoir pour un chrétien.

La chronique d'Argyro-Castron (1) rapporte à un temps très-ancien la fondation de Tebelen, qu'on dit avoir remplacé Titopolis ou *Tite-la-Basse*. Mais elle me paraît une ville tout-à-fait moderne. Occupée la première fois par les Turcs vers la fin de l'année 1401 (897 de l'Hégire), elle serait restée ignorée, si elle n'avait le fatal avantage d'avoir vu naître Ali pacha, auquel elle doit sa célébrité. Ses maisons habitées par des Turcs, que le satrape ne cesse de combler de ses dons, le sérail du maître, placé dans un point de vue superbe, annoncent la résidence du vice-roi moderne de l'Épire, et celle des sicaires qui sont les instruments et les complices de sa grandeur.

Le palais où je me trouvais, construit sur un vaste plan, offrait, entre des corridors latéraux, une salle

(1) Voy. à la fin du tome V de ce voyage.

d'une proportion démesurée, entourée de sophas couverts de brocards de Lyon, et soutenue par des colonnes placées autour d'un bassin revêtu en marbre blanc, du milieu duquel jaillissent plusieurs jets d'eau. C'était, avec une chambre qu'on me donna pour loger, la seule partie habitable, car on remettait alors à neuf les autres salons. Le pacha faisait aussi voûter des souterrains, dans lesquels il entassait son argent, en disant qu'il amassait pour sa vieillesse, sans penser qu'il se courbait sous le poids de l'âge, qui avait blanchi sa barbe. Tebelen était l'objet de son affection, l'asyle *inexpugnable* dans lequel il ne pouvait être atteint que par la mort, qu'il n'osait envisager dans l'avenir! Il parlait avec plaisir de ce lieu qu'il nommait *ses délices*, il m'en avait fait un tableau séduisant, mais c'était celui de son imagination. Pour moi, je n'y vis qu'un vallon d'un aspect sinistre, environné de montagnes nues et affreuses, et le séjour des ouragans, qui se succèdent avec une telle violence, qu'on n'a jamais pu réussir à élever un arbre dans la ville, ni aux environs.

Le sérail était une prison non moins effrayante. Dès que le jour finissait, ses portes étaient soigneusement barricadées, des gardes armés se rendaient aux postes qui leur étaient assignés; et des chiens molosses qu'on lâchait dans les cours, faisaient retentir au loin les échos, de leurs aboiements. J'étais moi-même claquemuré dans une chambre sans fenêtres, avec mes domestiques; et un albanais couchait en dehors de ma porte, avec la consigne de nous accompagner, si quelqu'un demandait à sortir. Tout était motif de suspicion et de surveillance dans ce repaire de la tyrannie. Plu-

sieurs fois, pendant les longues nuits que j'y passai, j'entendis le bruit des chaînes des malheureux qui gémissaient au fond des souterrains creusés ainsi que les caves, dans lesquelles sont déposés les trésors du satrape, au-dessous des salons somptueusement meublés. Ainsi, le luxe, la richesse, la misère et le malheur, se touchent dans ce tartare, image de la stérile opulence et du désespoir des enfers.

On croira sans peine que je ne tournai pas mes regads vers le harem, dans lequel vivent abandonnées à la misère un grand nombre de femmes esclaves. On m'apprit qu'une française y était morte après une douloureuse captivité de dix années. Quelle était cette femme, comment était-elle tombée au pouvoir du satrape? Son nom était Marie, voilà tout ce que je pus savoir.

Pour faire trève à la monotonie de ma situation, le chef d'un téké, ou couvent de Derviches, me faisait de longues histoires pour me prouver la beauté de la religion de Mahomet. Il me racontait, comme les dévôts (qui ont en tous les pays du monde des traditions à part de la créance fondamentale), que les mystiques ont mis en paradis le belier d'Abraham, le veau de Moyse, la fourmi de Salomon, le perroquet de la reine de Saba, l'âne d'Esdras, la baleine de Jonas, le chien Kittmer des sept Dormants et le chameau de Mahomet.

Puis, paraphrasant en théologien sur chaque objet, il disait : « Par belier ou mouton d'Abraham, nous en-« tendons l'animal que ce patriarche mit à la place « d'Isaac. La vache rousse ou veau de Moyse, chose « qui n'est pas encore décidée, est celui ou celle

« dont les cendres servaient aux purifications. Quant
« à la fourmi de Salomon, nous tenons pour certain
« que ce prophète avait inspiré par sa sagesse un tel
« respect à tous les animaux, qu'ils décidèrent de lui
« envoyer une députation avec des présents. Chacun
« présenta le sien, et la fourmi lui en ayant offert un
« d'un plus grand volume qu'elle n'était elle-même, il
« la bénit, et elle mérita par là d'être placée au séjour
« des bienheureux. Le perroquet (certains hérétiques
« disent la stuppe de la reine de Saba, qui lui servait
« de messager pour correspondre avec Salomon) s'ac-
« quitta si bien de son emploi, qu'on lui a décerné les
« honneurs du paradis.

Quant à l'âne d'Esdras, ce prophète annonçant un
« jour la resurrection à des mécréants, ne trouva moyen
« de les convertir, qu'en ressuscitant son âne, qui était
« mort depuis plusieurs années. » A ces mots un toxide se
mit à rire, et le derviche le regardant avec dédain poursuivit : « Je pense que tout le monde sait l'histoire de Jonas,
« et de son poisson; pour ce qui est du chien Kittmer,
« voici le fait. Les pauvres persécutés s'étant retirés
« dans une caverne, un d'eux aperçut un chien qui les
« suivait, auquel il jeta une pierre qui lui rompit
« une patte. L'animal lui demanda poliment pourquoi
« il le maltraitait de la sorte ? Comme on lui répondit :
« que c'était pour l'éloigner, afin de ne pas les faire
« découvrir, il les pria de l'enfermer avec eux. Sa de-
« mande fut octroyée, et au bout de 372 ans les sept
« Dormants et Kittmer furent enlevés en Paradis.

« Le chameau de Mahomet, vous l'avez entendu ra-
« conter, portant le prophète qui allait un jour de
« Medine à la Mecque visiter le capitaine Ful, ne sa-

« chant ni le chemin, ni le lieu où il demeurait, l'in-
« dustrieux animal y ayant conduit son maître, il en
« fut récompensé par le bonheur réservé aux élus. »
Quid rides? Lecteur, les légendes orientales et les Mille et une Nuits nous font mieux connaître les mœurs des Mahométans, que les relations des voyageurs. Une longue enfance est le partage des vieux esclaves de l'orient, à qui l'Éternel n'accorda en partage que des illusions et une barbarie féroce.

Dans mes promenades aux environs de la ville, que je fis sous bonne escorte, à cause du voisinage dangereux des Iapyges, qu'Ali pacha n'avait pas encore subjugués, je visitai le château de Jarre, qui est un ouvrage des Latins. De là je remontai pendant une lieue le cours de la Bentcha, qui roule des pyrites cuivreuses parmi ses sables. Cette rivière qui prend sa source dans les hautes montagnes de l'Acrocéraune, coule dans une vallée flanquée d'escarpements horribles au penchant desquels j'aperçus Bentcha, village de cent cinquante feux, habité par des Schypetars Iapyges. On me montra au couronnement d'un rocher voisin l'enceinte pélasgique d'une ville des anciens Chaoniens que j'eus le regret de ne pouvoir visiter. Mes guides me dirent que la principale richesse des habitants de Bentcha consistait en trente mille moutons et chèvres. Ils se contentèrent de m'indiquer la position de Nivitza Malisiotès, bourgade de six à sept cent familles, qui se trouve cinq lieues plus loin dans le centre des montagnes; c'était tout ce qu'ils pouvaient faire, car Ali pacha n'étant pas maître de cette région sauvage, il fallait renoncer à y pénétrer.

Je parcourus successivement les environs de Tourani

de Velikiote, où le visir a un jardin. Je revins de là au pont de la Bentcha, en marchant au N., entre le mont Argenick et la rive gauche de la Voïoussa, j'arrivai dans une heure et demie de marche à Liopud. Ce bourg, appelé Liopesi par les Grecs, donne son nom à une petite contrée qui renferme huit villages situés presque tous dans les montagnes. On nous conduisit aux ruines d'un château, qui sont les décombres d'une forteresse du moyen âge. Je remarquai que l'Aoüs, à partir de cet endroit, décrit une vaste courbe à l'O., avant de reprendre la direction N. O., qu'il suit constamment. Je dus me contenter de signaler le gisement de Tourani, et nous reprîmes la route de Tebelen. Les Albanais me dirent que la ruine située près de Liopud était dans le temps des Normands le chef lieu d'un arrondissement de douze villages, desquels relevaient vingt-cinq églises ayant dotation. Ce furent toutes les particularités que je pus recueillir, et je pense que de long-temps, on n'en saura pas davantage sur cette partie du canton de Desnitza, qui se compose de dix-huit villages, dont la population avec celle de Tebelen s'élève à sept mille individus, qui sont presque tous mahométans.

L'horizon du bassin de Tebelen est terminé au midi par le mont Mertchica, au couchant par le mont Argenik, que dominent les *mali scrueles*, ou *montagnes des têtes nues*, chaîne orientale de l'Acrocéraune. A l'est le Maile-Dam présente une lisière grisâtre, qui est plongée à une grande distance, par les faîtes majestueux du Tomoros. Cette arrière-digue qui se dégage dans les hautes régions du ciel, me servit à reconnaître que la ville où je me trouvais est placée

sur un triangle, dont Berat et Avlone, éloignées de douze lieues l'une de l'autre, seraient les sommets isolés.

En face de Tebelen, je déterminai avec soin un téké de derviches, placé à l'ouverture du défilé qui conduit par Damesi, forteresse connue dans le temps du bas empire (1), à Berat, et à Cleïsoura par les montagnes, sans être obligé de prendre le défilé de Grûca (2). Après avoir terminé ces reconnaissances, je ne pensai plus qu'à quitter une ville qui ne plaira qu'à Ali pacha et où les Radgliffe et les Lovis seuls pourraient trouver des tableaux dignes de leurs élucubrations.

(1) Suivant la chronique manuscrite de Janina, Damesi fut ruinée par Siméon, roi des Triballes. F. vers. 5.

(2) Le Teké se trouve quatre milles E. de Tebelen; une lieue et demie au-delà E., la forteresse ruinée de Damesi; une demi-lieue E. quart N. E., Cachisti; une demi-lieue, même direction, Maritza, deux lieues E. N. E. Chalezi. A cette distance, s'ouvre un sentier entre sommets, qui mène à Mejourani et à Cleïsoura, direction importante à connaître, comme on le verra dans le chapitre suivant, pour entendre ce que dit Tite-Live des manœuvres de Q. Flamininus contre Philippe, qui était embusqué entre le mont Asnaus et Ærope. De Chalezi, pour se porter dans la vallée de l'Apsus, on suit le N. pendant une lieue jusqu'à Vango-Poulia, et de là on arrive à Tojari, village éloigné de quatre lieues N. E. S. O. de Berat.

CHAPITRE IV.

Route de Cleïsoura à Berat, par la vallée de la Desnitza. — Sources de la rivière de Saint-Georges et de celle de Tojari. — Application de la géographie ancienne aux descriptions précédentes. — Observation sur la partie du trente-deuxième livre de Tite-Live, relative à la campagne de T. Quintius Flamininus contre Philippe, roi de Macédoine.

Avant de poursuivre la potamographie de l'Aoüs jusqu'à son embouchure dans l'Adriatique, je me reporte à l'entrée orientale du défilé de Cleïsoura, pour faire connaître le cours de la Desnitza, et la gorge qui conduit à Berat, entre les chaînes parallèles du Trebechina et du Tomoros. Cette reconnaissance que je fis dans un autre voyage, en terminant de ce côté la description du N. de l'Épire, me donnera le moyen de comparer la géographie des anciens avec celle dont je viens d'exposer le tableau. Maître de mon sujet, je vais pouvoir expliquer la seconde campagne des Romains contre Philippe roi de Macédoine, campagne qui fut le prélude de l'asservissement entier de la Grèce continentale par Paul-Émile, sous le règne de Persée fils du monarque qui osa balancer la fortune de Rome, aux rives de l'Aoüs.

Sans entrer dans le défilé de Grûca, si on dirige au N., on aperçoit à gauche, au pendant oriental du mont Trébéchina, le bourg de Cleïsoura divisé en deux quartiers groupés au-dessous d'un fort qui commande les plateaux supérieurs, le *stenum*, et la vallée traversée par la Desnitza. Les remparts de la forteresse regardée par les Albanais comme une des plus formi-

dables de l'Épire, venaient de s'écrouler par la commotion de quelques pierriers qu'on avait tirés pour annoncer la solennité du Bayram. Le gouverneur, logé dans une masure, n'en était cependant pas moins orgueilleux; et comme il tenait des otages renfermés dans les casemates, il ne me fut pas permis de pénétrer dans son acropole. On nous cria de loin d'aller loger au village, parce que sans un ordre, on ne pouvait entrer dans une place de guerre. Quelle place, et quelle forteresse! Les Grecs qui m'accompagnaient ne pouvaient s'empêcher d'en rire; et quand elle serait bastionnée par les plus habiles ingénieurs, elle ne tiendrait pas deux jours contre un bombardement, qu'on pourrait facilement entreprendre à couvert d'un épaulement naturel, qui se trouve au bas de la montagne. Cependant, comme la politique albanaise mettait une grande importance à ne pas m'y admettre, je n'osai insister, et il fallut chercher un gîte dans la ville. Nous y étions à peine établis, qu'on vint m'annoncer la visite du gouverneur, auquel je fis répondre à mon tour, que je le priais de rester dans son château, chose qu'il ne se fit pas répéter.

Cleïsoura, bâtie sur un roc dépouillé de verdure, est dominée en arrière par une forteresse qui s'élève au bord des précipices de l'Aoüs, à la hauteur de mille à douze cents pieds. Sa population, composée de deux cents familles émigrées sorties du canton de Caulonias depuis cinquante ans, semble être une horde de Bohémiens. La livrée de la misère, des mœurs basses, une physionomie repoussante disent au voyageur qu'elle est étrangère aux races belliqueuses de la Macédoine, dont elle est le rebut et l'objet du mépris. Un prêtre

qui vint me demander l'aumône me vendit un médaillon en argent de Persée. Il m'assura, et le fait a été depuis vérifié, que la forteresse reposait sur les soubassements d'une acropole hellénique. Ce fut là tout ce que je pus apprendre et découvrir, dans cette première excursion.

Après avoir passé une mauvaise nuit à Cleïsoura, nous descendîmes pour prendre le sentier qui conduit une lieue au N., au-dessous du grand village de Podgoriani; et un mille plus loin, après avoir gueé la Desnitza, nous arrivâmes au khan de Kiapova. Le fond de la gorge, dans lequel nous marchâmes, était bien cultivé, et les flancs boisés du gigantesque Tomoros me présentaient plusieurs villages, dont les plus remarquables seront indiqués sur la carte. Comme il n'y avait aucune découverte à faire dans les vallées collatérales, nous poussâmes en avant; et dans trois quarts d'heure, nous passâmes à gué deux torrents et un troisième sur un pont. De là, nous entrâmes dans un bois de deux milles d'étendue, qui est arrosé par plusieurs ruisseaux, et au sortir, nous trouvâmes le caravanserail de Vinio-Castron. Vis-à-vis, à la base du mont Tomoros, je vis un groupe de villages appelés Djeffo, résidence des tribus toxides, qui conduisent leurs troupeaux dans les vallées de l'Apsus, où les bergers forment des camps pendant l'été. Les bords du chemin que nous suivions étaient environnés de noyers, arbres très-communs dans la région septentrionale de l'Épire; et à une lieue et demie de Djeffo, nous nous trouvâmes aux sources de la branche septentrionale de la Desnitza, point de partage d'un autre système d'eaux, qui coulent du côté de Berat.

Boubsi, Bicoca et Rossi nous restant à gauche, nous commençâmes à descendre dans le canton de Tomoritza, où l'on ne trouve que les ruines de quelques vieux châteaux bâtis par les soldats de Tancrède et de Bras-de-Fer. Pendant une lieue, on n'aperçoit ni culture, ni habitations, jusqu'aux sources de la rivière de Tojari (dont le nom historique ne m'est pas connu), qui sortent de buttes noirâtres entremêlées d'ardoises. Le cours de cette rivière se dessine au N., où elle se grossit, au bout de quatre milles, d'un ruisseau indiqué dans la carte. On voit à gauche le château ruiné de Plentza, forteresse du moyen âge, que Léon Allatius appelle Pologus (1), ainsi que trois villages placés à l'entrée du défilé qui conduit dans la vallée de l'Aoüs par Damesi, comme je l'ai rapporté dans une note du chapitre précédent. J'avais devant moi dans la direction N. E. la scène majestueuse des monts Cauloniens, le Khan et le village de Tojari, ainsi qu'un château fort, bâti sur l'emplacement de celui qui est nommé Timoros par les écrivains du Bas-Empire (2). Nous fîmes halte à un caravanserail défendu par la tour de Plentza, où le visir Ali tenait ses avant-postes, lorsqu'il ne

---

(1) Léon Allatius, dans ses notes sur l'histoire de G. Acropolite, appelle (comme les Albanais de nos jours) la forteresse ruinée de Plentza, Pologus. Il appuie son témoignage sur l'autorité de Pachymère, dans son récit de l'expédition du connétable Jean, qui s'empara de Canina, Belgrade ou Berat, et de Pologus : Καὶ ἀπτέρῳ τάχει αἵρει μὲν τὸ περὶ τὰ Κάνινα φρούριον, αἵρει καὶ τὸ περὶ τὰ Βελλέγραδα καὶ Πόλογον.

Fol. rect. 273.

(2) Τίμωρον φρουρίον τι καὶ αὐτὸ Ἑσπέριον περὶ Βαλάγριτα ᾠκισμένον.

Cantacuz. hist. p. 301.

s'était pas encore rendu maître de Berat. Ce fut à cet endroit que se terminèrent mes excursions, à cause de la guerre qu'il faisait au pacha de la moyenne Albanie. Mais dans la suite, je revis le cours de la même rivière, qui passe deux milles au N. E. de ce caravanserail, au-dessous du village de Tojari, d'où elle entre dans une des vallées du Tomoros, pour se réunir à l'Apsus. Je reconnus également la projection de la rivière de Saint-Georges, et les affluents du canton de Skrapari, dont le territoire s'étend pendant cinq lieues du midi au N., par sa chaîne de montagnes, jusqu'en face de Berat, capitale du Musaché.

Il n'entre pas dans mon plan de rappeler les causes qui avaient porté les Romains à tourner leurs armes contre la Grèce; mais il est, je pense, intéressant, au point où je suis arrivé, de pouvoir faire comprendre la narration de Tite-Live, en la rapprochant de celles de Plutarque et de Polybe. Je connaissais toutes les parties de la Grèce, et je terminais mon sixième voyage dans l'Épire, lorsque je me crus assez riche en observations, pour entreprendre d'expliquer la campagne de Quintius Flamininus contre Philippe, dont le récit avait mis jusqu'à présent à la torture les géographes, les commentateurs et les savants qui ont donné des essais sur la Grèce ancienne. J'avais visité la Macédoine Cisaxienne, la Thessalie, la chaîne du Pinde, et les lieux de l'Illyrie macédonienne, où Philippe avait déja appris à connaître et à redouter la valeur des Romains. J'admirais avec quel art ce prince, sans se laisser abattre par les revers de sa première campagne, avait su électriser un peuple fier du nom d'Alexandre, et le déterminer à faire tête aux Ro-

mains; quand les républiques de la Grèce briguaient leur amitié, plutôt que de faire cause commune avec lui, pour repousser une nation qui, sous le voile d'une protection fallacieuse, préparait leur commun asservissement.

Si on porte un coup d'œil sur la carte, on comprendra comment le roi, informé d'une expédition que les Romains préparaient à Corcyre (Corfou), après avoir levé le siége de Thaumacos (1) et rassemblé une armée pour défendre ses états, menacés par l'ennemi du côté de l'Illyrie, entra au printemps dans l'Épire, précédé de son lieutenant Athenagore, et vint, après avoir traversé la Chaonie (qui embrassait alors le bassin de Janina, la vallée de Pogoniani et celle de Drynopolis), occuper les défilés voisins d'Antigonie (2). On reconnaîtra sans peine pourquoi, après avoir exploré le pays, il se décida à occuper les positions situées au-delà de l'Aoüs; de quelle manière il posta Athenagore et les troupes armées à la légère, près du

(1) Thaumacos, ville de Thessalie, près du golfe Maliaque, appelée aujourd'hui Démoço. *Voy*. Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 4.

(2) Principioque veris cum Athenagora, omnia externa auxilia, quodque levis armaturæ erat, in Chaoniam per Epirum ad occupandas quæ ad Antigoniam fauces sunt (Sthena vocant Græci) misit. Ipse post paucis diebus graviore secutus agmine, quum situm omnem regionis adspexisset, maxime idoneum ad muniendum locum credidit esse, præter amnem Aoum: is inter montes, quorum alterum Æropum, alterum Asnaum incolæ vocant, angustâ valle fluit, iter exiguum super ripam præbens. Asnaum Athenagoram cum levi armaturâ tenere ac communire jubet : ipse in Æropo castra posuit, etc. Tit.-Liv., *ibid*. c. 6. Confer. c. II, Plut. in Quint. p. 370; Polyb. XX, 3; XXVII, 13; XXXI, 8, 12.

mont Asnaus, à l'endroit où se voit maintenant le village de Dracoti. Enfin on sentira l'importance de la position qu'il se réserva, en plaçant son quartier au pied du mont Ærope, dans l'angle compris entre le confluent du Celydnus et de la Voïoussa, aux environs du village moderne de Codras, en tirant des retranchements qu'il garnit de tours, dans les endroits où les approches pouvaient être faciles.

Toutes ces dispositions étaient prises, lorsque Villius, qui hivernait à Corcyre, fut informé par Charops, prince des Épirotes, partisan de Rome, des manœuvres et de la position de Philippe. Sur-le-champ il passa dans l'Épire, et s'étant avancé jusqu'à la distance de cinq milles du camp du roi, il y laissa ses légions dans un lieu retranché, pour aller reconnaître avec un parti d'éclaireurs, la position de l'ennemi. Le lendemain, on délibéra dans le conseil si on attaquerait les Macédoniens dans leurs lignes, chose difficile et périlleuse, ou bien, comme l'avait fait Sulpicius l'année précédente, si on ne ferait pas le tour pour entrer dans la Macédoine. Dans cette hypothèse, on aurait dû descendre l'Aoüs pendant neuf lieues, remonter à travers la Taulantie ou Musaché par Berat, et prendre les défilés des monts Candaviens; mais on craignait de perdre la saison en marches, indépendamment des inconvénients qu'on aurait éprouvés en abandonnant le communications avec la mer. On flottait au milieu de ces incertitudes, lorsqu'un courrier apporta la nouvelle que T. Q. Flamininus, nommé consul, remplaçait Villius dans le commandement de l'armée de Macédoine.

Depuis la ruine d'Annibal et de Carthage, le sénat

n'avait attaché à aucune autre entreprise l'importance qu'il mettait à poursuivre celle qu'on avait résolue contre Philippe. Il voulait venger Rome des affronts que Pyrrhus lui avait faits, lorsqu'il porta le théâtre de la guerre dans l'Italie. On mettait une gloire particulière à réduire en province romaine la patrie d'Alexandre, et on sentait que Philippe vaincu, la Grèce entière était asservie. Mais jusqu'alors on n'avait obtenu que des avantages équivoques; et l'orgueil romain voulait terminer avec éclat une entreprise dans laquelle son honneur était compromis. On accorda en conséquence au consul un renfort de ces vieux soldats qui avaient servi en Afrique et en Espagne. Enfin pour se rendre les dieux propices, on décréta des expiations, et un jour de prières publiques,

Après ces préparatifs, T. Q. Flamininus s'étant embarqué à Brundusium, port d'où sortirent dans la suite toutes les expéditions dirigées contre la Grèce, arriva à Corcyre avec un renfort de huit mille hommes et de huit cents chevaux. Sans délai il traversa le canal sur une quinquérème; débarquant à la première terre, il s'avança à grandes journées jusqu'au camp romain qui se trouvait dans l'Épire, et Villius, qu'il congédia, lui remit le pouvoir avec les faisceaux (1).

Les troupes de T. Q. Flamininus l'ayant rejoint quelques jours après, au lieu d'agir comme l'empres-

(1) Liv. lib. XXXII, c. 10; et Plut. Flamin. p. 370 (ἔγνω προσβαλὼν ἀνὰ κράτος διὰ τῶν ἄκρων βιάσασθαι τὴν πάροδον); il est probable qu'ayant pris terre à Buthrotum, le consul se dirigea par Delvino, Moursina, Argyro-Castron, pour se rendre à Tébélen, qui se trouve à l'entrée des défilés Antigoniens.

sement qu'il avait mis à se rendre à son poste le faisait présumer, il tomba dans les mêmes irrésolutions que son prédécesseur. Il était frappé de la difficulté de l'entreprise qui se présentait devant lui. Il hésitait à la vue de ce défilé redoutable hérissé de retranchements, défendu par une armée que commandait un prince valeureux et expérimenté. Ces considérations le ramenaient à l'idée de *faire un circuit par la contrée de la Dassarétide et par la ville de Lyncus, là où le pays est plain et le chemin aisé* (1). C'était à ce plan peu convenable au génie romain qu'on se serait arrêté, si Flamininus n'eût craint de s'éloigner de ses communications avec Corcyre, en laissant sur ses derrières un ennemi maître du pays, qui pouvait s'enfoncer dans les montagnes et lui faire perdre l'été en évitant le combat. Cependant on était toujours arrêté, quand on revenait à savoir comment on pourrait l'attaquer dans la position qu'il tenait, et quarante jours s'écoulèrent sans qu'on se décidât à aucune entreprise.

Cette lenteur peu ordinaire aux Romains fit penser à Philippe qu'il pouvait entamer des négociations; et Flamininus s'y trouvant disposé, elles s'ouvrirent entre le préteur Pausanias pour le consul et Alexandre maître de la cavalerie pour le roi. Mais comme il arrive ordinairement à la vue des camps, lorsque les armes brillent entre les mains des plénipotentiaires, il était difficile de s'entendre. Le négociateur de Rome, loin de diminuer ses prétentions, enchérissait tellement, que le roi, qui s'était avancé jusqu'au milieu

(1) Plutarq. vie de T. Q. Flamin., § V, trad. d'Amyot.

du fleuve, entendant répéter ses conditions au consul, ne put s'empêcher d'élever la voix en s'écriant : « Que demanderais-tu donc de plus, T. Quinctius, si j'étais vaincu ? » Ces paroles inspirées par l'indignation échauffèrent tellement les esprits, qu'on fut sur le point d'en venir aux mains, et on se sépara sans avoir pu s'accorder.

Il est probable que le fleuve était alors dans ses plus basses eaux, comme cela arrive au fort de l'été ; car dès le lendemain de la rupture des conférences, on voit les Romains dans la plaine qui s'étend entre Dracoti et le fleuve, engager une affaire contre les Macédoniens, les repousser jusque dans leurs lignes, et la nuit seule mettre fin au combat, sans autre résultat que la perte de quelques hommes dans les deux armées (1).

Les combats se renouvelaient sans amener aucun résultat décisif. Chaque jour les Romains marchaient à l'ennemi ; mais *quand ils se perforceoyent de gravir contre mont, ils estoyent accueilliz de force coups de dards et de traicts, que les Macédoniens leur donnoyent de çà et de là par les flancs : si estoyent les escarmouches fort aspres pour le temps qu'elles duroyent, et y demouroyent plusieurs blescez et plusieurs tuez d'une part et d'autre ; mais ce*

(1) Postero die per excursiones ab stationibus, primo in planitie satis ad id patenti multa levia prælia commissa sunt : deinde recipientibus se regiis in arcta et confragosa loca, aviditate certaminis accensi eo quoque Romani penetravere. Pro his, ordo et militaris disciplina, et genus armorum erat aptum urgendis regiis : pro hoste loca, et catapultæ balistæque in omnibus prope rupibus quasi in muris dispositæ. TIT.-LIV. lib. XXXII, c. 10.

n'était pas pour décider ni vuider une guerre (1).

Le découragement augmentait, lorsqu'un berger envoyé par Charops fut amené devant Flamininus, auquel il dit qu'ayant coutume de conduire ses troupeaux dans le défilé alors occupé par le roi, il connaissait tous les sentiers qui y aboutissent. Il offrait en conséquence de guider sans de grandes fatigues un détachement, qu'il conduirait dans trois jours au plus tard, jusques en un lieu, d'où il plongerait sur les Macédoniens; et il ajouta qu'on pouvait le croire, comme si Charops, par lequel il était envoyé, affirmait lui-même le fait.

Malgré cette assurance, le consul accueillit la révélation du berger avec une joie mêlée de doute, en envoyant demander à celui qui l'envoyait s'il pouvait se fier à sa révélation. Rassuré par la réponse favorable de Charops (2), il se décida à risquer l'expédient qu'on lui proposait. Afin d'occuper l'ennemi pour lui dérober son dessein, il le fit attaquer sans relâche

(1) Plut. vie de T. Q. Flaminius, § V, traduction d'Amyot. Il serait à desirer qu'on collationnât les différents manuscrits de Plutarque, car il est probable qu'il n'a pu confondre l'Apsus avec l'Aoüs. Le premier de ces fleuves arrose l'Illyrie macédonienne, et prend ses sources dans la chaîne du Tomoros de Berat. Le second, au contraire, est celui qui donne entrée dans l'Épire, en s'avançant du N. O. au S. O., et ses sources sont dans le Pinde auprès de Iancatara.

(2) Nous retrouvons cette variante, qui n'existe nulle autre part, dans la nouvelle édition des classiques latins de N. E. Lemaire. *Hæc ubi consul audivit percunctatum ad Charopum mittit, satisne credendum super tanta re agresti censeret? Charopus renuntiari jubet*, etc. Liv. lib. XXII, c. 11, n. 1.

pendant deux jours, avec des troupes qui se succédaient et se relevaient, comme s'il avait voulu emporter le passage de vive force. En même temps il détacha secrétement un corps d'élite de quatre mille hommes de troupes légères et de trois cents chevaux, dont il donna le commandement à un tribun, auquel il prescrivit de se faire suivre par la cavalerie aussi loin qu'elle le pourrait, et quand les sommets ne le permettraient plus, de la laisser dans quelque gorge. Il lui enjoignit en outre de se diriger d'après les indications du berger, et qu'arrivé sur *la tête des ennemis*, il eût à lui en donner avis au moyen d'une fumée, sans permettre à ses troupes de pousser le cri de guerre, avant d'avoir appris par un contre-signal, qu'on était aux prises avec les Macédoniens. Enfin il prescrivit au tribun de ne marcher que de nuit, la lune à cette époque pouvant suffire à l'éclairer; de manger et de se reposer pendant le jour. Pour ne rien négliger des mesures de sûreté, il fit ensuite lier le guide auquel il promit de grandes récompenses s'il était fidèle. Après ces précautions le tribun partit, en même temps que le consul redoublait de soins pour dérober à l'ennemi la connaissance de son expédition (1).

Le troisième jour, le corps d'armée aux ordres du tribun, conduit par le berger (2), ayant donné le

---

(1) Plutarque rapporte que Charops envoya plusieurs guides à Flamininus, que c'étaient des pâtres qu'on menait en lesse, liés et garrottés dans la crainte sans doute que quelques-uns d'entre eux ne s'échappassent et ne trahissent le secret de la marche des Romains. Vid. Plut. § VI, trad. d'Amyot.

(2) L'histoire du berger envoyé par Charops à Flamininus



signal convenu du haut de la montagne qu'il occupait, le consul passa l'Aoüs, et attaqua avec une telle furie l'ennemi qui s'était avancé à sa rencontre, que les Romains ayant renversé le soldats de Philippe, pénétrèrent dans leurs retranchements. Ils s'avançaient même dans le défilé où ils semblaient compromis, quand le cri de guerre se fit entendre derrière les Macédoniens. Ceux-ci, découvrant les Romains sur leurs têtes, sont frappés de terreur. La confusion se met dans leur armée, ils fuient; et l'étroitesse du défilé, qui empêche les Romains de les poursuivre, et au détachement du tribun de leur couper la retraite, fait qu'ils parviennent à se retirer avec une perte peu considérable (1).

Le roi qui avait pris la fuite au premier moment, revenu de sa frayeur, s'arrêta à cinq milles du champ de bataille, prévoyant avec raison qu'il ne pouvait être poursuivi à cause de la difficulté des lieux. En effet les vainqueurs, après avoir forcé avec peine le camp qu'il avait abandonné, y passèrent la nuit, après

---

s'est conservée dans le souvenir des habitants de Tebelen, auxquels je l'ai entendue raconter. Ali pacha, sans en connaître l'origine, la rapporte à un seigneur du pays, qui fut guidé par un berger qu'on menait en laisse (*comme un chien de chasse;* ce sont ses expressions), par le défilé de Damesi, pour s'emparer de Cleïsoura, qui était une place inexpugnable, remplie de trésors, commandée par une princesse si belle, etc. Ainsi s'est perpétué, sous d'autres couleurs, un fait historique parmi des barbares, qui ne connaissent ni le nom de Philippe, ni celui de Flamininus.

(1) Cet événement est rapporté à l'an de Rome 556, l'an 3e de la 245e olympiade, 198 ans avant J.-C.

l'avoir pillé, et dépouillé les morts. Le roi, retiré à l'extrémité du défilé sur une hauteur, ayant réuni ses soldats qui le rejoignirent comme s'ils n'avaient pas *perdu de vue ses drapeaux*, résolut de se retirer vers la Thessalie.

Le récit de cette campagne des Romains s'accorde, comme on peut maintenant en juger, avec les topographies que j'ai exposées. On trouvera par la comparaison, à la base du mont Argenik au midi de Tebelen, la position du camp des Romains, et celle de l'armée de Philippe sur les deux rives de l'Aoüs, à l'entrée du défilé, vers Codras et Dracoti. Quant au passage des montagnes indiqué par l'émissaire de Charops, c'est celui du *Maile-Dam*, qui conduit, comme je l'ai fait connaître, de Tebelen à Berat. Enfin, pour expliquer de quelle manière le détachement commandé par le tribun de Flamininus aurait pu prendre les Macédoniens en queue, il suffit de se rappeler qu'on descend du mont Omitchioto dans le Grûca, par le sentier de Méjourani. Mais si on se souvient qu'il y a des sentiers étroits, praticables sur les deux bords du fleuve, on verra par quelle voie le roi put se retirer du camp de Codras, et on entendra clairement la narration de Tite-Live, dont l'exactitude topographique est d'une précision admirable dans toutes ses parties.

La suite de la narration de cet auteur (1), qui indique les jours de marche de Philippe, porte qu'en faisant sa retraite, il s'arrêta après la première journée au camp de Pyrrhus dans la Triphylie, contrée particu-

(1) Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 22 et 13; in Triphylia terræ Melotidos. Palmer. *Græc. Antiq.* II, 9.

lière de la Mélotide, qu'il ne faut pas confondre comme l'a fait Tillemont avec l'Élimiotide (1), puisque ce premier enclave dut être le territoire actuel de Lexovico; et Tcharchof, le camp de Pyrrhus. Le second jour, après une marche forcée, car la crainte le pressait, il vint camper au mont Lingon (2), sur un plateau d'une grande étendue, abondant en sources, environné de montagnes et de forêts, où il séjourna pendant plusieurs jours, incertain s'il ne devait pas se rendre directement dans son pays, ou bien descendre dans la Thessalie, dernier parti qu'il embrassa. Ainsi de Tcharchof Philippe remonta par la vallée du Saranta-Poros aux sources de l'Aoüs, qu'on trouve dans cette partie du Pinde qui est environnée par les Haliacmonts, le Mavron-Oros, et le Zygos (3). Dans une marche de douze heures il descendit de là à Trica, d'où il continua sa retraite pour aller se retrancher, et attendre les Romains à l'entrée du Tempé, défilé non moins formidable que le col de Cleïsoura, qu'il avait été forcé d'abandonner.

T. Q. Flamininus, au lieu de poursuivre Philippe à travers des défilés dangereux, profita de sa victoire pour recevoir dans son parti les Épirotes, dont il feignit d'ignorer les torts. Il se concilia également les Athamanes, en même temps qu'il expédiait des ordres à Corcyre, afin qu'on fît passer dans le golfe Ambracique les vaisseaux de transport qui devaient lui fournir des vivres. Le quatrième jour de marche, il campa sur

(1) L'Élimiotide fait partie de l'évêché actuel de Greveno en Macédoine.

(2) Tit.-Liv. lib. XXXII, c. 13; Strab. IX, 434.

(3) *Voyez* Liv. VII, 1 de ce Voyage.

le mont Cercétius, que Pline place au voisinage de la Thessalie; et après s'être emparé de plusieurs villes de cette province, il détacha des cohortes par un chemin court mais difficile, pour escorter les convois de grains et de vivres que ses transports devaient débarquer dans le golfe Ambracique (1). Ainsi la perte du poste des Stena de l'Épire décida du sort de Philippe, qui, ayant mécontenté toutes les républiques de la Grèce, les eut pour ennemies dès que la fortune lui devint contraire.

CHAPITRE V.

Description de l'Acrocéraune, appelée maintenant Iapygie ou Iapourie. — Topographie de sa région occidentale, formant le canton de la Chimère. — Conjectures sur l'Aorne d'Homère et le temple des Furies. — Ruines.

Les monts Acrocérauniens (2) célèbres dans la mythologie, nommés et non décrits par les anciens, sont la partie de l'Épire la plus rapprochée de l'Europe ci-

---

(1) *Voyez* l'Anovlachie, liv. VI, 1, 2, 3 de ce Voyage.

(2) Acrocérauniens ou Cérauniens, *montagnes du Tonnerre*, étaient ainsi appelées, à cause que *la foudre tombe souvent sur leurs sommets.* Τὰ Κεραύνια ὄρη οὕτω καλούμενα διὰ τὸ συχνοὺς ἐκεῖ πίπτειν κεραυνούς. — EUSTATHIUS, ad v. 389, Διόν. περιη. Pompon. Mela, lib. II, c. 3; Fest. Avien. Orb. descript. v. 5281.

Les observations faites sur la côte de la Chimère par M. Gauttier, capitaine de frégate, en 1816, fixent :

	Latit.			Long. à l'E. de Paris.		
Le cap de la Linguetta par.....	40°	26′	15″....	16°	54′	36″
Strata-Bianca.................	40	7	10	17	17	45
Porto-Palermo.................	40	2	45	17	28	40

Connaiss. des Temps pour 1821, p. 277.

vilisée, et la seule dans laquelle les étrangers n'ont jamais pénétré. Les écrivains grecs et latins, ne font connaître que quelques parties de leur littoral; et le voyageur qui navigue à l'entrée de l'Adriatique, semble s'être toujours contenté de les reconnaître du large, et de répéter après Horace, *infames scopulos acroceraunia*, sans qu'aucun ait hasardé d'y aborder, pour étudier leurs sites et les décrire. De nos jours pourtant quelques émissaires grecs d'origine au service de la Russie, y pénétrèrent pour traiter avec les Chimariotes; mais de tels hommes étaient aussi incapables d'observer, que de donner des renseignements exacts, à cause de leur exagération naturelle et des vues particulières qui les portaient à enfler la voix pour se donner de l'importance (1). Les Ioniens, qui fréquentent de temps immémorial les calanques et les ports de l'Acrocéraune, n'étaient pas plus propres aux recherches scientifiques; et ceux de leurs compatriotes qui pouvaient les faire, étaient forcés à trop de circonspection par le gouvernement vénitien, et surtout trop peu entreprenants, pour risquer un voyage qui n'était pas exempt de dangers. Cependant la connaissance de cette partie barbare de l'Épire était aussi neuve qu'importante pour la science. Je m'appliquai donc à aplanir les difficultés qui pouvaient m'en fermer l'entrée, en faisant connaissance avec les chefs les plus influents du pays, et en établissant avec eux des rapports qui plusieurs fois m'appelèrent dans leurs montagnes.

---

(1) Ces émissaires dont le chef était un Grec de Zea nommé Pangalos, vinrent, en 1770, se fédérer avec les Chimariotes, pour opérer l'affranchissement de la Grèce.

On a vu, dans les premiers chapitres de cet ouvrage, que je pris terre à port Panorme après avoir longé la côte de la Chimère ; et je vais maintenant exposer le résultat de plusieurs voyages faits à des époques différentes dans cette partie la plus sauvage de la Chaonie.

L'auteur de l'histoire des colonies grecques (1), qui a soulevé une partie du voile dont les retraites de l'Acrocéraune étaient couvertes, raconte comment Symé, réuni à Thoas, établit une colonie d'Étoliens parmi es Argyrines (2), au voisinage des monts Acrocérauniens : ils s'étaient, dit-il, fixés aux bords de l'Æas (Aoüs) qui baignait les murs d'Apollonie.

Après les Étoliens, vinrent aux mêmes lieux des Pélasges Myrmidons de la suite de Néoptolème qui fondèrent Byllys (3). Mais la plus considérable des colonies que l'Illyrie reçut alors, fut composée des Abantes (4), auxquels on attribue l'origine d'Amantia, dont l'échelle, ou port principal, était Oricum, ville regardée comme une des principales de l'Épire, à qui tous les géographes l'attribuent. Enfin parut Pyrrhus, fils d'Achille, dont le souvenir s'est conservé dans les traditions confuses des Chaoniens, sous un autre nom, comme les ruines des villes bâties après la prise de Troie par des héros à peu près semblables aux croisés par leurs aventures, se retrouvent encore de nos jours avec des dénominations altérées, pour attester la vérité de l'histoire, ainsi qu'on va en juger.

---

(1) Hist. de l'établissement des colonies grecques par R. Rochette, t. II, c. 10.

(2) Steph. Byz. V. Ἀργύρινοι.

(3) Schol. Lycophr. ad v. 1022.

(4) Schol. Lycoph. ad v. 911.

On croit qu'Homère a voulu désigner l'Acrocéraune, maintenant habité par les Chimariotes, lorsque Circé, donnant à Ulysse ses dernières instructions, lui indique la plage sur laquelle il trouvera l'Aorne qu'il doit visiter, pour évoquer et interroger l'ombre de Tiresias. Alors cet Aorne ne serait pas le même que celui placé par Strabon au bord de l'Achéron, fleuve des Thesprotes, qui tombe dans le port Glykys, mais une autre bouche du Tartare, voisine du temple des Furies, qu'Atys dans son délire appelle divinités de Paleste (1). Ainsi il y aurait eu deux Avernes, l'un près de Cichyre capitale de l'Aïdonie, et l'autre dans l'Acrocéraune, où Pline indique une ville des Cimmériens (2), appelée encore de nos jours Chimara, et le peuple de son canton Chimariotes, nom qui se serait conservé depuis une très-haute antiquité. La priorité de l'Aorne appartient donc probablement à l'Acrocéraune, où le prince des poètes fait aborder son héros au sortir de l'île de Circé, avant de le conduire auprès du pacifique roi des Phéaques (3).

« Un jour de navigation nous suffit, dit le fils de « Laerte, lorsque le vent enflant nos voiles, après avoir « vogué jusqu'au coucher du soleil, nous arrivâmes « aux extrémités du profond Océan. Là se trouvent la « ville et le peuple des Cimmériens, enveloppés de « nuages et de brouillards épais. Jamais le brillant so- « leil ne les éclaire, soit qu'il s'élève dans le firmament,

(1) Hic furit, et.............
Sæpe palestinas jurat adesse deas.
Ovid., *Fastorum* 4.

(2) Plin. lib. II, c. 1.

(3) Odyss. XI, vers. 11 usque ad 20.

« soit qu'il descende de ses hauteurs, pour se cacher « sous la terre; une nuit funèbre environne toujours « les infortunés habitants de cette contrée. » Tel était le pays de l'Aorne peint avec les couleurs de la poésie, dans un temps où l'on se souvenait encore de l'existence des volcans qui avaient brûlé cette contrée. Ces phénomènes n'existent plus, mais on peut en reconnaître les traces pour expliquer le tableau physique tracé dans l'Odyssée, et la position de l'Aorne mythologique, qui se trouve placé sur la route d'Ulysse, si, comme le prétendent quelques géographes, l'île de Circé était située aux attérages de l'Italie.

On n'attend pas de moi sans doute que j'aie reconnu aux rivages de l'Acrocéraune les gouffres du Tartare, ni les enfers poétiques qui n'eurent jamais plus de réalité que la forêt enchantée du Tasse dans les déserts de l'Arabie. Mais comme on a toujours imaginé que les lieux infernaux exhalaient des vapeurs empestées, Homère dut placer les siens dans des lieux qui, après avoir long-temps vomi des feux, exhalaient sans doute encore de son temps des nuages de fumée. Car comment aurait-il osé accréditer des fables qui n'auraient pas reposé sur des faits probables, puisqu'il parle d'une contrée alors connue de ceux qui chantaient ses vers? Mais combien de siècles se sont écoulés, combien de générations d'hommes se sont succédées, avant que l'aspect de l'Acrocéraune devînt ce qu'il est maintenant? Combien de soleils ont dû renaître pour dissiper cette nuit pernicieuse qui voilait les cieux, puisque nulle autre partie de l'Épire n'offre maintenant un ciel plus pur et un air plus salubre, que le versant occidental de la Chimère? Car c'est là qu'on jouit de jours

presque constamment sereins et qu'un air vivifiant prolonge l'existence au-delà de son terme commun, puisqu'on y voit des vieillards presque centenaires, en plus grand nombre qu'ailleurs, et moins de maladies que dans les autres cantons de l'Épire.

Les avantages dont jouissent les Acrocérauniens, sous le rapport de la longévité, sont rigoureusement compensés par l'aridité du pays qu'ils habitent. Le voyageur frémit, en contemplant ses mornes qui s'élancent dans les airs; il tremble, en voyant les précipices des montagnes, et il s'attriste à l'aspect d'une contrée frappée de stérilité. Mais les Chimariotes regardent d'un autre œil les gorges profondes, les rochers et les torrents qui sillonnent et déchirent leur territoire. Ces sites, au lieu de les attrister, ont chaque jour pour eux de nouveaux charmes. Ils aiment le bruit des cascades qui se brisent entre leurs montagnes; ils se plaisent à entendre les vagues de la mer bondir contre leurs rives; ils prêtent avec délices l'oreille au sifflement des vents, et tous chérissent, malgré leur pauvreté, le pays sauvage où ils reçurent la vie. Ainsi l'habitant des montagnes, plus patriote encore que l'insulaire, aime avec transport le lieu de son berceau. Quelque contrée qu'il habite, quelle que soit sa fortune, il ne perd pas de vue son pays. Un instinct particulier l'y rappelle, et jamais les souvenirs de la jeunesse, si la mort n'interrompt ses projets, ne manquent de le ramener sous le toit de ses pères.

Une autre nature végétale et physique distingue le versant oriental de la Iapygie de celui de la Chimère; mais avant d'en parler, je dois tracer les limites de cette éparchie entière, afin de suivre le plan que je me suis imposé.

Je dirai donc que la masse de l'Acrocéraune est bornée au septentrion et au N. O. par le golfe d'Avlone, en dedans d'Oricum, jusqu'au cap de la Linguetta, et à l'occident, par la mer Ionienne. Au midi, ses limites sont déterminées par une ligne tirée d'orient en occident, depuis le défilé de Cormovo en passant par Cardiki, jusqu'à Santi-Quaranta. Du midi au N., sa frontière est réglée par le confluent du Celydnus et le cours de la Voïoussa, jusqu'à l'endroit où ce fleuve reçoit la rivière de Suchista. Dans la première des directions, que Strabon fixe au port Onchisme (1), on compte de ce point extrême jusqu'au cap de la Linguetta, vingt lieues marines, cinq lieues depuis ce promontoire, au fond du *Sinus œneus*, qui a onze lieues et demie de tour, jusqu'à *Bocca-Vecchia*, au-dessus du port d'Avlone. De cette rade, en conduisant une ligne qui tomberait sur la Voïoussa, à cinq lieues et demie de son embouchure dans la mer, et en remontant ce fleuve jusqu'à Tebelen, on trouvera quinze lieues. Enfin on aura deux lieues pour l'étendue du défilé de Cormovo, et douze d'orient en occident, jusqu'au canal de Corfou. Ainsi le développement de la masse entière des monts Cérauniens, mesurés par leurs bases, donnera une périphérie de soixante lieues marines.

Le premier de contreforts de l'Acrocéraune borde la partie littorale de la Chaonie, en face de l'île de Corcyre, depuis port Palerme jusqu'à Buthrotum, où il expire par une pente rocailleuse, qui encaisse à l'occident le lac Pelode, et la rive droite du faux Simoïs.

---

(1) Ὄγχισμος καθ' ὃν τὰ δυσμικὰ ἄκρα τῶν Κεραυνίων.

Lib. VII, p. 324.

Je ne rappellerai pas les villages et les calanques situés sur cette ligne, dont j'ai fait mention dans un des chapitres précédents; et je ne nomme Borchi que pour indiquer quelques positions intéressantes sous le rapport de la topographie (1). Je me contente d'indiquer dans le vallon de Fpari le château de Sopoto, qui a été dessiné par Coronelli dans sa géographie, sans oser affirmer, comme Niger (2) le décide, qu'il ait remplacé l'ancienne ville d'Olpé, que nous retrouverons dans l'Acarnanie. Quoi qu'il en soit de l'érudition de cet auteur, Sopoto mérite une attention particulière, à cause de l'entassement des constructions de ses remparts, dans lesquels on remarque, depuis la maçonnerie cyclopéenne, qui en forme la base, jusqu'aux restaurations successives des Vénitiens et des Turcs (3). Telles sont les particularités qui se rattachent à mes premières narrations. Je ne pourrais que me répéter, si je décrivais l'espace compris entre le vallon de Borchi et port Panorme, où je reprends mon récit.

Les piétons de l'Acrocéraune comptent une heure de chemin depuis le torrent qui se décharge au fond

---

(1) Une lieue à l'orient de Borchi, est situé Ftera, village albanais. Une demi-lieue au nord, on trouve Tchioradèz, dont le rapport de distance est de six lieues avec Delvino. Près de cette bourgade, on voit plusieurs ruisseaux tributaires de la Pavla, rivière qui prend ses sources quatre lieues et demie N. N. E., au-dessus du bourg de Cagliassa, et de Doxeus, chef-lieu des Mali-Scrueles.

(2) Supra Panormum, Olpæ in colle erat valido cincta muro, nunc oppidulum, Sopoto ibi est. ὄλπαι, (boîte).

D. Niger. *Comment.* XI, p. 290.

(3) Marmora. Ist. di Corfù, lib. V, p. 268, 340, 342.

de ce port, jusqu'à Chimara; et les caboteurs, cinq milles de navigation, pour arriver à sa calanque. Ce fut de ce mouillage que mon frère (1) monta pendant une demi-lieue par une rampe faite à main d'homme, pour arriver à la ville. Suivant son rapport, la moderne Chimara n'offre aucun vestige d'antiquité; mais à peu de distance on montre les ruines d'une enceinte pélasgique, qui est probablement celle de la Chimara homérique, que Pline place dans l'Acrocéraune, près de la fontaine Royale (2). Les habitants, qui ignorent ces faits, appellent ces murailles, dans lesquelles ils parquent maintenant leurs troupeaux, *le vieux château de la reine*, parce qu'on y trouve continuellement et presque exclusivement des médailles portant la figure d'une femme (3); mais cette explication est vague. Il est plus vraisemblable que le nom de château de la reine vient de ce que cette place fut réparée par Anne Comnène (4), qui en parle deux fois dans le récit

---

(1) Mon frère m'avait rejoint à Janina, au mois de mars 1807. C'est à ses observations que je dois une grande partie des détails sur l'Acrocéraune et la Taulantie ou Musaché.

(2) In Epiri ora castellum Acroceraunis Chimæra sub eo aquæ regiæ fons. Plin., lib. IV, c. 1; Ann. Comnen. p. 368; Cang. p. 386; Leunclav. Pandect, n° 220. Chimarra est citée au nombre des forteresses reédifiées par Justinien. Procop. de edif. lib. IV, c. 6, p. 275, édit. Paris. En 1537, cette ville ainsi que Sopoto furent dévastées par les Vénitiens et par les Turcs.

Marmor. l. V, p. 268.

(3) *Argent.* Tête de femme à droite. R. Pégase volant, à gauche; attribuée à la colonie corinthienne d'Apollonie.

(4) Anne Comnène, en racontant l'expédition du gouverneur de la provinée d'Épire, dit : Que craignant la rencontre des

des guerres d'Alexis contre les Latins commandés par Boëmond. On peut conclure qu'elle a été détruite pour la dernière fois, à une époque très-rapprochée de la conquête de l'Épire par les mahométans, et que les restes de sa population auront fondé le bourg de la Chimère, qui possède aujourd'hui cinq cents familles albanaises chrétiennes.

Un contrefort appelé Calibaki, du nom d'un capitaine mort en combattant pour son pays contre les Turcs, divise au septentrion le territoire de Chimara de celui de Vouno, seconde bourgade du versant occidental de l'Acrocéraune. La distance entre ces deux places, qui sont séparées par trois ressauts escarpés, est évaluée à deux lieues, pendant lesquelles on trouve à de grandes distances quelques vignobles, et le village de Piliori, situé au versant de la Iapourie. Avant d'entrer à Vouno, qui possède une population chrétienne de douze cents ames, on traverse un plateau cultivé, qui de tout temps a dû être habité à cause de sa fertilité, quoiqu'on n'y remarque aucun vestige d'antiquité.

Une heure au N. O. de Vouno, on laisse, à peu de distance sur la gauche, le village de Liatès, pour franchir une contre-pente de l'Acrocéraune appelée Tchîca;

Romains, au lieu de se rendre à Avlone, il aborda à la Chimère. Ἀλλὰ τὸν Ῥωμαϊκὸν υφοβώμενος ςόλον, λύσας τε πρυμνήσια μικρὸν παρεγκλίνας κατευθὺ Χιμάρας τὸν ἀπόπλουν ἐποιεῖτο. Elle fixe ensuite la distance entre la Chimère et Avlone à soixante stades, mesure inexacte, et elle ajoute que le comte Étienne, *pour éviter Boëmond, passa à la Chimère, sous prétexte d'y prendre les bains :* Ὁ δὲ Κοντοςέφανος ἐν τῷ πρὸς Χιμάραν ἀπιέναι βαλανείου χάριν.

COMNEN., *Alexiad.*, lib. X, p. 299 et seq.

et on marche encore pendant une lieue et demie à travers un terrain entrecoupé de torrents, pour monter à Drimadèz. Ce bourg, composé de deux cents quatre-vingts feux, est divisé en quartiers situés sur des îles réunies par des ponts jetés sur une multitude de torrents, qui rendent les communications très-difficiles, et font presque de chaque maison une forteresse. Une rivière, formée de la réunion de plusieurs sources, et du concours de leurs ruisseaux, après avoir circulé entre ces mornes habités, et fait tourner quelques moulins, disparaît au fond des précipices, qui dégorgent ses eaux dans la mer, en formant plusieurs cascades.

Les habitants de Drimadèz, aussi pauvres en antiquités que ceux de Vouno, raniment cependant l'attention du voyageur, en lui montrant au penchant d'un coteau voisin une source d'une fraîcheur délicieuse. Ce trésor, dans un pays aride, lui avait sans doute mérité le nom de fontaine Royale. Mais est-ce bien la même qui fut autrefois désignée sous cette dénomination? Pline porterait à le croire, puisqu'il n'en parle que comme d'une source ordinaire; mais Anne Comnène, en disant qu'on y prenait des bains, donnerait à entendre qu'elle était thermale. Les habitants ne connaissent plus dans leur arrondissement aucune fontaine d'eau chaude, ce qui me porte à penser que la veine s'en est perdue, comme celle de tant d'autres sources, à la suite des tremblements de terre qui agitent fréquemment l'Épire. Ainsi je suis bien éloigné de récuser, sous ce rapport, le témoignage d'Anne Comnène, parce que j'ai vu moi-même tarir, ou se former spontanément des sources et même des ruisseaux, à la suite des commotions souterraines qui sont périodiques dans la Grèce.

La distance de Drimadèz à Palæassa est d'une lieue, et il y a quatre milles entre ce village et la mer. Son non qui dérive sans doute de celui de Paleste, rappelle le souvenir de cette ville près de laquelle César parti de Brindes aborda, pour combattre Pompée et les derniers enfants de Rome, qui s'étaient réfugiés sous ses drapeaux (1). Mais on ne reconnaît pas la rade placée *entre des rochers*, où le dictateur trouva un abri commode pour ses vaisseaux. On ne voit aucun vestige de ville ancienne à Palæassa. J'étais donc incertain, lorsqu'en relisant le texte des commentaires avec attention, je pensai que j'avais devant moi une étendue de huit lieues de côtes, jusqu'au cap de la Linguetta, et que je pouvais dans cet espace trouver le moyen de reconnaître une position historique importante à fixer.

Dans cette idée, je passai à une lieue et demie de Palæassa le torrent de Strata-Bianca, au-delà duquel s'ouvre la rade Daorso, plus connue des navigateurs sous le nom de val Dorso. Je crus être sur le lieu du débarquement de César. Je cherchais les rochers qui l'abritaient, et je me perdais en conjectures; lorsque

---

(1) De bello civili, lib. III, c. 6. *Cerauniorum saxa inter et alia loca periculosa quietam nactus stationem, et portus omnes timens, quos teneri ab adversariis arbitrabatur, ad eum locum qui appellatur Pharsalia, omnibus navibus ad unam incolumibus, milites exposuit.*

M. Lemaire a raison de corriger le mot Pharsalia par ce vers de Lucain, lib. V, v. 460 :

Lapsa Palæstinas uncis confixit arenas.

Sa rectification est encore justifiée par Paul Marsius, qui avait retrouvé le nom de Paleste dans des manuscrits qu'il cite.

Voy. n. 2 ad cap. 6 Comm., lib. III, édit. N. E. Lemaire.

mon attention fut attirée par des objets nouveaux et inespérés. C'était un hiéron ou enceinte sacrée pareille à celle de Dodone, et comme elle pélasgique. Dès-lors je ne doutai plus que je retrouvais l'Aorne, l'autel des Euménides, auxquelles Ovide donne l'épithète de divinités de Paleste, et cette ville elle-même. Mes guides m'assurèrent que cette plage était exposée aux fréquentes visites des diables, et que les *Pagania* (1) y ténaient leur sabbat accoutumé, enfin qu'on y trouvait souvent des *gouliafia*, ou médailles (2). Ces circonstances elles-mêmes, quoique en partie futiles, confirmaient et la tradition des anciens, et le témoignage de mes propres yeux.

Mais comme je n'apercevais pas les rochers, ni l'abord dangereux dont parle César (qui s'exprime avec une exactitude toujours positive), je résolus de me rendre au port Condami, situé une lieue au N. O. du val Daorso. Mes fatigues furent récompensées. Là, je vis le port, *commode et abrité*, (quand on a évité le passage des sèches), et le lieu où César put trouver un asyle assuré, et dérober à tous les regards son escadre qui avait échappé à la surveillance des croiseurs de Pompée, comme dans ces derniers temps nos marins surent constamment s'y soustraire à celle des Anglais (3).

---

(1) Les pagania des Grecs sont les loups-garoux, qui courent, suivant eux, depuis Noël jusqu'à la Théophanie, ou fête des Rois.

(2) *Bronze*. Tête d'Apollon imberbe, coiffé du pileus. R. Dans une couronne de chêne, ΔΑΟΡΣΩΝ.

(3) Condami, pendant les huit années que nous avons occupé Corfou, fut le port de salut de nos navigateurs. C'était de ce refuge qu'ils cinglaient à la faveur de la nuit vers Otrante, après

Malgré sa distance de Paleste, cette ville, dont le port Condami est l'échelle, n'en doit pas moins être citée comme le lieu du débarquement de César, puisqu'elle était sans doute la seule existante à cette extrémité de l'Acrocéraune. D'ailleurs ne peut-on pas croire que ce fut après avoir pris terre, l'endroit d'où il se mit en marche pour se rendre à Oricum?

J'ai dit ailleurs que l'extrémité du canton de la Chimère, qui se termine en face de l'île du Sasino, n'offre qu'une solitude aride et privée d'eau. Les oiseaux n'y font jamais entendre leurs concerts. Les bergers n'y sont que de passage en hiver. Le chasseur n'y poursuit jamais sa proie, et les paisibles daims, les lièvres timides et les espèces innocentes fuient ce séjour, qui est le domaine absolu des serpents, dès que les premières chaleurs de l'été se font sentir. Mais cette contrée si mal partagée par la nature, n'est cependant pas à dédaigner. Le corail qui tapisse ses rochers sou-marins pourrait offrir une pêche peut-être plus riche et plus commode à exploiter que celle du bastion de France des côtes d'Afrique. C'est ce que les voisins de ces plages peuvent examiner, afin d'ouvrir une carrière nouvelle à l'industrie des Napolitains et des habitants des îles Ioniennes.

La botanique et la minéralogie auraient aussi leurs conquêtes à faire dans cette région inconnue. Il est probable qu'on y retrouverait les traces des volcans, qui exhalaient une vapeur capable d'asphyxier les oiseaux (1), circonstance d'où elle avait pris le nom

---

avoir observé et calculé les bordées de l'ennemi, qui tenait sa croisière à l'entrée de l'Adriatique.

(1) Ἄορνος, sans oiseaux.

d'Aorne. Enfin peut-être qu'on se procurerait, non-seulement des médailles, mais des preuves archéologiques capables de déterminer d'une manière précise, l'emplacement du temple des furies, du Charonium et de la ville des Daorses.

CHAPITRE VI.

Partie orientale de l'Acrocéraune, appelée Iapourie. — Défilé du mont Longara. — Ruines d'Oricum. — Origine de cette ville. — Observations sur la marche de César depuis Paleste jusqu'à Apollonie. — Nymphæum ou mines de poix fossile. — Position d'Amantia et de Byllis. — Voie romaine de Cosmari. — Population. — Nombre des villages. — Productions.

La partie orientale de l'Acrocéraune est appelée de nos jours Iapourie, dénomination qui retrace celle de la Iapygie d'Epire, qu'on croit avoir été peuplée par une colonie de Pélasges, qu'Hercule ramena de l'Italie dans la Grèce. Afin de pénétrer dans ce canton, en partant de Palæassa, il faut monter pendant une demi-lieue pour arriver au sommet du mont Tchica, et de là, on descend par un défilé étroit qui tourne à l'est-nord-est pendant une demi-lieue. A cette distance, on passe près de ses sources une rivière qui coule dans la direction de Ducatès, pour se rendre au golfe d'Avlone, près de Porto-Raguseo. Des bords de cette rivière (1), dont le nom ancien ne m'est pas connu, on commence à gravir les croupes escarpées du mont Longara pendant une heure et demie, pour arriver à

(1) C'est peut-être la Salnis ou Salnich de Maginus.

son sommet. Dans cette route, on ne voit que quelques chênes qui portent des glands doux, de stériles halliers de rhamnus paliurus, et des buissons de chêne vert, sur lesquels on recueille le kermès propre à la teinture. En avançant un peu au nord sur le plateau du mont Longara, séjour orageux des hivers (1), on trouve une fontaine renommée pour la pureté de ses eaux, autour de laquelle les bergers se rassemblent en été pour passer les nuits. De cette hauteur, part un défilé dans la direction nord demi-quart est, qui aboutit à la distance de cinq lieues en montagnes au bourg de Ducatès, chef lieu d'un canton indépendant et tout entier adonné au brigandage.

Cette capitale de la Iapygie, dont la fondation est attribuée à Michel Ducas, se compose d'une population féroce de deux cent cinquante familles chrétiennes et mahométanes, plongées dans une telle barbarie, qu'elles semblent appartenir au siècle de Rhée. Comme dans l'âge d'or, elles vivent dans un état d'anarchie où la violence, qui confond les notions les plus simples du juste et de l'injuste, n'a pas encore permis le règne des lois. On se dit chrétien ou mahométan, sans avoir l'idée d'aucune religion. La morale est inconnue, et l'industrie de ces hommes primitifs se réduit

(1) Au mois de janvier 1808, un détachement de cent quatre-vingts soldats d'un régiment italien, poursuivi par la croisière anglaise, fut obligé de débarquer à Porto-Raguseo. Quoique bien armés, ces soldats eurent beaucoup à souffrir des Albanais de Ducatès; plusieurs moururent de froid, au passage du mont Longara, et le détachement dut son salut à sa prudence et à son courage, qui le sauvèrent de la fureur des brigands de cette contrée.

aux combinaisons qui tendent à leur nourriture, à la guerre de montagnes et à la plus brutale corruption, qui dut être le partage de toute société privée de l'ordre et des lumières de la civilisation. On se contente de cultiver le maïs, parce que le blé et les autres grains demandent plus de temps et de labours. On a aussi des troupeaux; mais telle est la grossièreté de ces montagnards, que leurs talents ne se sont pas élevés jusqu'à savoir séparer le fromage du beurre, qu'ils conservent dans des outres, mêlé avec la partie caseuse du lait. Enfin il est vraisemblable que si la nécessité ne les avait forcés de fabriquer la bure grossière qui leur sert d'habillement, ils se vêtiraient encore, comme les Dardaniens, dont ils sont peut-être les descendants, de peaux de bêtes, et qu'ils habiteraient dans le creux des rochers. La rigueur du climat leur a fait sentir le besoin d'autres vêtements et suggéré l'instinct de les tisser, comme le génie du mal leur a appris l'art de fabriquer la poudre à canon, qui se fait dans presque toutes les familles (1). Produire pour consommer, et

---

(1) En 1811, Ali pacha, qui venait de s'emparer de Berat, d'Avlone et du canton de la Chimère, répandit une telle frayeur dans l'Acrocéraune, que les habitans de Ducatès reconnurent son autorité. Il ne leur imposa aucun tribut; mais il voulut que les Mahométans, ou ceux qui se disaient tels, fussent circoncis. Quelques-uns se soumirent à cette cérémonie; mais comme il y avait plus de soixante ans qu'on ne l'avait pratiquée dans le pays, cette mesure y excita une si grande fermentation, que le visir dut renoncer à son entreprise; et les Ducatiotes sont restés à peu près sans aucune espèce de religion. « Que voulez-vous, « me disait le pacha, turcs ou chrétiens, il faudrait les faire « pendre pour *leur apprendre à vivre*, et ils n'en valent pas la « peine. » *Depuis ce temps, il s'est rendu maître du pays, et il a*

vivre pour voler, voilà leurs occupations, leurs soins et leur avenir. Cependant ils n'ont point encore, à l'exemple des Maniates et des pirates du golfe de Volo (1), osé braver les flots pour satisfaire leur cupidité. S'ils portent leurs regards sur les mers, c'est pour découvrir les vaisseaux que la tempête chasse vers leurs plages, où ils les pillent impitoyablement, quand ils s'y naufragent.

Une lieue et demie au nord de Ducatès, on trouve les ruines d'Oricum, ville attribuée tantôt à l'Épire, tantôt à l'Illyrie (2), qui est citée par une foule d'auteurs anciens. Lucain lui donne le surnom de Dardanique (3), parce que Helenus et Tros régnèrent dans cette partie de l'Épire ; ou, suivant d'autres auteurs, Dardanus, qui était leur père. Mais ce n'est là qu'une tradition mythologique très-incertaine (4). Denys Periègete assigne à cette position les limites de

---

déporté une partie des habitants dans les marais d'Avlone (mai 1818).

(1) Il faut observer que ce voyage a été fait de 1806 à 1815, et imprimé en 1820, époque antérieure à l'insurrection de la Grèce.

(2) Ubbonis Ennii græc. veter. lib. IV, p. 122.

(3) Tum qui Dardaniam tenet Oricum.

LUCANUS.

(4) Ὤρικον λιμένα, Herodot., l. IX, c. 93; Παράλιον πόλιν, Scymn., v 440; λιμένα καλεῖ Ἠπείρου τὸν Ὠρίκιον ἐν τῇ Εὐρώπῃ, Hecatæus apud Stephanum. Chaoniæ civitas, Strab. liv. VII, p. 316; Ptolem., lib. III, c. 14, Ὤρικος, Horicum, Oricum, Orcus, long. 45, lat. 39, 10. Ὠρικίας αἴας meminit Dionys. Perieg. v. 399; Tit.-Liv., lib. XXIV, c. 40; Plin. eam Macedoniæ attribuit, lib. III, c. 23; Dion, hist. rom., lib. XLI; celebratur a Virg., *Æneid.*, lib. X, v. 136; Lucan. III, 187.

la Hellade (1) du côté de l'Illyrie. Hérodote, Scymnus, et Hécatée cité par Stephanus, se contentent de la qualifier du titre de port de mer, sans parler de son gisement. Ainsi il est probable que ceux qui la placent dans le val Daorso (s'ils n'entendent pas par cette dénomination le golfe d'Avlone) ont été induits en erreur par un passage sans doute altéré de Polybe, dont le sens serait : *Qu'elle se trouve à la droite d'un vaisseau portant le cap pour entrer dans l'Adriatique*. Mais il suffit d'un peu de réflexion pour reconnaître l'erreur, si on fait attention que César, débarqué sur la plage occidentale de l'Acrocéraune, employa une journée de marche pour se rendre de Paleste à Oricum, où Bibulus était mouillé avec la flotte de Pompée, tandis que le dictateur prenait terre de l'autre côté de la chaîne des montagnes. Properce (2) prouve plus clairement encore que cette ville était située dans le golfe d'Avlone, lorsque après « avoir dit adieu à Cynthie, il « souhaite qu'un vent propice la conduise au-delà des « monts Cérauniens, dans le port paisible d'Oricum. » Preuve évidente, comme le remarque Paulmier, que cette ville se trouvait dans l'Epire, au-delà des montagnes. Mais un fait parlant pour celui qui, comme moi, connaît le pays, c'est le *buis* renommé d'Oricum, dont Nicandre (3) emprunte la comparaison, qui (sans

---

(1) Ὠρικίην θ' ὑπὲρ αἶαν ἐρείδεται Ἑλλάδος ἀρχή. v. 399.
Oriciamque super terram situm est Græciæ initium.

(2) Ut te felici prævecta Ceraunia remo
Accipiat placidis Oricos æquoribus.
PROPERT.

(3) Nicandre, dans ses Thériaques, dit, en parlant de l'aris-

les raisons que je viens d'exposer), suffirait seul pour me déterminer à placer cette ville à Porto-Raguseo. On ne trouve cet arbuste dans l'Epire occidentale qu'aux environs de Ducatès, pays froid (1). Nul doute en conséquence que les ruines voisines de Porto-Raguseo ne soient celles d'Oricum, et son port celui où Philippe se retira de nuit, après avoir échoué dans son entreprise contre Apollonie, qu'il avait essayé d'emporter, en remontant l'Aoüs, avec une escadrille de cent vingt barques. Il paraît, d'après la facilité qu'il eut à s'emparer d'Oricum, qu'elle était alors aussi peu forte que peuplée (2); mais elle se ressentit dans la suite des bienfaits d'Hérode Atticus, qui la fit reconstruire, ainsi que plusieurs autres villes de l'Epire (3). Il est probable que le restaurateur de la Grèce réparait alors les désastres causés par Paul Emile, qu'on peut regarder comme le précurseur d'Attila dans

---

toloche, qu'elle est semblable pour la couleur au bois d'Oricum:

Πύξου δὲ χροιᾷ προσαλίγκιος Ὠρικίας Vers. 516.

(1) C'est de là qu'on tire le buis qu'emploient les tourneurs de l'Albanie. Le versant opposé des montagnes ne produit que de la sauge et des plantes propres aux climats chauds.

(2) Les députés envoyés auprès de M. Valerius à Brundusium, lui racontent l'histoire de l'attaque de Philippe contre Apollonie, et ils ajoutent : Ut ea res tardior spe fuerit, ad Oricum clam noctu exercitum admovisse, eamque urbem sitam in plano, neque mœnibus, neque viris, neque armis validam primo impetu oppressam esse. TIT.-LIV., lib. XXIV, c. 40.

(3) Philostrate, dans la vie d'Hérode Atticus, après avoir énuméré plusieurs villes qu'il avait fait reconstruire, dit qu'il releva pareillement Oricum, située en Épire, etc. Ὤικισε δὲ καὶ τὴν ἐν τῇ Ἠπείρῳ Ὠρικὸν, ὑποδεδωκὼς ἤδη καὶ ἕτερα πολλά.

PHILOSTRATUS.

la Macédoine et dans l'Epire (1). Mais on ignore à quelle époque elle fut de nouveau renversée, et on ne connaît pas, comme l'affirme Niger, ses ruines sous le nom d'Orethum. Elles sont restées sans nom, et les Grecs n'appellent plus son port que *Porto-Raguseo*, les Turcs *Liman-Padischa*, ou *Port-Impérial*, et quelques hydrographes Porto-Poglize (2), dénominations toutes modernes et barbares.

Cette station solitaire deviendrait encore l'échelle principale de l'Épire du côté de l'Italie, si quelque changement favorable ramenait sur ces bords le commerce et la civilisation qui en sont exilés. C'est le mouillage le plus vaste et le plus commode du sinus Œneus, et le seul port de guerre qu'on trouve dans l'Adriatique, depuis le golfe de Cattaro. Maintenant les vaisseaux marchands qui y abordent sont obligés d'être sur leurs gardes, et de surveiller les Ducatiotes, qui sont sans cesse aux aguets pour saisir le moment de les attaquer et de les piller.

De Ducatès si on marche pendant une lieue au nord-est, en suivant la pente douce d'un coteau, on passe une rivière qui tarit dans la saison des chaleurs; et de ses bords, en montant l'espace de trois milles, on

---

(1) Ce fut à Oricum que Paul Émile, chargé des dépouilles de ces provinces, s'embarqua avec Persée et sa famille, qu'il destinait à orner son triomphe, après avoir signalé par le meurtre, le pillage et l'incendie, la plus éclatante vengeance que Rome, dans le cours de ses injustices, ait jamais tirée d'un peuple vaincu. *Voyez* Plut., *Vie de Paul Émile*.

(2) Porto Rausco, chiamato Poglize, luogo poco anzi signoreggiato da Orcho e Radamino Albanesi, e da Tolomeo addimandato Amantia. Luccari, annali Rausci, lib. I, p. 26.

arrive à Dragiatès, bourg habité par cent familles albanaises chrétiennes, assis au penchant d'une montagne qui regarde le golfe d'Avlone. Le terrain qui s'étend jusqu'à la mer dont on est éloigné de cinq milles, offre par-tout un aspect riant et cultivé, jusqu'à l'entrée d'un défilé situé au sud-est, qui conduit à Vramachiotès village de la Iapourie orientale, dont la vallée s'ouvre du côté de la Voïoussa. Au pourtour du golfe, on voit une lieue au nord-est de Dragiatès, Radima premier village de la Taulantie ou Musaché, compris dans le canton de Canina. Une lieue et demie de là au nord et à un mille de la mer, on passe à Mavrova, bourgade de deux cents feux, riche en troupeaux, et autrefois par l'exploitation de ses marais qui donnent un sel égal en blancheur à la neige du mont Ismarus (1). Trois quarts de lieue plus loin, on arrive à Crionero, ainsi nommé à cause d'une fontaine non moins célèbre que celle de Longara, aiguade ordinaire des bâtiments qui fréquentent ces parages, où l'eau est très-rare. Enfin de Crionero à Canina qu'on laisse à gauche, il y a trois quarts de lieue en plaine, et du pied des rochers de cette forteresse, un mille et demi jusqu'au château d'Avlone.

Les géographes, qui ont cru voir dans Canina l'emplacement d'Oricum, pour faire coïncider le texte de Polybe avec les traditions, peuvent maintenant calculer par les distances précédemment données, que César aurait eu treize lieues en montagne à parcourir dans le cours d'un soleil pour arriver jusqu'à cette ville,

---

(1) Ces marais salants sont appelés dans un des portulans manuscrits de la bibliothèque royale, pêcheries de *Viguère*.

qu'il soumit le même jour de son débarquement, après être parti de Paleste (1). En vain on alléguera, que les armées romaines étaient accoutumées à faire des marches forcées, et que César commandant alors un corps peu nombreux, débarrassé de bagages, aurait pu fournir une pareille carrière dans l'espace d'une journée. Je reviendrais malgré cette réflexion, si je n'avais donné les raisons qui font connaître Oricum, à chercher encore cette ville ailleurs qu'à Canina. En effet, ne voit-on pas qu'après avoir marché pendant huit lieues depuis Paleste pour arriver à Porto-Raguseo, le dictateur eut suffisamment le temps qui lui était nécessaire pour amener Lucius Torquatus général de Pompée, et la garnison des Parthiniens qu'il commandait, à se soumettre; les négociations, toutes faciles qu'on les suppose, devant, malgré les dispositions favorables des habitants, absorber le restant de la journée. Comment s'il eût fait treize lieues aurait-il pu, (*nullâ interpositâ morâ*), le texte est précis, se remettre en route *sur le champ*, pour aller s'emparer d'Apollonie? César qui a lui-même écrit ses commentaires, n'aurait pas manqué de le dire, s'il avait laissé reposer ses soldats; et il est probable que les heures

---

(1) At ille, expositis militibus, eodem die Oricum proficiscitur.... Et recepto Orico, nullâ interpositâ morâ, Apolloniam proficiscitur. *De Bello Civili*, lib. III, c. 11, 12.

Appien est aussi concis dans le récit du débarquement de César, qui ayant réexpédié ses vaisseaux à Brundusium, dès qu'il eut pris terre dans l'Acrocéraune, marcha en avant. « Il partit, dit-il, « de nuit, en prenant des sentiers rudes et escarpés (διὰ τραχείας « ἀτραποῦ καὶ στενῆς) non en corps de bataille....... et il arriva « avec le jour devant Oricum. » *Bell. Civil.*, lib. II, p. 461.

qui s'écoulèrent en pourparlers, suffirent pour leur procurer le délassement d'une halte militaire. Il venait de faire huit lieues, il lui en restait dix à parcourir pour se rendre à Apollonie, ce qui coupait sa marche en deux parties à peu près égales. Tout s'explique donc d'une manière plus simple sous le rapport des distances pour les marches, et les rapports des villes, qui, dans l'ordre ordinaire des choses, ne sont pas entassées. Ces faits même vont me servir à retrouver Byllis, ainsi qu'Amantia, car Avlone n'existait pas encore à cette époque.

On voit que ce coup de main fut décisif pour la suite des événements; car tandis que César s'avançait rapidement à travers l'Acrocéraune, où il aurait pu être arrêté par un ennemi déja maître du pays, Pompée campait avec son armée patricienne dans la Candavie (1), d'où il se disposait à descendre dans ses quartiers d'hiver à Apollonie et à Dyrrachium, lorsqu'il apprit le débarquement de César et la perte d'une partie des villes où il croyait hiverner (2). Comme il

(1) Canton de Ghéortcha, dans les montagnes de Caulonias.

(2) M. Turpin, qui explique les commentaires, aurait dû accuser Pompée, plutôt que son amiral, de ne s'être pas opposé au débarquement de César. Celui-ci avait à la vérité des forces supérieures en vaisseaux, et de nos jours, ce reproche pourrait être mieux fondé, sans être juste. Il aurait fallu penser à ce qu'était la marine des anciens, pour savoir qu'elle était incapable de tenir une croisière, dans un des parages connus pour le plus orageux des mers, à l'embouchure de cette Adriatique, que les Anglais surnomment *Sea of Diable*, *Mer du Diable*, dont ils étaient souvent obligés de quitter la station, lorsqu'ils bloquaient Corfou. Qui ne connaît d'ailleurs les chances de mer, et de quoi dépend un avantage ou un revers? Mais les théoriciens,

avait trente-deux lieues à parcourir pour arriver à Apollonie, il fut donc prévenu par son adversaire, et il ne put regagner les lignes de Dyrrachium qu'avec une extrême confusion. De part et d'autre, on établit ensuite ses camps au bord de l'Apsus, dans l'intention d'y passer l'hiver (1).

D'Avlone, que je ferai connaître dans le chapitre suivant, après trois milles de chemin, on entre dans le canton de Coudessi, qui comprend une partie de la Iapourie orientale et le territoire ancien d'Apollonie, dans le quel sont les mines de bitume, qu'on emploie pour calfater les vaisseaux (2). On fait route au S. E. à travers des coteaux gypseux qui bordent une rivière venant de l'Acrocéraune, en se recourbant pour flanquer la rive gauche de l'Aoüs. Ces ondulations plâtreuses sont d'une formation récente, composées de masses conglomerées d'une décomposition facile,

---

qui font la guerre dans leur cabinet, sont inexorables envers les vaincus. César respectait mieux son beau-père, puisqu'il ne dit pas pourquoi Pompée, qui le savait à Brindes, au lieu de garder la côte, était allé prendre le frais avec la noblesse de Rome, dans les monts Candaviens.

(1) Cæsar *de Bello Civili*, lib. III, c. 13. Nous nous en tenons à cette narration, quoique Dion rapporte que Pompée se trouvait en quartier d'hiver à Thessalonique au moment où César attéra à l'extrémité des monts Cérauniens. Le dictateur devait être mieux informé de la position de son ennemi que l'historien qui n'entre dans aucuns détails de stratégie.

Voyez Dion, hist. rom. lib. XLI.

(2) Est et Pissasphaltos, mixta bitumini pice naturaliter ex Apolloniatum agro. Plin., lib. XXIV, c. 7. Élien confirme la même chose. *Hist. Var.*, lib. XIII, c. 16, et Vitruv., lib. VIII, c. 13.

entremêlées d'un sable-doux et friable. Dans deux heures de marche on découvre le village d'Armen et on arrive bientôt après au bord de la Suchista, dont le volume des eaux égale presque celui de la Voïoussa, avec laquelle elle conflue à cette hauteur. La Suchista prend sa source dans les montagnes de la Chimère ; ce qui fait, indépendamment de son nom propre, que les paysans la désignent encore sous celui de rivière de Delvino. Serait-ce l'ancien Celydnus ? nous avons exposé les raisons qui nous portent à croire que ce titre appartient plutôt à la rivière de Drynopolis, et nous abandonnons la solution de ce problême à la discussion des géographes.

Laissant à gauche le village d'Armen, en marchant à l'Est jusqu'au bord de l'Aoüs et tournant de là à droite, on arrive à Sélénitza, et un mille plus loin, aux mines de poix, connues des anciens. Les environs, ainsi que ceux des hameaux dont on vient de faire mention, sont placés dans des escarpements convulsivement brisés, sillonnés par de profondes anfractuosités, qui annoncent les efforts d'une nature continuellement en travail par l'action des agents physiques souterrains qui agitent cette centrée.

« La mine de poix de Selenitza, » dit mon ami le docteur Holland (1), à qui j'emprunte ces détails, « est une des plus considérables de celles qu'on a dé-
« crites, quoiqu'elle ne puisse pas être comparée à celle
« du voisinage de la mer Caspienne. Je n'ai pu déter-
« miner son étendue, que j'évalue aproximativement
« à quatre milles de circonférence. Le bitume sort de

(1) Travels etc. by Henry Holland. vol. II, p. 339 et seq.

« différents points des anfractuosités. On pourrait douter « que ces exsudations n'appartiennent pas à la même « source, mais je penche pour l'opinion contraire, car « la poix n'est en général recouverte que par des cou- « ches calcaires qui ont très peu d'épaisseur.

« Je descendis dans un des puits dont la profondeur « était de quarante pieds dont trente étaient creusés « dans la poix. A cette encâblure, les ouvriers avaient « commencé une galerie horizontale, mais comme ils « y travaillaient depuis peu de temps, je n'y pus faire « aucunes recherches. Ils me dirent que le lit de l'as- « phalte avait trois fois l'épaisseur du puits dans « lequel je me trouvais. On m'assura que dans quel- « ques-unes des excavations anciennes qui sont main- « tenant remplies d'eau, les tranchées avaient été con- « duites à une distance de près de cent pas, et qu'on « continuait à exploiter une mine jusqu'à ce que l'eau « qu'on n'a pas les moyens mécaniques d'épuiser, force « à l'abandonner.

« La poix compacte minérale du Nymphæum a les « caractères de cette substance dans sa plus grande « pureté. La couleur est d'un noir presque parfait, et « les fractures affectent une forme conchoïdale. Elle de- « vient visqueuse et presque fluide lorsqu'elle est échauf- « fée, et elle donne en brûlant une flamme très écla- « tante (1).

---

(1) L'analyse de la poix de Selenitza, faite par M. Klaproth, a donné les résultats suivants.

100 grains ont fourni :
36 pouces cubiques d'hydrogène carburé,
32 grains d'huile bitumineuse,
6 grains d'eau fortement imprégnée d'ammoniaque,

« A deux ou trois trous voisins des mines de poix, je « remarquai un gaz inflammable sortant de terre, qui « étant mis en état de combustion couvrait un espace « considérable de terrain. Le lieu le plus remarquable « d'où sortent ces exhalaisons situé à un demi mille du « puits où j'étais descendu, se trouve au bord d'un « ravin, entièrement dénué de végétation et couvert de « pierres, dans une étendue de quinze à vingt toises où « la température était très élevée. Sur une partie de « ce terrain, j'observai une source d'eau formant un « bassin d'où s'élevaient de nombreuses bulles qui s'é- « chappaient de l'eau. J'y mis le feu qui se développa « dans plusieurs directions différentes, en embrasant « jusqu'aux crevasses de la terre d'où le gaz s'exhalait, « et il s'étendait encore quand je quittai la place. Les « paysans m'assurèrent que ce phénomène se manifes- « tait spontanément après de longues pluies, et que le « gaz ainsi enflammé avait souvent brûlé pendant plu- « sieurs semaines de suite. » (1)

L'emplacement de cette vaste source de poix fossile est circonscrit dans l'angle que forme l'Aoüs, avec la Suchista, rivière qui prend, comme on l'a dit ci-dessus, ses sources dans la forêt de Cosmari (2), et la base

---

30 grains *Chorcoal*,
7 ½ grains de silex,
4 ½ grains d'alumine,
1 ¼ id. oxide de fer,
et quelques traces de chaux et d'alumine,

Essais analyt. t. II, p. 253.

(1) Le R. M. Jones qui a répété cette expérience, remarqua autour des crevasses une grande quantité de taons et de reptiles morts, sans être brûlés.

(2) Cinq lieues E. N. E. de port Palerme.

des monts Acrocérauniens. L'étendue des mines qu'on n'a pas cessé d'exploiter depuis un grand nombre de siècles, paraît se prolonger fort loin au sud-est; et la quantité de la poix est telle, que l'Europe entière pourrait y puiser pour ses besoins, sans craindre de l'appauvrir (1). Aux environs, on trouve partout le soufre combiné avec différentes substances, qui jusqu'à présent n'ont pas été suffisamment analysées; et les paysans assurent qu'on voit presque toutes les nuits des flammes bleuâtres voltiger à la surface de la terre, chose qui est conforme au témoignage des anciens (2). A ces caractères, peut-on méconnaître le lieu désigné par Plutarque, comme le Nymphæum, qui roulait sans cesse des sources de feux au milieu de la campagne, sans endommager sa verdure (3); puisque le phéno-

---

(1) On la voiture à dos de mulet à Avlone, où l'on en fait annuellement une cargaison de six vaisseaux pour Malte, de deux pour Corfou, et de sept à huit à la destination des différents ports de l'Adriatique.

(2) Aristote, en parlant de ce phénomène, place le Nymphæum aux confins du territoire des Atintanes, indication qui justifie mon opinion sur cette peuplade et celle des Apolloniates. Mais je doute, comme il le rapporte, que l'huile prît feu, par le moyen de la flamme qui s'élevait à la surface de la terre, quoiqu'il assure le fait : Ἐπειδὰν δὲ ἔλαιον ἐπιχυθῇ ἐπ' αὐτὴν, ἐκφλογοῦται.

(3) Ἡ δὲ Ἀπολλωνία πλησίον ἐςὶ καὶ πρὸς αὐτῇ τὸ Νυμφαῖον, ἱερὸς τόπος ἐκ χλοερᾶς νάπης καὶ λειμώνων ἀναδιδοὺς πυρὸς πηγὰς σποράδας ἐνδελεχῶς ῥέοντος. Dans le voisinage d'Apollonie (six lieues S. E. *de cette ville*), est situé le Nymphæum, terre sacrée, où des sources de feu perpétuelles coulent au milieu d'une vallée verdoyante et des prairies, sans les endommager.

PLUTARQUE, *Vie de Sylla.*

mène vu par Élien s'y perpétue, et qu'on y retrouve, comme il l'avait observé, le bitume mélangé dans certains endroits avec des substances sulfureuses et alumineuses (1). Ainsi la cause primitive de ces phénomènes existe; mais, comme au temps de Dion Cassius, qui parle en témoin oculaire (2), si des torrents de feux coulent encore au milieu des champs, je doute de la plupart des prodiges qu'il rapporte, sans une connivence avec quelque pontife complaisant, chose qui n'était pas rare dans l'antiquité, où le don des prodiges fut plus d'une fois exposé aux sarcasmes de gens qui osèrent, dès ce temps, accuser les hiérophantes de corruption. Mais il n'y a plus ni oracles, ni prodiges dans le territoire dédié aux nymphes, et les paysans de Carbonara, qui exploitent la poix fossile, sans s'inquiéter des divinités auxquelles les mines étaient consacrées, ni des prodiges passés, se trouveraient heureux, s'ils n'étaient pas obligés de rendre au fisc une partie du produit de leurs travaux.

La Suchista, qui peut disputer à la rivière d'Argyro-Castron le nom ancien de Celydnus, prend sa source dans la forêt de Cosmari, aux monts Scruélés, à dix lieues environ de son confluent avec l'Aoüs. A son origine, elle est grossie de plusieurs rivières abondantes, et elle reçoit au-dessous de Calaratès, les eaux venant du S. E. Augmentée de ces affluents, elle continue son

---

(1) On voit, par le récit d'Élien, quel compte on doit tenir de ce mot *au voisinage*, lorsqu'il place Dyrrachium près d'Apollonie, qui en est éloignée de deux jours de marche pour un piéton. Il parle de l'odeur de soufre et d'alun, qu'exhalaient les feux du Nymphæum. *Hist. Var.*, *ibid.* ut supr.

(2) *Voyez* Dion Cassius, lib. XL.

cours au-dessous de Nivitza-Malisiotès, ou Nivitza des montagnes, passe devant Coudessi-Gréotès (1), d'où elle se dirige au N. C'est auprès de Nivitza, à laquelle les Schypetars donnent le surnom de *Montueuse*, qu'on trouve les restes d'Amantia, ville éloigné de cinq mille pas d'Apollonie (2).

Les auteurs anciens qui ont parlé de cette place disent ou laissent entendre qu'elle était située dans l'intérieur des terres. Cette fois, contre l'avis de Paulmier, je trouve que Scylax, dont il regarde à tort le texte comme falsifié, détermine d'une manière précise sa position au midi d'Apollonie, lorsqu'il l'indique à trois cent vingt stades ou onze lieues et demie de cette ville (3). En effet, la distance depuis les ruines d'Apollonie jusqu'au confluent de la Suchista, est de six lieues et demie, et il y en a cinq environ de là, pour remonter à Nivitza-Malisiotès (4), de sorte qu'aucune position ne

---

(1) Les distances des bourgs et villages, ainsi que leurs rapports, sont portés sur la carte.

(2) Salmasianus Ampelius dicit : ab Apollonia ad Amantiam millia passuum quinque in monte Nymphæo ; ibi ignis est, et de terra exit flamma. In sylva Panis symphonia in oppidum auditur. Item sub eo monte in campo lacus aquæ plenus, unde pix exit et bitumen. Cum manibus supplodas, pix alte tollitur et quasi ab aqua bullescit.

Fere idem refert Antigon. Caryst. in paradox. p. 148. Propter hoc dicitur Nymphæum ab Apoll. Rhod. IV, v. 574.

Voyez Gronov. t. I. G.

(3) Les Tables de Peutinger s'accordent à peu de chose près avec Scylax, pour la distance entre Apollonie et Amantie, qu'elles portent à trente milles.

(4) Marmora fixe la distance entre cette place et celle de Sopoto à 50 milles. Ist. di Corfù, lib. V, p. 340.

pouvait être plus parfaitement établie. Constantin Porphyrogenete, qui a écrit l'histoire de Basile le macédonien, nous apprend que l'empereur y envoya son préfet Étienne surnommé Maxence, pour chasser les Agarènes du pays. Celui-ci, s'étant mis à la tête des Thraces, des Macédoniens, ainsi que d'un corps d'élite de Charsians et de Cappadociens, vint mettre le siége devant Amantie, qui était alors occupée par les Sarrasins. Il ne s'y distingua pas, mais Nicephore Phocas ayant pris le commandement, la place fut emportée, les barbares taillés en pièces ou mis en fuite, et la citadelle de Tropas ainsi que Sainte-Severine repassèrent sous la domination des Césars de Byzance (1).

Les ruines consistent dans une acropole en maçonnerie cyclopéenne avec des restaurations d'un âge postérieur, au milieu desquelles on trouve des tambours de colonnes et des inscriptions. Ainsi les débris épars d'Amantia, dont Pline, Cicéron et César parlent comme d'une place importante (2), qui subsistait encore au temps de l'empereur Basile (comme on le voit dans la vie de ce prince écrite par son fils) (3), méritent l'attention des voyageurs.

---

(1) Constant. Porphyrogen. hist. in Leon. Allat. Συμμιχ.. C. L. p. 127; Colon. Agripp. 1653.

(2) *Voyez* Plin., lib. IV, c. 10; Cicér., *Philipp.* XI César, *De Bello Civili*, lib. III, 12, 40; Constantin, *De Them.*, lib. II, them. 2; Plin. lib. III, c. 26. *Barbari Amantes et Bulliones.* Ptolem. *Amantiam Orestidis* juxta *Bullim Elimiotorum* caput in Macedonia supra Epirum ad littus Pelagi Ionici.

(3) Dans son ouvrage, publié par Léon Allatius, en parlant de Nicéphore Phocas, dit qu'après avoir battu les ennemis, il s'empara d'Amantie : Τήν τε γὰρ πόλιν Ἀμαντίαν εὐθὺς ἐχειρώσατο. C. 50, p. 128.

Coudessi, dont je viens de parler, est une ville de deux milles ames, et le chef lieu d'un canton qui renferme dans son arrondissement quatorze villages répandus sur les coteaux de la vallée que baigne la Suchista. Les plus remarquables de ces hameaux sont Trebatchi, Tratchiovitza, Smoctina, Vramachiotès, situé sur le chemin d'Oricum, ainsi que Griva et Carbonara, bâti dans une anse formée par l'Aoüs, une lieue au midi des mines, et du confluent de la Suchista, qu'il reçoit à sept lieues environ de son embouchure dans l'Adriatique.

Il faudrait rechercher aux environs de Selenitza les ruines de Nymphea, dont Plutarque fait mention dans la vie de Pyrrhus, comme d'une ville enclavée dans la Macédoine (1), royaume qui comprit à différentes époques une grande partie de l'Épire. Quant à l'oracle, il est probable qu'il consistait dans la fontaine que nous avons fait connaître, auprès de laquelle on retrouve des marbres épars qui durent servir à encaisser son urne. Selenitza, qui n'est habité que par les ouvriers employés à l'exploitation de la pissasphalte, Armen, Romous et Carbonara, renferment les seuls habitants de cette contrée qui fut après Dodone un des sanctuaires les plus fameux de l'antiquité.

A la rive droite de l'Aoüs, presque en face de Carbonara, sur un terrain un peu élevé, on retrouve

---

Ce fut une des places restaurées par Justinien. Procop. de ædific. lib. IV, c. 8. On sait même qu'elle fut érigée en évêché, car on cite Eulalius, son évêque, au nombre des Eusébiens qui se séparèrent du concile de Sardes. Or. Christ.

(1) Plut. Vie de Pyrrhus, §. XI.

l'emplacement d'une ville, que les modernes appellent Gradista. J'avais d'abord cru reconnaître dans ses décombres, les restes des Getus; mais en examinant la vaste étendue des débris qui couvrent une butte de près de trois milles de circonférence, je commençai à croire que je foulais l'emplacement de Byllis, place fameuse de l'Épire, dont j'avais inutilement recherché les traces aux environs du golfe d'Avlone. J'y remarquai, comme je l'ai fait depuis à Corinthe, les ornières creusées par les roues des chars dans les rochers; je voyais la construction pélasgique recouverte de remparts avec des réparations helléniques et romaines, et les colonnes de plusieurs édifices. Hors des murs d'enceinte, je suivis les soubassements des faubourgs; je reconnus un théâtre ruiné, et la cella d'un temple, dont le péristyle est encore facile à désigner. Enfin, à peu de distance sur un pan de rocher, je lus l'inscription suivante, dans laquelle je distinguai, malgré son état fruste, le nom de Byllis, qui ne me permit plus de douter que je découvrais cette ville ensevelie sous ses ruines (1).

---

(1) M. VALERIVS. M... QVIRIF...... MAX.MVS..... P
E E CONS... COHORTIA...... RAMEN.... RVM.... SA
EQVIT. TRIB. MILIT..... CVII... GEMEELLIRA
PRACPC..TVSIN MESOPOTAMIA VEXILLATIONIBUS EQUITVM.E..MALARM
PR..... OPIAE AVGVSTAE.SYRIACAE AGRIPPIANAE HERCVLI
S..... INCVLARVM..... ITEM COHORTIVMILV... CENSIVM.... LPIAE
RME L C R HPACVM III VIRIAE PAFLAGONVM II EQVITVM
CALONITANORVM..... V V CHALCIDENORVM V.... EPEIREORVM IIII
ENSIVM I VLPIAE PETRÆORVM II VLPIAE PAILAGONVM I VLPIÆ
SAGITTARIORVM III DACORVM I.... GAM..... BRVM
VIAM PVB..... QUAE ACCOL..... BVLLIDEM

Je ne pouvais donc plus me tromper. J'étais dans la ville des Bulliones, que Stephanus, d'après Artémidore, place entre Apollonie et les monts Cérauniens (1). Les constructions cyclopéennes de l'acropole me rappelaient la fondation primitive de Byllis par Néoptolème, chef des Myrmidons (2). Quoique surnommée maritime, je pouvais encore concilier cette qualification, à cause de sa distance de la mer, qui n'est guère de plus de trois lieues, depuis le golfe d'Avlone. On avait donc pu lui donner le titre de port (νεώριον), à cause des vaisseaux qui y abordaient; car dans l'antiquité, les barques, qui étaient les bâtiments de ce temps-là, pouvaient, à l'époque des grandes eaux, arriver jusqu'à Byllis, éloignée de neuf milles en ligne droite d'Avlone. Elle aura pour cela reçu l'épithète de maritime, quoique située dans les terres, comme plusieurs

---

PERASTACIAS DV... C... ANGUSTIAM FRAGOSAM.... PICVVIOS
VIAM VNIT VT VEHICVLIS COMMEETVRITEM..... ES
MARGVA FLVMINE ET RIVIS. D....... S
ET. IN. S. C..... SIT..... D.... D

Consultez, au sujet de cette inscription, les itinéraires qui aboutissaient au pont de Trajan sur le Danube, et les Mém. de l'Acad. des Inscriptions, t. XLVIII, p. 379, édit. in-12.

(1) Βουλίνοι. Strabon dit vaguement les Bullions, qui occupent le pays depuis Epidamne et Apollonie, jusqu'aux monts Cérauniens. Stephanus les place aussi indéterminément vers l'Illyrie, ἔθνος περὶ Ἰλλυρίαν, peuple voisin de l'Illyrie, et donne le titre de maritime à leur ville, πόλις παραθαλασσία, ce qui ne veut pas dire qu'elle fût port de mer. Strab., l. VII, p. 326; Stephan. Byz. Bollidenses; Cic., *Epist. ad Mem.*, l. III, *Ep.* 42, *de Oratore*, les appelle Bullienses; Plin., l. III, c. 43, et lib. IV, c. 10; Ptolem., lib. III, c. 13.

(2) Τῶν μετὰ Νεοπτολέμου Μυρμιδόνων κτίσμα. STEPH. BYZ.

villes commerçantes de nos jours sont appelées ports, parce que les armements des navigateurs y abordent. Cette explication venait à l'appui de l'inscription existant sur le rocher, qui nomme *Bullis*, *ses mines de poix*, et qui indiquait sans doute d'autres villes, dont les injures du temps ont effacé les noms du rocher sur lequel ils étaient inscrits. Cette position me permettait encore de comprendre comment César, campé à la rive gauche de l'Apsus, pouvait, par sa position, couvrir Apollonie, Oricum, Byllis, Amantia et les villes de l'Épire attachées à sa cause, puisqu'il tenait de cette manière l'entrée de la vallée de l'Apsus qui conduit à Berat, celle des gorges de l'Aoüs, par laquelle on pénètre au centre de l'Épire; et, maître d'Oricum, il fermait les défilés de l'Acrocéraune (1).

Du sommet de la colline de Gradista la vue s'étend jusqu'aux rivages de l'Adriatique, dans la direction du cours de l'Aoüs, qui, n'étant plus encaissé par les montagnes, s'élargit et coule au milieu des plaines qui bordent le golfe d'Avlone. C'est au milieu de ce pays qu'on marche en suivant la rive droite du fleuve depuis Gradista, en laissant à droite plusieurs hameaux des Skrapariotes, jetés sur les flancs des montagnes de Berat. On remarque qúe ce terrain légèrement ondulé a dû faire partie d'un grand golfe, qui

(1) Les Apolloniates ayant rendu leur ville à César, les Bullidiens, les Amantiens et les autres villes de l'Épire les imitèrent, en lui envoyant des députés pour demander ses ordres...... Prévenu (César) à Dyrrachium, il ralentit sa marche, et campa sur les terres des Apolloniates, près de l'Apsus, afin de couvrir par ses postes et ses redoutes, les villes qui s'étaient bien conduites. *Guerre civile*, lib. III.

se serait étendu jusqu'à Dyrrachium. C'est un sol d'alluvion gras, fertile, cultivé en orge et en maïs, jusqu'à Fracola, village situé à la distance de Gradista que nous venons d'indiquer.

A quatre lieues de Carbonara, en remontant la rive gauche de la Voïoussa, on entre dans la plaine de Kaloutzi, contrée fertile, enveloppée de hameaux suspendus aux flancs des montagnes, et riche en bœufs qui justifient ce qu'Aristote dit de cette espèce par rapport à l'Épire (1). On passe au sortir de ce plateau à Lunetzi (2), village près duquel se trouve un fort ruiné bâti par les Latins, qui me paraît être l'ancien château de Tropa (3), dont parle Léon Allatius. Cette forteresse, à laquelle on ne peut monter que par un escalier taillé dans le rocher, est située à deux milles de Lunetzi, et commande le passage du fleuve, qu'on y traverse en bac. Le pic dominant des montagnes de gauche est appelé Grîva, nom commun à un village bâti dans ses ressauts. Trois lieues plus haut, on passe à Liopesi, et une lieue au midi, on trouve le pont de la Bentcha, voisin des ruines de Sainte-Severine (4), que les Albanais appellent château de Jarre. Enfin, à une demi-lieue de là, on arrive à Tebelen, dont j'ai donné la description. Au dessous de Lunetzi le fleuve est tour à tour ombragé de beaux arbres et bordé de rochers qui prennent les formes propres aux masses calcaires.

---

(1) Arist. hist. an. lib. III, 21.

(2) En ligne droite 16 milles de Tebelen.

(3) Τὸ κάστρον ὃ Τρόπας κατωνομάζετο.

LEO ALLAT., c. V, p. 128.

(4) Καὶ τὸ τῆς ἁγίας Σευηρίνης. LEO ALLAT., *ibid.*

Une traverse peu fréquentée, et que j'ai en partie relevée, part de cette ville pour conduire à port Panorme, en coupant la chaîne de l'Acrocéraune d'orient en occident (1). C'est sur cette route qu'on trouve, près de Cosmari, la voie romaine encore existante, qui remontait d'Apollonie, par Byllis et Amantia, à Buthrotum. D'autres embranchements se détachaient de ce point culminant, pour établir les communications avec Oricum, Paleste, ainsi que port Panorme, et il est encore possible de les reconnaître. Ali pacha, qui m'avait indiqué cette route, se proposait de la faire réparer pour exploiter les bois de construction de la forêt de Cosmari. Je devais en faire la reconnaissance, pour estimer l'étendue des travaux que nécessitait l'entreprise; lorsque les circonstances qui m'obligeaient à quitter l'Épire, m'empêchèrent d'entreprendre un travail dont le résultat, avantageux au commerce, m'aurait permis de faire quelques découvertes importantes pour l'archéologie. C'eût été de ce côté que j'aurais recherché les mines d'où les anciens tiraient de l'argent. J'en avais déja recueilli des échantillons dans les torrents du mont Argenik. J'avais examiné chez Ali pacha des minerais; et je réunissais assez de données, pour explorer avec succès les montagnes; mais je dus abandonner mon dessein. J'ignore donc dans quel endroit existent les filons qui récompenseraient les travaux de l'exploitation; et je me serais gardé de les révéler, si je les

(1) A deux lieues de Bentcha, dans le mont Argenik, on trouve Liacdouchi; deux lieues O., Progonati; deux lieues et un tiers O., Cosmari. On passe une voie romaine; de là à Port Palerme, la distance est de cinq lieues O.

avais découverts, afin de ravir leurs trésors à la tyrannie et d'épargner des larmes à l'humanité.

L'Acrocéraune, dont je termine ici la description, en me réservant de faire connaître les parties qui avoisinent les vallées de Drynopolis et de Delvino, renferme, d'après les calculs les plus approximatifs que j'ai pu établir, une population de sept mille quatre cent cinquante familles. En portant ces familles, qui en général sont nombreuses parmi ces montagnards, à six personnes, on trouvera pour cette contrée quarante-quatre mille sept cents individus répartis dans quatre-vingt cinq bourgs ou villages, dont les habitants, parlant le schype, ne diffèrent entre eux que par le plus ou moins de barbarie et de grossièreté. Leurs richesses en troupeaux, évaluées à deux cents mille moutons et le double de chèvres, permettent de porter ce mobilier, suivant le cours du pays, au prix de quatre millions trois cent soixante quinze mille francs, dont le produit brut, côté à trois francs par tête d'animal, donnerait un revenu annuel de douze cent mille francs environ.

Les produits agricoles, consistant en blé, qu'on cultive en petite quantité, en maïs, calemboch, millet, orge, lupins, pois-chiches, suffisent à peine aux besoins des habitants trop indolents, ou peut-être assez sages, pour ne pas demander à la terre des ressources qui ne tourneraient qu'au profit de ses oppresseurs. On se contente donc en général de la culture du maïs, dont tout le monde se nourrit. On exporte des laines, de la cire, et année commune, douze ou quinze cents oques de kermès, ainsi que des planches, du goudron qu'on emploie pour conserver le vin, quelques

balles de peaux de lièvres, du bois de chauffage pour Corfou, et du beurre de brebis. Avec l'argent de ces ventes, qui ne s'élèvent guere au-dessus de trois cent mille francs, les gens aisés achètent des capes des Mégalovlachites (car les paysans fabriquent leurs autres vêtements eux-mêmes); et tous, selon leurs besoins, se pourvoient de fer, de clous, de poterie et de quelques articles d'épicerie, qu'on tire particulièrement de Corfou. Mais ces objets sont si peu considérables, et les besoins tellement bornés, que toutes dépenses faites, la balance du commence est encore des deux tiers en faveur des Acrocérauniens, qui gardent sans retour l'excédant du solde en espèces dans leurs montagnes, où il reste enfoui.

La température et l'air varient dans l'Acrocéraune, suivant les aspects des montagnes. Du côté de la mer d'Ionie, croissent les plantes et les arbustes des climats chauds. Au nord, et dans les vallées supérieures, les coteaux sont tapissés de sapins, d'érables, de noisetiers, de buis, et de térébinthes, dont le bois ressemble à l'ébénier. Vers l'Aoüs, on trouve des pâturages abondants et des terres fertiles; mais nulle part, quels que soient les sites, on ne remarque ce ton d'aisance et de contentement qui annonce le bonheur d'un peuple. Le paysan, courbé sur la charrue, n'emblave point ses champs, en invoquant le ciel protecteur des moissons. Armé et soucieux, il paraît jeter au hasard les semences qu'il confie à la terre, sans compter sur les retours de la récolte. Les moissonneurs, tristes et abattus, se hâtent de fouler leurs grains, sans mêler aux travaux de la campagne ces chansons d'allégresse qui signalent l'abondance. Ils craignent de paraître riches,

et ils cachent dans des greniers souterrains, qu'ils appellent *ambaria*, leurs denrées céréales, comme l'avide fourmi qui entasse sordidement ses provisions au fond de son terrier.

La joie, incompatible avec la barbarie qui exclut le plaisir, n'existe nulle part, parce que la violence se trouve partout unie à l'anarchie. C'est aux éclats du tonnerre, aux bramements des cerfs, aux cris sinistres des aigles et des jacals, que répondent les échos de l'Acrocéraune. Jamais ils ne redisent les chants des pasteurs; jamais ils ne répètent les sons champêtres du flageolet. Nul Iapyge n'a compris le sens de la liberté, et que l'égalité consiste à jouer sur la scène du monde des rôles différents qui sont protégés par les lois. Le berger comme le laboureur, le paysan et l'homme des bourgades, le pauvre et le riche sont chargés d'armes, et portent avec eux l'inquiétude, les soucis et la méfiance, jusque dans leurs fêtes qui se terminent souvent par des rixes sanglantes; et ils appellent cette déplorable condition *indépendance!* Personne, je pense, ne sera tenté de lui donner ce nom, ni d'envier leur pays, dont le destin sera toujours d'être la contrée la plus agreste, la plus pauvre et la plus barbare de l'Épire, quelles que soient les révolutions prospères qui pourraient faire renaître la Grèce, si le ciel, dans sa clémence, daignait un jour faire remonter les Hellènes au rang des nations.

CHAPITRE VII.

Taulantie ou Musaché. — Description de Canina, anciennement Œneus, et d'Avlone. — Ruines d'Apollonie. — Route depuis le port Peloros jusqu'a Berat. — Camps de Bohémiens. — Ville et citadelle de Berat.

L'échelle du Musaché ou Taulantie, que les Schypetars appellent Peloros, et les Européens la Vallone, est un des ports du golfe Œnien, qui fut de tout temps le plus fréquenté par les navigateurs, et vers lequel le commerce s'est dirigé, depuis la destruction d'Oricum et des villes de l'Acrocéraune. Il me restait, en visitant cette rade, à découvrir les ruines ou du moins l'emplacement d'Œneus, et je dirigeai mes premières recherches vers la partie de la plage appelée *Bocca-Vecchia*. J'y trouvai un monastère dédié à la vierge de Verneselli, mais sans aucune trace de ville au milieu d'un terrain inondé, où il fut de tout temps impossible de former des établissements. J'avais porté avec aussi peu de succès mes regards vers les autres parties du rivage, lorsque, réfléchissant à l'usage où étaient les anciens de bâtir leurs villes sur des hauteurs, mon attention se fixa sur la citadelle de Canina. Cette première idée, qui n'était que conjecturale, me conduisant au rapprochement des faits historiques, je compris que j'y retrouvais la ville d'Œneus, située sur une montagne escarpée (1), et dans la petite

(1) Tite-Liv. rapporte que Persée, après s'être rendu maître d'Uscana, qui fut dans la suite appelée Scampus, assiégea et prit Œneus, forteresse située sur une hauteur escarpée.

Tit.-Liv., lib. XLIII, c. 19.

rivière qui coule au pied des rochers, l'Artatus qui a probablement donné son nom au village moderne de l'Arta. Repassant ensuite les annales des temps écoulés, je compris pourquoi ni Scylax, ni Strabon, n'ont pas parlé de cette place, que Paul-Emile avait dû comprendre dans sa dévastation générale. Elle n'existait plus du temps de ces écrivains; mais je la trouvais restaurée sous le nom de Canina (1), et classée comme elle l'est maintenant, parmi les villes de guerre, dès le temps du Bas-Empire (2).

J'avais borné mes recherches à cette partie de l'Illyrie macédonienne, lorsque mon frère, après avoir parcouru l'Acrocéraune, aborda au port d'Avlone, pour remonter à Berat. Le Musaché était en alarmes, on travaillait à réparer les fortifications de Canina, et sa population qui est de trois mille ames faisait ses approvisionnements comme à l'approche d'un siège. On se croyait menacé par les Français, alors maîtres de Cattaro, on avait vu leurs aigles à la hauteur de Dyrrachium, car on les voyait par-tout à cette époque.

Le vent de Bora, qui le força de séjourner aux douanes du port Peloros, étant tombé, mon frère s'achemina vers Avlone, qui est éloignée d'une demi-lieue de la mer. Cette ville, que Ptolémée qualifie de

---

(1) Conto-Stephanus, informé que Boëmond devait débarquer à Avlone, avait placé sur le mont Iason des vigies, qui découvraient au loin la mer et les vaisseaux. Καὶ κατὰ τὴν ἀκρολόφιαν τοῦ καλουμένου Ἰάσονος Βουνοῦ σκοποὺς ἐπιςήσας ἐφ' ᾧ θάλατταν περιαθρεῖν καὶ τὰς ναῦς ἐπισκοπεῖν. Ann. Comn., p. 368, ed. Reg.

(2) Cantacuz., lib. II, c. 32. Κάνινα φρούριον. Leo Allat., *in not. ad Acropolit.*, f. 273.

maritime, est souvent mentionnée par les historiens (1), quoiqu'on n'y trouve les traces d'aucun édifice ancien. L'itinéraire d'Antonin, Procope (2) portent à croire que c'était cependant une place importante. Occupée par Robert, chef des Normands (3), et par son fils Boëmond (4), elle devint dans la suite le lieu de passage des croisés (5), au temps où le zèle des fidèles les appelait à la délivrance du saint tombeau, et à la juste vengeance de l'occident contre les Sarrasins, qui avaient mis son avenir en danger. On la trouve soumise aux Balsichides, famille puissante de l'Illyrie, jusqu'au temps où Balsa, l'un des princes de cette race souveraine, vaincu par le visir Hieurüse dans la plaine de Saura, en fit hommage aux Vénitiens (6), qui l'avaient perdue, quand Soliman fit partir de ce port l'expédition dirigée contre l'Italie dont les ruines d'Otrante attestent encore les ravages (7). Son aspect et

(1) Αὐλῶν πόλις ἐπίνειον. Ptolem. lib. III, c. 13; Anton., *itinerar.* Constant., *Them. Occid.* Ann. Comnen. Nicetas. G. Acrop. Pachym. Palmer., *de Græc. Antiq.*, lib. I, c. 32.

Il est probable que le nom de cette ville dérive de αὐλὼν qui signifie *vallée*.

(2) Procop. de Bell. Gott. l. I, c. IV, p. 318.

(3) Ann. 1082. A. Comnen. p. 105, 109, 117.

(4) Gott. Stritt. Varangic. c. 1, §. 2.

(5) Balderic. episcop. hist. Hierosolym. in gest. Dei per Francos, p. 322.

(6) Marin. Barlet. scodrensis sacerdos de obsidione Scodr. Lib. I, f. 1 ad 19. Venis. 1504, in-4°.

(7) Vallone, dit Jacob Bruining, est à la facon des Turcs, sans fossés et murailles, dans une situation fort plaisante, au bord d'une rivière plus large que profonde, avecques force cyprès en terre fertile, peut avoir quelques cinq mosquées, est

ses maisons retracent au contraire une ville moderne, et une rue ornée de portiques rappelle le séjour des Vénitiens, qui auraient sans doute régénéré la Taulantie, si les destins contraires ne s'étaient pas toujours opposés aux généreuses résolutions des puissances chrétiennes de ce temps-là. Autour de la ville, on voit les restes de deux forts que les Vénitiens, auxquels Avlone avait été vendue, firent sauter en 1691, lorsqu'ils dûrent abandonner aux Turcs cette place et son château (1). Dans son état actuel, on ne trouve à Avlone qu'une population de six mille individus composée de mahométans, de chrétiens et de juifs bannis d'Ancône, sous le pontificat de Paul IV. Enfin elle ne compte plus parmi les évêchés de l'Orient, depuis un grand nombre de siècles, et le dernier de ses prélats connus fut suivant toute apparence Soterus (2).

Les environs de la ville plantés d'oliviers, entremêlés

---

habitée de Turcs, Juifs et Grecs. Vers midi, environ un jet d'arc, est le château qui commande au port estant de bonne grandeur et basti en rond. La moitié tombe à la montagne, et l'autre respond sur la mer. Un petit par de là est basti un autre château de tout semblable. *Voyage du Levant*, (En 1579.) M. S. de la Bibliot. Roy. Baluz, 803, c., Reg 10528.

(1) Ce fait est tiré de la Chronique de Janina, qui rapporte que Chalil pacha enleva, en 1691, la ville d'Avlone aux Francs. Εἰς τοὺς 1691. Ἐκατέβη ὁ Χαλὴλ πασίας καὶ ἐπῆρε τὴν Αὐλῶνα, ἐκ τῆς χειρὸς τῶν Φράγκων. *Hist. de Joannina.*

(2) Avlon, quam Hieroclès *Aulinidis metropolim* dicit, sub Dyrrachii metropolita.

Ses évêques connus furent : Nazaire, au synode de la province de la nouvelle Épire en 516; et un autre dont le nom nous est inconnu, qui vivait au temps du pape Hormisdas; Soterus, est cité dans les actes du septième synode. Oriens Christ., Lequien.

de maisons de campagne et de tombeaux, sont bornés par des coteaux à base gypseuse, desquels descend l'Artatus, qui, après avoir rempli les fossés de la citadelle, se décharge dans la mer, au nord des rochers et de l'acropole de Canina. Avlone présente l'aspect d'une ville d'Italie, quoique la presque totalité de la population soit musulmane. On y compte mille maisons, six mosquées, une église et une synagogue. Le terrain marécageux rend l'air tellement malsain, que les habitants sont obligés de quitter leurs demeures dès que les premières chaleurs de l'été commencent à se faire sentir. Les Turcs vont alors habiter Canina, les chrétiens se retirent dans les montagnes de Skrapari, et tous ne reviennent qu'à la fin de l'automne. La ville devient ainsi une solitude dans laquelle on trouve à peine un petit nombre de Juifs, et il ne reste aux environs que des chrétiens divisés par ateliers, qui cultivent le maïs et le riz, qu'on sème dans les bas fonds. Il résulte des recherches faites dans la chancellerie du consulat d'Arta, qu'en 1740 les facteurs des sieurs Boulle et Boutier avaient une maison de commerce à Avlone. On en tirait des huiles, du blé, de la poix noire, pour une valeur de cent mille piastres, qui représentaient alors plus de quatre cent mille francs.

C'est de ces cloaques couverts de moissons luxuriantes que s'exhalent les fièvres et les épidémies, auxquelles un gouvernement prévoyant pourrait remédier, en augmentant ses ressources nourricières. Alors cette partie autrefois si florissante de la Taulantie, prendrait une face nouvelle. Avlone, maintenant oubliée, redeviendrait un grand entrepôt de commerce, ses

coteaux donneraient des vins, et des huiles en abondance. On tirerait de ses lagunes, le sel que l'Italie réclame pour ses gabelles, et elle pourrait en exporter par les caravanes, jusques dans la Romélie. Les bois de construction, la poix-résine de Selenitza, les grains, deviendraient pour le gouvernement et pour le peuple des objets d'échange et de négoce; enfin la population augmenterait. Mais les Turcs, campés sur une terre qui les dévore, étrangers à toute idée d'amélioration, ne s'occupent que du moment, sans apercevoir aucun avantage dans l'avenir.

La hauteur du pôle d'Avlone a été fixée par le capitaine Gauttier à 40° 28′ 20″, et sa longitude par 17° 05′ 30″. Un portulan manuscrit de la bibliothèque royale porte « que du cap Lahi (déterminé à 41° 10′ 00″) on compte six milles à Beticy, plage couverte de forêts; sept de là à Pélore ou Barza; vingt au cap de la Mosca, qui forme la bande N. O. du golfe d'Avlone. Là, on trouve un écueil et une sèche à deux milles de terre qui forment un canal appelé Poros. Du promontoire Mosca à Avlone, le rivage avec ses sinuosités est évalué à dix-huit milles, et le mouillage est sous le fort de Canina, par 8 et 10 brasses de fond (1).

« De cet endroit aux pêcheries de Viguere, le développement de la plage est évalué à douze milles, et en voltant le golfe pendant vingt et un milles, on entre

(1) La carte catalane sur bois, MS. de la bibliothèque du roi, écrite en 1346, nomme les ports suivants depuis Cattaro jusqu'à Panorme : *Budua*, *Antivari*, *Val-de-Noche*, *Dulcigno*, *Lodrin*, *Porto-de-Medi*, *Durazzo*, *Cavo-de-Laqui*, *Cavo-de-Mechri*, *la Pimarza*, *La Vallone*, *Lorizo*, *Linguetta*, *Palormi*.

à Porto-Rauseo. De ce mouillage en longeant l'Acrocéraune, il y a trois milles à Colonetta, et quatre de là au cap de la Linguetta. » Malgré le ton précis de ces indications, nous pensons que ces distances ont besoin d'être vérifiées, et c'est pour cela qu'on les consigne, afin de les signaler aux navigateurs qui décriront un jour ce golfe.

La partie de la campagne d'Avlone, qui s'étend dans une profondeur de huit milles, jusqu'à l'Aoüs, n'est pas moins fertile et mal-saine que celle des environs de la ville. A cette distance au nord, de l'autre côté de l'Aoüs, on aperçoit le beau village de Phracola, et un mille à l'occident le monastère de la vierge de Pollini, seule partie habitée de la terre consacrée à Apollon (1). Une église entourée de quelques cellules enveloppées d'un cordon de murs, et douze religieux forment toute la population d'Apollonie. Au lieu des bruits de l'Agora et des acclamations des théâtres, des chants religieux sont les seules voix qui s'élèvent du sein des ruines vers le ciel, pour chanter le Dieu immuable, dont l'éternité voit s'éclipser les empires, et renverser les ouvrages des hommes. L'éclat de Corinthe et le nom des Corcyréens y sont oubliés (2).

---

(1) Μνάματ' Ἀπολλωνίας ἀνακείμεθα, τὰν ἐνὶ πόντῳ
Ἰονίῳ Φοῖϐος ᾤκισ' ἀκερσεκόμας·

« Voilà les monuments de la ville que Phœbus à la belle che-« velure a fondée près de la mer d'Ionie. »

Cette inscription était placée sur le piédestal de sa statue, en anciens caractères. PAUS., *Eliac.* V, c. 22.

(2) Thucydide, lib. I, c. 26, et Scymnus, v. 439, R. Rochette, *Hist. des colonies grecques*, t. III, c. XX.

La protection d'Auguste (1) ni la sagesse de ses institutions (2) n'ont pu la sauver, et il ne reste plus pour reconnaître la *grande et magnifique Apollonie, voisine du pays des Taulantiens* (3), que son nom mutilé comme ses édifices.

Apollonie fut primitivement appelée Gylaceia, du nom de Gylax (4), chef de la colonie corinthienne, qui fonda ce comptoir sur un terrain appartenant aux Illyriens. Soit que les Corcyréens intervinssent primitivement dans l'établissement d'Apollonie ou non, chose encore contestée, il paraît qu'ils y furent dominants, car le type de Corcyre se trouve sur toutes ses médailles (5), à l'exclusion de celui de Corinthe. Cependant Casaubon observe que Thucydide, Dion Cassius et Pline ne donnent à cette ville que le titre de colonie des Corinthiens. Strabon, en lui décernant cette dernière qualification, s'accorde non seulement avec Scymnus de Chios et avec Pausanias (6), mais il a suivi en cela l'usage et l'exemple de plusieurs autres colonies grecques, qui reportaient leur fondation à deux métropoles. Voilà ce qu'on dit au sujet de l'origine d'une ville effacée tout entière du livre de vie (7).

---

(1) Auguste, qui avait fait ses études à Apollonie, protégea particulièrement cette ville. Velleius Paterculus, lib. II, c. 59, Suet., *in vitâ Augusti*.

(2) Voyez Aristot. Politic. lib. IV, c. 4; Ælian. var. hist., lib. XIII, c. 16.

(3) Cicéron l'appelle *magnam urbem et gravem*. *Philipp*. XI.

(4) Steph. Byz. V. Γυλάκεια. R. Rochette, t. *ibid.*

(5) Spanheim. dissert. IX de urb. et popul. n. p. 571.

(6) Lib. V, c. 22.

(7) V. Thucyd. lib. I, c. 23, 31; Plut. in Themist. §. 24.

Le monastère de la vierge d'Apollonie, élevé par les chrétiens comme un signal de reconnaissance au milieu des débris d'un vaste naufrage, se glorifie d'avoir eu pour fondateurs les Taulantiens, qui reçurent des apôtres les doctrines de l'évangile. « Les « saints de l'éternel, disent les religieux, après le ren- « versement des autels du paganisme par des barbares « que le nord vomit sur la Grèce, bâtirent sur les rui- « nes du temple de Dimitra (Cybèle) la première église « qu'ils dédièrent à la mère du sauveur, auprès de la- « quelle on a relevé, à diverses époques, le couvent qui « existe maintenant. Cette frêle nacelle, jouet des ora- « ges, saccagée par l'armée d'Amurat (1), incendiée par « Soliman (2), est sortie de ses cendres et s'est restau-

(1) On sait qu'il y a eu plusieurs villes de ce nom, et je n'ose affirmer que ce soit de celle-ci dont les historiens turcs veulent faire mention quand ils disent, (à l'année 1382, répondant à 784 de l'hégire)..... « Après avoir mis ordre aux af- « faires de l'Asie, Amurat fait passer le détroit de Gallipoli à « ses troupes, débarque en Europe et vient assiéger Apollonie, « que les Turcs appellent *Bolina*. Cette place, qu'une situation « avantageuse et de bonnes fortifications paraissaient devoir « rendre imprenable, pouvait du moins arrêter long-temps les « armes ottomanes; mais le ciel, disent les historiens turcs, se « déclare pour Amurat; et la ville est emportée d'assaut. On ra- « conte que ce prince, désespéré de la résistance opiniâtre des « habitants, passa toute une nuit en prières, pour obtenir un « heureux succès. Cette même nuit, un grand pan de murailles « fut renversé; les Turcs qui s'en aperçurent montèrent en « foule par cette brèche, et se rendirent maîtres de la ville. »

Abrég. chronolog. de l'hist. ott. par De la Croix, t. I, p. 119.

(2) Cet empereur, en 1537, traverse l'Aoüs (Avecussa), entre dans l'Acrocéraune, et vient attaquer Corfou.

Marmor. ist. di Corfù, lib. V, p. 268.

« rée toujours au même lieu, où elle avait primitive-
« ment jeté son ancre d'espérance. »

C'est ainsi que les Caloyers racontent l'histoire de leur monastère aux étrangers, mais ils ne peuvent préciser l'époque de la destruction d'Apollonie, ni comment elle a perdu son nom, qu'on ne retrouve cité par aucun historien des derniers temps du bas empire (1). Il n'est pas moins difficile, en examinant les lieux, de déterminer son enceinte placée à dix stades (2) de l'Aoüs, et que Strabon fixe à soixante du bord de la mer (3), distance qui est celle du port dan-

---

(1) Anne Comnène, Nicetas, les deux Nicéphores, ni aucun des Byzantins ne citent le nom d'Apollonie. Castaldus est le premier qui a fait connaître celui de Polline.

PALMER., lib. I, c. 27, p. 159.

N. B. Cependant il est probable que sa destruction totale fut postérieure au cinquième siècle, car on trouve un de ses évêques, Eusèbe, dans la liste des pères du quatrième concile général de Chalcédoine en 451, Reg. VIII, Lab. IV; Hard. II et Baluz. in collect. Depuis cette époque, le siége de cette ville fut transféré à Byllis, dont les prélats connus sous ce titre et celui d'Apollonie furent :

Évêques de Byllis et d'Apollonie.

1. Félix, au concile d'Éphèse;
2. Eusèbe, que je viens de citer;
3. Philocharis, au synode de la vieille Épire.

(2) Dix stades ou un mille un quart.

(3) Soixante stades ou sept milles et demi. Strab., lib. VII, p. 316; Scylax ne porte que cinquante stades. Plin., lib. VII. M. P. Ptolem., lib. III, c. 13, fixe son gisement par 45, 6; et celui de l'embouchure de l'Aoüs par 45, 0; 40, 0; mais ces données sont fausses, comme on peut en juger en les rapprochant de la détermination astronomique d'Avlone, fixée

gereux de Poros, qu'on trouve à l'embouchure de l'Aoüs. L'éloignement de l'enceinte présumée de la ville au rivage de l'Adriatique est de deux milles; la mer communique dans la plaine avec un lac salé qui formait peut-être autrefois un port intérieur pour les barques.

Dans l'emplacement d'Apollonie et de ses édifices, on voit des buttes formées de colonnes brisées, de portions de frises, d'éclats de chapiteaux et de briques sur lesquelles on lit le numéro des légions qui les avaient fabriquées. Quelques cippes rappellent des noms illustres ou ignorés d'hommes que l'égalité du tombeau recouvre d'une même poussière. Trois mots sauvés de l'oubli indiquent le monument d'un Amyntas (1), dont le sarcophage annonce les dernières vanités, par les ornements sculptés à l'entour.

Apollonie couvrait suivant toute apparence des groupes de collines isolées; sur une d'elles on remarque une colonne d'ordre dorique qui a douze pieds de circonférence, et les proportions de ce style sévère. C'est le dernier débris restant sur pied, d'un temple de cent vingt pieds de longueur, sur quarante-huit de large. On avait, en 1813, déterré de dessous ses décombres une statue de Diane en marbre, qui fut donnée à M. Spiridion Forti, ministre de S. M. B. à Corfou. On y avait trouvé quelques années avant

---

par le capitaine Gauttier. César fait mention de cette ville, B. C. l. III, §. 11, 12, 75, 79.

(1) ΦΙΛΙΠΠΟΣ ΑΜΥΝΤΑΣ ΧΑΙΡΕ. Un marbrier turc, établi à Phracola, avait brisé le couvercle de ce sarcophage, sur lequel il y avait des figures.

un bas-relief, représentant Apollon monté sur un char traîné par les Heures, scène que le Poussin a reproduite dans ses tableaux (1).

Les médailles nombreuses qu'on trouve chaque jour dans ces ruines (où l'on découvrirait sans doute d'autres objets d'une plus haute importance) portent presque toutes la tête laurée d'Apollon, avec l'inscription des *Apolloniates* (2) J'ai vu aussi plusieurs cornalines gravées en creux, représentant le dieu jouant de la lyre. Tout retrace ainsi, dans sa désolation même, l'état de gloire d'une ville qui n'est plus visitée que par

---

(1) Le docteur Holland y vit, à son passage en 1811, un très-beau bas-relief représentant un homme frappant la terre du pied, devant une femme agenouillée qui levait les bras au ciel, tandis qu'un autre personnage cherchait à éloigner le premier de sa victime. L'attitude de la femme était très-remarquable, et le travail, quoique altéré par le temps, paraissait d'un fini admirable.

(2) *Bronze*. Tête laurée d'Apollon ou de Bacchus à gauche R. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ. Corne d'abondance, de laquelle semblent sortir des feuilles de vigne et des grappes de raisin. Des deux côtés dans le champ, deux cornes d'abondance, plus petites et renversées; festons.

Argent. ΦΙΛΩΝΟΣ. Tête d'Apollon laurée à gauche. R. ΑΠΟΛ-ΛΩΝΙΑΤΑΝ. Sur deux lignes. ΑΜΙΑΝΤΟΣ ΣΟΣΙΛΟΧΟΥ. Trois jeunes filles se tenant par la main, dansant autour de trois petits monts ou brasiers allumés.

Argent. Trois femmes se donnant la main autour d'un foyer allumé,

ΑΠΟΛΛ
ΔΙΟΝΥΣΟ
ΔΩΡΟΣ

Cette médaille a été d'abord connue de Guillaume Choulius, et après lui par Hub. Goltzius.

les pâtres albanais, lorsqu'ils ramènent leurs troupeaux des montagnes de la Candavie, dans les plaines du Musaché et sur les bords de l'Adriatique. Ainsi le parcours d'hiver des bergers de la Taulantie est établi aux mêmes lieux où *paissaient autrefois les beliers consacrés au soleil, qui étaient confiés à la garde des citoyens les plus distingués d'Apollonie* (1).

C'est là ce qui reste d'Apollonie, qu'on peut regarder comme l'extrême frontière du territoire classique de la Grèce, quoique Epidamne réclame la gloire d'en avoir fait partie.

Je rappelle, après cette excursion, l'attention du lecteur sur l'itinéraire d'Avlone à Berat. La route qu'on suit se rapproche pendant un quart de lieue, en marchant à un mille du rivage de la mer. La culture commence sur la droite, dans un terrain qu'on sème en maïs. De là on tourne au nord-nord-est pendant deux lieues, en prolongeant une plage basse couverte de salines, et on se dirige à l'est l'espace de deux lieues, sans avoir aucun village en vue. A cette distance, on arrive au bac de la Voïoussa, et l'on trouve, sur les deux rives du fleuve, des caravansérails. Ils étaient encombrés de voyageurs, lorsque mon frère y arriva. On attendait depuis plusieurs jours la baisse des eaux, dont la rapidité ne permettait pas de manœuvrer le ponton, pour passer. Comme le fleuve rentrait alors dans son lit, on vit enfin le bac se détacher et gagner la rive gauche; et après s'être embarqués dans le plus grand désordre, on poussa au large et on passa, comme par miracle, l'Aoüs.

---

(1) Hérodote, Calliope, c. XCIII.

De la rive pierreuse de ce fleuve, on s'enfonce dans une plaine couverte de sabine et d'agnus castus, arbustes très-répandus dans tous les lieux humides de l'Albanie; et aprés avoir marché une demi-lieue entre ces halliers, on débouche dans une campagne cultivée qui a une lieue de traverse, en laissant à gauche le village de Lièvano. On parcourt immédiatement après, pendant trois milles, une vaste lisière de prairies, qui se déploient du côté de l'Adriatique. La vue ne s'arrête dans cette étendue que sur des buttes couvertes de baraques de nomades escortés de chiens terribles, qui gardent des troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux, renommés comme les meilleurs de toute la Turquie d'Europe, pour la beauté de leurs formes et la vîtesse de leur course. On aperçoit aussi quelques camps de Bohémiens ou Tzingari, race immonde, étrangère à la société qu'elle abhorre, et dont elle est justement repoussée. On retrouve en avançant des collines, qu'on suit pendant une heure et demie, avant d'arriver au grand village de Novésela.

Il faut avoir voyagé dans cette partie de l'Illyrie, pour connaître combien sont mensongères les relations qui vantent l'hospitalité des Orientaux. Un Mahométan ne reçoit en général jamais un étranger dans sa demeure, quand il n'est pas de sa religion; et les chrétiens, qui sont obligés de lui ouvrir leur porte, le regardent presque toujours comme un hôte incommode, à moins qu'ils ne fondent sur sa réception l'espérance de quelque aubaine lucrative. Ces idées ne purent même déterminer les Schypetars chrétiens de Novésela à loger mon frère; et comme il n'y avait pas de caravansérail dans le village, il fallut enlever de

force un gîte pour passer la nuit. En vain il recourut aux prières et aux menaces pour obtenir un peu de paille ; il dut coucher sur la terre, au milieu de ces rustres, qui lui refusèrent même le feu nécessaire pour sécher ses vêtements trempés par la pluie. Cependant ces hommes, faux et rusés comme le sont tous les barbares, retrouvèrent le lendemain des prétextes pour s'excuser auprès du voyageur. Ils se confondirent en protestations; ils avouèrent leur grossièreté, et tout cela pour extorquer des étrennes, que la prudence voulut qu'il leur donnât. Ils le prièrent ensuite de dire de *bonnes paroles* pour eux au visir Ibrahim, auprès duquel il se rendait, mais d'un ton qui n'était pas un des signes les moins évidents de la décadence du pouvoir d'un chef, dont les vassaux méconnaissaient depuis long-temps la trop paternelle autorité.

Aux environs de Novésela, on ne rencontre de toutes parts que des hordes de Bohémiens campés sous des tentes, qui ont fait leur patrie des plaines du Musaché. Les indigènes prétendent que cette lèpre de l'humanité s'est implantée depuis plus de huit siècles dans l'Illyrie macédonienne, circonstance qui s'accorde assez avec le temps de leur arrivée dans l'Orient, puisque ce fut sous le règne de Nicéphore qu'on vit surgir ces vagabonds pour la première fois dans l'empire. De quelle contrée alors connue du monde venaient-ils? Quel avait été leur berceau? voilà ce que personne ne peut affirmer.

Fleuri, dans son Histoire ecclésiastique, les fait sortir d'un mélange impur des hordes des Attingans, avec quelques tribus juives, et il dit qu'ils étaient nombreux dans la Phrygie, sous le règne de Michel-le-Bègue.

D'autres voient en eux les Parias du Gange, et Voltaire retrouve dans ces enfants de Belial, des prêtres d'Isis et d'Osiris (1). Quelques personnes croient reconnaître en eux les Berbers de l'Afrique, et toutes ces inductions, quoique hypothétiques, peuvent être véritables. Pour moi, je crois les Bohémiens contemporains des premières sociétés. Restés informes, comme les hordes que la civilisation n'a pas policées, on les retrouve magiciens et Almées sur les bords du Nil, jongleurs et bayadères dans la presqu'île du Gange. Hommes et femmes, depuis l'origine des peuples, exercèrent toujours le métier de la divination, et l'art infâme des danses lascives, dans lesquelles les jeunes filles sont élevées dès l'enfance. Ces prétendus prêtres et prêtresses étaient sans doute les mêmes encore qu'Apulée appelle ironiquement (2) *les oracles de la grande religion*, et depuis ce temps ils ont été en possession d'abuser la crédulité publique, sous diverses dénominations, qui n'ont jamais pu les dérober au juste mépris de la société.

---

(1) Le vagabondage a toujours été commun à une certaine caste de l'Égypte, dont la postérité s'est perpétuée jusqu'à ce jour dans le Delta. Comme aux temps anciens, les femmes disent la bonne aventure, font retrouver les objets volés, vendent des racines, des amulettes, des cailloux, de vieux métaux; et trompeurs de bonne foi, trompent la crédulité qui les paie. On sait que ces individus des deux sexes, se disant prêtres et prêtresses d'Égypte, étaient connus dans la Grèce et dans l'Italie, où ils répandirent le culte de la déesse Isis. Après le règne d'Auguste, on vit ces porteurs de gibecière, à la faveur de leurs tours, parcourir l'Europe, en cherchant à établir partout leur infâme doctrine. *Voyez* l'Ouvrage de GRISSELINI.

(2) Magnæ religionis sidera. APULEI *Metamorph.*, lib. XI.

S'il est difficile de s'accorder sur l'origine des Bohémiens, le physicien qui les considère attentivement reconnaîtra dans leur physionomie sombre des traits de ressemblance avec les Psylles et les négromanciens de l'Afrique. S'il les interroge, ils lui répondront qu'ils sont Égyptiens; et il les verra s'irriter, si (comme les Grecs le font pour les humilier) il les appelle *Djouk el-Phiraoun*, ou *chien de Pharaon*, dénomination qu'un Bohémien regarde comme la plus sanglante injure.

On a toujours cru remarquer dans cette caste un secret particulier qu'elle garde pour cacher sa croyance religieuse, mais cette réserve tient à son ignorance de toute espèce de dogmes. Prêts à suivre toutes les religions, les Bohémiens n'en ont aucune, et sans morale, comme sans conscience, ils n'ont dans le ghiftas (qui est leur idiôme particulier), aucun terme propre pour exprimer le nom de *Dieu*, que la reconnaissance trouve écrit dans tous les objets de la création. Pour rendre ce nom d'une intelligence qu'il ignorent, les Bohémiens turcs se servent du mot *allah*, les Orthodoxes du *théos* des Grecs, et, suivant le pays qu'ils habitent, de l'expression en usage pour nommer *Dieu*. Ils n'en ont pas non plus pour dire *l'ame*, et telle est leur barbarie, qu'ils ne connaissent de termes pour désigner les nombres que jusqu'à sept. Au delà de ce taux, ils se servent d'équivalents pris dans d'autres langues, pour calculer leur comptes (1).

---

(1) Les traits physionomiques des Bohémiens de la Grèce sont les suivants : Œil noir taillé en amande, rempli d'un feu sombre; pommettes saillantes, mâchoire inférieure un peu proéminente, nez aquilin, cheveux rudes comme ceux des Abyssins, extré-

Les Bohémiens venus de la Phrygie, ou de plus loin, avaient été oubliés dans l'Asie, lorsque Jean Zimiscès leur concéda des terrains aux environs de Philippopolis, dont ils jouirent jusqu'en 1112. Persécutés à cette époque par l'empereur Alexis, sous le nom de *Bogomiles* ou *sectaires implorant la miséricorde de Dieu*, ceux qui échappèrent à cet orage religieux cherchèrent un asyle dans le mont Hemus, que les Turcs, à cause de leur race qui s'y est perpétuée, appellent *Tchingué-Balcan*, désignant les Bohémiens sous les nom de *Tchinguis* ou *Tchin-guénets* (1) Il est probable que ce fut de là qu'on vit sortir les hordes qui, de proche en proche, se répandirent dans la Grèce, au sein de l'Allemagne et jusqu'en Angleterre, où leur secte immorale est demeurée (malgré la haute civilisation des trois royaumes) entachée du péché originel de ses ancêtres.

---

mités supérieures longues hors de proportion, peu ou point d'embonpoint, jambe maigre, tissu réticulaire noirâtre, tempérament sec et bilieux, caractère fougueux, inquiet, actif; penchant à la mélancolie dans la vie sédentaire, goûts anti-sociaux dominants, volubilité et vocifération des Arabes dans l'élocution. Ils appellent :

Soleil,	*cham.*	Riz,	*parno.*
Lune,	*schmouth,*	Oignons,	*pourma.*
Eau,	*pani.*	Peste,	*pougni.*
Bélier,	*bachro.*	Chien,	*djouk.*
Chèvre,	*bousni.*	Bœuf,	*grouf.*

(1) Peyssonel, Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin, c. XVII, βογόμιλοι. Harmenopul. de sectis, p. 574; German. Patriarch. C. P. Homil. in tertiam jejun. Fer. p. 1419, 1421; Typic. S. Sabæ, p. 131; Ann. Comnen. lib. XV, p. 421; Nouv. Canon. Coteler. n. 460.

Les Turcs, tolérants ou plutôt apathiques, indifférents pour les opinions religieuses des Bohémiens, qu'ils ne regardent ni comme mahométans, ni comme chrétiens, les souffrent parmi eux. Ils en font leurs musiciens, et les pachas leurs bourreaux ordinaires, tout en consultant les diseuses de bonne aventure, habituées à voler des enfants pour meubler leurs harems, ou qui amusent leur gravité par des danses impudiques.

Au sortir de Novésela, on suit pendant un mille les coteaux d'une vallée que fertilisent les eaux de la Glénitza, rivière venant des montagnes de Skrapari, qui tombe dans l'Apsus. On découvre encore des campements de Bohémiens, dont le métier est de conduire de ville en ville des ours auxquels ils arrachent les dents, et qu'il font danser avec un violon. Du penchant des coteaux, on aperçoit à l'occident le cours du fleuve jusqu'à son embouchure dans la mer, dont les eaux bleuâtres bornent l'horizon. Au revers de cette colline, dernier point de vue d'où l'on domine l'Adriatique, on traverse un village turc, où les voyageurs ne manquent presque jamais d'être harcelés par des chiens terribles, que les habitants se plaisent à lancer contre les passants. Bientôt après, on entre dans une gorge coupée de ravins, qui aboutit à Roscovo, bourg situé dans la grande vallée de l'Apsus.

De ce plateau, on distingue six lieues à l'orient, les faîtes neigeux du Tomoros ou Ismaros, et les vastes sinuosités de l'Apsus qui sort de ses glaciers. Au midi, l'horizon se prolonge dans la direction des montagnes de Skrapari, dont les flancs occidentaux encaissent la vallée de l'Aoüs. De nombreux villages, disséminés dans

cette riante partie de la Taulantie, ornent son territoire fertile, couvert de forêts et décoré de sites qui forment les contrastes les plus frappants avec la misère et la barbarie des paysans. On passe à gué une rivière limpide venant du midi, et au bout de six milles de chemin en plaine, on traverse l'Apsus sur un pont en pierre, qui a pour base des rochers remarquables par leur structure. Des crevasses d'une de ces piles naturelles, jaillit une cascade abondante et fraîche, qui fournit de l'eau aux besoins d'un caravansérail bâti à peu de distance, quand le flèuve est troublé par les pluies, ou échauffé par l'ardeur de l'été. De ce pont jusqu'à l'embouchure de l'Apsus, que l'on appelle *Polina Ergent* (1), ou *Argent*, et quelques cartes anciennes *Argenta* (2), la distance est de seize milles jusqu'à la mer, et de douze jusqu'à Berat.

On s'éloigne un peu dans la plaine pour doubler les vastes replis de l'Apsus, et une lieue à l'orient du pont, on arrive au bord de la rivière de Grabova; le fleuve prend au-dessus le nom de Beratino, qu'il conserve jusqu'à Berat. On est entré dans la ville, et on se demande encore où elle est? Mais il n'en est pas de même de son château, qu'on aperçoit à une très-grande distance, à cause de sa situation au sommet d'une montagne dominée par des hauteurs que couronnent, dans le lointain, les coupoles pyramidales du mont Tomoros; faîte majestueux du grand diaphragme de la Macé-

(1) Belgrade Acropole sur la Polina, ou rivière d'Apollonie. Ducang. Hist. de C. P. sous les empereurs français, lib. V, p. 149.

(2) Les Byzantins en avaient fait le nom de Χαρζάνης, Χάρζαν πόταμος. — ANN. COMNEN. lib. III; CANG., p. 287; ALEX. COMNEN. p. 122, 126, 392, 393.

doine, que plusieurs écrivains s'obstinent à classer dans l'Acrocéraune (1).

Berat est une ville moderne, bâtie, à ce que l'on croit, sous le règne de Théodose le jeune, qui lui donna le nom de *Pulcheriopolis*, à cause de sa sœur Pulcherie, princesse alors toute-puissante dans l'empire. Les Bulgares, qui la conquirent, firent, par une simple traduction dans la langue slave, de ce nom, celui de Belgrad. Postérieurement, on la trouve appelée par Pachymère, cité dans les notes de Léon Allatius, *Belgrada*, et *Belagrita*, suivant Cantacuzène (2). Mais elle ne commence à être clairement indiquée que dans l'histoire de Grégoire (3), qui parle de son acropole ou château, comme d'un fort *escarpé et situé pour ainsi dire au-dessus des nuages*. Son nom se reconnaîtrait à peine maintenant, si les Turcs, qui s'en emparèrent, après la mort de Scanderbeg, ne lui avaient conféré le nom d'*Arnout Beligrad*, ou *Belgrade* des Arnaoutes (4), car elle n'est plus désignée parmi les Grecs que sous la dénomination de Berat.

---

(1) C'est une des branches de l'Acrocéraune, répètent-ils. Ce fut dans ses escarpements que se réfugia Marie, épouse de Jean Radomer, prince de Servie, poursuivie par l'empereur Basile Porphyrogenète, an. c. 1017; Gott. Stritter. c. XII, §. 187.

(2) In notis ad Acropolitam, p. 273. Cantacuz., lib. II, c. 32, qui écrit son nom Βαλλαγρίτα, et les Grecs de ce temps (Βελλεγράδα τὰ), dont Castaldus a dérivé Belgrade, qu'il place par erreur sur l'Aoüs, dont le cours était alors inconnu.

(3) En parlant de l'invasion de Michel, despote d'Épire et d'Étolie, dans la Macédoine, il dit que les ennemis assiégeaient τὸ τῶν Βελλεγράδων ὑψηλὸν καὶ (ὡς εἰπεῖν) ὑπερνέφελον φρούριον.

GREG., lib. III, caput ultimum.

(4) Nomen habet hoc Albaniæ vel Arbaniæ (sicut vulgus

L'acropole, dont parlent les historiens du Bas-Empire, occupe le sommet d'une croupe taillée presque à pic du côté de l'Apsus, qu'elle domine à une grande hauteur, sans être pour cela située *au-dessus des nuages*. La forme du mur d'enceinte approche de celle d'un parallélogramme irrégulier, de deux cent quarante toises de longueur, flanqué à des distances inégales par des bastions, et fermé d'une triple porte à tourelles et machicoulis. Dans l'enceinte, on voit le sérail du visir, et deux cent cinquante maisons habitées par des Toxides chrétiens du rit grec. Comme cette forteresse, malgré sa hauteur, était dominée, on a fait construire au couronnement du mamelon qui la commande, un fortin crénelé et garni de quatre tours. Mais dans ce donjon, comme dans la citadelle, il n'y a pas de sources ni de citernes, ce qui fait qu'on l'obligerait promptement à capituler, si une pareille forteresse méritait l'honneur d'être investie. Les Albanais jugent tout autrement de son importance. Ils la regardent même comme un boulevard de première ligne, et Ibrahim pacha faisait réparer les brèches de ses remparts avec des planches et des fagots d'épines, lorsque mon frère vint pour le rassurer sur la prétendue invasion des Français, qui tenait dans ce moment toute la haute Albanie en alarmes.

Græcorum vocat) Beligradum, hoc est arx Alba. Quippe conjuncta cum oppido arx est, quæ a Valona, celeberrima nunc etiam Epiri civitate (Leo imperator Auloniam, veteres Aulonem dixerunt) unius itinere diei distat.

Leunclav. Pand. hist. Turc. p. 444.

Vid. Barlet. Scodr. in vita Scanderbeg. lib. I, p. 203, édit. Argentorat. 1537.

La ville basse, située au fond d'une gorge presque toujours couverte de brouillards épais et malsains, est divisée par l'Apsus en deux quartiers appelés Morè-Tchèlebi et Goritza, habités par une population de six mille individus, dont un tiers au plus sont mahométans. On compte parmi eux de riches propriétaires et quelques marchands, qui fréquentent les ports du royaume de Naples et la foire de Sinigaglia, où ils sont dans l'usage d'acheter des marchandises étrangères, depuis que le commerce de l'opulente Venise, reine détrônée de l'Adriatique, a cessé d'approvisionner l'échelle d'Avlone.

Le visir Ibrahim, qui armait son acropole pour s'opposer à une invasion des Français, cachait sous ce prétexte aux yeux du peuple, des inquiétudes bien mieux fondées. Ravi de la candeur de mon frère, il lui confia ses chagrins et les tristes pressentiments de sa ruine inévitable. Il lui révéla les machinations d'Ali pacha, qui avait depuis long-temps juré la perte d'un homme uni à ses propres enfants par les liens de la nature et du sang (1). « Je n'ai jamais eu, » disait-il, « que des amis de mes richesses, et mes serviteurs les « plus fidèles m'abandonnent, depuis que je cesse de « les payer. Ma bourse est épuisée, et mon autorité « cesse avec mes moyens pécuniaires, tant le cœur des « Albanais est ingrat et vide de reconnaissance. L'or « de mon ennemi l'emporte dans le divan, ses calom-

(1) Ibrahim pacha était le beau-père de Mouctar et de Veli, fils d'Ali pacha, et ces alliances ne purent le préserver de sa chûte. Voyez, pour ce qui concerne ce visir, l'Histoire de la régénération de la Grèce, t. I, II et III de la seconde édition.

« nies prévalent contre mon innocence. Il agite main-« tenant les Albanies, sous le prétexte mensonger d'une « invasion prochaine des Français, auxquels il m'ac-« cuse d'être vendu, comme il m'accusait il y a peu d'an-« nées de l'être aux Russes, alors possesseurs de Corfou. « Sous ce prétexte, il médite ma destruction et celle de « ma famille, qui depuis plus de trois siècles gouverne « paisiblement le Musaché.... » et portant ses regards vers le ciel : « Le méchant souillerait la vertu même de « son souffle! Ne retournez plus auprès de lui; il hait, il « abhorre, mais ils craint votre frère, et il n'osera pas at-« tenter à ses jours. Demeurez près de moi, soyez mon « consolateur, mon conseil, l'ami d'un vieillard, qui « ne demande qu'à descendre en paix au tombeau! »

Mon frère, obligé de répondre avec circonspection à cet épanchement d'un homme faible, le quitta et revint après deux mois de souffrances partager avec moi d'autres peines et d'autres dangers.

CHAPITRE VIII.

Observations sommaires sur l'état ancien du Pachalic d'Avlone. — Tableau synoptique de ses divisions modernes. — Description de la Taulantie ou Musachè, depuis Berat jusqu'au fleuve Genussus ou Tobi. — Sources de la branche droite de l'Apsus. — Lac Treboutchi. — Rivière de Carbonatès. — Ruines de Daulia. — Limite septentrionale du Sangiac d'Avlone.

Strabon et Ptolémée placent dans l'Illyrie macédonienne les peuples de la Taulantie qui habitaient du côté de l'Adriatique (1). Ils rangent sur le plateau

(1) Strab. lib. VII, p. 316; Ptolem. lib. III, c. 13; Plin. Nat. hist. lib. III, c. 22.

occidental qui s'appuie aux monts Candaviens, en procédant du midi au septentrion[1], les Buliones ou habitants du canton de Skrapari, les Apolloniates qui occupèrent, sur les deux rives de l'Aoüs, l'étendue actuelle du villaïeti d'Avlone, les Taulantiens proprement dits ou Musachéens, les Penestes que je crois être les riverains du lac Treboutchi, les Parthiniens ou vassaux du Cadilik de Prèsa, et les Phryges ou Bryges qui vivaient aux bords du fleuve Matis, maintenant appelé Matia. Toutes ces peuplades possédaient, au rapport des écrivains anciens, un pays fertile, riche en fruits, en vignobles, en productions variées, à l'exception de quelques parties montueuses, qui étaient habitées, comme elles le sont maintenant, par des hordes belliqueuses, adonnées au brigandage, et plongées dans la même anarchie où l'on retrouve les Schypetars du mont Dgirad, d'Elbassan, et des missions latines des Mirdites. Cependant ce pays était généralement considéré du temps des Romains, malgré les mœurs féroces de ses habitants, comme une source féconde de richesses. Les proconsuls de ce temps-là, comme les satrapes mahométans de nos jours accoutumés à y faire fortune, n'étaient pas traités différemment à Rome que ceux-ci ne le sont par les membres du divan. En un mot, le titre de gouverneurs de la moyenne Albanie répondait et répond encore à celui d'un proconsul opulent, dont il est également avantageux d'être le protecteur ou le protégé.

La Taulantie, plus que les autres parties de la Grèce, a éprouvé le fléau de toutes les guerres qui précédèrent l'établissement et la chûte de l'empire d'Orient. Ses villes avaient été plusieurs fois détruites et relevées, lorsque Justinien, touché des malheurs d'une

province dans laquelle il était né, ordonna de rebâtir Trana, ou Tyranna, Avlone et Mouseïon, maintenant appelée Moschopolis, ou *ville des Mosches*, peuplade pélasgique qu'on croit avoir donné son nom au Musaché. L'empereur fit en même temps fortifier le défilé des portes Candaviennes, et bâtir des postes militaires, pour arrêter les incursions des barbares, qui se répandaient dans les provinces de l'empire, dont ils traînaient les habitants en esclavage, jusqu'au delà du Danube. Mais ces châteaux, comme la multiplicité des lois de Justinien (1), ne pouvaient plus soutenir un colosse frappé de vétusté, dont les pieds reposaient sur un sol volcanique. Les Scytho-Slaves, les Triballes, avaient renversé ses tétrapyrges, lorsque d'autres peuples du nord, enfants de la Scandinavie, les Normands, parurent à leur tour dans l'Illyrie. Vainqueurs des Sarrasins au champs de Syracuse, vainqueurs des Grecs sujets de la nouvelle Rome, aux plaines de Dyrrachium, lieu témoins des combats de César et de Pompée, les soldats de Roger, poussés par l'instinct de la gloire, venaient s'établir dans les plaines de l'Apsus, pour y attendre les Turcs, qui se préparaient à entrer sur la scène de l'Europe. Mais le sort de la Grèce était arrêté dans les immuables décrets de la providence, et ni les descendants des Normands, ni les efforts de Scanderbeg qui suspendit un moment le cours de la fortune d'Amurat, ne purent sauver l'Illyrie macédonienne, que ses successeurs accablèrent du poids de leurs armes. Rangée depuis ce temps sous le joug des Turcs, orgueilleuse de ses fers, l'Albanie, dont une partie des

(1) Corruptissimæ reipublicæ, plurimæ leges. TACIT.



habitants embrassa la religion du vainqueur, a oublié sa gloire antique, pour s'attacher aux sultans dont ses guerriers sont les meilleurs soldats et les sujets les plus inaccessibles aux suggestions étrangères (1).

C'est ici le lieu de fixer, suivant l'ordre des temps, les démarcations de la moyenne Albanie, lorsqu'elle eut cessé d'être appelée Thême, ou préfecture de Dyrrachium. On sait que les historiens de Scanderbeg assignent pour bornes au royaume de ce prince, le golfe d'Ambracie et les bouches de Cattaro. Ils reculent vers l'orient ses frontières jusqu'à la Servie, ce qui lui donnerait plus d'étendue qu'au territoire dépendant des rois de Macédoine. Mais en lisant l'histoire, on voit que ce prince ne possédait, à proprement parler, que Croïe, Lissa, Dyrrachium, et la partie du Musaché qui s'étend le long de la rive droite de l'Apsus. On apprend en même temps, qu'en sa qualité de soldat de Jésus-Christ (titre qu'il prenait), Scanderberg était chef d'une ligue composée de seigneurs latins, qui tenaient sous divers titres, les principales contrées de la haute Albanie. C'étaient au nord les seigneurs du Zadrima, district voisin du lac Labéatis, et de Daïm dans la Dardanie. Il comptait d'une autre part sous ses drapeaux, Paul Ducagin, frère de Nicolas; les tribus indépendantes de la Chimère, les barons d'Argyro-Castron, de Tite-la-basse ou Titopolis, maintenant appelée Tebelen (2), et de Chomile, place forte voisine de

(1) L'Albanie et la Bosnie sont à juste titre les deux provinces regardées comme les boulevards de l'empire ottoman, à cause de l'esprit belliqueux de leurs habitants, auxquels un fanatisme aveugle tient lieu de patriotisme et d'honneur.

(2) *Voyez* les fragments d'une chronique trouvée à Argyro-Castron, à la fin du dernier volume de ce Voyage.

Zulati. Dans ce catalogue, il n'est pas parlé d'Arta, que Cyriaque d'Ancône visitait à peu près vers cette époque, et qu'il nomme Acarnania, ni de Janina ville alors florissante, quoique déja conquise par les Turcs.

La ligue chrétienne que réunit Scanderbeg sous les drapeaux de la croix pour combattre Amurat, mériterait d'être célébrée par quelque Tasse moderne, car ils furent grands devant Dieu, les hommes de cette époque, par leur courage et leurs exploits. Le poète redirait (1) comment Ariamnites Thopie Golèmi, guerrier de haute origine et de puissante autorité, à cause de la noblesse de ses ayeux et de son habileté dans l'art de la guerre, conduisait de nombreux escadrons de cavalerie, et des bataillons d'Épirotes redoutables aux infidèles. Ce prince, obligé de se soumettre à Amurat, s'était rendu son tributaire, après la prise de Janina par Cara Eurenose qui l'emporta d'assaut (2) et désola les riches contrées voisines de cette opulente cité. Sa haine contre les infidèles s'était ranimée à la voix de Scanderbeg qui l'invitait à la vengeance. Il voulait restaurer l'honneur antique de l'Épire qui était soumise à ses ordres depuis l'Aoüs jusqu'au golfe Ambracique : ce héros avait reçu le surnom de grand de la part des Épirotes et des Macédoniens, à cause de son dévouement à la cause sacrée de l'évangile et de la Croix.

On montrerait André Thopie rangé sous les mêmes bannières, brûlant du desir de châtier Turacan qui avait désolé le Musaché et égorgé une foule de Toxides, en

(1) Voy. Barlet. Scodr. in vit. Scanderbeg. lib. II, p. 37 38, 39.

(2) 1424, de l'hégire 828.

dressant auprès d'Avlone un trophée composé des têtes d'une foule de chrétiens. Illustre par ses armes et son grand âge, ce chef était accompagné de ses fils Comain et Musaché, de son neveu Tanusios dont les ancêtres avaient fondé Croie et Petrella. Ils réunissaient les troupes levées dans le territoire de leur *mouvance* situé entre Épidamne et Tyranne la petite.

Autour de ce prince marchaient ses tenanciers qui étaient les seigneurs de Stouria, de Cherabi (Crabous), Pharca (Phourca), Chimarra et Vlicha rangés sous la bannière de Georges Stresios fils de Balsès. Jean et Boïck ses frères qui avaient d'agréables possessions entre Croïe et Lissa étaient restés dans leurs foyers à cause de la faiblesse de leur âge.

Indépendamment de ces capitaines il en était venu plusieurs, unis de cœur et de langage, avec Scanderbeg, tels que les princes Paul et Nicolas de la tribu des Ducagins. Ces derniers possédaient au delà du Drin la province que les Schypetars nomment Zadrima supérieure, région vaste qui s'étend jusqu'à la haute Mysie, abondante en fruits, en sources, en rivières, habitée par une race d'hommes féroces.

On présenterait sur la scène Luc Zacharias, seigneur de la haute Zadrima, que le Drin, comparé par son historien à l'Éridan, baigne de ses eaux; Pierre Hispanus, Alexis Bosdar, Uroos et Miros ses fils, Lucas Dumans, rois auxquels obéissaient les Péoniens, les Pélagoniens, les Scardes, ainsi que plusieurs cités voisines de Drivaste et de Balèse (1); Zernovich, prince

(1) Balesium, Plin. lib. III, c. 2. Situm in radicibus montis Sardonici Maranai (Mavrovouni ou Montenegro) vulgo appellant.

souverain de la Liburnie, avec les invincibles seigneurs de Venise.

Ainsi Scanderbeg était chef d'une confédération de seigneurs, plutôt que souverain et roi, dans l'acception ordinaire de ces titres augustes. Il n'occupait pas même le château de Berat, dont Amurat s'était rendu maître, après la mort de Théodore Corone, son dernier seigneur, arrivée en 1440. Le prétendu royaume de Scanderbeg se réduisait donc approximativement au modeste Pachalik de Croïe, et l'illustration de ce prince tenait plus à sa personne et à ses vertus guerrières, qu'à l'étendue du pays qu'il possédait à titre de monarque.

Le district d'Avlone, qui formait la frontière du territoire de la seigneurie de Georges Castriot et dont le chef lieu est Berat, fut érigé en Sangiac ou satrapie de la moyenne Albanie, vers l'an 1482, long-temps après l'institution ecclésiastique qui faisait de son chef-lieu le siège d'un archevêque, dont les titres étendent la juridiction spirituelle sur les fidèles de Belgrade et de Canina (1). Ses divisions, telles qu'elles sont homologuées au cadastre impérial de Constantinople, pro-

---

Juxta ager et locus quidam quem Andæ supra Scodram (Sipre Scodre) appellant distans a Scodra XII, a Drivasto V, a Dayno XV. M. P. Barlet., lib. III, p. 86.

(1) L'archevêque de Berat prend les titres de Βελγράδων καὶ Κανίνης, Belgrade et Canina. Sa résidence est à Moschopolis ou Voschopolis, et ses revenus annuels sont estimés à vingt-cinq bourses ou douze mille cinq cents piastres. Cette église était la cinquième suffragante du trône métropolitain d'Achrida. — Vid. Provincia Prevalitana, ecclesia Lychnid. Oriens christian. p. 283, t. II, Lequien.

bablement d'après les démarcations des enclaves féodaux qui existaient au temps de la conquête, forment treize divisions. Une partie de ces cantons étant compris dans les contrées de l'Épire que j'ai décrites ou qui me restent à faire connaître, ont pris ou trouveront leur place dans ma narration, qui, d'après le plan que j'ai adopté, me conduit à parler avant tout des cadiliks du Musaché et de Maille-Castra, dernières divisions territoriales de la grande satrapie d'Avlone, dont voici le tableau.

SANGIAC D'AVLONE.

	NOMS DES CANTONS DE SA DÉPENDANCE.	NOMBRE DES VILLAGES QUI LES COMPOSENT.
Cantons appartenants à l'Épire.	Palæo-Pogoni ou Pogoniani.........	40
	Drynopolis........	43
	Prémiti...........	120
	Tebelen...........	28
	Coudessi..........	9
	Desnitza..........	35
	Avlone et l'Acrocéraune ou Iapourie.	150
	Total pour l'Épire...	425
Idem, à la moyenne Albanie.	Berat.............	200
	Skrapari..........	40
	Tomoros..........	10
	Maille-Castra......	30
	Musaché..........	250
	Total pour la moyenne Albanie...	530
	Total général......	955

Le lecteur que j'ai guidé dans les defilés de l'Aoüs remarquera, au lieu des détails nécessités par l'importance d'un territoire entièrement classique, dont toutes les parties et l'ensemble appartiennent au domaine de l'histoire, des lacunes que j'ai mieux aimé laissé subsister, plutôt que de les remplir par des indications capables d'empêcher des recherches nouvelles. Ainsi, je garderai le silence sur ce que je n'ai pu voir ou discuter par moi-même, préférant, comme le voyageur prudent, m'arrêter *où finit la lumière*, plutôt que de m'aventurer dans les ténèbres. Je poserai donc ici un cadre basé sur des observations positives, que d'autres voyageurs pourront un jour développer, s'ils jouissent d'assez de sûreté pour parcourir la partie de l'Illyrie macédonienne, qui s'étend entre la Bosnie et l'Adriatique.

Pour moi, placé dans l'Épire à l'époque où la guerre divisait les pachas de Berat et de Janina, je n'ai poussé que des reconnaissances vers cette région inhospitalière. Je ne donnerai en conséquence que des explorations et le résultat des renseignements qui m'ont été communiqués par des hommes instruits, dont la reconnaissance m'oblige de taire les noms, qu'il serait dangereux même de laisser soupçonner. Les bois, la solitude, ont été les seuls témoins de mes rapports avec ces *vieux chrétiens*, enfants de la Dassaretie, que leurs montagnes ont protégés jusqu'à présent contre les attentats de la tyrannie. Puissent-ils y être toujours libres! Puissent les nobles sentiments qui les animent se perpétuer dans leurs enfants, pour montrer un jour que les Macédoniens demeurés fidèles à la foi de Jésus-Christ ne cessèrent jamais d'être dignes de la bienveillance du monde chrétien!

C'est sous le règne de Justinien qu'on entend parler d'une ville de l'Illyrie macédonienne appelée Mouseïon (1), comme chef-lieu de la moyenne Albanie, ou Taulantie des anciens, dont le territoire s'étendait entre l'Apsus, et le Genussus. Mais Procope, qui énumère les villes rebâties par son maître, ne nous dit pas si la dénomination de Mouseïon venait des Mosches, habitants primitifs des rochers de la Candavie, et la chose n'est que vraisemblable, sans être prouvée. On n'entrevoit encore qu'une espèce de clarté par le récit de Lavardin, seigneur du Plessis, historien de Scanderbeg, qui appelle la contrée que je viens d'indiquer, du nom de Musaché qu'elle porte maintenant, et sous lequel elle fut gouvernée par un seigneur nommé André Tocchi ou Thopie, jusqu'au temps d'Amurat, père de Mahomet II. Enfin, la ville de Moschopolis, que les Valaques et les Grecs nomment Voschopolis, prouve qu'il y eut toujours un canton plus ou moins étendu dans l'Illyrie, qui fut appelé *Mosche* et probablement par corruption *Musaché*.

Le second canton est celui de *Maille-Castra* (2), *ou camps situés sur des éminences*, suivant l'étymologie schype qui dériverait des camps de César et de Pompée, dont on retrouve des vestiges au voisinage de l'Apsus. Cette conjecture formée sur les lieux me

(1) Procop., *De Ædificiis*, lib. 4.

(2) J'ai déja dit que les Schypetars, dans leur langue, appellent les montagnes *mail* et *maillé* au pluriel ; et il me semble possible, sans que cela soit démontré, qu'ils aient pu désigner la partie occidentale du Musaché dans le sens de l'explication que je donne.

paraît assez probable, pour expliquer ainsi la dénomination de la partie maritime du Musaché, dont je vais esquisser la topographie.

Au sortir de la ville basse de Berat, on entre dans les plaines spacieuses et fertiles du Musaché, que l'Apsus dans son cours torrentueux traverse, en se creusant chaque année, de nouvelles sinuosités, et en formant des îles ou des atterrissements, composés des débris des avalanches et des arbres qu'il entraîne en se précipitant des flancs du Tomoros. A la distance d'une demi-lieue dans le trajet suivi par les voyageurs, le terrain qui s'exhausse à l'orient offre des villages et des coteaux cultivés jusqu'à Petroudi, éloigné de quatre milles de Berat. Au nord de ce hameau coule une rivière, qu'on suit pendant une lieue jusqu'au dessous de son confluent avec celle de Grabova. Ces deux rivières, égales en cours, prennent leurs sources, près de Maritziani, sept lieues à l'orient, dans les montagnes de Voschopolis, appelées Ora, dont Niger a dérivé le nom d'Uréum, qu'il donne improprement à l'Apsus (1). Grabova bâti à la rive gauche de la rivière, à l'entrée d'une vallée fertile qui s'enfonce à l'orient, est remarquable à cause d'un sérail ou palais du visir Ibrahim, et d'un khan fréquenté par les voyageurs qui se rendent à Voschopolis et à Ghéortcha dans les monts Cauloniens. La plaine du Musaché, traversée par une voie carrossable depuis Berat jusqu'au pont de Grabova, offre, pendant une demi-lieue, un chemin commode au voyageur, entre des prairies. A cette distance on trouve un caravansérail, qui est le rendez-vous des pêcheurs

(1) Dom. Niger, lib. XI. cit. a Palm., lib. I, c. 23.

et des marchands dont l'occupation est d'exploiter les pêcheries du lac de Treboutchi et les salines de Meschino, situées près de l'embouchure de l'Apsus, plage peu fréquentée de l'Adriatique, aussi bien que les atterages du fleuve que les vaisseaux ni même les barques ne pourraient plus remonter, comme aux temps anciens (1). Aussitôt on entre dans un défilé dessiné au couchant par des mamelons isolés, et à l'orient par les contreforts du Dgirad (2), qui renferme un canton entier enveloppé de vastes forêts. A l'extrémité septentrionale de ce passage, on laisse à droite le village de Daulas, groupé sur des montagnes dont la plus haute coupole est couronnée par un monastère grec environné d'un bois de chênes verts. La distance entre ce couvent situé au milieu des ruines de Daulia (ville que Ptolémée place improprement sur l'Aoüs, avec Berat), est de quatre lieues en ligne droite (3).

A un mille de Daulas, on voit Risogna, et l'horizon se développe de nouveau à l'occident, tandis que les coteaux de droite, biaisant à l'est, permettent de découvrir à trois quarts de lieue Cossova, et trois mil-

---

(1) Lucain dit que les vaisseaux remontaient l'Apsus, mais peut-être a-t-il confondu ce fleuve avec l'Aoüs.

.... Apso gestare carinas. - Lib. V.

Et les auteurs de la vie de Scanderbeg parlent de salines qui existaient de ce côté.

(2) C'est la même chaîne que les Byzantins nomment Bagora, ἡ δὲ Βάγορα, αὐτὴ Πάμμεγα, καὶ τοῖς Βουλγαρικοῖς καὶ Δυῤῥαχικοῖς ὄρεσι μεσιτεῖον. Theophylact. epist. 65. Cette montagne est désignée sous la dénomination de *Bagulatus*, par Fulcherius, l. I, c. 3.

(3) Ptolem. *Europæ* X Tab.

les plus loin Penuria. On a également en vue Tragna, bâti à la rive droite de la rivière de Carbonatès. De l'ouverture de la vallée, où se trouvent un grand nombre de hameaux, qu'on ne peut apercevoir pendant trois milles de route au nord, on arrive à Tchiouca situé sur un terrain bas, au-delà duquel, à un mille de distance, est bâti un haras, destiné aux étalons de la belle race des chevaux du Musaché.

A deux milles du haras de Tchiouca, on laisse à droite trois villages appelés Carbonatès, séparés par une rivière venant du mont Dgirad, chaîne Candavienne qui encaisse la rive gauche du Génussus, ou fleuve Tobi. Du gué où l'on passe le rivière de Carbonatès, jusqu'à son confluent avec l'Apsus, il y a deux lieues, et autant à peu près à l'occident entre les coteaux et le lac Tréboutchi. La décharge de ce réservoir qui cumule les eaux des sources de la plaine de Maille-Castra, est le dernier affluent que le fleuve reçoit par sa rive droite, avant de se jeter dans l'Adriatique.

A la vue du territoire ensanglanté par les Romains, si on reconnaît l'Apsus à cause de la dénomination de Maille-Castra, donnée aux camps situés sur ses bords, on s'oriente également en retrouvant le lac voisin de l'Adriatique indiqué par Dion Cassius (1). On comprend comment César, en suivant son rivage qui a huit milles d'étendue le long de l'Olyvos, se flattait en passant le Genussus à son embouchure, de pouvoir surprendre Dyrrachium; et on conçoit les dangers d'un

(1) Αὐτοῦ δὲ δὴ τοῦ Δυῤῥαχίου ὁ Καῖσαρ μεταξὺ τῶν τε ἑλῶν καὶ τῆς θαλάσσης νυκτὸς, ὡς καὶ προδοθησομένου, τῶν τε ἀμυνομένων πειράσας, εἴσω μὲν τῶν στενῶν παρῆλθε. DIO CASS., lib. XLI, 50.

stratagême qui ne devait guère, comme cela arriva, avoir un plein succès. On découvre la courbe de la montagne qui se termine à l'occident au cap *Lahi*(1), où se trouvent les salines, le mouillage et la tour appelée *Meschino*. Aux environs du lac, qui a deux milles de diamètre, on découvre un grand nombre de villages, des vastes prairies, et dans l'été, des champs couverts de maïs. Cet aspect décide enfin une question géographique dont Paulmier avait renvoyé la solution à la destruction de l'empire ottoman, objet des vœux de tout homme de bien. Ainsi, j'ai reconnu les positions historiques, les salines indiquées par les biographes de Scanderbeg (2), et le lac Treboutchi.

---

(1) Cap Lahi ou Lachi à la tour pointe S. de la baie de Durazzo lat. N. 41, 10, 00, long. 17, 07, 40. La tour sert de signalement à un château éloigné de deux milles de la mer. Il y a un îlot à l'attérage qu'il faut éloigner à la distance de 3 m.; on mouille en dedans sur quatre brasses de fond. De ce promontoire à Beticy on compte 6 m. plage, avec forêts où l'on fait des coupes de bois de construction.

(2) Castaldus Uregum vocat.... Melius ætas ventura forte docebit, si quando, *Turcis profligatis*, ea loca lustrare licebit. De Olybo monte nihil legi, et unde Niger id habeat fateor me ignorare. Circa, vel non longe ab Apsi ore, sitæ sunt salinæ de quibus in vitâ Scanderbegi fit mentio.

PALMER., *Geogr. Antiq.*, lib. I, c. XXIII, p. 136.

Castaldus le nomme Uregus.... Espérons que l'avenir nous instruira mieux, dit-il, quand, *les Turcs un jour chassés de ces lieux*, on pourra les visiter. J'ignore où Niger a pris le nom d'Olybus. Quant aux salines, elles ne doivent pas être éloignées de l'embouchure de l'Apsus.

CHAPITRE IX.

Vaivodilik de Pekini. — Genussus. — Sangiac d'Elbassan. — Vaivodilik de Cavailha. — Vaivodilik de Dyrrachium. — Ululeus ou Spirnatza. — Sangiac de Tyranna. — Fleuve Lisanus. — Sangiac de Croïa. — Fleuve Matis ou Matia. — Alessio. — Embouchure du Drin-Scodra.

Le vaivodilik de Pekini, qui s'étend sur les deux rives du Genussus depuis Tcherni jusqu'à la mer, est séparé au midi du territoire de Maille-Castra par le lac Treboutchi, et du Musaché, par la rivière de Carbonatès. Au nord, son territoire confine avec celui de Cavailha, et vers l'orient, il aboutit aux frontières du Sangiac d'Elbassan. Ce serait entre les fleuves qui bornent cet espace, qu'il faudrait rechercher les ruines d'Asparagium et de Dimallum, qu'on retrouverait probablement en explorant la vallée de la Glénitza jusqu'à Semaï, ou bien sur la route indiquée par Palma, le long du rivage de la mer.

Le Genussus (1), appelé Scampus par les Byzantins, Scombi par les Grecs, et Tobi par les Schypetars, prend ses sources dans le mont Bora en Macédoine. Après avoir traversé les lacs de Prespa, de Drenovo, et de Malich au canton de Ghéortcha, grossi par la Donavesti, il débouche dans la vallée d'Elbassan, au sortir de laquelle il traverse le territoire de Pekini, pour se

(1) Dion Cassius; César, lib. III, c. 75 et 76; Tit.-Liv.; lib. XLIV, c. 30; Palmer., *Græc. Antiq.*, lib. I, c. 24, p. 137; Cellar., lib. II, c. 13, p. 1025.

rendre à l'Adriatique. On peut juger d'après le tracé du cours de ce fleuve, que Lucain le caractérise à bon droit de rapide (1), et combien d'Anville avait raison de regretter le manque de détails, pour pouvoir établir sa projection. Cependant cet habile géographe, sans concevoir ses détours, avait deviné la position du lac Malich, qu'il place sans donner son nom, sur une des branches du fleuve Matis, lacune peu préjudiciable à la science.

Ptolémée est le premier des géographes qui ait parlé d'une ville appelée Albanopolis (2), à laquelle a succédé Elbassan, chef-lieu d'un Sangiac de la moyenne Albanie; voilà ce qu'ont dit et répété tous les géographes. Cependant en relisant attentivement le récit de la campagne d'Anicius, contre le roi des Illyriens Gentius, on serait porté à croire que Tite-Live l'a désignée sous le nom de Bassana (3). La flotte de Gentius, montée par des pirates illyriens, se trouvait à la plage d'Apollonie; le préteur l'ayant dispersée, et étant rentré dans son camp situé au bord du Genussus, se hâta de marcher au secours des Bassanites, d'où il s'avança vers Scodra. C'est la première fois qu'on peut ainsi interpréter le texte d'un auteur que la connais-

---

(1) Prima duces vidit junctis consistere castris
Tellus, quam volucer Genusus, quam mollior Apsus
Circumeunt ripis..........

LUCAN., lib. V, vers. 461.

(2) Ptolémée, 46, 0, 41, 6, liv. III, c. 13. Georges Acropolite indique sa position entre des montagnes escarpées.

PALMER., *Græc. Antiq.*, lib. I, c. 36.

(3) Tit.-Liv., lib. XLIV, c. 30; édit. de Lemaire, qui y a intercalé un fragment de Crevier.

sance des localités permet d'éclaircir d'une manière claire et positive.

Elbassan, située dans une riche vallée, à douze lieues sud-ouest de Berat et à dix-neuf milles nord-ouest de la mer, au pied des monts Candaviens, qui séparent son bassin de celui de Croïe et du plateau de Tyranna, dut être de tout temps une des places les plus importantes de l'Illyrie grecque. Sa position lui donnerait encore un rang distingué dans l'Albanie, si elle n'était pas livrée à l'anarchie. Elbassan, entourée d'une simple muraille, avec un vieux château flanqué de tours, est bâtie à la rive droite du Genussus, qui forme de vastes méandres dans une plaine ornée d'arbres, coupée de prairies, parsemée de grands villages, habités par des chrétiens latins et grecs. Malgré les vices du gouvernement qui l'opprime, elle n'a pu perdre entièrement ses avantages. On y fait encore quelque commerce, et le plus lucratif consiste en platines de fusils et de pistolets, dont on tire les canons de la manufacture de Prisrendi. Les sites les plus pittoresques, la pureté de l'air, tous les trésors dont l'homme est appelé à jouir, se retrouvent sous la main de ses habitants, et les dons spontanés de la nature semblent leur révéler ce qu'ils pourraient espérer, si délaissant le funeste métier des armes et renonçant au brigandage, ils voulaient s'adonner à l'agriculture et au commerce.

A l'extrémité de la gorge, d'où l'Apsus bondit au sortir des montagnes, on voit le pont de Courd pacha, placé à l'ouverture de la route commerciale qui conduit à Berat, à travers le canton de Cadi pacha. Deux autres ponts jetés plus bas, sur les sinuosités du fleuve,

rattachent à la ville et au grand hameau de Poulessi, deux presqu'îles verdoyantes et couvertes d'arbres qui embellissent le fond d'un tableau, animé par les ondes rapides du Genussus, surnommé Iscomis ou Scombi, lorsque son cours est grossi par la fonte des neiges de la Candavie.

Tout retrace dans ce cadre les scènes des paysages les plus romantiques; mais en portant les yeux vers les montagnes, une ligne de tours construites sur leurs sommets, annoncent l'état de guerre et d'alarmes, dans lequel les habitants passent leur vie. Des détachements placés dans ces corps-de-garde aériens, veillent au loin sur la campagne et sur les défilés, pour donner l'éveil à l'approche des partis, contre lesquels on est sans cesse armé. Au moindre signal, chacun est prêt à la défense, et cette vie agitée, plus destructive par la misère qu'elle traîne à sa suite, que par la perte réelle des hommes, a causé une dépopulation telle, qu'au lieu de huit mille familles (quarante mille ames), que comptait autrefois Elbassan, le nombre de ses habitants est réduit maintenant à quatre mille individus, pauvres et féroces.

Cette condition, résultat de l'anarchie, loin de tempérer le caractère des seigneurs turcs, exalte leur brutalité naturelle, et en fait des maîtres iniques et cruels pour les chrétiens qui gémissent sous le poids de leur tyrannie. L'envie, naturelle aux Mahométans, redouble ses fureurs dans l'ame de ces hobereaux circoncis, à la vue d'un Grec plus favorisé qu'eux par la nature. Une moustache bien fournie, une belle chevelure, des traits réguliers, sont des crimes qui blessent l'orgueil d'un aga, indigné que la Pro-

vidence ait répandu ses dons sur une *espèce créée pour ramper et servir.* Aussi le raïa (1) ne marche jamais que le front incliné devant les Turcs, il s'arrête à leur approche, il descend de sa monture (2) lorsqu'ils passent, trop heureux quand le mahométan, fier de son *ignoble extraction*, se contente de le dédaigner. Telle est enfin la condition des chrétiens, frappés de mort civile sur le sol paternel, où ils sont inhabiles à posséder, que le plus vil des turcs peut impunément outrager et assassiner un chrétien, avec la presque certitude, quand il a versé son sang, de trouver l'impunité auprès des juges, qui partagent son fanatisme et la haine nationale contre tous ceux que leur caste appelle *infidèles.*

L'anarchie de la ville d'Elbassan ne permet pas de concevoir l'espérance de la voir sortir de l'état de misère où elle est maintenant réduite. Cependant sa position au centre des défilés, qui la place à douze lieues de Berat, à dix environ de Croïe, à dix-huit d'Ochrida et à treize de la haute Dibre, conviendrait à un entrepôt de commerce, dont le port serait Dyrrachium,

(1) Raïa. Roturier taillable à merci et miséricorde, exposé aux injures, aux avanies, aux mauvais traitements et aux caprices de tous les Turcs; payant le caratch ou capitation, incapable de témoigner en justice contre un Mahométan. Voilà la condition des chrétiens sujets du grand seigneur, dont les voyageurs recherchent les défauts, sans vouloir faire attention qu'ils sont le résultat de leur condition, sur laquelle l'homme le plus insensible devrait s'apitoyer, plutôt que de l'aggraver par des observations dérisoires.

(2) Cet usage de descendre de cheval devant les nobles, car *l'espèce* militaire portant l'épée se croit partout supérieure au laboureur, était établi parmi les Grecs du Bas-Empire.

NICET., *In Joann. Commen.*, p. 7.



ou Durazzo. Mais l'avenir n'est pas l'objet de la prévoyance des Turcs. Les gouverneurs d'Elbassan se contentent d'exploiter les revenus territoriaux de huit cantons de leur sangiac (1), et de suppléer par des exactions au déficit qu'ils éprouvent, afin de se soutenir dans le divan où chaque pacha paie ses protecteurs, et de vivre dans une abondante oisiveté.

Les principaux rapports de commerce d'Elbassan ont lieu avec Tyranna, petite ville éloignée de huit lieues. En sortant d'Elbassan on marche pendant une demi heure en plaine le long de coteaux plantés d'oliviers qui bordent la partie orientale de ce bassin. On passe un torrent et on entre dans le Kiapha Krabous ou défilé du Crochet. On se dirige au N. en gravissant les flancs d'un coteau à la faveur d'un sentier fréquemment brisé par les eaux d'une rivière qui est encaissée dans un ravin très profond. On traverse à plusieurs reprises sont lit embarrassé par des quartiers de

(1) Les huit villaïetis ou cadiliks dépendants de la juridiction d'Elbassan sont :

1. Tchérénik et Kirban qui forment maintenant un seul gouvernement renfermant quatre mille familles chrétiennes et turques.

2. Velcha, habité par deux mille cent familles, dont un sixième au plus sont mahométanes.

3. Souliova, six cents familles, dont un tiers sont chrétiennes.

4. Dgirad, dix villages ; population indéterminée.

5. Cadi-Pacha, vingt villages ; *idem.*

6. Trawnik; trente-cinq villages; *idem.*

7. Kiapha-Crabous (le sommet du crochet), douze villages ; nombre des habitants inconnu.

8. Présa, trois mille familles catholiques, et douze cents mahométanes.

roche, en faisant le N. E. Tournant ensuite au N. O. on entre dans de vastes forêts, où l'on trouve quelques bouts de route pavée, restant d'une chaussée, qui semble être un ouvrage turc, par laquelle on arrive au sommet du Kraba-Balkan, nom que les turcs donnent à cette chaîne de montagnes.

On descend du faîte de cette hauteur en continuant le N. O. par un sentier assez commode jusqu'au vallon de l'Ismos, dont les sources se trouvent peu éloignées. On suit sa rive gauche pendant deux heures, distance à laquelle les montagnes s'écartent, et on a devant soi une vaste plaine parsemée de villages entremêlés d'oliviers et de champs cultivés. On traverse l'Ismos à gué en laissant en gauche le chateau de Petrella, mentionné par les historiens de Scanderbeg, d'où l'on compte deux lieues jusqu'à Tyranna, où l'on arrive par une route impraticable en hiver.

Le territoire de Cadi pacha occupe la partie de cette éparchie proconsulaire, où fleurit autrefois Scampus. Celui de Dgirad a ses frontières avec Ochrida et Ghéortcha, villes auxquelles on communique par les portes Clodiennes (1). Les villaïetis de Velcha et de Souliova s'étendent vers les Dibres. Kiapha-Crabous

---

(1) Dans l'Itinéraire d'Antonin, les distances depuis Dyrrachium jusqu'à Byzance sont cotées, depuis cette ville jusqu'aux portes Clodiennes. . . . . M. P. XLIII.

Scampi. . . . . M. P. XX.

Σκάππα, Σκάμπεις, Σκάμπη, dans le pays des Eordetes; ses évêques furent :

Artemius, au synode de la nouvelle Épire.

Troius, au temps de Hormisdas, pape.

Oriens christianus.

aboutit, comme on vient de le faire connaître, à Tyranna ; enfin Tchérenik et Kirban avoisinent Cavailha et Pekini. Telles sont les directions générales des districts d'Elbassan, qui renferment, en y comprenant la population du chef-lieu, environ quatorze mille familles, ou soixante-dix mille individus.

Les revenus de la satrapie, qui de tout temps a été sous l'influence de Berat, sont estimés à cinq cent mille piastres turques de revenu annuel. Les corps militaires, jouissant de dotations, sont calculés à six cents spahis ou timariots, et dans le cas de guerre les habitants pourraient armer en sus sept mille hommes, en levant un soldat par famille mahométane. Tels sont les revenus et les forces du pachalik d'Elbassan, qui produit du blé, du maïs, de l'huile, du vin, et des coings d'une grosseur prodigieuse. On y trouve aussi des chevaux de montagnes d'une vîtesse admirable, des bœufs et de nombreux troupeaux, qui font la richesse principale des Schypetars nomades.

Je pense que le second pachalik de la moyenne Albanie, dont je viens de faire connaître les particularités essentielles, dépendait du pays des Eordètes (qu'il ne faut pas confondre avec les Eordes de la Macédoine), puisqu'on retrouve ici les ruines de Daulas, et dans le nom du Genussus (que les habitants appellent Scombi et Tobi), le souvenir de trois villes citées par Ptolémée (1). Il me paraît aussi que le canton de Pekini est le même que les historiens du siècle de Scanderbeg nomment Scouria.

(1) Ἐορδετοὶ dicuntur a Ptolomeo cujus urbes Σκαμπεῖς, 45, 45, 40, 20; Δήβομα, 45, 45, 40, 10; Δαύλια, 45, 30, 40, 0, lib. III, c. 13. PALMER., *Græc. Antiq.*, lib. I, c. 34.

Ce vaivodilik, qui s'étend sur les deux rives du fleuve Tobi, compte dans son arrondissement trente villages habités en grande partie par douze cents familles catholiques dépendantes pour le spirituel de l'archevêque de Durazzo. Ainsi il n'y a de mahométans qu'à Pekini, bourgade de trois cents feux, d'où il y a cinq lieues N. jusqu'à Durazzo, trois lieues et un quart avec Cavailha, et sept milles jusqu'à la mer.

Après avoir traversé le fond dangereux du Genussus, sur lequel il n'y a de ponts que dans la vallée d'Elbassan, dans une heure et demie de marche, on arrive par le travers de Bosti, grand village situé au penchant des montagnes qui se prolongent au septentrion, vers la vallée du Drin. Sur la gauche, on découvre l'Adriatique et ses plages, où l'on aperçoit à de grandes distances quelques tours et des villages isolés. Dans la direction de Bosti, on aperçoit plusieurs hameaux, des plants très-étendus d'oliviers, une culture tracée par de profonds sillons, qui attestent la force du sol végétal, comme les habitants annoncent, par leur vigueur, ces *Guégues* audacieux nés pour la guerre, dont la haute Albanie se glorifie. Là, tout est féroce, tout est armé, et les femmes, dédaignant le voile et les fuseaux, sont chargées d'énormes pistolets et d'armes, indices de la barbarie qui semble avoir fixé dans ces lieux le siége durable de son empire.

A une lieue de Bosti, en laissant sur la même ligne Courtchiari, on arrive au bout de trois milles à Cavailha, petite ville bâtie sur une colline qui se rattache à la masse centrale des montagnes de la Candavie. Ce chef-lieu du second vaivodilik ou principauté de la haute Albanie, dont la population est de quatre cent trente

familles turques, est éloigné de trois lieues et un quart de Pekini, de sept d'Elbassan, de six de Tyranna, de trois de Durazzo, et ne présente aucune particularité à l'attention du voyageur. Dans cette périphérie, la juridiction du vaivode et du cadi s'étend sur trente-cinq villages mahométans et quarante-six autres habités par des chrétiens latins. Ces villages ne possèdent guère que six mille individus, tandis que les autres en renferment au-delà de douze mille cinq cents, sans compter les *colbans* ou bergers. Ces nomades, errant de montagnes en montagnes, ne se rapprochent des villes que pour echanger le superflu de leurs produits contre des objets appropriés à leurs besoins. Cavailha jouit d'un territoire trop riche, pour ne pas être sous la tutelle de quelque voisin puissant.

Deux chemins différents conduisent de Cavailha à Scodra, capitale ancienne du royaume de Gentius, prince des Illyriens, et maintenant chef-lieu du sangiac de la haute Albanie on Guégaria. Le premier s'ouvre droit au N. sur les débris d'une voie romaine, qui existait probablement, lorsque César (1), doublant le col du promontoire de Dyrrachium, en s'appuyant aux montagnes de l'Illyrie, parvint à faire sa jonction avec un de ses corps d'armée, que les vents contraires avaient forcé de prendre terre aux environs d'Alessio. Ce chemin est reconnaissable par les débris d'une chaussée qui existent encore jusqu'à Seraso. Mais les torrents l'ayant rompue en plusieurs endroits, elle n'est guère pratiquée que pendant l'été, lorsqu'on peut, sans crainte de s'enfoncer dans les marais, suivre

(1) *De Bello civili*, lib. III; T.-Liv. CXI, 31.

ce raccourci, ou bien par les caravanes que leurs intérêts appellent dans la vallée de Croïe. Dans les autres saisons, les voyageurs qui marchent par relais de postes, doivent passer à Durazzo, et suivre la côte de la mer jusqu'à Alessio.

En sortant de Cavailha par ce chemin, dans vingt minutes au N. O., on arrive au bord de l'Ululeus ou Spirnatza, qui vient du mont Eridan maintenant appelé d'Iscamp, du nom de Scampès, ville que les itinéraires romains fixent à soixante-trois mille pas de Dyrrachium. Après avoir gueé la Spirnatza qui tarit en été, on fait le N. plein l'espace de cinq milles ayant à droite un grand nombre de villages, des camps de bergers et des vastes lisières de forêts de chênes propres à la construction. Enfin, en rabattant à l'occident durant une lieue, on entre à Durazzo, chef-lieu du troisième vaivodilik de la haute Albanie.

La fondation de Dyrrachium est attribuée à un roi des Barbares de cette contrée, appelé Épidamnus. Un de ses neveux, du côté de sa fille, issu de Neptune, y construisit un port auquel il donna le nom de Dyrrachus qu'il portait. Appien, qui rapporte cette origine, dit comment Hercule revenant de l'Érythreie porta secours à ce prince, les vicissitudes de cette ville envahie et successivement opprimée par les Phryges ou Bryges, les Taulantiens, les Liburniens et les Corcyréens, qui changèrent sa dénomination d'Épidamnus en celle de Dyrrachium, et comment cette ville devint une place maritime des Grecs (1).

---

(1) Appien *de Bell. civil.*, lib. II, p. 451, 452. *Voyez* Scylax, Thucydide, Aristote, Polybe, Scym., Diod., Strab., Plut.,

Rendue non moins célèbre par les combats de César et de Pompée que par l'exil de Cicéron, Dyrrachium fut réduite en colonie romaine par Auguste (1). Prise dans la suite des temps par tous les Barbares qui désolèrent l'Illyrie macédonienne, Théodoric (2) et les Slaves la ravagèrent dans le cinquième et sixième siècle (3). Érigée en métropole de toute l'Illyrie, puis en duché par l'empereur Michel, on y voit défiler et arrêter plusieurs chefs de la croisade prêchée par Pierre l'ermite (4). Cédée en 1206 à Manuel, légitime successeur de l'empereur Isaac (5), elle fut conquise par les Normands (6) et les seigneurs de la maison d'Anjou, qui y eurent une série de ducs (7), jusqu'au temps où ils

---

Ælian., Pausan., Dio., Sozom., Const. *in Themat.*, Nicetas, etc., parmi les auteurs grecs; César, Cicer., Tit.-Liv., Mela., Lucan., Plin, Solin., Fast., Vitruv., etc., pour les auteurs latins. PALMER., *De Græc. Antiq.*, lib. I, c. 19, p. 113.

(1) Dio., lib. XI, XLI.

(2) Gott. Stritter. Gothic., c. 11, §. 93; Vales. ad h. l. p. 211.

(3) Gott. Stritt. Sclavic., c. IV, §. 27.

(4) Hugues-le-Grand et Guillaume, qui s'étaient embarqués à Bari, y furent arrêtés et livrés à l'empereur Alexis. Gest. Dei per Franc., lib. I, c. 3; Robert. monac., hist. Hieros., lib. II, p. 36; Balderic. archiep., hist. Hieros., p. 91.

(5) Hist. de Constantinople sous les empereurs français, l. I, p. 19.

(6) Ann. Comnen., lib. I, p. 38; Scylitzès, Cedren., t. II, p. 867; Zonar., t. II, p. 293.

(7) Philippe, prince de Tarente .... 1294.
Jean de Sicile .... 1332.
Charles, son fils .... 1333.
Louis de Navarre ou d'Évreux, comte de Beaumont-le-Roger, qui vendit sa principauté à Balza... 1373.

vendirent cette seigneurie à Balza (1), qui en fut dépossédé par Bajazet II (2), conquérant de l'Albanie.

Durazzo, malgré les tremblements de terre qu'elle a éprouvés, malgré les catastrophes de tant de siéges et de guerres, dont elle fut le théâtre, présente encore dans ses décombres les traces de deux enceintes distinctes. Ce fait, qu'on trouve consigné dans Anne Comnène (3), sert à distinguer l'Épidamne pélasgique qui fut l'acropole des fondateurs de Dyrrachium. Devenue dans la suite place de commerce des Grecs, des Romains et de tous les conquérants qui se sont succédés sur ce promontoire que l'Adriatique bat de ses flots orageux, contre lesquels les vaisseaux n'ont pour asyle qu'un mouillage mal abrité (4), elle lutte contre une ruine totale.

En 1352, Durazzo fut momentanément occupée par Étienne, prince des Triballes. Chalcondyl., lib. I, ad ann. 1352.

(1) La famille de Balza, qui fut souveraine de Zenta, de Scodra et de Durazzo, sortait de la maison de Baux, en Provence, qui se fixa dans l'Albanie au temps de Charles Ier, roi de Sicile.

(2) Richerius, de reb. turc., lib. I, p. 29, 30, édit. Paris 1540.

(3) Ann. Comnen. dit que Robert Guiscard campa au milieu des ruines d'Épidamne, lorsqu'il faisait le siége de Dyrrachium, qu'on distingue ainsi de la ville primitive : Καὶ δὴ ἐντὸς τῶν ἐρειπωθέντων τειχῶν τῆς πάλαι καλουμένης πόλεως Ἐπιδάμνου καλύβας ἐπήγνυτο. Lib. I. Joannes Scylitzes Curopalates, *in breviario*, p. 855, edit. Reg.; Constantin, *in Them.*; Dexip., *in Chron.* eam recenset in Macedoniam. Palmer. *Ibid.*

(4) Terribiles ratibus sustentant mœnia cautes,
Ioniumque furens rapido quum tollitur austro
Templa domosque quatit, spumatque in culmina pontus.

LUCAN., lib. VI.

Georges Malalas nous apprend comment l'empereur Théodose sépara la nouvelle Épire de l'ancienne, en conférant le titre de métropole et d'archontique à Dyrrachium. Dans la notice de Hiéroclès et de Léon empereur, on cite quinze évêchés dépendants de sa juridiction, avec une série de prélats grecs qui y furent remplacés dans la suite par des évêques latins.

Durazzo, bâtie sur les ruines de Dyrrachium, de laquelle on retrouve chaque jour quelques débris historiques (1), est une place murée, garnie de canons, et fortifiée à la turque, qui renferme dans son enceinte quatre cents familles mahométanes, et un corps de janissaires commandés par un aga. Par la rouille des institutions qui soutiennent encore de leur force d'inertie l'empire ottoman, cette forteresse, comme toutes celles des côtes de la Grèce, est une ville de guerre, une anarchie, un repaire de pirates, un séjour d'assassins, et le réceptacle des scélérats qui peuvent s'échapper des côtes de l'Italie. Hors des murs de Durazzo, on remarque le Varochi ou faubourg habité par six cents familles catholiques romaines, qui y ont une église dédiée à saint Roch, restaurée en 1809, au prix des aumônes accordées à son vénérable pasteur par un général français. Cette basilique, bâtie par les Normands, était naguère encore la cathédrale de l'arche-

(1) Barlet. in vit. Scanderbeg. fol. 226, rect. et Coriol. Cep. t. III. Chronic. turcic. Ibi visuntur antiquissima principum monumenta. Ibi statua Adriani Cæsaris, seu potius colossus ingens ex metallo factus in editum locum erectus est ad portam Caballinam. Septentrionem versus arena præterea, sive amphitheatrum mirâ arte ingenioque constructum.

vêque latin, qui a été forcé de transférer sa résidence à Corbina, dans le pachalik de Croïe, à cause des persécutions des Turcs de Durazzo, auxquelles il ne pouvait plus résister. Ministre de paix, ce prélat, redevable de ses jours au troupeau que le ciel lui a confié, sans perdre de vue l'église de Dyrrachium, s'est rapproché des Mirdites, chrétiens catholiques qui, en respectant l'autorité à laquelle la providence les a soumis, ont su allier avec l'hommage dû à César, la défense de leurs libertés et de leurs droits, contre les entreprises et les brigandages du fanatisme mahométan.

La France, qui fut la première en date dans tous les marchés de l'orient, avait un consul établi à Durazzo dès l'année 1640. C'était alors l'échelle principale de la Macédoine; et une lettre du vice-consul Comte, adressée à M. de Pontchartrain, sous la date de 1699, dit qu'il y avait alors cent négociants turcs et grecs dans cette ville (1) qui faisaient des affaires considérables.

---

(1) Ces marchands, qui avaient des maisons de commerce dans les colonies valaques du Pinde, à Scutari, Elbassan, Voscopolis, Chatista, Janina et Salonique, chargeaient annuellement pour Venise :

Cire, ...	3000 quintaux.
Laine fine, ...	15000 *idem.*
Soie, ...	30 balles.
Des cordouans, des peaux de bœufs et de buffles; ils recevaient en retour des draps à l'usage du pays, ...	15000 pièces.
Londrins, seconde qualité, ...	300 *idem.*
Étoffes de soie, ...	6 caisses.
et diverses merceries.	

On pouvait y charger en blé, orge, avoine, maïs, sorgo,

L'anarchie qui désola la haute Albanie en 1700, avait anéanti Durazzo, lorsque la France, qui voulait entretenir des correspondances avec les insurgés de la Hongrie et Constantinople, y accrédita un agent. Le coup fatal était porté à cette ville. On voit, dit le consul Isnard, dans une lettre du 2 octobre 1716, « par ses « vieilles murailles que Durazzo dut être une très-grande « ville; mais à présent elle est réduite si petite, que le « nombre de ses habitants n'arrive pas à deux cents. Le « pays est pauvre et inculte, l'air empestiféré, et cette « échelle n'est intéressante que comme lieu de transit « des marchandises venant des provinces voisines ». On peut inférer par ce qui existe qu'elle s'était relevée dans ces derniers temps, mais c'est toujours le séjour des fièvres, que les missionnaires de la propagande seule bravent pour se rendre dans les missions latines de la haute Albanie, que nous ferons connaître dans une autre partie de ce voyage.

La population entière du vaivodilik de Durazzo est de cinq mille quatre cents familles, ou vingt-sept mille individus chrétiens et Turcs. On estime que les trois vaivodiliks, qui sont ceux de Durazzo, Pekini et Cavailha, affermés quatre cents bourses à Constantinople, rendent aux beys qui les administrent, une somme triple de celle de leur bail. C'est par le port du dernier de ces grands fiefs, que les Esclavons tirent des grains, des huiles, du tabac, des cordouans et des bois de construction, qu'ils soldent un tiers en argent, et le res-

et mil, de soixante à cent bâtiments, malgré toutes les défenses de la Porte.

tant avec des draps rouges, des serges, de l'acier, de la verrerie et des armes de Brescia.

Pour entrer dans la route de Scutari, on revient de Durazzo sur ses pas pendant trois quarts de lieue, jusqu'au bord d'un marais qu'on traverse dans sa partie étroite, sur un mauvais pont en bois. Cette lagune n'est pas, comme on l'a pensé, d'après un passage mal interprété de Lucain, produite par l'Apsus, mais par les eaux de l'Ululeus ou Spirnatza, qui, cessant de couler en été, permettent d'y semer du maïs (1). La route prend au delà une direction sinueuse, pendant une lieue et un quart, jusqu'au fleuve Lisana, qui est l'Isanus ou Ismos (2). Le cours de ce torrent forme la limite entre les terres du vaivodilik de Dyrrachium et le pachalik à deux queues de Tyranna, ville relevée par Justinien, et érigée, après la mort de Scanderbeg, en sangiac ou satrapie (3). Cette place, bâtie au milieu d'un terrain marécageux, compte sept cents maisons bâties en bois qui sont habitées par des Guègues mahométans. La demeure du pacha, qui est entourée d'une muraille flanquée de tours, se trouve hors de la

---

(1) Dyrrachium, nunc Durazzo, oppidum insalubre, ob adjacentes paludes. MAG. PATAVINUS, lib. II; CORIOLAN. CEPIO. *Rer. Venet.*, lib. III, p. 46.

(2) Prend sa naissance dans les montagnes de Croïe, et reçoit une rivière venant des hauteurs de Tyranna, l'une éloignée par ses sources de douze, et l'autre de neuf lieues de Durazzo.

(2) Tyranna, dont Scanderbeg était seigneur, fut érigée, en 1501, en sangiac de la Guégaria, par hatcherif ou rescript impérial. Elle confine avec Durrazzo, Cavailha; au N. E. avec Croïe, et au S. E. avec le territoire d'Elbassan.

ville dont l'Ismos s'éloigne en baignant la base des montagnes qui se prolongent au S. O. La plaine environnante est cultivée en riz et en maïs, tandis que les coteaux qui se groupent en s'étageant à l'orient sont couverts d'oliviers. Les cantons de ce faible pachalik renferment dans cent dix villages vingt-trois mille cinq cents individus, dont les onze douzièmes sont des chrétiens du rit latin (1).

Au delà d'un large torrent, qu'on passe sur un pont en pierre de construction romaine, on entre dans un défilé enveloppé de collines, fermé au nord par le village de Sciak, chef-lieu d'un cadilik suffragant du pachalik de Croïe (2). A un mille de ce bourg, près des villages de Coulès (les Tours), s'ouvre la grande vallée de *Grŭka-Sou*, ou *défilé du fleuve*, qui conduit dans la partie de la Dardanie, connue maintenant sous le nom de Basse-Dibre (3). Bientôt après on traverse les ruisseaux d'Arapos, sur un pont en bois; on entre dans des collines boisées; et une lieue au N., on passe à Scala, village situé à un mille d'une calanque fréquentée par les caboteurs de la côte.

---

(1) Ces cantons, au nombre de trois, sont :

1. Tyranna	40	villages.
2. Prèsa	30	»
3. Ischmid	40	»
Total	110	»

(2) Sciak. Cadilik, comprend dans sa juridiction cinquante villages; population inconnue.

(3) Dibres, il y a deux contrées de ce nom; la Dibre basse est située à LXX M. P. de Croïe.

Barlet. Scodr. in vit. Scander. lib. I, p. 17. Édit. 1537.

Au sortir des coteaux boisés, on descend pendant une heure et demie jusqu'au fond d'une vallée où l'on trouve un khan ruiné. En remontant un contrefort, couvert d'arbres magnifiques, on découvre le golfe du Drin et on entre dans une vallée, qui est le Nympheum de l'Illyrie, que les anciens ont soigneusement distingué de celui qu'on trouve dans le pays des Bulliones. L'air est infecté au loin par l'odeur sulphureuse des eaux thermales qui sortent des montagnes situées six milles à l'E., et dont l'abondance est telle qu'elles forment un large ruisseau de couleur blanchâtre; il est probable que c'est l'endroit désigné par les historiens de Scanderbeg sous le nom de *Plaine rouge*, à cause des feux spontanés qui s'y manifestent. Enfin, à cinq lieues de cet endroit (1), et à huit de Tyranna, on passe au bourg d'Ikim, et à trois mille de là, on arrive au fleuve Matis, que les Schypetars appellent *Bregoüi-Matousi*, et les Grecs *Madia* (2).

C'est à cette distance que commence le sangiac à deux queues de Croïa (3), commandé par Capelan pa-

---

(1) A une demi-lieue de Sciak et à un mille de la mer, Coulès; une demi-lieue N. N. O., Arapos deux ruisseaux peu distants; une lieue N., Scala; une demi-lieue N., chemin entre collines, Haleta; village; une demi-lieue, route sur le bord de la mer; une lieue, même chemin N. N. O., Moïche, village; cap formant un mille de projection O. N. O.; une lieue N., khan de Gourès; un tiers de lieue, fleuve Matis.

(2) Matis Dyrrachii non longe a Lisso, Tit.-Liv., lib. XLIII. 21. Dans ses Tables de la Grèce, Castaldus le nomme Matia, et Maginus trace son cours, sans écrire son nom.

PALMER., *Græc. Antiq.*, lib. I, c. 18.

(1) Les Schypetars prononcent *Crouïa*, ce qui signifie dans

cha (1). Le chef-lieu que Logothète Acropolite appelle Croas, et les Turcs Ak-Serail (2), fut fondé en 1338 par Charles Thopie, seigneur de Scouria. Ce prince ayant jugé le rocher et les sources de Croïa propres à une place de guerre (3), y fit bâtir une forteresse qui devint, à l'époque de l'invasion des Turcs, le dernier boulevard des chrétiens orientaux, et le théâtre glorieux des exploits de Scanderbeg. Mais lorsque la fortune de ce chef, qui arrêta le cours des victoires d'Amurat,

---

leur langue *source* ou *fontaine*; et les Byzantins écrivent τὸ ἐν Ἀλβανῷ φρούριον τῆς Κροΐας.

LOGOTH. ACROPOL., *Hist.*, p. 50, *et Chron.*, p. 136.

(1) Achmet pacha, surnommé *Capelan* ou le *Tigre*, à cause de sa férocité, tient ce titre à honneur, comme l'ancien pacha d'Acre tenait le surnom de *Djézar* où *Boucher*, et Ali pacha celui d'*Arslan* ou *Lion*.

(2) Le pachalik ou sangiac de Croïa confine huit lieues à l'E. de cette ville avec le territoire de la Basse-Dibre; six lieues S. avec Tyranna, et dix lieues N. avec la Satrapie de Scodra ou Scutari, qui est limitée au midi par le cours du Drin.

(3) Voici ce qu'en dit Barletius, et les choses sont encore les mêmes :

Civitas est Epiri, regni illius validissimum munimentum, tamque clavis firmissima. Hæc non magno ambitu continetur, in altissima saxi crepidine et undique præcipiti posita, campos latissimos hinc et inde habet; qua quidem oppugnari, nec expugnari nullo modo potest; in eâ enim sunt juges et fontes perennes, ex quibus ei nomen inditum fuit, nam *Croïa* quod Epiroticum nomen est, latine *fons* interpretatur. Habet quidem agrum feracissimum atque amœnissimum, sylvas vero et arbores cæteris uberiores, speciosiores et ad classes edificandas nusquequam proteriores aptioresque reperiri possunt. Distat autem Dyrrachio ad XIV M. P., Scodrâ vero ad LVII M. P.

BARLET. de obsid. Scodr. F. 10.

eut cessé de protéger l'Illyrie macédonienne, Croïe, conquise par les mahométans, qui voulurent en vain faire oublier son nom, fut érigée en sangiac appelé *Ak-Serail* ou *Palais-Blanc*, nom qu'on trouve cité dans les firmans de la chancellerie impériale de Constantinople. Cette ville, quoique déchue de sa splendeur, est encore habitée par douze cents familles turques. La juridiction de son satrape s'étend sur cent villages, dont soixante sont peuplés de chrétiens latins, qui relèvent pour le spirituel du siége épiscopal d'Alessio. Les revenus du pacha sont évalués à trois cent bourses, somme qu'il ne peut guère augmenter, à cause du caractère belliqueux des chrétiens, qui trouvent une protection efficace auprès de leurs alliés du canton de Chounavia (1), et une garantie assurée dans leur bravoure.

Les Mirdites, que je ferai connaître en parlant des Schypetars en général, sont cette peuplade auxiliaire des chrétiens de la haute Albanie. Leurs villages, disséminés dans la vallée fertile de la Matia, occupent une étendue de vingt-quatre lieues, depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'à ses sources, situées au levant d'hiver; et leur capitale, placée à seize lieues d'Alessio, est la ville d'Orocher (2).

---

(1) Dans son itinéraire, depuis Dyrrachium jusqu'à Prelepé, ville de la Macédoine, George Acropolite parle du canton de Chounavia, qu'il place entre Croïe et Elbassan. Pag. 77.

(1) Orocher. Cantelli appelle cette ville Orosci, les historiens de Scanderbeg, Oronochée; mais son véritable nom est *Rocher*, mot français, auquel les Albanais ont ajouté l'article *au*, que les géographes italiens ont accolé par un simple O à la dénomination de cette capitale des Mirdites.

Des bords du fleuve Matis, qu'on passe sur des troncs d'arbres creusés en forme de bateau, la distance est de trois lieues jusqu'à Alessio, ville connue des anciens sous le nom de Lissus (1). La route qui est une chaussée pavée de deux brasses environ de largeur, est pratiquée à travers un vaste marais couvert de forêts. Parvenu au Drin, on remonte sa rive gauche pendant une demi-lieue, pour arriver à la ville où l'on compte une population de trois cents familles catholiques. On remarque sur un mamelon à droite un ancien château où le visir de Scodra tient garnison. C'est dans son enceinte que se trouve une église maintenant changée en mosquée, où furent autrefois déposés les restes mortels de Scanderbeg, objet du respect des mahométans, dont il fut long-temps la terreur.

D'Alessio à l'embouchure du Drin on compte deux milles. Le fleuve reçoit dans cet endroit des barques de quarante à cinquante tonneaux, qui peuvent même re-

---

(1) Polyb., hist. lib. II, c. 12.; III, 18; IV, 16; VIII, 11. Excerpt. legat. c. 76. Plin., lib. III, c. 22. T. Liv. XLIII, 20, XLIV, 30.

Il paraît qu'Alessio avait recouvré son indépendance postérieurement au règne de Mahomet II qui s'en empara, et l'on serait porté à croire qu'elle existait en forme de république sous la protection de Venise. Le P. Lequien cite à ce sujet, dans son *Oriens Christianus*, les gazettes françaises de l'année 1649: on y lit comment les évêques d'Élissa et de Croïa, ayant réuni leurs diocésains, avaient battu et mis en fuite trois mille Turcs qui attaquaient les Montenegrins, afin de couper leurs communications par terre, avec les établissements vénitiens en Albanie.

Lissus oppidum XX M. P. a Croïa distans.

Barlet. lib. I, p. 36.

monter jusqu'à trois lieues plus loin dans l'intérieur des terres.

En suivant la rive gauche du Drin dans cette direction, on parcourt une plaine couverte de villages, cultivée en maïs en champs couverts de lin jusqu'à Jadrim, bourgade chrétienne, située deux lieues au N. E. d'Alessio. On traverse à cette distance sur un pont en pierre de nouvelle construction, la Dibra, rivière venant de l'E. qui se décharge à peu de distance dans le Drin. Une heure plus loin, toujours au N., on arrive au Drin qu'on passe sur deux troncs d'arbres creusés en forme de canot qu'on amarre ensemble.

En remontant de là au septentrion, on laisse à main droite le fleuve qui décrit une vaste courbe à l'orient pour revenir à l'O. baigner les murs d'une mosquée ombragée de superbes platanes. On passe entre cet édifice et un beau village mahométan, situé à l'ouverture de la vallée qui conduit à Dulcigno. On entre dans un vallon latéral, et dans trente minutes de marche on traverse le hameau de Boucherat, d'où l'on débouche dans la plaine de Scodra. Ses champs, cultivés en maïs, en rendent l'accès tellement difficile, qu'il faut pendant plus d'une heure ranger la base des coteaux pour arriver à la Drinasse, qui baigne le pied de la montagne sur laquelle est bâti le château ou acropole.

On ne sait rien au sujet des premiers fondateurs de Scodra. Tite-Live (1), qui nous apprend comment elle fut

---

(1) Scodra, oppidum Illyrici, Gentii regia. T. Liv. lib. XLIII, c. 20; XLIV, 31, 32; XLV, 25. Plin. III, 22. Ptolem. II, 17. Nummus apud Holstein in annotat. ad Ortel. Thesaur. Geograph. p. 171. Σκόδρα, Polyb. lib. 1.

ravagée par Anicius, n'indique pas son origine, et un voile d'oubli semble, depuis cette époque, couvrir ses destinées. Les Scodrians, sur la foi de quelques chroniques apocryphes, rattachent la fondation de leur ville à l'ère d'Alexandre le grand, trompés par la ressemblance du nom de Scodra avec celui d'Alexandrie d'Égypte qu'ils appellent Scanderoun. Il est plus qu'inutile de réfuter l'erreur causée par une semblable étymologie.

Pour ce qui est de la restauration de Scodra, la tradition l'attribue à un roitelet d'Épire appelé Jean, qui en fut chassé par ses sujets : plus d'un établissement colonial n'a pas d'autre illustration primitive. Des chroniques, écrites en langue schype, qui est celle de toutes les peuplades de l'Illyrie macédonienne jusqu'au lac Labeatis, rapportent qu'un certain Rosa et sa sœur Pha, bâtirent son acropole, à laquelle ils donnèrent le nom de Rosapha qu'elle conserve. A ces étrangers succéda Némagnanus empereur, qui rangea sous ses lois l'Épire, la Macédoine, les deux Mysies et tout le territoire de la *nouvelle Rome* (1).

Il est probable que quelque descendant de ce prince était maître de Scodra, lorsque l'armée des croisés, aux ordres du comte de Saint-Éloi et de l'évêque Adamar, arrivèrent dans cette ville. Les historiens de cette guerre sacrée nous font un tableau affreux de la férocité des peuplades de la haute Albanie. C'étaient, disent-ils, des Turcs, des Comains, des Huses (Guègues), des Ténaces (Toxides), des Pincenates (Bosniaques) et

(1) *Nouvelle Rome*. C'est le nom que les Serviens donnaient à cette époque à la ville d'Achrida fondée par Justinien.

des Bulgares, avec lesquels on était journellement aux prises qu'on dut combattre pour franchir les monts *Bargulats* (de Berat), et le *défilé de Saint-Blaise*, afin d'arriver à Pélagonie.

Scutari et Alessio passèrent au pouvoir des Vénitiens en 1401 (1), ainsi que le Zadrima et une partie de la Prevalitaine. Deux ans après Venise eut à réprimer une révolte des habitants de la Zenta. Ils regrettaient leurs anciens seigneurs, qui n'étaient au fond que des chefs de bande, comme tous les chatelains de cette époque, et plus en rapport avec leurs mœurs que les nobles du livre d'or. Vers 1409, la seigneurie fut moins heureuse contre les Schypetars Guègues, appuyés par les troupes de Sigismond, roi de Hongrie, qui disputait alors sa couronne à Ladislas, roi de Naples, allié des Vénitiens. Les Hongrois s'emparèrent de Scodra, et les Vénitiens, qui venaient d'acheter *les évangiles écrits en latin de la main de St.-Marc* (2), ayant déployé la bannière de ce puissant protecteur, parvinrent, avec l'assistance des Turcs, ennemis de Sigismond, à reconquérir l'antique capitale de Gentius, et à s'y maintenir. On chanta à ce sujet un *Te Deum* à Venise, et on conclut en 1454 un traité en vertu duquel la république s'engageait à payer un tribut annuel au Sultan, pour la garantie de ses possessions en Albanie. C'était le principe éventuel d'une guerre qui éclata dix ans après. On connaît l'histoire à jamais mémorable du siége de Scodra, défendue par l'intrépide Antoine Loredan. Ce chef dont la mémoire vivra dans

(1) Marmor. ist. di Corfù V, p. 253.

(2) Istor. di Venezia di Paolo Morosini, lib. 18.

la postérité la plus reculée, victorieux dans un premier siége, attaqué quelques années après, se trouva en champ clos vis-à-vis de Usum Cassan, qui commandait une armée de soixante mille janissaires. Croïe succomba; mais il fallut un traité de paix, conclu le 26 janvier 1479, pour faire tomber l'étendard auguste de la Croix du donjon de Rosapha, où flotte maintenant le drapeau du Croissant (1).

Scodra, en perdant la protection de Venise, ne fut pas privée pour cela des lumières de la foi, qui s'y est perpétuée sous le régime d'un archevêque latin. La religion chrétienne n'abandonna jamais ses enfants, qu'elle suit dans leurs prospérités et dans leurs infortunes. Reine ou esclave, mais toujours belle de l'éclat divin qu'elle réfléchit dans son immortelle pureté, elle guide encore au milieu de la barbarie les peuplades de la Prévalitaine et du lac Labéatis.

En parcourant les annales modernes des Scodrians, on lit qu'à la suite d'une guerre intestine survenue contre le pacha de Berat, les chrétiens crurent voir renaître l'approche de leur délivrance. Quoique trompés en 1770 par Stephano Piccolo, les orthodoxes du Montenegro envoyèrent en 1775 à Catherine II une députation pour la complimenter sur le traité de Caïnardgi. Bien accueillis à leur passage à Vienne, ils apprirent aux Catholiques de la Zenta qu'ils pouvaient se fier à l'Autriche. Alors commencèrent les intrigues qui amenèrent en 1786 Mahmout Basaklia, excité par l'empereur Joseph II, à se révolter contre le sultan

(1) Daru, Hist. de Venise, liv. XI, 9; XII, 3, 15; XVI, 15; XVII, 9, 10.

Abdoulhamid. Enthousiaste de Scanderbeg, dont il se disait issu, et prétendant l'imiter, il rassembla dans un champ de mai tenu à Podgoritza, les capitaines de l'Herzégovine, qu'il fit jurer d'embrasser son parti, en prêtant serment sur l'Évangile et le Coran.

La guerre de l'indépendance fut aussitôt proclamée. Raguse envoya complimenter le chef de la confédération d'Illyrie, par Bernard Caboja l'un de ses sénateurs!! Tout prospérait selon les désirs du satrape insurgé! Mahmoud Basaklia venait de s'emparer de Spug sur la frontière de la Bosnie, quand il apprit l'arrivée des caravelles du grand seigneur à l'embouchure de la Boliana; une armée de trente mille hommes entrait presque en même temps dans la Prevalitaine.

Mahmoud Basaklia rétrograde précipitamment, rentre à Scodra, fait décapiter le visir qu'on lui avait donné pour successeur, et se renferme avec deux cents hommes déterminés dans le château de Rosapha. Il ordonne de construire cinquante radeaux qu'il charge d'énormes monceaux de bois gras, auxquels il fait mettre le feu, et ces buchers dévorants tombant sur les galères ottomanes engagées dans le fleuve les embrasent, tandis que l'escadre turque, appareillant à ce signal, prend le large et se réfugie dans le port des Roses près de Cattaro. Trois mois après cet événement arrivé, au mois d'août 1787, l'armée osmanlique harcelée par les soldats que le satrape avait licenciés, se débanda, et ses débris exterminés par les montagnards, laissèrent le rebelle triomphant, sans être tranquille sur son avenir.

Joseph II, qui avait pendant le cours de cette an-

née arrêté le partage de l'empire ottoman avec Catherine II, tourna ses vues vers Mahmoud, qui laissa croire aux émissaires de l'Autriche, qu'il ne serait pas éloigné d'embrasser la religion chrétienne. On lui promettait à cette condition la principauté d'Albanie, que le cabinet de Vienne offrait en même temps au roi de Naples, qui s'engageait à fournir trente mille hommes pour coopérer à l'expulsion des Turcs de l'Europe.

Tandis que cette déception se négociait à Scodra par l'entremise d'un nommé Brognard, les Allemands parcouraient le Montenegro et la haute Albanie, pour étudier la nature des lieux. Soit que la cour de Vienne fût ou non dupe des promesses de Mahmoud Basaklia, elle envoya au néophyte destiné à faire renaître les beaux jours de Scanderberg, une croix d'argent d'un poids énorme, qu'elle fit pieusement suivre par deux mille hommes.

On était dans l'attente d'une révolution importante, lorsque le satrape qui sut adroitement séparer l'escorte de la relique qu'elle accompagnait, en faisant égarer les deux mille Autrichiens par les guides qu'il leur avait donnés, vint recevoir les envoyés de Joseph II à l'extrémité du lac Labeatis. Il les invita à passer dans une île où il leur avait fait préparer un festin. La croix y fut solennellement inaugurée, et Brognard, avec quatre autres émissaires, saisis par le moderne Polyphème, expièrent au prix de leur sang la double perfidie du cabinet impérial.

Les têtes de Brognard et de ses compagnons d'intrigues, expédiées à Constantinople, méritèrent au satrape de Scodra le pardon de sa révolte.... mais le ciel ne permit pas que cette perfidie restât impunie. Mah-

moud périt plus tard dans une embuscade, et sa tête est un des trophées que le Vladica ou saint évêque du Montenegro montre aux étrangers qui visitent le monastère de Stanovich, voisin de Cattaro.

La ville moderne de Scutari, bâtie au versant méridional d'un coteau, est dominée par la forteresse de Rosapha, qui est construite au couronnement d'un mamelon situé entre la Drynasse et la Boïana. La population de cette ville est évaluée à vingt quatre mille habitants, et celle de son Sangiac entre cinq et six cents mille individus dont les deux tiers sont des chrétiens catholiques, très-attachés à la cour de Rome.

C'est au territoire de Scodra que se termine l'Illyrie grecque, et l'étendue de mes topographies pour la partie de cette province qui avoisine l'Adriatique.



FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTÉNUS DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

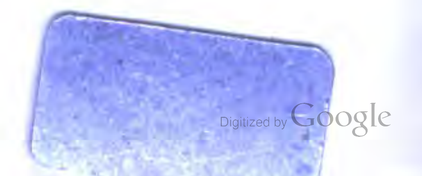
FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

ption
umes
squ'à
lle de
Page 348

t au-
ae de
lantie
is ou
s. —
umes
d'A-
Page 371

—
'al-
—
de
n-
ge qui


3 2044 015 569 635


Digitized by Google

